

A. BROQUELET

A TRAVERS
NOS PROVINCES

PROVENCE ET LANGUEDOC

PRÉFACE
DE M. G. LENOTRE

PREMIÈRE ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1928

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

A TRAVERS
NOS PROVINCES
PROVENCE ET LANGUEDOC

A GEORGES,

YVONNE ET JEAN BROQUELET.

Affectueux hommage.

A. B.

PRÉFACE

Quand Alexandre Dumas, à l'apogée de sa renommée, entreprit le premier de ses grands voyages dans le midi de la France, des railleurs jaloux, — il y en eut toujours, — proclamèrent qu'il allait « découvrir la Méditerranée ». Ce persiflage fit fortune et l'on en rit beaucoup. On eut tort. La France, malgré ses guerres, ses révolutions et son insouciance qui lui ont fait perdre le quart au moins de ses richesses monumentales et artistiques, est néanmoins si prodigieusement opulente que, à l'heure actuelle encore, chacun peut y faire des découvertes et dénicher de l'inédit. Combien de bourgades, de villages, même situés à l'écart des routes, possèdent soit une vieille tour féodale, soit une église que la piété d'un hobereau local aura dotée d'un portail ou d'un clocher dignes d'être classés, soit un vestige de quelque manoir transformé en ferme ou en étable et qui s'effrite sous les lichens et dans les ronces, dédaigné par les gens du pays qui, l'ayant toujours vu, jugent que « ça n'est bon qu'à démolir ». Notre étonnante histoire a laissé partout ses traces et il s'en faut de beaucoup que toutes aient été relevées et décrites.

On en peut dire autant des sites et des paysages de France. Certes, ils sont, en très grand nombre, popularisés par la photographie et beaucoup sont célèbres ; mais la preuve qu'on en trouve encore de nouveaux, c'est que ce nombre s'augmente tous les jours. Il n'y a pas bien longtemps que le patrimoine pittoresque de notre pays s'est

enrichi de merveilles telles que les gorges du Tarn par exemple ou celles de Cians. On peut même citer des villes qui, si elles n'étaient pas chez nous, seraient célébrées à l'égal des plus curieuses et que, depuis quelques années seulement, visitent de rares touristes : la vogue de Colmars, dans la haute vallée du Verdon, est relativement très récente ; elle se justifie, car je doute qu'il y ait en Europe site plus imposant et plus surprenant décor de vieilles maisons et d'antiques murailles. Bien d'autres restent « inédites », elles existent pourtant : il suffit qu'un artiste y passe ou que la mode s'en mêle.

Mais, pour faire de telles trouvailles, il faut savoir voyager : trop de gens s'imaginent que rien n'est plus facile, qu'il suffit de rouler sur les routes, de « faire du kilomètre », de rechercher de bons hôtels et d'acheter des cartes postales afin de savoir ce qu'il y a d'intéressant dans ce pays. Là est l'erreur : l'art du voyage, — car c'est un art, — exige plus de personnalité et de préparation. Qui ne sait pas distinguer, à première vue, la date approximative d'un monument, qui ne s'est point pénétré de l'histoire de la région qu'il explore, qui ne consent pas à s'engager dans les chemins de traverse, dût son auto y rester en panne, doit renoncer d'avance à découvrir quoi que ce soit. Un Allemand qui publia, en 1802, à Gotha, un guide longtemps célèbre, enseigne que tout homme qui entreprend un voyage pour son plaisir doit, avant de se mettre en route, étudier à fond l'histoire naturelle, le droit international, la mécanique, la géographie, la statistique, l'agriculture, les langues mortes et vivantes, le dessin, l'épigraphie, la sténographie, l'escrime, la chimie, la cuisine, la natation, la médecine et la musique, « en donnant, conseille-t-il, pour ce dernier article, la préférence aux instruments à vent qui peuvent se démonter et se mettre en poche ». C'est trop : c'est beaucoup trop ! ce Teuton exagère. Pour voyager avec fruit, il suffit, à un Français, de quelque savoir et de beaucoup de goût.

M. A. BROQUELET, auquel je pense en écrivant ceci, possède ces qualités indispensables et certainement beaucoup d'autres, car il

nous a donné déjà de bien précieux volumes : Nos Châteaux, Nos Abbayes, Nos Cathédrales, Nos Églises, qui sont pour les touristes les plus excellents des guides parce que, en regard même du monument qu'il décrit et dont il indique les successives transformations, il nous en conte la chronique avec une très sûre érudition dissimulée sous une forme toujours attrayante. En une ou deux pages, il nous en apprend davantage que l'ouvrage du plus savant, du plus proluxe archéologue. Même à son recueil Nos Églises, il a pris soin de joindre un court, très court manuel d'architecture religieuse, qui permet au plus ignorant de dater sans hésitation une cathédrale et de parler contreforts, déambulatoires, voussures, pinacles, arcs-boutants, collatéraux, comme l'auraient pu faire Robert de Luzarche qui conçut le plan de la cathédrale d'Amiens, ou Pierre de Montreuil, créateur de la Sainte-Chapelle de Paris.

Aujourd'hui, M. BROQUELET nous conduit en Provence et en Languedoc ; tout en modifiant sa formule, il conserve son heureuse et féconde méthode. Il nous promène ici de la Côte d'Azur à Carcassonne, d'Avignon à Monaco, dans cette région bénie dont Paul Arène disait : « Dieu, avant de sculpter le monde, voulut faire une maquette : il fit le midi de la France. » Je me garderai de désflurer le plaisir que le lecteur éprouvera à feuilleter ce volume et surtout celui que prendra le touriste à l'avoir pour compagnon de route. Que pourrait-on dire, d'ailleurs, que n'ait point dit l'érudit auteur ? Imagine-t-on la formidable bibliographie qu'il lui a fallu compulsier pour nous guider, si laconiquement et cependant sans rien omettre, dans ce pays où la Rome antique est partout présente, — à Orange, à Vaison, à Arles, à Aix, à la Turbie, à Fréjus, à Nîmes, — où vécurent, s'embarquant pour la Terre Sainte, les Croisés de toute la France ; où régnèrent tour à tour les Maures, les Allemands, les papes ; où la Ligue sema la terreur et qui ne commença à connaître quelque repos que dans les dernières années du règne de Louis XIV?... Et tout en nous contant, sans pédantisme, du ton

de la causerie, ces successions d'événements, M. BROQUELET nous arrête devant les vestiges des monuments qui en furent les témoins. Il ne néglige pas les beaux paysages ; il nous mène aux bons endroits qu'il a découverts, — car il découvre, lui, non pas, bien entendu, des choses inconnues aux gens du pays, mais celles que les touristes ignorent et que, sur la foi de ses descriptions, nous éprouvons un irrésistible désir d'aller voir : Cordes, Saint-Gilles, Lescure, Largentière, Florac, Mende, sont de celles-là, et combien d'autres !

La France possède un formidable trésor que nul ne peut lui ravir, qui, non seulement, est à l'abri de la fluctuation des changes, mais dont, au contraire, la valeur s'accroît chaque jour grâce à des érudits artistes tels que M. BROQUELET, grâce à ceux qui, suivant son exemple, s'appliqueront à dresser le bilan, non encore établi, de cette inépuisable fortune composée de beaux sites, de vieilles pierres et des souvenirs de la plus passionnante histoire qu'il soit possible d'imaginer.

G. LENOTRE

PROVENCE

Tourné au sud vers la mer, à l'est vers l'Italie, séparé du Languedoc par le Rhône, confinant au nord au Comtat Venaissin et au Dauphiné, son territoire, qui est divisé en haute et basse Provence avec Avignon, Arles et Marseille comme villes principales, offre, avec de magnifiques horizons, des sites d'une souveraine beauté qui, joints à son délicieux climat, l'ont fait classer parmi les contrées les plus favorisées.

Le prestige des souvenirs qui s'y rattachent, la perfection des magnifiques monuments que les Romains et les Pontifes y ont édifiés, les fleuves majestueux qui la baignent, tout concourt en effet à donner du charme à cette province qui eut sa civilisation particulière, ses poètes et la galanterie lettrée des cours d'amour.

Plusieurs siècles avant J.-C., des Ibères et des Ligures établirent leur résidence sur les rivages de la Méditerranée pour y vivre de pêche et de chasse; puis, en l'an 599, quelques jeunes gens de Phocée, commandés par Smios et Protis, résolurent d'aller fonder une colonie nouvelle et vinrent, montés sur de longues galères, aborder dans un golfe de Ségobriges.

Dès leur arrivée, Protis se rendit avec eux auprès de Nann ou Nannès, chef de la tribu ligurienne, pour lui demander la permission de bâtir une cité; celui-ci leur fit bon accueil et les conduisit dans sa maison où un grand repas était préparé à l'occasion du mariage de sa fille Gyptis.

Des prétendants, Galls et Ligures, s'y trouvaient réunis : les Phocéens prirent place au milieu d'eux et firent honneur au festin

qui se composait, suivant l'usage, de venaisons et d'herbes cuites.

La jeune fille n'y parut point, la coutume ibérienne voulait qu'elle ne se montrât qu'à la fin du repas en portant une coupe pleine à la main, car celui à qui elle présentait à boire devait être l'époux de son choix.

Le festin s'achève, la jeune fille s'avance, tous les cœurs sont émus, toutes les espérances s'éveillent, mais elle s'arrête devant l'un des étrangers et lui tend la coupe.

Ce choix imprévu surprit tous les convives, Nann le confirma cependant, croyant qu'il s'était accompli sur un ordre de ses dieux et donna comme dot à sa fille un terrain en forme de péninsule pour la fondation de la colonie.

Les Phocéens se mirent aussitôt à l'œuvre, et une petite ville, à laquelle on donna le nom de *Massilia*, domina bientôt tout le littoral.

Les richesses que les Étrusques et les Carthaginois ne cessaient de lui apporter la rendirent prospère, et son opulence excita l'envie des tribus voisines : à la mort de Nann, son fils Coman, étant devenu chef des Ligures, rêva de chasser ces étrangers et accueillit avec joie l'un de ses compatriotes lorsqu'il vint lui conter cet apologue :

« Un jour, une chienne pria un berger de lui prêter quelque coin de sa cabane pour y faire ses petits.

« Le berger y consentit.

« Alors, la chienne demanda à les y nourrir et elle l'obtint.

« Les petits grandirent, et, forte de leur secours, la mère se déclara seule la maîtresse du logis.

« O roi ! voici ton histoire : ces étrangers qui te paraissent aujourd'hui faibles et méprisables, demain te feront la loi et opprimeront notre pays. »

Coman s'entendit avec les Ligures pour s'emparer de *Massilia* et profitant que les habitants fêtaient les vendanges, il réunit 7.000 hommes et se porta en embuscade dans un vallon voisin, mais l'une de ses proches parentes, éprise d'un jeune Massaliote, alla lui révéler le complot.

Les magistrats firent aussitôt fermer les portes et massacrer tous les Ligures trouvés dans l'intérieur de la ville; Coman, surpris, fut tué avec une grande partie de son armée.

La guerre reprit plus tard avec acharnement, et, à deux reprises différentes, *Massilia* appela les Romains à son secours.

A la suite de leur dernière intervention, le consul Fulvius s'établit en Gaule comme proconsul, et avec Sextius y fonda, en l'an 122 avant J.-C., une province de l'empire, sous le nom de Gaule Transalpine avec Aix et Narbonne comme capitales, et c'est en qualité de proconsul des Gaules Transalpine et Cisalpine que César alla y porter, en l'an 58, le gouvernement, les lois, les mœurs et la civilisation de Rome.

Pendant les trois siècles qui suivirent, celle-ci se développa dans la Gaule Narbonnaise pour atteindre son apogée vers le milieu du II^e siècle après J.-C. : les villes s'y multiplièrent, l'art grec s'y implanta, des arcs de triomphe furent élevés à Aix, à Arles, à Cavaillon, à Orange, à Saint-Remy; d'autres villes eurent leurs temples, Arles eut ses arènes, car la vie romaine avec ses plaisirs sensuels, son goût pour les spectacles sanglants, pour les combats de gladiateurs, avait également pris possession de la Gaule.

Vers le milieu du III^e siècle, les évêques Paul, Trophime et Saturnin vinrent y prêcher le christianisme et y fondèrent plusieurs églises malgré les violentes persécutions que Domitien faisait subir aux chrétiens. Après avoir publié en 313 l'édit qui assurait à ces derniers la liberté de leur culte et avoir transféré à Byzance le siège de son empire, Constantin fit choix de la ville d'Arles pour y fixer sa résidence, se plut à l'orner de magnifiques palais et, le 13 août 316, Fauste, sa femme, y donna le jour à son fils aîné.

En 406, les barbares du nord de l'Europe et de l'Asie ravagèrent les villes d'Avignon, d'Agde, d'Apt, de Carpentras, d'Orange, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Vaison, de Valence après avoir égorgé tous les habitants; mais à la mort de Clovis, ses successeurs devinrent maîtres de toute cette contrée.

Théodebert, Childebert et Clotaire se la partagèrent en 536, et des dissentiments ayant éclaté entre les trois frères, les Lombards en profitèrent pour l'envahir; quelques années après, l'armée bourguignonne commandée par Mummulus, les contraignit à l'évacuer.

L'indépendance de la Provence succomba encore devant les Sarrasins; ceux-ci ayant été vaincus à Poitiers, se retirèrent sous les murs de Narbonne, s'emparèrent de Marseille, d'Aix, entrèrent à Arles et transformèrent ses arènes en citadelle.

A leur tour, les Maures ou Sarrasins d'Espagne franchirent les Pyrénées, s'abattirent sur la Provence, brûlèrent les églises et détruisirent la ville de Marseille; en apprenant ces atrocités, Charlemagne décréta une expédition contre eux, rétablit la paix, fit rebâtir les églises, et combla de sa sollicitude les villes détruites.

Après avoir échoué à Lothaire lors du premier démembrement de l'empire carolingien, ce territoire fut administré par le comte Gérard de Roussillon, puis à la mort de Lothaire, son fils Charles obtint sous le nom de royaume de Provence les pays situés entre la Durance, les Alpes-Maritimes et le Rhône, avec les comtés d'Uzès, de Viviers et de Lyon.

L'empereur Louis II, son frère, en hérita et, à sa mort, Charles le Chauve, appuyé par le pape Jean VIII, s'en fit reconnaître souverain.

Boson, comte d'Ardenes et frère de Richard, comte d'Autun, qui avait empoisonné sa femme pour épouser la fille de Louis II, profitant des discussions que les grands du royaume avaient soulevées pour trouver un successeur à Charles le Chauve, se fit proclamer roi par les archevêques de Vienne, d'Arles, d'Aix, de Lyon, de la Tarentaise, de Besançon et par dix-sept évêques, leurs suffragants, réunis au concile de Mantaille en 879, et se fit sacrer dans la cathédrale de Vienne, par Rostang, archevêque d'Arles.

Son fils Louis, âgé de dix ans, lui succéda en 887, sous la tutelle de sa mère, Hermengarde; à sa majorité il épousa la sœur de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, entra en Italie

à la tête d'une armée provençale pour s'emparer du trône des Lombards, que son aïeul maternel avait possédé.

Ayant été vaincu et obligé de se rendre, il ne recouvra sa liberté qu'en déclarant qu'il renonçait pour toujours à ses prétentions sur l'Italie, mais en l'an 900, il revint à Rome, s'y fit sacrer empereur et se retira à Vérone; cette félonie révolta le roi Bérenger qui vint l'y assiéger, l'ayant fait prisonnier, il lui fit crever les yeux et le renvoya en Provence; à sa mort survenue en 925, Hugues, fils du comte d'Arles, lui succéda et fut choisi quelques années après par l'archevêque de Milan pour occuper le trône de Lombardie; s'étant rendu odieux par ses atrocités, il fut contraint de se retirer dans un monastère après avoir abandonné la Provence à Rodolphe II, roi de Bourgogne, et le royaume d'Italie à son fils Lothaire.

Avec la féodalité croissante leurs successeurs perdirent de leur autorité; en 1038, Conrad le Salique, empereur d'Allemagne, remit le royaume d'Arles à Henri III le Noir, son fils, et en 1106, Henri V, empereur d'Allemagne, fut le dernier membre de la maison de Franconie qui régna sur la Provence.

Après lui, Lothaire désigna Conrad, duc de Zahringen, pour la gouverner, mais la création de la principauté d'Orange, des comtés de Forcalquier et du Comtat Venaissin, l'avait encore affaiblie.

Au *x^e* siècle, Rodolphe la démembra du Comtat pour le donner en dot à sa fille Emma, à l'occasion de son mariage avec Guillaume Taillefer, comte de Toulouse; puis en 1138, à la mort de Lothaire, la dynastie des Bérengers, comtes de Barcelone, se succède en Provence, y apporte avec l'esprit de liberté, le goût des sciences, des arts et du gai savoir : toute une pléiade de poètes provençaux, interprètes de pieuses légendes et des pastorales que des bardes et des trouvères vont colporter au loin, et de la magie de leurs récits sur la naissance de l'Enfant Jésus, jaillit en Provence, dans le Comtat et le royaume d'Arles, un pieux enthousiasme qui a pour résultat d'apporter dans chaque famille lors de la fête de Noël, un peu de joie et de bonheur.

A cette époque de misère, propice aux exaltations et aux longues et calmes méditations, une grande émulation gagne les habitants des villes et des campagnes pour reconstituer, à l'aide de naïves statuettes en terre, une représentation de la crèche avec tous les personnages qui s'étaient inclinés devant l'Enfant-Roi.

Le soir du 24 décembre, chaque famille se réunit pour assister à la consécration de la bûche de Noël, et prendre part au repas composé des mets rituels que l'on sert dès que l'aïeul a jeté sur la bûche enflammée un verre de vin provenant de la première bouteille débouchée, en chantant :

Alégré ! Diou nous alégre, cacho fio ven !
Diou nous fassé la grâcé de veiré l'an que ven,
Sé sian pas moi, que siéguen pas men (1) !

Après avoir soumis à son autorité les villes de Nice, Marseille, Arles et Avignon que lui disputaient les comtes de Toulouse et les princes de la maison des Baux, Bérenger IV, dans l'espoir de se rendre plus indépendant, resserra son alliance avec le roi de France en mariant sa fille aînée, Marguerite, à Louis IX, après l'avoir dotée de 10.000 marcs d'argent, et, en 1245, sa seconde fille en épousant Charles d'Anjou, frère du roi, lui apporta la Provence.

A cette même époque, la poésie provençale prend un nouvel essor ; en s'inspirant des récits enthousiastes des chevaliers retour des croisades, les troubadours composent des poèmes galants ou héroïques et dans des cours d'amour présidées par des châtelaines, voient leur esprit honoré à l'égal du courage.

Dans cette riche province, où toutes les femmes sont aimées, où tous les chevaliers sont poètes, les plus nobles seigneurs

(1) Que Dieu nous tienne en joie, ô tison béni ! Qu'il nous fasse la grâce de voir l'année prochaine et, si nous ne nous retrouvons pas plus nombreux, que nous ne soyons pas moins !

composent et chantent des vers pour les soumettre au jugement de ces tribunaux; et c'est ainsi que les troubadours Richard de Noves, Richard de Tarascon, Guy, vicomte de Cavaillon, Bertrand d'Avignon, Rambaud de Vacqueyras, Cadenet, Folquet et d'autres encore, viennent en des tournois se disputer la gloire de bien dire et de chanter les doux soucis d'amour.

C'est encore sous le ciel enchanteur de ce doux pays que Gérard Teuque de Martigues fonde, au début du XII^e siècle, l'ordre militaire des Hospitaliers.

Le caractère de la sculpture s'y modifie pour apporter son tribut à l'éducation populaire en représentant au portail des cathédrales et des églises comme une synthèse du monde physique et du monde moral; aux entrées des églises de Saint-Trophime d'Arles et de Saint-Gilles, la seconde vision de saint Jean est accompagnée, sur les pieds-droits, de deux théories de personnages représentant, d'un côté, les élus et, de l'autre, les réprouvés.

Avec le XIII^e siècle, la révolution artistique qui s'était produite dans l'architecture en brisant l'arc en plein cintre pour l'allonger en ovale d'amande, fait son apparition en Provence, et, peu de temps après, le troubadour Pierre Cardinal y fonde une école pour instruire la jeunesse aux bonnes mœurs et aux belles-lettres.

Mais l'un des premiers actes de Charles d'Anjou ayant été de restreindre les libertés communales, en 1249, les Arlésiens profitèrent de son départ à la croisade pour commettre des actes de révolte qu'il réprima avec sévérité, dès son retour, en attaquant, avec l'aide du comte de Poitiers, Arles, Avignon et les villes libres de Provence. Soutenu par les évêques d'Avignon, de Marseille, par Barral des Baux et par le seigneur de Grignan, il se voit conférer le titre de roi d'Arles et de Vienne, recouvre le château d'Hyères, et les dauphins de Viennois sont contraints de lui faire hommage pour Gap et Embrun.

Se trouvant trop à l'étroit en Provence, il ambitionne la conquête de l'Italie et, pour réaliser son rêve, épuise son comté.

Après s'être embarqué à Marseille le 15 mai 1265, il arrive à Rome le 24 du même mois, à la tête d'une nombreuse armée et

le pape le fait sacrer roi des Deux-Sicules, par quatre cardinaux.

Ayant défait l'armée de Manfred qui s'opposait à son avènement, il fait une entrée triomphale à Naples, mais bientôt son caractère cruel et despotique lui aliène la sympathie de ceux qui l'ont acclamé.

Considéré comme un usurpateur par les Gibelins, ceux-ci firent appel à Conrad, neveu de Manfred, pour les délivrer de leur oppresseur.

Bien qu'âgé de seize ans à peine, ce prince qui descendait de la puissante maison de Souabe, prit la tête du mouvement, entra dans la Toscane, fut d'abord vainqueur de l'armée de Charles d'Anjou dans la plaine de Tagliapozzo, mais ayant été trahi, fut obligé de fuir. L'ayant fait arrêter, le comte de Provence s'en vengea lâchement en lui faisant trancher la tête; puis, après avoir épousé en secondes noces Marguerite de Bourgogne, se rendit en Palestine pour y chercher le repos de sa conscience; à la mort de saint Louis, il proclama son neveu, Philippe III le Hardi, roi de France et réclama pour lui le Comtat Venaissin, mais Philippe s'en empara et le céda au pape Grégoire X.

Quelques années après, le pouvoir tyrannique qu'il exerçait en Sicile fut cause de la haine vouée aux Français qui s'y étaient établis et du massacre qui eut lieu à Palerme, le lundi de Pâques 1282, à la suite d'un incident malheureux provoqué par le geste de l'un d'eux, nommé Drouet.

La révolte ayant gagné l'île entière, avec l'aide des Espagnols, les Siciliens battirent son armée et retinrent prisonnier son fils Charles II, dit le Boiteux. Pendant sa captivité, Robert d'Artois gouverna la Provence, mais dès qu'il eut recouvré sa liberté, il vint se retirer à Aix et s'efforça de satisfaire l'avidité de Philippe le Bel et du pape Clément V, en faisant arrêter les quarante-huit Templiers qui résidaient dans ses États.

Robert II, son fils, lui succéda en 1309, guerroya avec succès en Italie, puis retourna à Avignon où il résida auprès du pape Jean XXII; ayant perdu son fils, le duc de Calabre, il changea

l'ordre de succession en vertu duquel les enfants mâles, seuls, pouvaient régner et se donna comme héritière, en 1343, sa petite-fille Jeanne, qui épousa son cousin André de Hongrie.

Après la mort de son aïeul celle-ci fut proclamée reine de Naples et souveraine de Provence; mais le manque de dignité de son mari, son caractère irascible et jaloux le firent écarter du pouvoir; dans le but d'en imposer à ses ennemis cet homme sinistre voulut se faire couronner roi et fit peindre sur l'étendard qu'il destinait à cette solennité un hillot et une hache au-dessus de ses armoiries.

Cet acte de dureté souleva un mécontentement général, un complot fut tramé contre lui, Jeanne permit à ses courtisans d'y prendre part et, le 18 septembre 1345, les conjurés l'étranglèrent, puis suspendirent son corps à l'une des fenêtres du palais.

Bertrand de Baux, grand justicier, se saisit des coupables, les mit à la torture, leur fit accrocher un hameçon dans la bouche pour les empêcher de parler et les précipita vivants dans les flammes d'un bûcher; Jeanne ayant épousé ensuite son cousin, Louis de Tarente, qui avait pris part au complot, le roi de Hongrie, pour venger la mort de son frère, envahit le royaume de Naples et contraignit cette reine de vingt ans à se réfugier en Provence; à son arrivée à Avignon, les cardinaux allèrent à sa rencontre et c'est en triomphatrice qu'elle y fit son entrée.

L'année suivante, la peste la plus terrible que l'histoire ait eu à enregistrer, ravagea le Comtat, et Jeanne de Naples, ayant conçu le projet d'aller reconquérir son royaume, vint se jeter aux pieds de Clément VI, pour se disculper de l'accusation de complicité avec les assassins de son mari; ayant été déclarée innocente par le pape, elle lui céda le 9 juin 1348, pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or de Florence, Avignon, qui devint ainsi la capitale du Comtat Venaissin, que Philippe le Hardi avait donné au Saint-Siège en 1274.

Le 25 mars 1362, Louis de Tarente rendait son âme à Dieu, et dans l'espoir que Jacques d'Aragon, roi de Majorque, comte de Roussillon et de Cerdagne, pourrait l'aider de ses conseils et de

son épée, Jeanne le prenait comme époux, puis en 1376, à la mort de ce dernier, elle contractait une nouvelle union avec Othon, duc de Brunswick.

Celle-ci excita la colère de Charles de Duras, qui vint envahir le royaume de Naples; à son approche et dans l'espoir qu'elle pourrait y attendre l'arrivée des Provençaux, qu'elle avait appelés à son secours, Jeanne s'enferma dans le château neuf; mais de Duras, s'étant emparé de la forteresse, la fit conduire dans le fort Saint-Ange, et le 22 mai 1382 donna l'ordre à quatre soldats hongrois de pénétrer dans la chapelle, et de l'étrangler au pied de l'autel.

Bien qu'ayant adopté avant sa mort son cousin Louis d'Anjou, pour lui succéder en Provence, ce comté se divisa entre le parti de Duras, soutenu par l'empereur de Hongrie, et celui d'Anjou, soutenu par le roi de France.

La fin prématurée de la reine Jeanne consterna le pape Clément VII, qui lui fit célébrer de magnifiques obsèques dans la cathédrale d'Avignon.

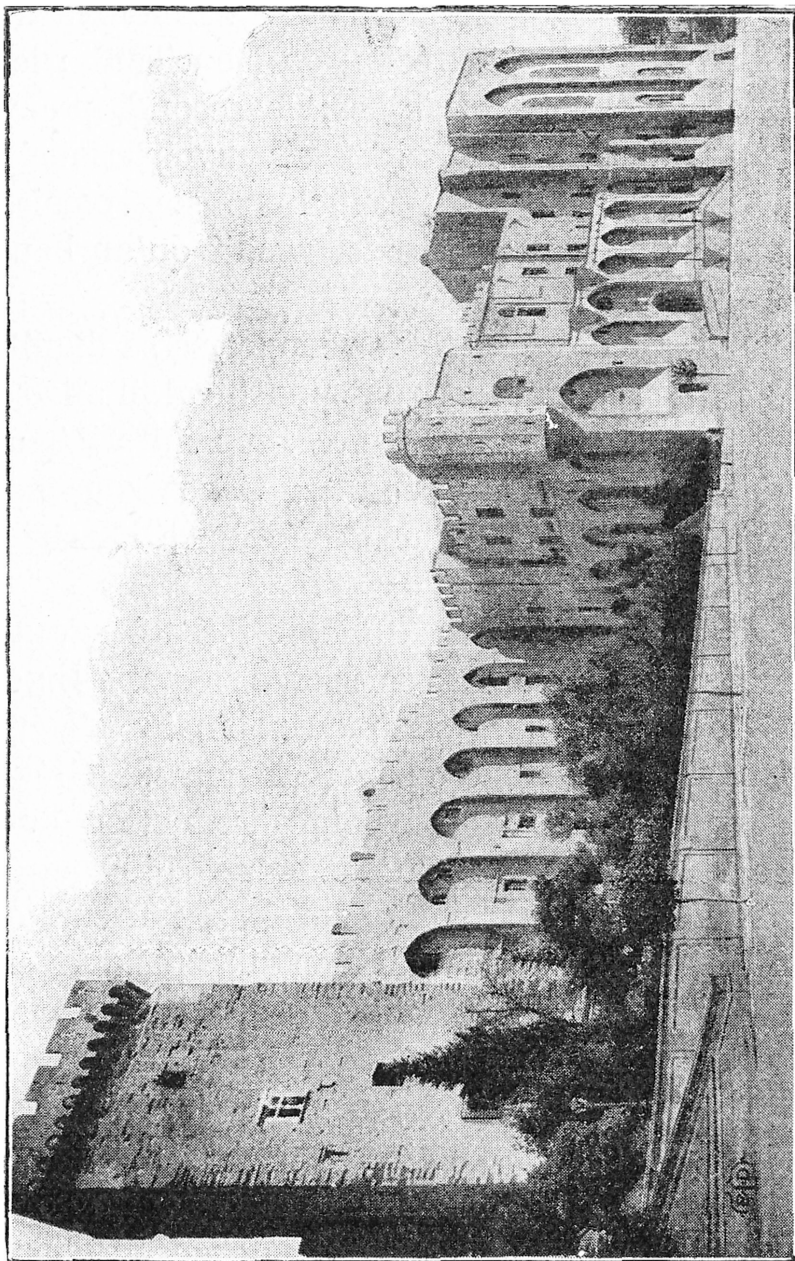
Louis d'Anjou y assista, prit en main le gouvernement de la Provence, puis alla combattre en Italie et y mourut en 1384, en laissant deux fils en bas âge sous la tutelle de leur mère.

Charles de Duras en profita pour envoyer en Provence, en qualité de sénéchal, Balthazar Spinoli, lequel y sema la terreur pour forcer les habitants des communes à reconnaître de Duras comme souverain, mais celui-ci ayant été assassiné en 1386, la régence de la mère de Louis II apporta la pacification.

Pendant son règne, grâce à l'éclat d'une cour chevaleresque, le comté eut une situation prospère, tandis que le Comtat Venaissin subissait le préjudice que lui causaient les désordres qui affligèrent l'Église et qui indignèrent Pétrarque et le poussèrent à écrire les pamphlets dans lesquels il s'élève contre le luxe et les richesses de la cour pontificale d'Avignon.

Depuis la mort du pape Grégoire qui avait transféré à Rome le siège pontifical, la division régnait au sein de l'épiscopat; en 1376, les seize cardinaux chargés de lui donner un successeur

ayant été contraints par le peuple de Rome d'élire un pape italien, désignèrent l'archevêque de Bari (Urbain VI), puis, dès qu'ils purent agir avec liberté, se réunirent à nouveau pour



AVIGNON. — Palais des Papes

nommer un Français (Robert de Genève) qui prit le nom de Clément VII.

En 1394, Benoît XIII (Pierre de Luna) lui succéda, tandis

qu'à Rome, Boniface IX remplaçait Urbain VI, et ce schisme, qui avait pris naissance en 1376, fournissait à l'Europe entière en ce siècle troublé une cause nouvelle et puissante de désordres et de découragement.

Dans l'espoir d'y mettre fin, Charles VI envoya à Avignon l'évêque de Cambrai et le maréchal de Boucicaut : le premier, pour persuader le pape à abdiquer; le second, pour l'y contraindre; ayant refusé d'abandonner le pouvoir, Boucicaut et le sénéchal de Beaucaire l'assiégèrent dans son palais, mais il repoussa toutes les attaques et ne se rendit qu'au bout de cinq années contraint par la famine.

Après avoir pris l'engagement de renoncer à sa dignité lorsque Boniface cesserait d'occuper le trône pontifical, il alla se réfugier à Châteaurenard, puis ayant reconquis son autorité, grâce à la protection de Louis II, il se rendit à Gênes sous le prétexte d'aller conférer avec le successeur de Boniface IX sur les maux qui désolaient l'Église.

La peste, s'étant déclarée en Italie, le força à revenir à Marseille sans avoir pu accomplir sa mission et le pape Innocent VII étant décédé subitement, les cardinaux romains s'empressèrent de lui nommer un successeur qui prit le nom de Grégoire XII.

L'entente n'ayant pu se faire pour l'extinction du schisme, un concile se réunit à Pise le 25 mars 1409 et déclara : « Benoît et Grégoire schismatiques notoires, auteurs opiniâtres de ce long et funeste schisme, aussi bien qu'hérétiques et dévoyés dans la foi et rejetés de Dieu, retranchés de l'Église avec défense de se porter pour souverains pontifes (1).

Le Saint-Siège fut déclaré vacant et un conclave y nomma Pierre Philarge de Candie, archevêque de Milan, qui prit le nom d'Alexandre V; toutefois, Benoît et Grégoire ne voulurent point se soumettre à cette décision et au lieu de deux papes il y en eut trois.

(1) RAYNAL'D, *Annales Ecclesie, Concile de Pise*, livre III.

Louis II mourut en 1417, et Yolande d'Aragon gouverna la province pendant la minorité de son fils aîné.

Sous le nom de Louis III, celui-ci reconquit le royaume de Naples et le légua en 1434, avec celui de la Provence, à son frère René d'Anjou, que le comte de Vaudemont retenait prisonnier dans le château de Dijon; ne pouvant les gouverner, il en confia la régence à sa femme, qui en usa pour accroître sa puissance.

A son retour de captivité, il fit choix de Tarascon pour sa résidence, se rendit populaire par les libertés qu'il accordait à ses sujets et par les fêtes somptueuses qu'il donnait dans son château.

Louis de Beauveau, capitaine des Gardes de ce roi, nous dit qu'à chacune de ces fêtes l'on voyait affluer une foule nombreuse de dames, de demoiselles et de chevaliers français ou provençaux, tenant leurs bannières déployées pour prendre part aux tournois et aux joutes et que ce n'était point sans de vifs regrets que, les fêtes étant terminées, ces chevaliers s'éloignaient des belles Provençales qui, de leur côté, soupiraient du départ de leurs admirateurs et les accompagnaient à Avignon, Arles et Carpentras en cherchant à les amuser par de gracieux devis ou le récit d'historiettes divertissantes.

Déjà, en 1443, ce roi débonnaire avait institué à Aix, à l'occasion de la Fête-Dieu, des jeux célèbres et en avait prescrit les détails pour en assurer perpétuellement l'exécution.

Une autre de ses institutions voulait que, le jour de la Pentecôte, le conseil municipal nommât un prince d'Amour, ayant « pour mission d'imposer une amende à tout cavalier qui faisait à toute damoiselle du pays l'affront d'épouser une étrangère et à toute damoiselle qui en épousant un cavalier étranger semblait annoncer que ceux du pays n'étaient pas dignes d'elle ».

A la mort de son fils, le roi René se retira à Aix, et y trépassa le 10 juillet 1480 en laissant le trône de Provence à son neveu Charles III, comte du Maine, qui s'empressa d'en prendre possession, mais l'année suivante la perte de sa femme, Jeanne de Lorraine, lui causa les plus grands chagrins, sa santé s'altéra

rapidement et le 11 décembre il rendait son âme à Dieu après avoir institué comme héritiers Louis XI et ses successeurs à la couronne de France.

Ce monarque en confia le gouvernement à Palamède de Forbin, qui confirma les privilèges municipaux d'Arles et de Marseille, mais à son avènement au trône Charles VIII le destitua tout en assurant qu'il respecterait les coutumes, les libertés et les privilèges de la Provence.

A son retour d'Italie, Louis XII institua un parlement à Aix, puis, en 1515, François I^{er} vint visiter la Provence; à son arrivée à Manosque, la fille d'Antoine de Voland lui fit un compliment en lui présentant les clefs de la ville; les regards du roi en s'arrêtant sur elle alarmèrent sa pudeur, son imagination s'exalta, et pour faire disparaître la fraîcheur de son teint et les charmes que la nature lui avait prodigués, elle prit du soufre et, après l'avoir enflammé, coucha son visage sur le brasier.

Dans son histoire de Manosque, le Père Columby assure que François I^{er} admira cette action et qu'il combla de libéralités la famille de Voland.

En octobre 1533, ce même monarque vint à Marseille, accompagné de la reine, de ses trois fils, du duc et de la duchesse de Vendôme, pour y recevoir le pape Clément VII, qui venait assister au mariage de Henri, duc d'Orléans, second fils du roi, avec sa nièce Catherine de Médicis.

La Provence qui, en 1524, avait repoussé victorieusement les troupes du connétable de Bourbon, fut envahie en 1536 par l'armée de Charles-Quint; cet empereur, qui était alors au comble de sa puissance, rentra triomphalement à Arles pour s'y faire couronner roi par l'évêque de Nice, mais, peu de temps après, une épidémie jointe à la famine le contraignit à retourner en Espagne.

Après le désastre de Pavie, le Parlement déclara à la régente que ce malheur devait être attribué à l'indulgence avec laquelle on traitait les Vaudois, infectés de l'hérésie luthérienne, et le Parlement d'Aix prononça contre eux un arrêt effroyable qui ne

fut exécuté qu'en 1545 : sur l'ordre du baron d'Oppède, président du Parlement de Provence, et de l'avocat général Guerin, vingt-quatre villages furent brûlés, trois mille personnes périrent égorgées ou brûlées, un nombre presque égal succomba à la misère et au désespoir, six cents furent envoyées aux galères et, malgré l'édit de pacification, la guerre civile continua encore avec le même acharnement jusqu'en 1577.

En 1564, Charles IX, accompagné de sa mère, de son frère, du duc d'Anjou et du jeune Henri de Bourbon, prince de Béarn, des cardinaux de Guise et de Bourbon, vint à Avignon et parcourut ensuite la Provence.

Au cours de ce voyage, il y rencontra Michel de Nostradamus (1), qui jouissait dans l'Europe entière d'une immense renommée pour ses prédictions. Catherine de Médicis demanda à voir cet homme extraordinaire, qui avait prédit la mort de Henri II dans ce trente-cinquième quatrain de la première centurie qu'il avait publiée à Lyon en 1555 :

Le lion jeune le vieux surmontera
 En champ bellique par singulier duel,
 Dans cage d'or les yeux lui crèvera,
 Deux plaies une, puis mourir; mort cruelle.

et lui fit tirer l'horoscope des jeunes princes; les chroniques assurent que Nostradamus prédit que le duc d'Anjou serait roi de France et que le prince de Béarn, après bien des travers, succéderait à Henri III.

A la mort du duc d'Anjou, cette prédiction se réalisa : pour empêcher l'avènement au trône de Henri de Navarre, qui était devenu héritier présomptif de la couronne, la Ligue, qui depuis quelque temps était tombée en discrédit, se ranima et créa un grand mouvement révolutionnaire qui gagna toutes les villes de

(1) Né à Saint-Remy-de-Provence. Son père était notaire et son bisaïeul maternel médecin et conseiller du roi René.

la Provence pour y faire régner la terreur; mais, après l'abjuration de Henri IV, le comté retrouva le calme et la prospérité.

Au début du xvii^e siècle, la création de nouveaux offices y souleva une insurrection générale qui prit naissance à Aix.

Dans une réunion où les mécontents discutaient les moyens à employer pour défendre les lois avilies, l'un d'eux ayant rappelé qu'un jour des rats menacés d'être surpris par un chat avaient décidé de lui attacher un grelot au cou afin d'être avertis de son approche, mais que nul ne s'était présenté pour l'attacher, bien que tous aient convenu de la sagesse de cette décision, Paul de Joannis, seigneur de Châteauneuf, s'écria : « Eh bien ! c'est moi qui l'attacherai. » Joignant le geste à la parole, il suspendit un grelot à son chapeau, se déclara chef des révoltés, et ses amis l'imitèrent.

L'avocat Vian passa ses journées à distribuer des grelots à tous les habitants de la ville, tous les patriotes du comté adoptèrent ce signe de ralliement, et le parti de ces mécontents prit le nom de *Cascavèu* (1).

Cette révolte exerça des ravages dans tout le pays et, en 1630, Condé vint y mettre un terme, mais la Provence ne se soumit définitivement au régime de centralisation administrative qu'à la fin du xvii^e siècle.

En 1720, un terrible fléau la désola : le 25 mai, un navire français venant de Syrie entra à Marseille, et le capitaine qui le commandait s'empressa de signaler aux intendants de la santé que plusieurs matelots étaient morts de la peste au cours de la traversée, mais comme la foire de Beaucaire approchait, et que la cargaison était destinée aux commerçants les plus renommés de la ville, qui espéraient en retirer, en l'y vendant, un bénéfice considérable, les autorités fermèrent les yeux, équipage et marchandises furent débarqués.

Au bout de quelques jours, la peste se déclara avec une violence

(1) Grelot en langue provençale.

extrême; dès la fin de juillet, la ville présenta le plus affreux spectacle.

Le Parlement d'Aix rendit un arrêt qui défendit sous peine de mort toute communication des habitants de Marseille avec ceux de la Provence.

Toute la France s'émut; le duc d'Orléans, régent du royaume, y envoya plusieurs médecins de Montpellier, qui, à la vue des vingt mille morts qui jonchaient les rues et les places, et des dix mille malades ou mourants qui se traînaient dans les carrefours, furent frappés d'épouvante.

Pendant le temps que dura cette grande calamité, l'évêque de Marseille, Xavier de Belzunce, demanda à occuper le poste le plus périlleux et prodigua mille fois sa vie en allant visiter, le jour et la nuit, ces malheureux dans les hôpitaux et leurs maisons, puis vendit son argenterie pour en distribuer le montant aux pauvres et les aider durant la disette qui succéda à l'épidémie.

En 1678, le duc de Parme, don Ferdinand de Bourbon, ayant aboli dans ses États l'ordre des Jésuites, le pape Clément XIII revendiqua Parme et Plaisance comme un domaine de l'Église. Sur les conseils du duc de Choiseul, et pour réprimer l'outrage fait à l'un des membres de sa famille, Louis XV donna l'ordre de se saisir d'Avignon et du Comtat Venaissin sous le prétexte que l'aliénation d'un domaine de la couronne avait toujours été considérée par tous les Parlements comme contraire aux lois fondamentales du royaume, comme en avait encore décidé le Parlement de Paris en 1687, lorsque Louis XIV, pour venger le marquis de Lavardin, que le pape Innocent XI avait excommunié, fit saisir Avignon.

Le 11 juin, le comte de Rochecouart, commandant de la Provence, se présenta devant la ville d'Avignon de la part du roi, alla droit au vice-légat qui gouvernait au nom du pape et lui dit : « Monsieur, le roi m'ordonne de remettre Avignon en sa main et vous êtes prié de vous retirer. »

Les commissaires du Parlement de Provence firent aussitôt

publier l'arrêt de réunion et les cloches sonnèrent à toute volée.

Le pape Clément XIII étant mort l'année suivante, le duc de Choiseul, au nom du roi, offrit à son successeur la restitution d'Avignon et du Comtat pour prix d'un bref qui supprimerait l'ordre des Jésuites. A la date du 21 juillet 1773, le souverain pontife rendait une sentence par laquelle il abolissait et détruisait la Société de Jésus, comme étant convaincue qu'elle ne pouvait plus rendre les services pour lesquels elle avait été fondée; pour l'en remercier, Louis XV tint fidèlement sa promesse.

A cette même époque, l'art français s'évertue à exprimer les qualités de la race, et dans ce siècle qui fut aimable, spirituel et coquet... à ses débuts, les huchiers et sculpteurs provençaux affirment leur maîtrise en parant le mobilier d'une grâce harmonieuse qui reflète une joyeuse exubérance : de délicates pannetières à colonnettes ornées au centre d'une petite porte ajourée et lourdement gondée, de gracieux pétrins évasés dans leur partie supérieure, des boîtes à sel et des farinières aux formes capricieuses décorées avec richesse, constituent d'abord les meubles du *mas* et des *bastides* dont le style, né des exigences imposées par la nature et les matériaux, est empreint de rusticité.

Apparaît ensuite le buffet-crédence avec sa forme bien caractérisée, qui comprend un corps assez volumineux constitué par deux portes moulurées, ornées de délicates et élégantes sculptures, et surmonté d'un autre corps bas, en retrait, décoré au centre d'un petit tabernacle; puis viennent s'ajouter à ce mobilier l'estagnié, sorte d'étagère pour l'étain, le « verriau » pour la verrerie, des rouets de dessins variés, des dévidoirs et des lampes en cuivre rappelant la lampe juive.

A côté de ces différents meubles qui dépeignent la faconde méridionale, les chaises, les commodes, les armoires affectent la forme du mobilier normand.

En 1789, le mouvement créé en France pour la réunion des

États généraux y trouva de nombreux partisans et fut appuyé par l'abbé Sieyès et Mirabeau, qui furent élus députés par le Tiers-État.

Le 26 février de l'année suivante, un décret enleva à la Provence son unité territoriale.

Le comté qui avait donné naissance, au XII^e siècle, aux troubadours Rambaud de Vacqueyras et Guillaume de Porcelet et, plus tard, au poète Sabolly, aux peintres Perrocel, au statuaire Puget, au braye Crillon, à Massillon, aux abbés Maury et Sieyès, fut divisé pour former les départements de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, du Var, des Basses-Alpes; en 1860, l'annexion du comté de Nice provoqua encore la création du département des Alpes-Maritimes, mais le territoire de cette province, sur lequel tout renaît d'une vie nouvelle sous la chaude lumière du soleil, présente toujours des beautés d'une féerie incomparable.

LA VALLÉE DU RHONE

De Tournon, pour apprécier les charmes que produisent les aspects différents des vallées de l'Ardèche et du Rhône, à certaines heures de la journée, il faut descendre en barque le cours du fleuve, qui, par moments, flamboie de pourpre en décrivant de grands méandres dans des plaines où de noirs cyprès, protecteurs du mistral, se balancent en file, ou en cernant des îles dans lesquelles se dresse la stature des oliviers argentés, des pins majestueux, des chênes verts et des cytises.

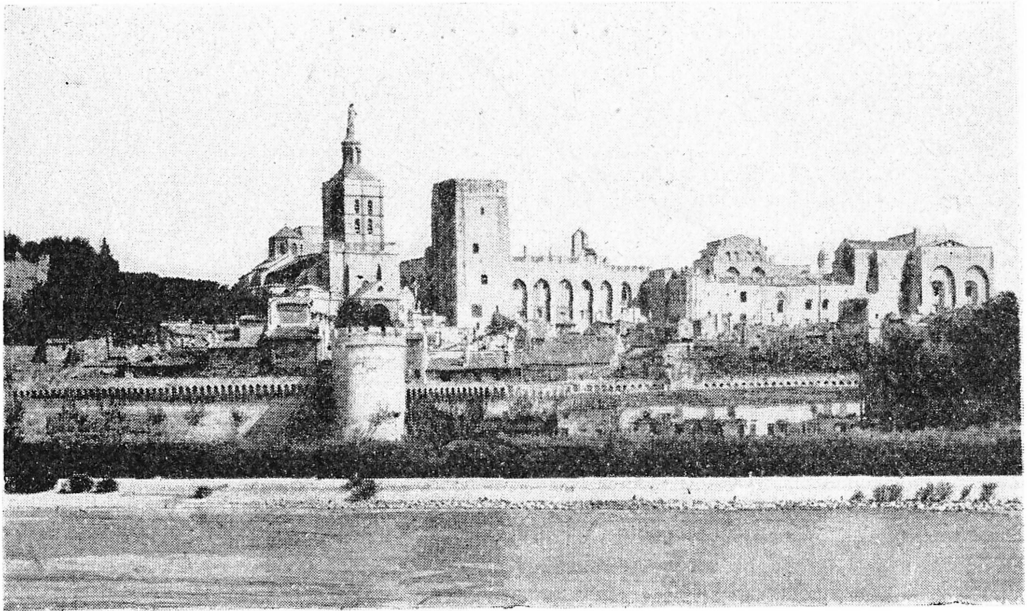
Sur les collines qui scintillent au loin de toutes les couleurs, se détachent des châteaux et des ruines qui allient, dans un décor unique, la beauté des choses mortes à celle des choses modernes : voici la Voulte dans la tristesse de son château en ruine ; Viviers, blottie sur un rocher autour du clocher crénelé de sa cathédrale comme au temps des guerres albigeoises.

En quittant le défilé de l'Ardèche, la vallée s'élargit jusqu'au Ventoux, le fleuve prend plus d'ampleur, devient plus impétueux et les piles massives du pont Saint-Esprit en coupent le courant, puis Rocquemaure apparaît avec les ruines de son château qui appartint tour à tour aux comtes de Toulouse, aux rois de France, aux papes.

Sur la rive droite, voici encore Villeneuve-lès-Avignon, dont l'intérêt réside dans de superbes vestiges de monuments anciens, et, lui faisant face en s'épanouissant dans la splendeur lumineuse d'un délicieux paysage qui s'étend du mont Ventoux à la Durance : Avignon « la sonneuse de joie », qui réunit dans un décor unique, au sommet de la falaise des Doms, les gigan-

tesques murailles d'un palais dans lequel résident les souvenirs d'un glorieux passé, avec les quatre arches du pont Saint-Benezet et les tours carrées qui, à intervalles réguliers, flanquent sa ceinture de murailles à mâchicoulis.

En descendant le Rhône, et avant de franchir les remparts de la ville, les ruines de ce vieux pont enchantent d'abord le voyageur par leur pittoresque et leur légende; celle-ci raconte



AVIGNON. — Vue d'Avignon à la descente du Rhône.

qu'en l'an 1177 l'on conçut le projet de jeter sur le Rhône un pont de pierre, et qu'un jeune prêtre vint déclarer à l'évêque que Dieu lui avait donné pour mission d'exécuter cet ouvrage, que son âge et sa pauvreté n'ayant inspiré au prélat que le mépris, il le considéra comme un imposteur et le livra au bras séculier; mais que, surpris de son assurance, celui qui était chargé de l'interroger, lui proposa, comme épreuve, de porter seul une pierre que trente hommes ne pouvaient remuer ensemble.

La légende ajoute que l'abbé accepta, et qu'après avoir soulevé avec facilité ce fardeau, il alla le déposer au lieu même où l'on jeta plus tard les assises de la première arche.

Le peuple émerveillé le considéra comme un saint et après sa mort, pour lui rendre hommage, il lui éleva une chapelle.

Plus tard, ce pont miraculeux donna naissance à une ronde enfantine qui se dansa en chantant :

Sur le pont d'Avignon
Trois filles se promènent,
Si viennent à passer
Trois jeunes chevaliers.

.....

AVIGNON - VILLENEUVE-LES-AVIGNON

SORGUES

LA FONTAINE DE VAUCLUSE

Dès que l'on a franchi l'une des portes de la ville, apparaissent les hautes ogives et les tours du palais dans lequel les papes résidèrent de 1316 à 1394.

Après avoir été couronné à Lyon en 1305 sous le nom de Clément V, le cardinal-archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth, songea à choisir une résidence; Philippe le Bel lui ayant interdit le séjour de l'Italie, il s'arrêta en 1309 dans la ville d'Avignon et en fit la capitale du monde catholique, sans toutefois y déployer aucun talent de constructeur.

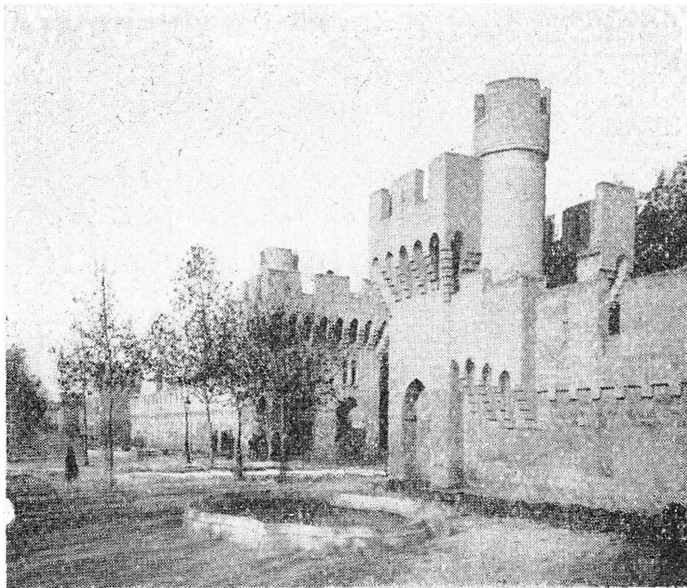
En 1316, son successeur Jean XXII fit agrandir la demeure qu'il possédait sur le roc comme évêque d'Avignon, et à sa mort, survenue en 1334, Jacques Fournier de Saverdun, ayant été élu pape sous le nom de Benoît XII, fit démolir ces bâtiments pour entreprendre la construction d'un somptueux palais d'après les plans de l'architecte ariégeois Pierre Poisson et de Pierre Aubrier.



AVIGNON. — Palais des Papes,
détail d'architecture.

Jean de Loubière en dirigea les travaux comme maître de l'œuvre, et peu après s'élevait sur la pierre vive de la déclivité du rocher des Doms une imposante construction qui reflétait dans le Rhône ses murailles et ses tours.

En 1339, la chapelle, le cabinet de travail, les tours des Anges, de la Glacière et de Saint-Laurent étaient terminés et l'on commençait celle de Trouillas; puis en 1342, dès que l'archevêque



AVIGNON. — Les remparts édifiés sous Innocent VI et Grégoire XI; entrée de la ville.

de Sens, Pierre Roger, eut pris en main le pouvoir pontifical, il donna à cette construction plus de magnificence et, après avoir réuni au Saint-Siège la ville d'Avignon et en avoir fait la capitale du Comtat Venaissin, conçut le fantastique projet de faire agrandir le palais du côté du midi et de faire édifier une façade de hautes murailles, ainsi que le Palais du Consistoire.

Puis, en 1347, lorsque la tour de Trouillas, qui mesure vingt mètres de large et quatre-vingts de haut, fut achevée, il fit élever celle de la Garde-Robe et la chapelle de Saint-Michel.

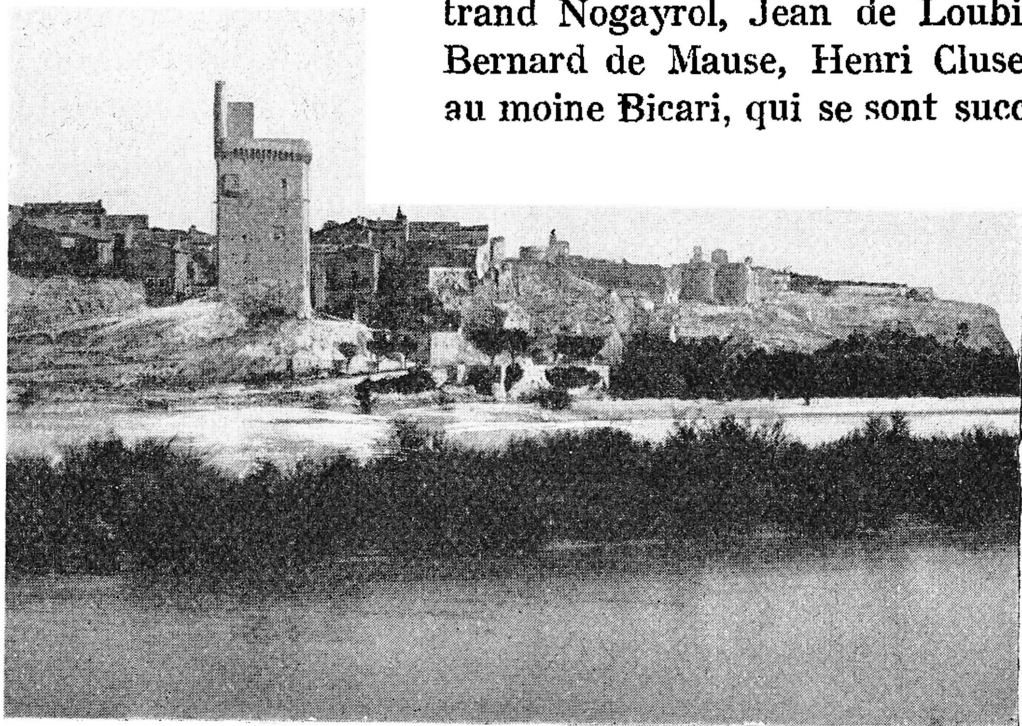
Dominées par cette tour gigantesque, toutes ces constructions sont des œuvres bien supérieures comme conception d'ensemble et comme grandeur à celles que l'on élevait alors en Italie.

« L'architecture italienne du *xiv^e* siècle, dit Viollet-le-Duc, soit que nous la prenions dans le sud ou dans le nord de la péninsule, ne rappelle en rien celle du palais des papes.

« Depuis la tour de Trouillas jusqu'à celle des Anges, dans

toute l'étendue de ces bâtiments, du nord au sud, de l'est à l'ouest, la construction, les profils, les sections de piles, les voûtes, les baies, les défenses, appartiennent à l'architecture française du midi, à cette architecture gothique qui se débarrasse difficilement de certaines traditions romaines (1). »

C'est en effet aux architectes français : Guillaume de Cucuron, Pierre Obrier, Pierre Poisson, Bertrand Nogayrol, Jean de Loubière, Bernard de Mause, Henri Clusel et au moine Bicari, qui se sont succédé



VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON.

Tour de Philippe le Bel érigée en 1302.

pendant vingt ans, que l'on doit cette imposante bâtisse qui occupe une superficie de quinze mille cent soixante-cinq mètres carrés et dont les murailles ont jusqu'à quatre mètres d'épaisseur.

Innocent VI, en 1352, fit achever les tours qui flanquent à l'est et à l'ouest le palais du Consistoire, et, pour donner un appui à ces vastes constructions, il fit partir de la base du roc, sur lequel

(1) VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire de l'architecture*, t. VII, p. 28.

s'élève le palais, un immense arc-boutant qui, en passant au-dessus de la rue Peyrolierie, vint soutenir le palais de la Vice-Gérance.

Ce même pape fit alors venir d'Italie des artistes illustres, comme Simon Memmi, Martino, Matteo Giovanetti, pour décorer ses appartements et les chapelles de Saint-Jean et de Saint-Martial de fresques remarquables que la Révolution et le génie militaire ont malheureusement saccagées plus tard et détruites à qui mieux mieux.



VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON. — Vierge en ivoire polychrome du XIV^e siècle.

Sur ce même rocher, la tour carrée de la cathédrale Notre-Dame, seul reste de l'édifice qui fut élevé en 1405, surgit d'un bouquet d'arbres courbés et tordus par les assauts du mistral, en portant à sa base un porche carolingien dont le tympan est décoré d'une fresque de Simon Memmi; mais l'édifice, qui appartient aux styles roman et ogival, ne présente que peu d'in-

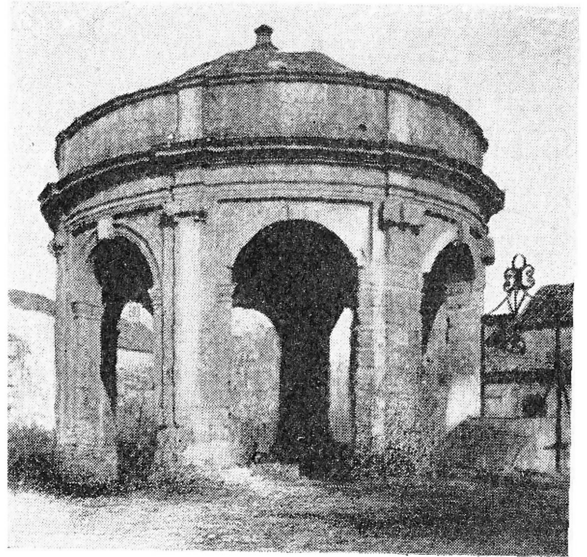
térêt en dehors du somptueux tombeau du style gothique fleuri du pape Jean XXII, et des portraits des papes d'Avignon qu'elle renferme.

Faisant cortège à cet ensemble, l'ancien palais de la Monnaie déploie une façade du XVII^e siècle ornée des armoiries du cardinal Borghèse, légat d'Avignon, et de sculptures qui auraient été exécutées d'après les dessins de Michel-Ange.

A nulle autre pareille pour son originalité, la « filleule de Saint-Pierre » groupe encore à l'ombre de son palais et de ses églises de vieux hôtels dont les façades diversement blasonnées portent l'empreinte des grandes familles patriciennes, des cardinaux et des dignitaires que la cour pontificale attira près d'elle, et qui imprégnèrent ce caractère d'italianisme que l'on rencontre dans les rues étroites et tortueuses qui mènent aux églises : Saint-Agricol, Saint-Didier, Saint-Pierre, qui, çà et là, déploient la perfection de leur architecture ogivale et Renaissance en élevant dans l'azur d'un ciel toujours bleu la flèche élancée de leurs clochers.

Fondée en 680 et rebâtie de 1321 à 1420, la première renferme un rétable de la Renaissance sculpté par Imbert Boachon, et une statue de la Vierge par Coysevox ; la seconde, que le cardinal Bertrand de Déaulx fit construire en 1335, abrite un rétable du xv^e siècle qui est l'un des plus remarquables de la Renaissance, et au portail de l'église Saint-Pierre une Vierge en pierre, adossée au trumeau qui sépare les vantaux qu'Antoine Volard sculpta en 1551, semble caractériser la sainteté et la bonté.

Dans cette ville qu'Innocent VI et Grégoire XI entourèrent d'une remarquable ceinture de murailles de dix mètres de haut sur deux mètres dix d'épaisseur, flanquée de trente-neuf tours surmontées de mâchicoulis, pénètre un bras de la rivière de Sorgues pour former, dans une rue ombragée par des platanes,



VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON. — Fontaine de Saint-Jean édifée dans le cloître de la chartreuse du Val des Bénédictins au xvii^e siècle.

une délicieuse harmonie en faisant tourner de grandes roues de moulins, et un pont jeté sur ce cours d'eau donne entrée à des petites chapelles de confrérie de pénitents blancs ou gris dont les traditions évoquent la vie de la cité d'autrefois; l'une d'elles, bâtie au XVIII^e siècle par l'Avignonnais Louis-François Manne pour les Pénitents de la Miséricorde, avec ses lambris dorés, ses marbres multicolores et ses camaïeux représentant l'accomplissement des œuvres de la Miséricorde, affirme qu'Avignon donna asile à de nombreux artistes italiens qui s'efforcèrent d'y implanter leurs goûts et leurs traditions.

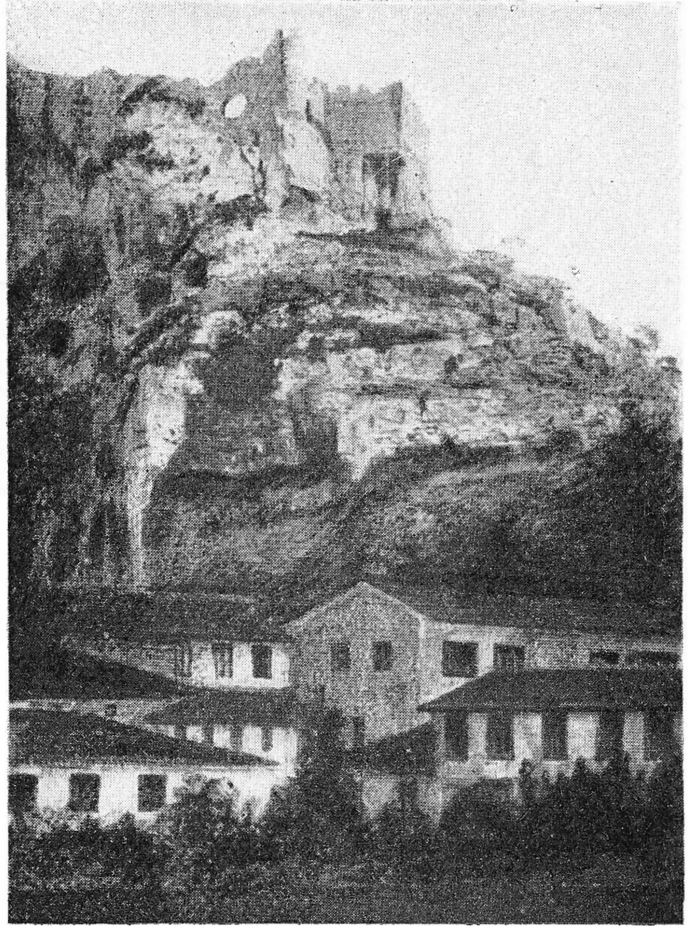
Au pied du rocher des Doms, un pont suspendu mène de la porte de l'Oulle à Villeneuve-lès-Avignon, en se continuant par une chaussée sur l'île de la Barthelasse, et par un pont de pierre sur le Grand-Rhône.

Juchée sur une colline qui, de la rive droite du fleuve, domine le décor enchanteur que produisent les rayons du soleil sur l'ensemble de la ville d'Avignon et les deux bras du Rhône, Villeneuve, qu'une haute tour érigée par Philippe le Bel en 1302 mettait à l'abri des attaques ennemies en surveillant l'accès du pont Saint-Benezet, et que, dès 1366, du sommet du mont Andaon l'imposant donjon et les énormes tours du fort Saint-André protégeaient, présente aujourd'hui l'aspect d'une ville morte; les palais et les monastères que les papes et les cardinaux d'Avignon y avaient fait élever ayant été ruinés et saccagés par la Révolution.

Cependant, de sa splendeur d'antan l'architecture civile conserve encore çà et là des portes monumentales ornées de frises sculptées, et de l'architecture monastique de superbes motifs décoratifs dans les ruines de la chapelle et du cloître de la chartreuse du Val des Bénédictins, fondée en 1356 par le pape Innocent VI, qui voulut y être enterré et dont le tombeau se trouve aujourd'hui dans l'Hospice-Hôpital. Une vierge d'ivoire polychrome du XIV^e siècle et des tableaux de Mignard, de Simon Vouet, de Reinard le Vieux, ornent l'église Saint-Pons, que le cardinal Armand de Vic, neveu du pape Jean XXII, fonda en

1333, et attestent ainsi combien le culte de l'art était en honneur dans le Comtat.

D'Avignon, une route pittoresque escalade des monts et descend ensuite dans la riante vallée de la Sorgue, en côtoyant la curieuse petite ville du Thor, que Brémond, évêque de Cavaillon, dota au XII^e siècle d'une très intéressante église romane flanquée d'une abside semi-circulaire inscrite à l'extérieur dans sept pans coupés, puis conduit dans le village de Vaucluse ; une colonne érigée en 1804 en souvenir de Laure et de Pétrarque y dresse sa silhouette non loin du rocher sur lequel s'élevait la maison du cardinal de Cabassol, évêque de Cavaillon, dans laquelle Pétrarque, après avoir parcouru le monde pour oublier son amour malheureux avec celle qu'il avait aperçue pour la première fois le lundi 6 avril 1327, dans l'église Sainte-Claire d'Avignon, vint composer son immortelle *Canzonière*, qui est bien l'un des chants les plus merveilleux que les poètes écrivirent en l'honneur de la femme et de l'amour.



VAUCLUSE. — Ruines du château des évêques de Cavaillon.

Un immense rocher couronné par les ruines du château des

évêques de Cavillon domine le paysage en dessinant à ses pieds une voûte en forme d'arc de cercle, pour abriter la grotte de la fontaine de Vaucluse, dans laquelle les eaux d'un fleuve souterrain semblent sommeiller avant de reprendre leur marche frémissante, et de se précipiter en cascades dans les replis de la vallée.

CAVAILLON - GORGES DU REGALON PERTUIS - LA TOUR-D'AIGUES

A quelques kilomètres de la ville qui fut la filleule de Saint-Pierre et dont le splendide décor s'étend le long des rives du Rhône, l'église de l'ancienne abbaye de Bonpas, dont l'abside romane polygonale date du XII^e siècle et dont la crypte est creusée dans le roc, précède une plaine fertile renommée pour les primeurs qu'elle produit, et le chef-lieu de canton que forme au pied de la colline Saint-Jacques, entre la Durance et le Calavon, l'antique *Cabellio* qui, sous le nom de Cavaillon, fut le siège d'un évêché du V^e siècle à 1790.

Des ruines d'un arc de triomphe de l'an I^{er} de l'ère chrétienne, composé de quatre piles décorées de sculptures et reliées par des arcades en plein cintre aux intrados ornés de caissons, reflètent la gloire des monuments qui la paraient à l'époque romaine, et dans l'ermitage de Saint-Jacques, construit à la fin du XII^e siècle dans le style roman au sommet de la colline, ainsi que dans la cathédrale Saint-Véran, se retrouve tout le caractère du moyen âge.

Bâtie dans le style provençal à la fin du XII^e et consacrée en 1251, par le pape Innocent IV, cette cathédrale se compose d'une vaste nef de cinq travées, d'une travée carrée portant une coupole et d'une abside qui se distingue par une sobre ornementation.

Au vieux mobilier, qui la paraît aux siècles passés, ont succédé au XVII^e de superbes stalles dont les panneaux sont ornés de fleurs peintes, des buffets d'orgues symétriques avec balcons

sculptés, ainsi que des tableaux de Mignard et le mausolée de l'évêque de Sade par Maucord.

Attenant à ce sanctuaire, un cloître du XII^e siècle enchante par la perfection de son architecture qui ravit les sens et l'imagination.

De cette ville qui, en 1303, a vu naître le cardinal Philippe de Cabassol, lequel devint homme d'État et le protecteur de Pétrarque, et au XVI^e siècle César de Bus, fondateur des Pères de la Doctrine chrétienne, nombreuses sont les excursions qui mènent dans de mystérieux et capricieux défilés, sur les cimes des monts ou dans les gorges fantastiques dans lesquelles le ruisseau du Régalon roule et polit des blocs de granit que la montagne lui a confiés, au rythme de son éternelle chanson.

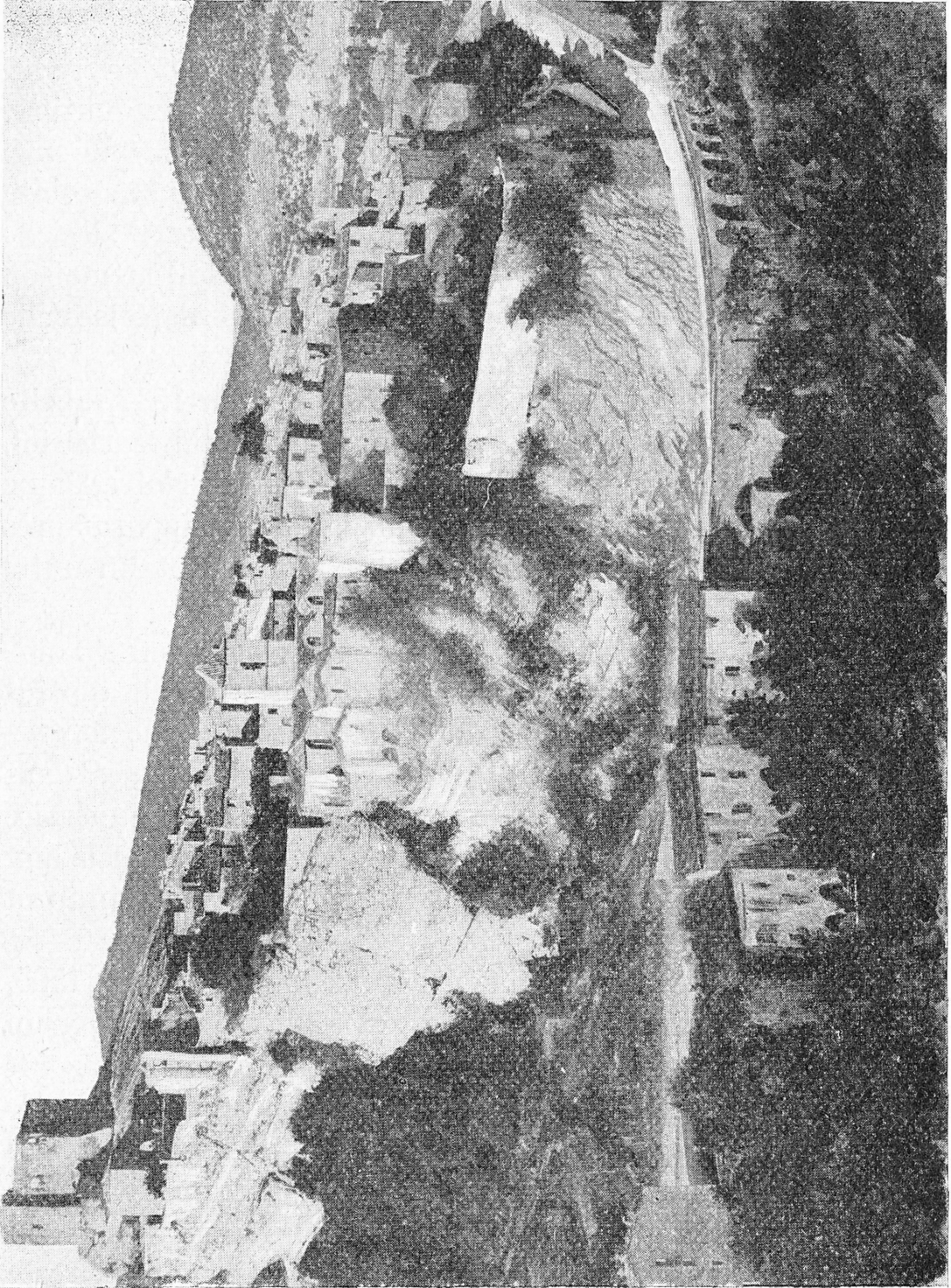
Dans cette puissante province, il n'est pas de ville ou de bourgade qui n'ait son originalité et son histoire : voici le vieux bourg de Mérindol qui fut détruit en 1545, et dont la population fut massacrée sur l'ordre du Parlement d'Aix, pour punir les Vaudois de leur hérésie.

Cadenet lui fait suite, en remémorant le souvenir des héros de la Grande Armée dans la statue de l'un de ses enfants, André Étienne, qui fut le glorieux tambour d'Arcole.

De cette bourgade, qui s'enorgueillit d'avoir donné le jour au compositeur Félicien David, la route franchit le torrent de Laval, puis la Durance, pour déboucher dans un site merveilleux et atteindre l'ancienne abbaye cistercienne de Silvacane, que Bertrand de Baux fonda en 1147.

Construite à une époque où les abbés qui gouvernaient les monastères excellaient dans l'art de bâtir, l'abbatiale apparaît comme une image de la force équilibrée et rythmée : tout y est monastique dans son austérité.

Émouvante autant que puissante, elle se distingue par la pureté de ses lignes, par sa large nef dont les bas-côtés sont voûtés en arc de cercle, par son transept flanqué de quatre chapelles rectangulaires voûtées d'ogive ainsi que la croisée, et par un chœur carré voûté en berceau brisé.



LA TOUR-D'AIGUES. — Vue de la vieille ville et du château.

A l'extérieur, trois portes en représentent la Sainte-Trinité, s'ouvrent dans la façade, et sur la croisée du transept s'élève un clocher carré d'un caractère strictement monacal.

Un cloître et une salle capitulaire, aujourd'hui très mutilés, formaient avec cet édifice un magnifique ensemble.

Un peu plus loin, Pertuis conserve jalousement une enceinte de remparts et, parmi des monuments des XIII^e et XVII^e siècles : la tour de l'Horloge, les ruines d'un château féodal, la maison natale du père de Mirabeau, et l'église Saint-Nicolas dans laquelle fut baptisé le grand orateur de la Révolution.

Cette dernière, qui fut reconstruite en partie en 1537, abrite de belles statues de marbre offertes par le cardinal Barberini, en 1653, aux Capucins de Pertuis, représentant Notre-Dame de la Miséricorde et Antoine Botta à qui la Vierge apparut près de Savone, en 1526; un tryptique du XVI^e siècle et un autel du XVIII^e provenant des Jésuites d'Aix.

Près de Pertuis, dans la vallée de la Lèze, le bourg de La Tour-d'Aigues doit son nom au donjon carré de son château, qui fut l'un des plus beaux édifices de la Renaissance provençale.

Situé à cinq kilomètres du village de Cabrières-d'Aigues, dans lequel fut découvert, en 1913, un superbe monument funéraire romain, la terre de la Tour-d'Aigues appartint au XII^e siècle aux comtes de Forcalquier; puis elle passa, en 1183, aux Sabran et plus tard à la maison d'Agoult.

En épousant René de Bouliers, baron de Cental, en 1505, Jeanne d'Agoult la lui apporta en dot, et celui-ci y fit élever un château que son petit-fils termina.

Malheureusement cet édifice, qui occupait un rectangle de 80 mètres sur 60 et dont les fossés étaient alimentés par les eaux d'un étang voisin, fut victime d'un terrible incendie en 1780 et de la Révolution.

Aujourd'hui, de ce chef-d'œuvre architectonique il ne reste plus que des ruines, et la porte principale flanquée de pilastres qui dessine une sorte d'arc de triomphe, ainsi que le donjon carré du XII^e siècle qui s'élève au centre de l'enceinte.

Quelques traces de peintures représentant des scènes mythologiques se voient encore à l'intérieur de cette tour, qui formait avec celles des deux pavillons carrés du château un ensemble de monuments dignes de figurer à côté de ceux élevés par les Romains dans cette contrée.

Une église des *x^{ie}* et *xiii^e* siècles, qui a pour façade actuelle l'ancien chœur, et quelques maisons à façades de la Renaissance démontrent que dans ce pays les sculpteurs avaient eu le talent de faire vivre la pierre et frissonner le marbre.

BARBENTANE - MAILLANNE - TARASCON BEUCAIRE

D'Avignon, la route passe au milieu d'un superbe rideau de peupliers, gagne le gigantesque pont qui franchit la Durance, et pénètre dans un délicieux paysage rafraîchi par des cours d'eau qui descendent du massif décharné de *la Montagnette*, sur lequel se dresse, fier et hautain, le donjon de l'ancien château épiscopal qu'Angélicus Grimoard, frère du pape Urbain V, fit construire, en 1365, sur le rocher, pour permettre aux soldats qui en avaient la garde, d'assurer la sécurité de ses habitants en scrutant l'horizon jusqu'aux Cévennes et au Ventoux.

Richelieu et le grand Condé le firent restaurer et, en 1760, il servit d'observatoire à Cassini.

Quelques substructions de l'ancien château subsistent encore, ainsi que des restes de remparts taillés dans le roc, et les portes Calendral et Sequier, qui dès le xv^e siècle, donnaient entrée dans le hameau de Barbentane, dont les rues montantes et moyen-âgeuses se blottissent autour d'une église du xii^e siècle.

A quelques kilomètres s'épanouit, au milieu d'une plaine fertile, la petite bourgade de Maillanne que le poète provençal Frédéric Mistral a rendue célèbre en ressuscitant et immortalisant dans *Mireio* la langue provençale, et dont l'accueillante maison se dresse près d'une croix qui a pris le nom de *Crous dou Pouéto*.

Dans le cimetière de cet illustre hameau, l'ombre des cyprès abrite une reproduction du pavillon que Jeanne de Quiquéran fit élever aux Baux, et que l'auteur de *Mireio* fit construire de son vivant pour, après sa mort, y dormir d'un éternel sommeil.

Un parchemin long de trois mètres, large de soixante centimètres, sur lequel est écrite une charte portant la date de 1400, enrichit les archives de la mairie, et un rétable du xvii^e siècle orne l'église.

De cette bourgade qui a donné naissance au *Félibrige*, lequel a pour but de conserver à la Provence son caractère, sa liberté d'allure, son honneur national et sa hauteur d'intelligence, est parti un grand mouvement, qui dans toute la France entretient dans le cœur des Vauclusiens et des Languedociens l'amour de leur langue maternelle, et un enthousiasme qui a fait dire au félibre Clovis Hugues :

Provence aimée,
 Nous allons par toutes les contrées
 En chantant ta chanson qui résonne dans l'air clair !
 Nous l'avons gardée dans l'oreille
 Comme le coquillage conserve
 Un bruit de mer (1).

Puis, dans l'harmonieux paysage qui se déroule entre les Alpilles et les coteaux du Rhône, se dresse au sommet d'un roc la silhouette du château de Tarascon; de cette ville qui fut un comptoir de Massaliotes et qu'un monstre fabuleux a rendue célèbre.

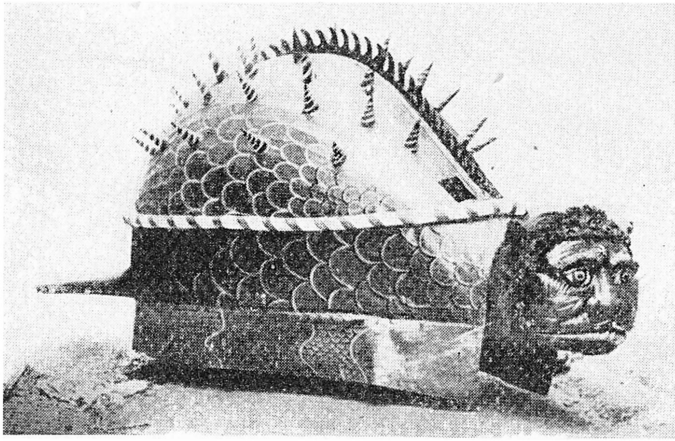
D'après une tradition, sainte Marthe, sœur de Marie-Madeleine, étant venue évangéliser le pays, l'aurait délivré de ce monstre fantastique appelé « Tarasque » qui, par intervalles réguliers, sortait du Rhône, s'avancait dans les campagnes et jusqu'aux portes des villes en dévorant hommes, femmes et enfants.

Ses ravages duraient depuis plusieurs années lorsque seize

(1) ... Prouvenço amado,
 Anan per touti li countrado
 En cantant ta cansoun que brusi dins l'er clar !
 L'aven gardado dins l'auriho
 Coume counservon il couquiho
 Un brut de mar !

jeunes gens appartenant à la ville et aux environs prirent la résolution d'aller braver cet animal amphibie qui avait la forme d'un poisson, qui était plus gros qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, qui submergeait toutes les embarcations et dont les écailles résistaient aux flèches, à la lance, à l'épée, et lui livrèrent un violent combat au cours duquel huit d'entre eux trouvèrent la mort.

A la suite de cette rencontre, les survivants fondèrent Tarascon et Beaucaire, mais le monstre continua ses ravages.



TARASCON. — La Tarasque.

Émue des prières du peuple, sainte Marthe alla au devant de lui; l'ayant rencontré, elle lui jeta de l'eau bénite en lui présentant une croix et il devint doux comme un agneau; après lui avoir passé sa cein-

ture autour du cou, elle le conduisit au peuple, qui le lapida.

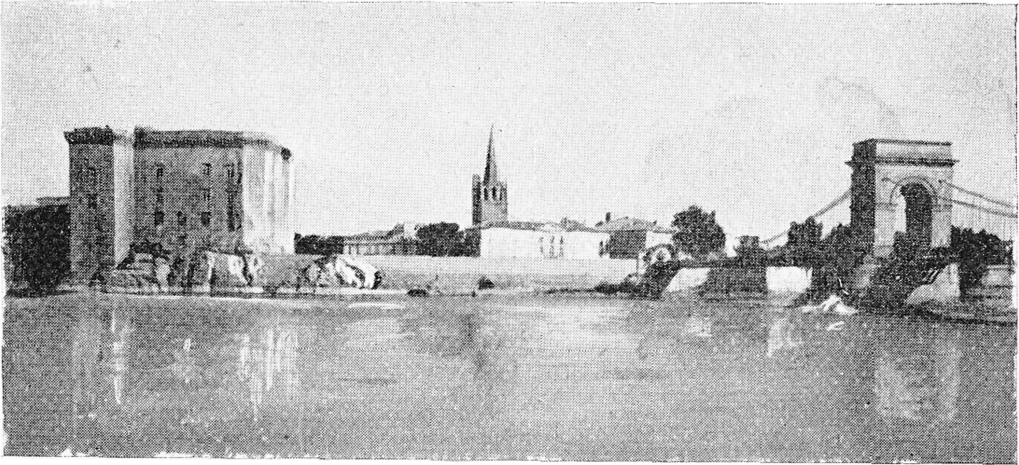
En mémoire de cet exploit, le jour de la Pentecôte et le jour de Sainte-Marthe, suivant une ordonnance promulguée par le roi René en 1469, se déroule dans les rues de la ville, au bruit des tambourins, des galoubets, des fifres, des pétards et au milieu des farandoles, la promenade symbolique d'une gigantesque tarasque dont la gueule et la grande queue sont mises en mouvement par huit jeunes gens qui, à l'intérieur, figurent ceux qu'elle a dévorés; huit autres l'escortent triomphalement en représentant ceux qui sortirent sains et saufs du combat.

L'église dédiée à sainte Marthe conserve le tombeau de sa fondatrice avec le puits qui porte son nom, et l'édifice, dont l'intérieur a été reconstruit sur un plan gothique de 1379 à 1449,

abrite le mausolée que le roi René fit ériger en 1476, à Jean Cossa, sénéchal de Provence, et la pierre qui recouvrait le tombeau de Guillaume Crespin, capitaine du château, qui trépassa en l'an 1440.

De l'édifice roman que l'archevêque d'Arles, Imbert d'Aiguère, avait consacré en 1197, il ne reste plus que le portail méridional dont les dix colonnes de marbre aux chapiteaux historiés portent une voussure en plein cintre.

Sur le bord du Rhône se dresse l'imposant château que Louis II



TARASCON. — Le château du roi René (vu du pont de Tarascon).

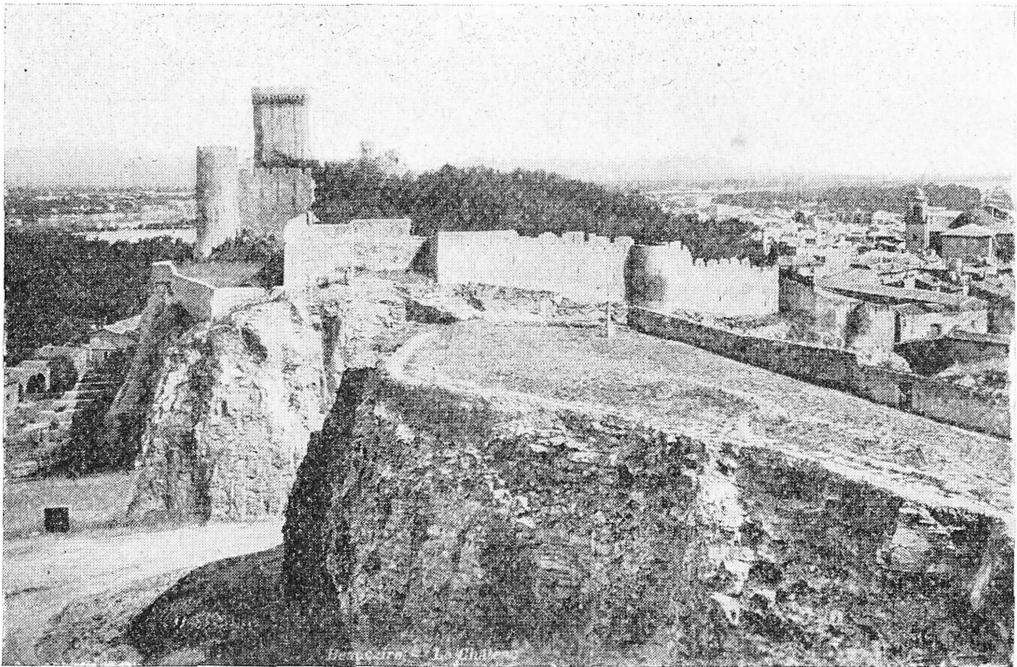
d'Anjou fit commencer sur les ruines de celui que les comtes de Provence avaient fait construire au XIII^e siècle, lorsqu'ils entourèrent la ville d'une enceinte fortifiée.

Curieux spécimen d'architecture militaire, cette citadelle, que le roi René fit achever au XV^e siècle, et dans laquelle Richelieu fit enfermer de Thou avant de le faire exécuter à Lyon, renferme de belles salles ornées de plafonds à caissons et une chapelle du XV^e.

En dehors de l'église dédiée à sainte Marthe et du château, la ville de Tarascon englobe, dans la ceinture de boulevards qui remplace ses anciens remparts, un Hôtel de Ville du XVII^e siècle

dont la façade est ornée d'une statue de sainte Marthe, et un hôpital du xv^e qui renferme une curieuse collection de pots pharmaceutiques du xviii^e siècle.

Un pont suspendu, véritable ouvrage d'art, de cinq travées, long de quatre cent cinquante mètres, relie Tarascon à la petite ville de Beaucaire, qui dresse au-dessus du fleuve, à l'extrémité d'un rocher coupé à pic du côté du Rhône, le fier donjon de



BEAUCAIRE. — Le château.

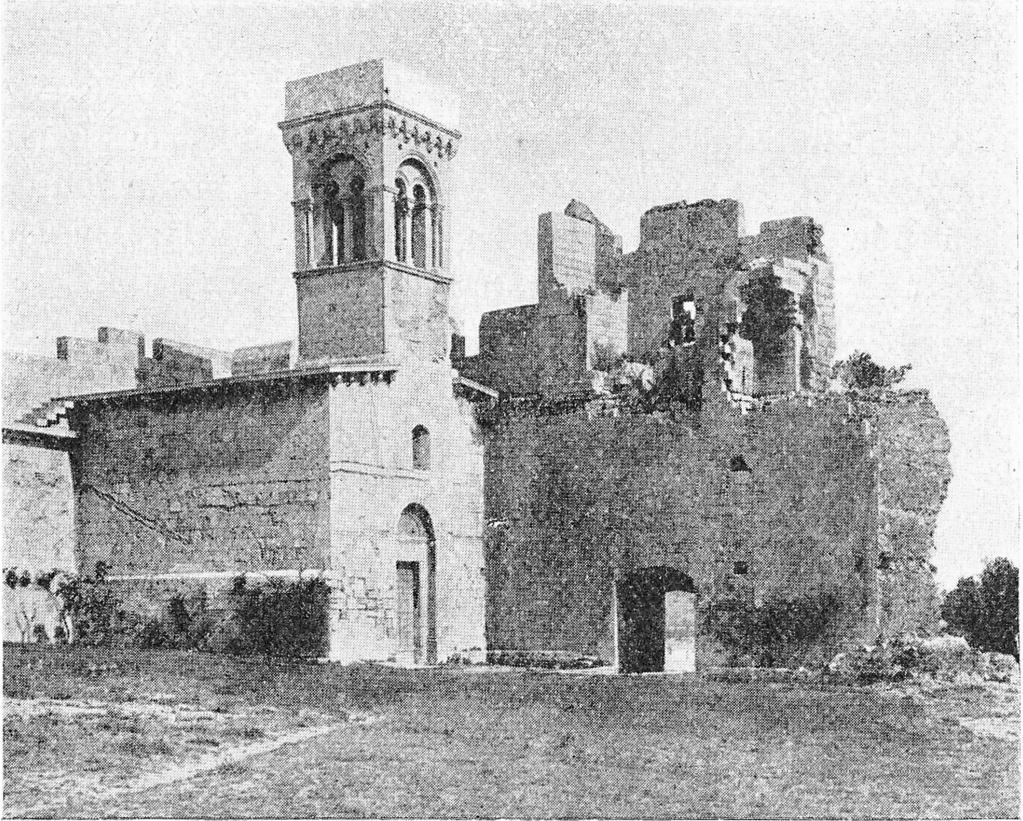
forme triangulaire et les remparts en ruine d'un château qui défiait autrefois celui de Tarascon.

Bâtie aux xiii^e et xiv^e siècles, cette importante forteresse, qui est isolée des collines voisines par une profonde tranchée, ayant été démantelée par Richelieu, renferme dans une vaste enceinte de murailles crénelées une superbe promenade de laquelle on jouit d'un magnifique panorama.

Au pied des rochers du château s'étendent le long du Rhône les allées de platanes sous lesquels ont lieu chaque année, au

mois de juillet, les célèbres foires qui, dès le moyen âge, attiraient des foules bariolées de trafiquants de tous pays.

Dans l'horizon qui entoure la ville se détachent fièrement, au sud-ouest, sur un plateau qui fut jadis occupé par l'armée de Marius, une tour en bossage et une chapelle romaine du



BEAUCAIRE. — Ruines de la chapelle du château.

xii^e siècle dédiée à saint Gabriel; au sud, sur le versant des Alpilles, la chapelle de Notre-Dame-du-Château qui renferme une curieuse statue de la Vierge connue sous le nom de « la Belle Briançonne », et tandis qu'au nord-ouest, près du hameau de Laurade, surgit de terre une statue de Priape, plus loin des ruines d'aqueduc romain donnent au paysage une note romantique.

ARLES - ABBAYE DE MONTMAJOUR

En continuant sa descente vers la mer, le fleuve, sous la magie de la couleur et les aspects variés de la vallée, prend toute son ampleur pour atteindre dans sa magnificence la très noble et très puissante ville d'Arles, qui fut la résidence de Constantin et l'une des cités les plus renommées et les plus importantes du monde romain.



ARLES. — Arlésienne.

Celle-ci qui, au XII^e siècle, fut le siège d'une république qui s'allia avec Gênes, Pise, Venise et à qui Charles-Quint voulut redonner son titre de capitale en se faisant sacrer roi d'Arles, dans sa cathédrale, en 1525, a conservé les monuments qui ont contribué à sa gloire : ses arènes, sa cathédrale et une partie de sa vaste nécropole des Aliscamps dans laquelle étaient ensevelis, dans de magnifiques sarcophages, les morts les plus illustres

de tout le midi de la France et surtout des rives du Rhône.

Une tradition affirmait que Jésus-Christ était venu s'y agenouiller et que dans la nuit on entendait le chant des anges. Lorsque saint Honorat mourut, il y fut enterré, mais peu après

les moines de son ordre, ayant conçu le projet d'emporter son corps à l'île de Lérins, se mirent en devoir de le déterrer : à peine avaient-ils commencé leur sinistre travail, que toutes les tombes s'ouvrirent et que les morts crièrent tous ensemble : « Ne nous enlevez pas celui que Dieu nous a accordé pour notre repos et qui nous défend contre les mauvais esprits. »

Aussi les villes qui sont sur les rives du Rhône, nous dit



ARLES. — Chapelle des Aliscamps.

Frédéric Mistral, avaient-elles pris la coutume d'abandonner au fleuve les morts qui voulaient être enterrés aux Aliscamps, en mettant sur le cercueil le prix des funérailles, qui s'appelait *le droit mortuaire* ; et les cercueils des morts dévalaient à Arles au fil de l'eau... Quand les mariniers du Rhône voyaient passer sur l'eau un de ces cercueils, ils faisaient le signe de la croix et disaient dévotement un *Requiescat in pace*. Et les cercueils des morts arrivaient toujours à Arles sans encombre.

Une fois seulement... Voici d'ailleurs ce que raconte le grand maréchal d'Arles, Gervais de Tilisbury, qui affirme avoir vu la chose :

« C'était à Beaucaire, au temps de la foire. Quelques jeunes gens, des mariniers, ayant vu un cercueil qui descendait ainsi, voulurent l'arrêter pour prendre l'argent qu'il portait sur lui et s'aller divertir. Mais qui ne vous a dit que le cercueil ne voulut plus d'aucune façon continuer son chemin ! Ils eurent beau faire tous leurs efforts pour le pousser vers le courant : le cercueil ne faisait que tourner toujours au même endroit, comme dans un remous, et il ne voulait plus s'en aller de là. La justice, à la fin, découvrit le méfait, punit sévèrement les libertins, et fit remettre sur le cercueil du mort l'argent mortuaire. Mais à peine cet argent était-il sur le cercueil que, prenant de lui-même le fil de l'eau, le mort se dirigea tranquillement à la descente et arriva à Arles, aux yeux du peuple qui l'attendait sur le port et qui criait miracle, et rendait grâce à Dieu. »

Aujourd'hui, de cette vaste et célèbre nécropole, il ne reste qu'une longue allée de peupliers dans laquelle sont alignés de nombreux sarcophages; la chapelle de cette puissante lignée des Porcelets qui joua un rôle aux croisades, dans l'établissement de la République d'Arles, et qui prit le nom de Porcelet à la suite d'une prédiction faite à une de ses ancêtres nommée Parcel, alors qu'elle était enceinte, par une mendicante qu'elle avait durement repoussée; une légende nous apprend que celle-ci lui aurait souhaité autant d'enfants qu'une truie qui passait près d'elle accompagnée de ses porcelets, et que la prédiction s'était réalisée.

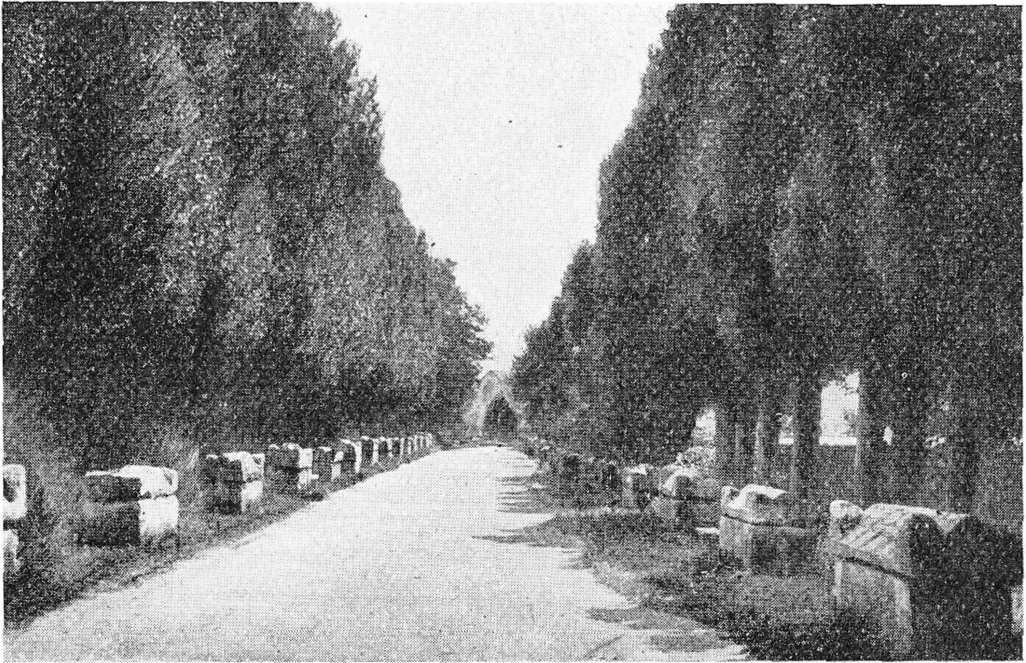
A côté de cette chapelle s'élève le tombeau des consuls d'Arles qui se dévouèrent pendant la peste qui ravagea la ville, et plus loin se voient les ruines de l'église Saint-Honorat.

De petites rues tortueuses, d'un caractère tout provençal, mènent aux arènes, que les Antonins firent construire au II^e siècle, au théâtre antique, qui fut commencé sous Auguste et achevé au II^e, à l'ancienne cathédrale et au cloître de Saint-Trophime.

D'un admirable ordonnancement sont les arènes dont le grand

axe mesure hors-d'œuvre 136 mètres, le petit axe 108 mètres, et qui pouvaient contenir jusqu'à 26.000 spectateurs; des colonnes doriques les décoraient extérieurement, et en faisaient une œuvre architectonique d'une réelle beauté.

La cathédrale romane dédiée à saint Trophime, en 1152, ayant été reconstruite de 1421 à 1450 par le cardinal-archevêque Alleman, puis remaniée, n'offre aucun intérêt archéologique hors de l'admirable portail que l'archevêque Hugues Beroard fit



ARLES. — Allée des Aliscamps.

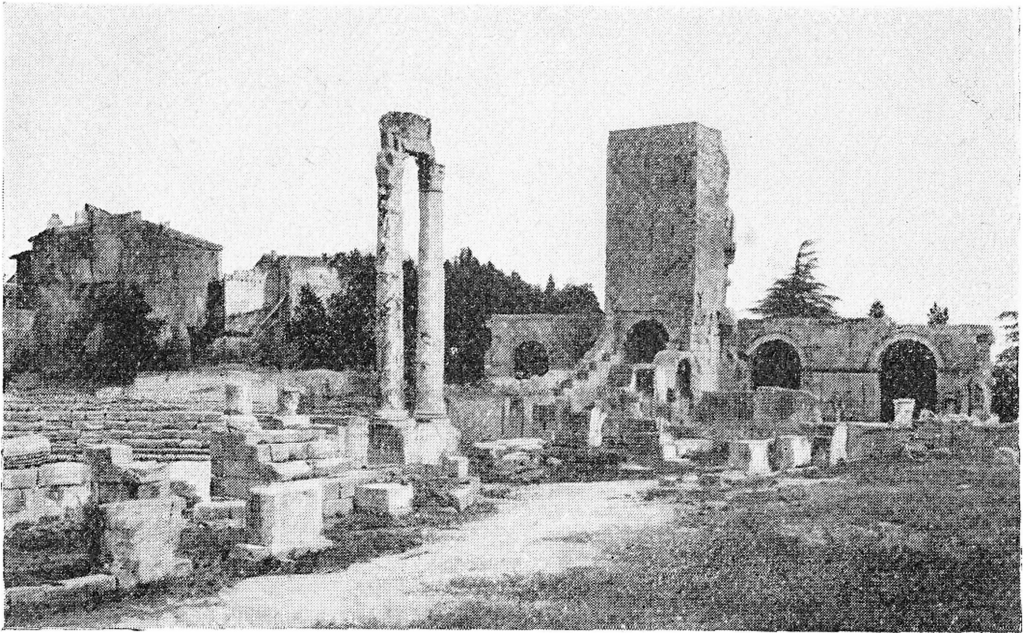
ériger en 1221 et qui constitue l'une des œuvres les plus remarquables de l'art français de cette époque.

Précédé d'un escalier de dix marches, il est flanqué à droite et à gauche de bas-reliefs séparés par des colonnes de granit dont les entrecolonnements sont occupés par des statues d'apôtres soutenues par des animaux chimériques; un fronton surbaissé abrite la seconde vision de l'Apocalypse de saint Jean, qui décore son tympan : le Christ assis, tenant l'Évangile, en occupe le centre,

et sur la frise sont groupés d'un côté les élus et de l'autre les réprouvés.

Non moins beau est le cloître du style roman que ce même archevêque fit construire et dont quatre galeries à cinquante arcades reposent sur des colonnettes accouplées surmontées de chapiteaux finement ciselés ou sur des pilastres garnis de statues et de bas-reliefs.

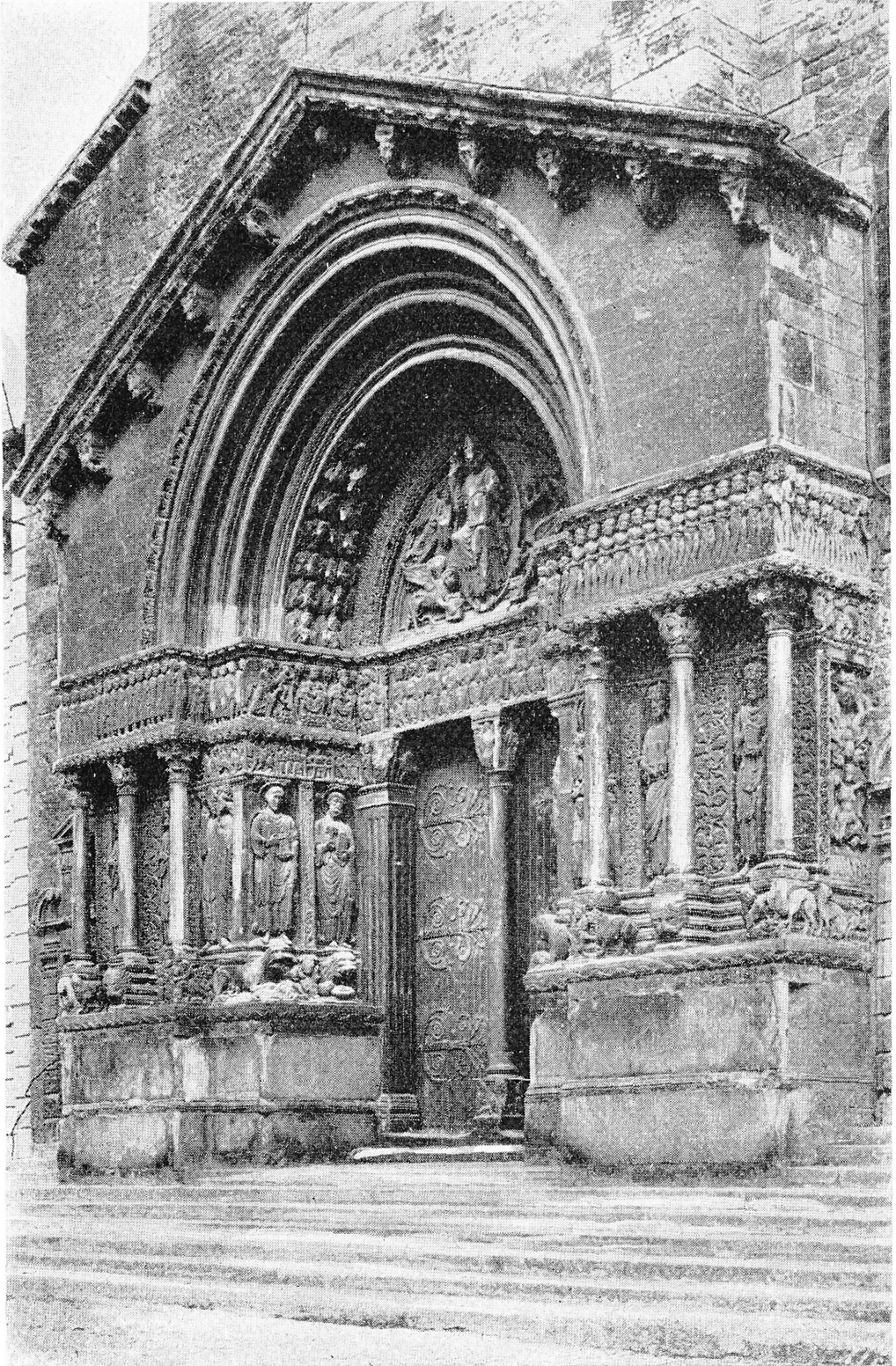
Enfin parmi les déesses de l'Olympe qui çà et là, ornaient « la



ARLES. — Ruines du théâtre antique.

Rome Gauloise », celle de la Beauté et de l'Amour y était représentée sous les traits d'une Vénus dont la merveilleuse statue de marbre, d'une admirable pureté de formes, a été retrouvée dans le sol du théâtre antique en 1651, et offerte à Louis XIV

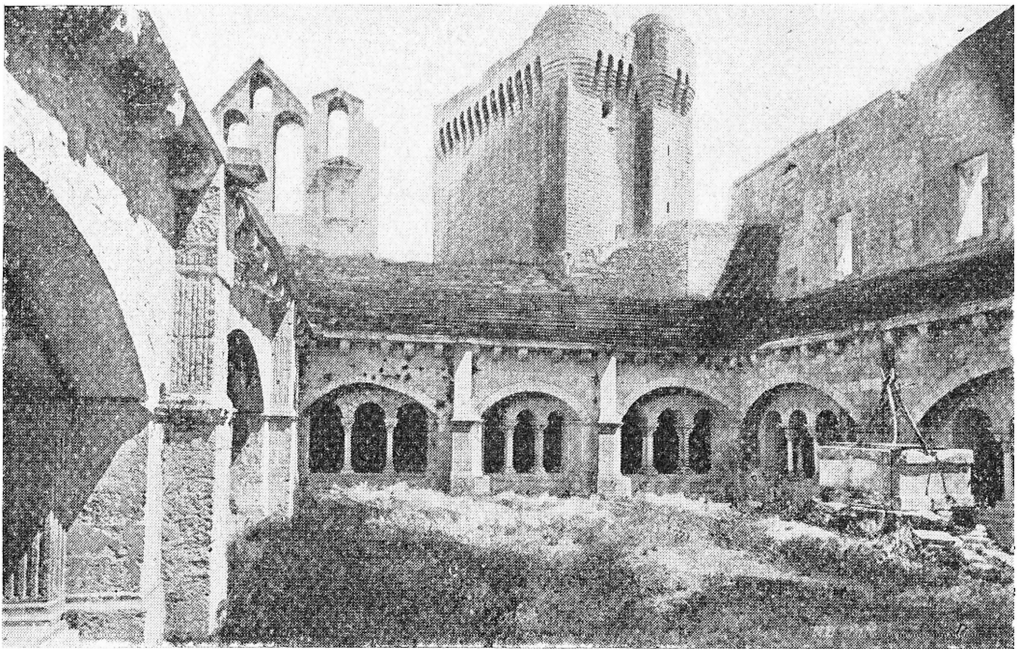
Près de la cathédrale, l'église Sainte-Anne, qui fut construite de 1621 à 1629 dans le style gothique de l'école méridionale, renferme aujourd'hui l'une des plus riches collections lapidaires et d'antiquités gallo-romaines de la France, et un ancien hôtel du *xvi^e* siècle abrite le musée *Arlaten* que Frédéric Mistral



ARLES. — Portail de la cathédrale érigé en 1221.

fonda, et auquel il consacra des années de labeur et le montant du prix Nobel.

Véritable reliquaire, celui-ci reconstitue la vie patriarcale de la Provence : l'une des salles renferme le mobilier et les objets usuels du mas; une autre, une cuisine provençale dans laquelle des personnages sont occupés aux apprêts du souper de Noël; une autre encore, une chambre arlésienne « *d'accouchée* » avec les parents et les amis qui offrent les cadeaux symboliques.



MONTMAJOUR. — Abbaye.

Enfin des instruments de musique, des bannières de corporations et des costumes de la Provence parmi lesquels rayonne au-dessus de tous, par sa grâce et sa distinction, celui de l'Arlésienne, complètent, avec les ruines d'une basilique judiciaire du III^e siècle qui faisait partie du *Forum*, cet intéressant musée ethnographique.

Sur l'une des collines qui bordent cette cité, l'imposante tour de l'abbaye de Montmajour, que l'abbé Pons de Ulmo fit construire en 1369, dresse à trente mètres de haut le sommet de sa

plate-forme pour produire un admirable ensemble architectural avec les restes de la basilique abbatiale que l'abbé Rambert érigea dans le style roman en 1046, la chapelle funéraire de Sainte-Croix que Pons, archevêque d'Arles, consacra en 1019, et les ruines des somptueux bâtiments claustraux de ce riche monastère qu'une noble dame avait fondé vers l'an 848 et que la Révolution vendit à vil prix.

Avec le cloître du style roman qui, depuis le XII^e siècle, est contigu à l'église, toutes ces constructions révèlent combien déjà la science architecturale était parvenue à la perfection et combien la sculpture était en plein épanouissement dans la Provence.

SAINT-REMY - LES BAUX MARTIGUES

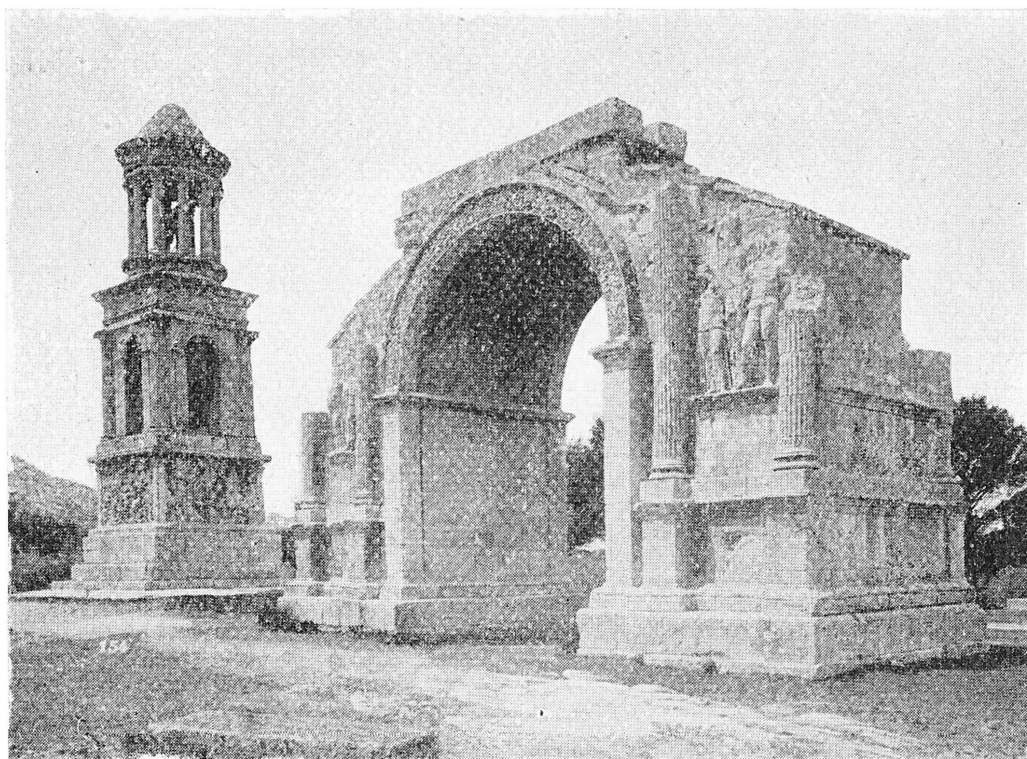
Dans la petite Crau, sur la route de Maussanne, à mille deux cents mètres de la ville de Saint-Remy, qui a donné le jour, en 1503, à l'astronome Nostradamus, se dressent sur le versant des Alpilles, au centre d'un séduisant paysage provençal bordé de montagnes, deux des monuments romains qui décoraient l'antique *Glanum*.

Le premier n'est autre qu'un arc de triomphe orné, sur ses faces, de bas-reliefs représentant des prisonniers enchaînés; le second, un monument funéraire élevé par Sextus, Lucius et Marcus de la race des Jules à la mémoire de leurs parents; composé de deux étages décorés de pilastres, de frises, de corniches couronnées d'une coupole soutenue par dix colonnes corinthiennes, ce dernier porte, sur ses parois, des bas-reliefs représentant des combats entre Gaulois et Romains, et une chasse au sanglier.

Plus loin, dans un étroit vallon bordé par les Alpilles, et dans lequel l'aigre rafale du mistral fait tordre les arbres avec des gestes désespérés, apparaissent des montagnes rocailleuses et effilées dont les rochers cyclopéens suspendus dans l'abîme soutiennent les ruines d'une ville qui domine toute la Provence.

Celle-ci qui, dès le ^x^e siècle, était l'une des plus considérables de la région, fut choisie comme capitale de comté par les seigneurs de Baux, par cette antique maison féodale qui se prétendait issue du mage Balthazar et qui cultivait l'art de la guerre à côté de celui des belles-lettres.

Jouissant des mêmes privilèges que les comtes de Provence, ils fomentèrent des intrigues pour supplanter la maison d'Anjou lorsque celle-ci succéda à la dynastie des Bérengers, et Robert de Duras vint les assiéger et démantela leurs châteaux; plus tard, Louis XI leur porta un coup terrible, et en 1632, pour mettre fin à leur lutte contre la royauté, Louis XIII fit complètement



SAINT-REMY. — Arc de triomphe et monument funéraire élevés par Sextus, Lucius et Marcus.

démolir leur château et donna leur seigneurie à la maison de Monaco.

Bien que ruinée et détruite, la cité dans laquelle ils avaient pompeusement associé tous les progrès de l'architecture militaire avec ceux de l'architecture civile a conservé son aspect redoutable et quelques vestiges d'art; parmi les ruines des maisons taillées dans le roc se voient encore des motifs sculptés,



LES BAUX. — Vue d'ensemble de la ville.

des fenêtres et des portes de la plus belle période de la Renaissance.

En gravissant la rue Trencau, qui fut creusée dans le roc à l'époque romaine pour donner accès à la terrasse ou plan du

château, l'on domine des ruines de chapelles, d'oratoires et de maisons seigneuriales dont les noms sont intimement liés à l'histoire du royaume d'Arles.

Un peu plus loin, du haut d'un rocher qui élève à pic son sommet à quatre-vingts mètres d'altitude, la vue embrasse un merveilleux panorama qui s'étend sur toute la vallée, et de ce superbe belvédère l'on découvre les Paluds, l'étang du Comte,

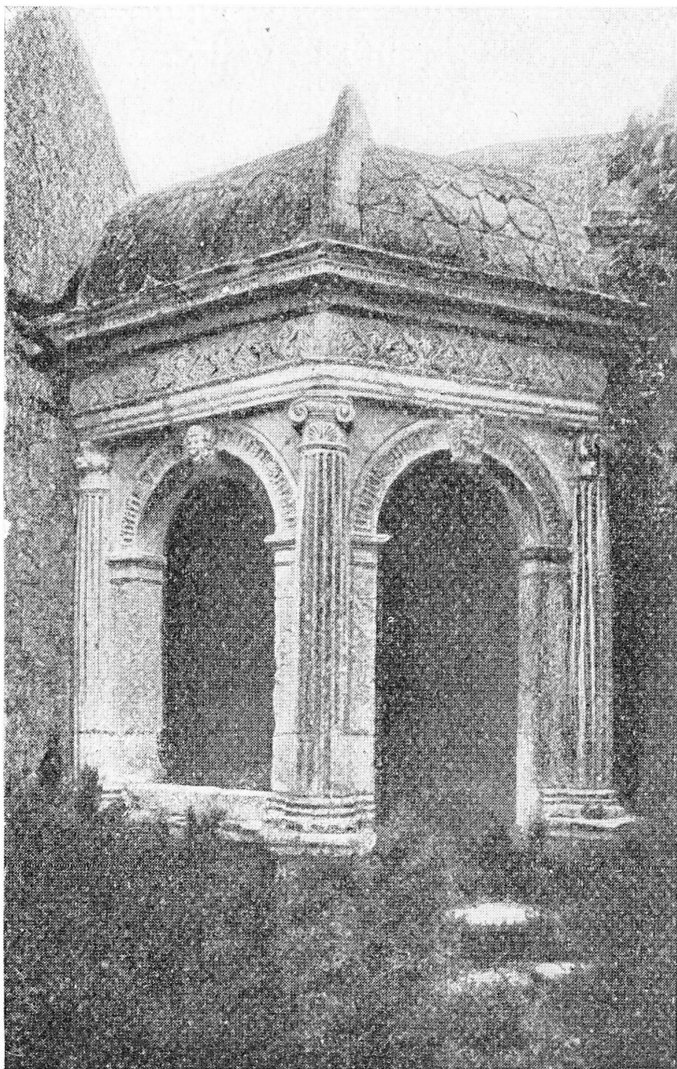


LES BAUX. — Hôtel de Ville, la porte Eyguière, vallon et rocher de Beaumanière.

Fontvieille, Montmajour, Arles, la Crau, l'étang de Berre, la Camargue, l'étang de Vaccarès, les Saintes-Maries-de-la-Mer; au sud-est, le Pilon du roi et le mont Sainte-Victoire complètent cet admirable paysage.

Les ruines grandioses des tours et de divers bâtiments du château forment une superbe couronne à cet ensemble, et au pavillon de la Renaissance que Jeanne de Quiquéran, sénéchale de Beaucaire et de Nîmes, baronne des Baux, fit élever en 1581, au fond du vallon de la Fontaine.

De là un sentier conduit à la grotte des Fées et au val d'Enfer, dans des ravins ténébreux tout imprégnés de légendes auxquels l'amoncellement fantastique des roches donne un caractère de



LES BAUX. — Pavillon de Jeanne de Quiquéran, sénéchale de Beaucaire.

grandeur sauvage, bien en harmonie avec cette ville qui eut son heure de magnificence et dont la silhouette garde aujourd'hui un immortel renom.

En quittant ce site unique, l'on retourne dans la très ancienne ville d'Arles, afin de continuer en bateau la descente du fleuve dont le courant impétueux commence à se ralentir, et dont les bords au fur et à mesure que l'on avance vers la mer deviennent déserts et marécageux, jusqu'à ce que l'on aperçoive les mâts des voiliers qui balancent leur carène dans les bassins de Port-de-Bouc ; l'eau

prend alors une agréable coloration pour envelopper de son scintillement d'azur la « Venise provençale » qui, à l'extrémité de l'étang de Caronte sur la petite mer de Berre, épargille ses maisons sur plusieurs petits îlots que des ponts de fer ou de pierre réunissent.

Encadrée par des collines recouvertes d'oliviers et d'amandiers, cette pittoresque bourgade de pêcheurs, que Raymond Bérenger fonda en 1232, sous le nom de Martigues, est l'une de celles qui ont le plus inspiré les artistes.

Nombreuses sont, dans le musée Ziem, les œuvres dans lesquelles ce maître a déployé le meilleur de son talent pour, d'une palette lumineuse, imprégner aux maisons émergeant de l'eau, l'or d'un soleil couchant qui poudroie d'abord les vapeurs de l'air avant de se mirer dans l'onde et de se développer en apothéose sur le flanc des barques. Un mirage inouï se lève du sein de l'onde et fait apprécier mieux encore les beautés de ce site qui vit naître Gérard Teuque, fondateur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ou ordre de Malte, et dont les pêcheurs y pratiquent la pêche à la tartane.

AIGUES-MORTES

Située à l'extrémité occidentale du delta du Rhône, au milieu d'une lande immense et marécageuse, Aigues-Mortes semble désertée et isolée du reste du monde.

Quelques modestes pêcheurs, seuls aujourd'hui, donnent un peu de mouvement à cette cité qui, en 1248 et 1270, reçut le roi Louis IX avec l'armée de chevaliers qui venaient s'y embarquer pour aller combattre les infidèles et dans laquelle ce saint roi, pour laisser un souvenir de son passage, fit élever la tour de Constance, creuser et relier un bassin à la mer par un chenal de neuf kilomètres.

Son fils, Philippe le Hardi, en compléta l'aménagement, et fit construire par le capitaine génois Guillaume Boccanagra, moyennant la somme de cinq cents livres tournois, la superbe enceinte de murailles qui protégea en 1285 la flotte importante qu'il destinait à l'expédition d'Aragon.

Aigues-Mortes devint dès lors très florissante, mais au xiv^e siècle les canaux s'ensasèrent et la ville perdit sa prospérité.

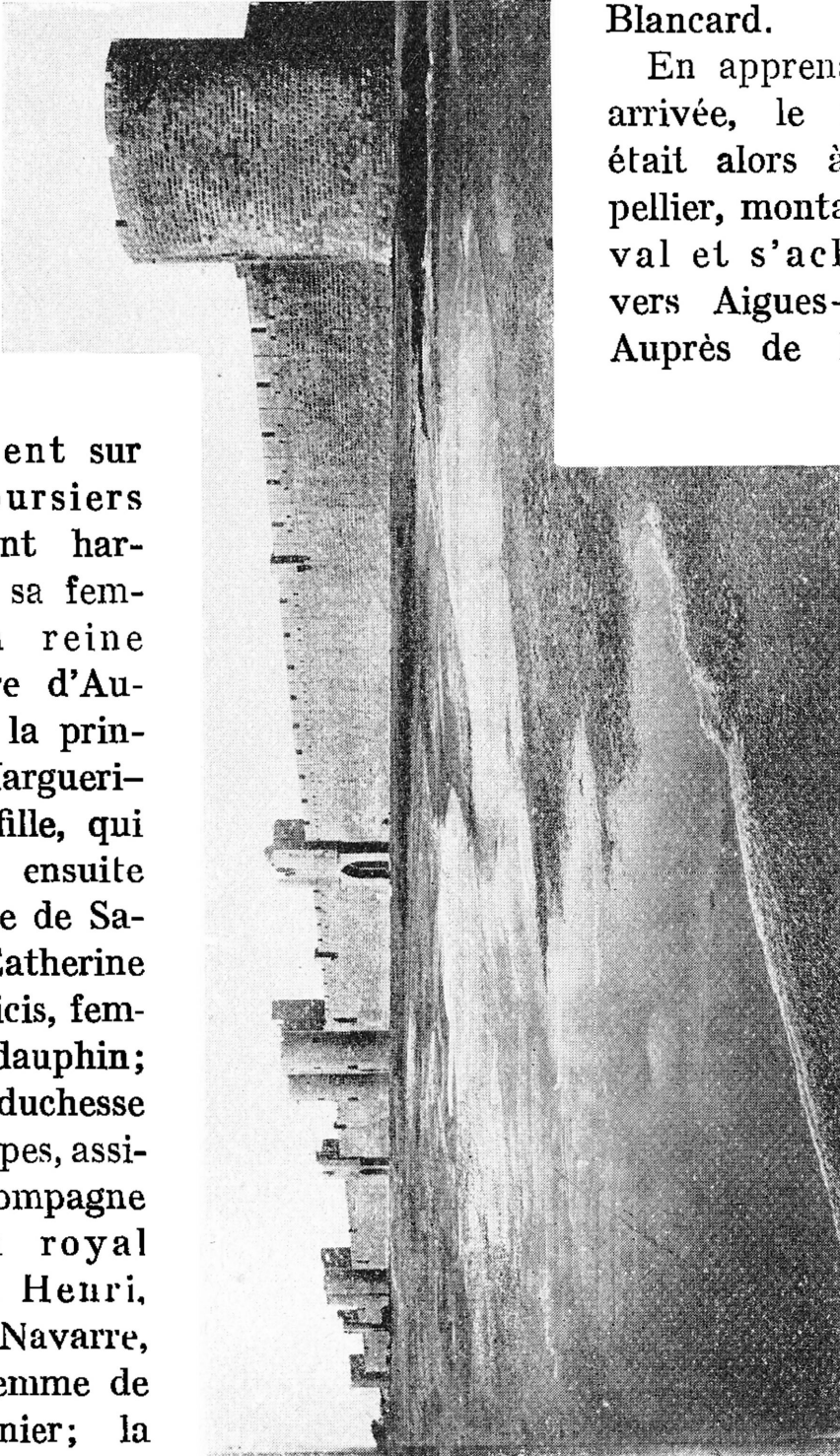
Sous Charles VI, le gouverneur Louis de Malepue la livra aux Bourguignons, et les troupes royales vinrent les y assiéger; les ayant vaincus, ils les massacrèrent et jetèrent leurs cadavres dans la tour qui défend l'angle sud-ouest de l'enceinte, puis les recouvrirent de sel afin de les soustraire à la décomposition et d'éviter la peste qui en serait résultée.

Un peu plus d'un siècle après, la ville fut le théâtre de la célèbre entrevue qui eut lieu entre François I^{er} et Charles-Quint.

Le 14 juillet 1538, l'empereur entra dans la rade avec cinquante-deux navires, y compris vingt et une galères de France, qui l'avaient accompagné depuis Marseille, commandées par le baron de Saint-Blancard.

En apprenant son arrivée, le roi qui était alors à Montpellier, monta à cheval et s'achemina vers Aigues-Mortes. Auprès de lui s'a-

vançaient sur des coursiers richement harnachés, sa femme, la reine Éléonore d'Autriche; la princesse Marguerite, sa fille, qui devint ensuite duchesse de Savoie; Catherine de Médicis, femme du dauphin; la belle duchesse d'Étampes, assidue compagne de son royal anant; Henri, roi de Navarre, et la femme de ce dernier; la



AIGUES-MORTES. — Les remparts construits par Philippe le Hardi.

reine Marguerite, aussi renommée par ses nouvelles et ses poésies que par le dévouement de sa tendresse fraternelle.

Venaient ensuite le connétable de Montmorency; le maréchal d'Annebaut, à qui son intégrité et sa bravoure avaient acquis l'amitié particulière du roi; le valeureux duc de Lorraine; son frère, le duc de Guise; le jeune duc de Wurtemberg, dont le père devait à François I^{er} sa réintégration dans ses États; le prince de Salon; Guillaume Poyet, récemment nommé chancelier de France; des cardinaux, des évêques, les présidents du Parlement de Paris; enfin les principaux personnages de la cour; car François I^{er} voulait paraître dans tout l'éclat de sa puissance devant celui qui jusque-là ne l'avait vu que son prisonnier.

Aux portes de la ville, en tête d'une nombreuse population qui poussait des clameurs de joie, et que contenaient à grand-peine trois cents arquebusiers, armés par la commune et formant la haie, les consuls, revêtus de robes de drap bordées de velours et tenant à la main leur chaperon, attendaient le roi.

Ils s'avancèrent conduits par le châtelain, M. de Clermont, et prononcèrent la harangue d'usage en présentant au roi les clefs de la ville; ils le placèrent ensuite sous un dais de velours rouge et la reine sous un autre dais de satin blanc à franges d'or, puis le cortège entra dans Aigues-Mortes et parcourut les rues sous des tentes.

Le roi descendit à la maison du sieur Franc de Conseil, l'un des consuls de la ville, et envoya le connétable de Montmorency auprès de l'empereur pour lui annoncer sa visite.

Charles-Quint, qui, suivant le récit de l'historien espagnol Sandoval, n'aurait pas voulu que François I^{er} le fût allé voir à son bord afin de n'être pas obligé de descendre lui-même à terre, lui fit proposer de se rendre dans une galère auprès de la sienne, et de conférer ainsi, placés l'un et l'autre sur la poupe de leurs navires.

Mais ses messagers rencontrèrent dans le canal le roi de France qui venait déjà monté sur une chaloupe magnifiquement ornée et qu'accompagnaient son ministre, le cardinal

Jean de Lorraine, ainsi que quelques autres seigneurs de la cour.

L'embarcation royale gagna la rade; à son approche, l'empereur s'avança sur le bord tout contre l'échelle et présenta la main au roi pour l'aider à monter. Alors, ces deux princes que la guerre avait si longtemps désunis et qu'elle devait désunir encore, se jetèrent tous les deux dans les bras l'un de l'autre, ayant tous les deux leur toque à la main : « Mon frère, dit François I^{er}, me voici derechef votre prisonnier. » Ces paroles furent dites en français et ce fut la langue que les deux souverains parlèrent pendant tout le temps de leur entrevue.

S'étant assis à côté l'un de l'autre, sur le pont même de la galère, Charles-Quint appela tour à tour les seigneurs de sa suite et ils vinrent baiser la main du roi...

Le lendemain, lundi 15 juillet, à neuf heures du matin, l'empereur s'embarqua avec quelques-uns de ses courtisans sur un esquif et se dirigea vers le port.

A l'annonce de son arrivée, le roi, la reine, toute la cour s'avancèrent sur le quai pour le recevoir; après quoi, les deux princes se sont derechef donné l'accolade, la reine Éléonore s'approcha et, s'inclinant avec une sorte de respect, elle embrassa en même temps, en les prenant par-dessus la ceinture, son frère et son époux, qu'elle se réjouissait de voir réunis par les liens d'une amitié inespérée.

Cependant au son des fanfares et des tambourins, au bruit de l'artillerie qui tonnait, les monarques se donnant le bras entrèrent dans la ville par la porte de la Marine, où s'étaient réunis les consuls, les principaux habitants, une foule de peuple et d'enfants qui criaient : « Vivent l'empereur et le roi ! ».

Le lendemain mardi, après la messe et le déjeuner, le roi, suivi de toute sa cour et des habitants de la ville, accompagna l'empereur jusqu'à l'embarcation qui devait le ramener à bord de sa galère.

Les acclamations du peuple et les détonations de l'artillerie signalèrent les adieux des deux souverains : « Jamais, dit Charles-

Quint en donnant à François I^{er} la dernière accolade, jamais en aucun lieu je n'ai passé de si agréables journées (1). »

Le roi entra dans Aigues-Mortes et en repartit le jour suivant, 17 juillet 1538.

Quatre ans après, la rade abritait la flotte de l'amiral de Soliman II, qui s'était allié avec François I^{er}; puis, en 1554, Armand d'Ornezan, gouverneur de la ville, avait la tête tranchée pour avoir voulu livrer celle-ci aux Espagnols.

A l'angle opposé à la tour des Bourguignons, l'orgueilleuse tour de Constance, que Louis IX fit construire, dresse le sommet de sa tourelle de guet à quarante-huit mètres de hauteur.

Ajourée par d'étroites meurtrières, sa masse imposante, qui mesure vingt mètres de diamètre, renferme au rez-de-chaussée la vaste Salle des Gardes dont la voûte est sillonnée par des nervures qui retombent alternativement sur des consoles et des colonnettes à chapiteaux sculptés et le cachot dans lequel furent retenus prisonniers Charles d'Artois, comte de Pézenas, en 1375, et Jean II, duc d'Alençon, en 1457.

Au-dessus, celle des Chevaliers recèle le souvenir des Calvinistes qui y furent enfermés après la révocation de l'Édit de Nantes, et surtout celui de Marie Durand, qui n'eut aucun moment de défaillance pendant les trente-sept années qu'elle y fut détenue.

Ce puissant donjon garde en outre la mémoire de la prodigieuse évasion d'Abraham Mazel, chef des Camisards : enfermé dans l'une des salles avec plusieurs des conjurés, il travailla plus de dix mois à son évasion et ayant réussi à déplacer l'un des énormes blocs qui bordent l'ouverture de l'une des meurtrières, dont l'embrasure traverse six mètres de profondeur, il se laissa glisser de près de trente mètres de haut et s'enfuit avec seize de ses compagnons le 2 juillet 1705.

Bâtie sur le plan régulier des bastides du moyen âge, la ville présente le même aspect extérieur que celui qu'elle avait au

(1) Em. DI PIÉTRI, *Histoire d'Aigues-Mortes*, p. 196-208.

XIII^e siècle, avec ses remparts qui l'entourent en formant un parallélogramme à peu près rectangle mesurant sur le côté nord 567 mètres, sur le côté sud 497, à l'est 301 mètres et à l'ouest 269.

Construit avec de grosses pierres bien appareillées et taillées en bossage, ces remparts forment des murailles de sept mètres de haut, dépourvues de mâchicoulis et sont flanquées aux angles sud-ouest, sud-est et nord-est d'une énorme tour cylindrique dépourvue de toiture. En dehors de celles-ci se dressent autour de cette enceinte douze autres tours de formes diverses : deux sont pleines, cinq sont rectangulaires et percées de petites portes, cinq autres sont doubles et protègent les portes d'entrée principales.

A part ces remarquables fortifications, la ville n'offre aucun intérêt.

LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

Non loin d'Aigues-Mortes, la station balnéaire le Grau-du-Roi profile les mâts de ses bateaux, puis tout auprès s'étend une plaine immense, pierreuse, ayant la tristesse du désert.

Pour toute végétation une herbe dure et maigre, des prèles, des salicornes, des aroches, des soudes et des tamaris.

Dans cette vaste étendue qu'un soleil meurtrier rend inhabitable pendant l'été, des troupes de taureaux noirs, dont les cornes ont la forme de croissants, et de sveltes chevaux blancs ont leurs quartiers de printemps et d'hiver sous la garde de cavaliers coiffés d'un chapeau gris semblable à un feutre de mousquetaire, vêtus d'une veste de velours et armés d'une sorte de trident.

Fanatiques des traditions provençales et fondateurs de la *Nacioun Gardiano*, ceux-ci luttent avec acharnement pour conserver à la Provence sa physionomie particulière : d'après eux, les taureaux dont ils ont la garde, descendent directement des bêtes divinisées de l'antiquité chaldéenne; aussi rien n'est-il plus pittoresque que l'arrivée dans un village de Provence de ceux destinés aux jeux.

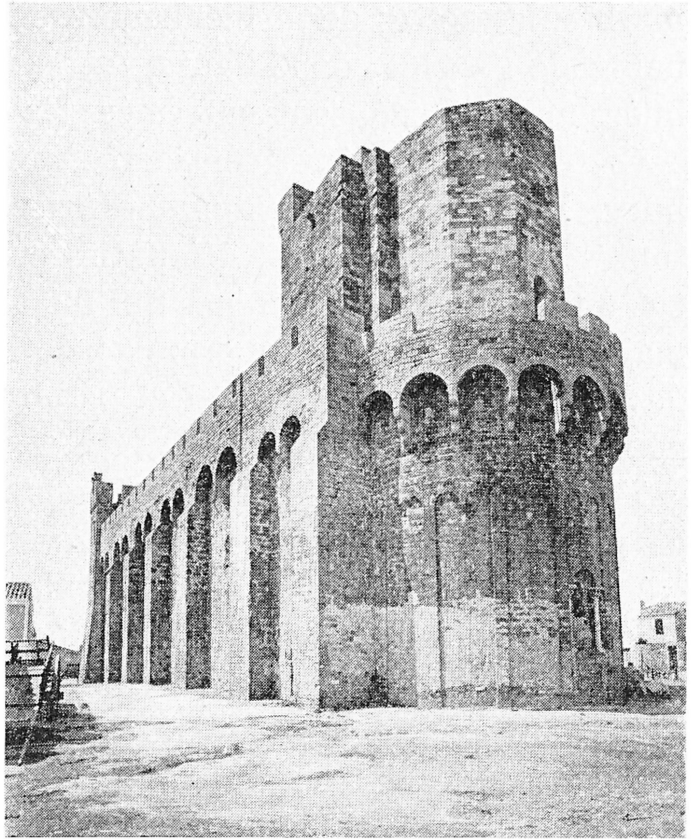
La population les attend, et dès qu'ils apparaissent, des cris et des clameurs de joie retentissent de toutes parts; montés sur leurs chevaux blancs, revêtus de leurs gracieux costumes, et majestueux comme des condottieri, les gardians galopent à leurs côtés pour les conduire sur la place publique qui servira d'arène pour la grande course à la cocarde, et pour la ferrade au cours de laquelle des gardians amateurs doivent à deux

reprises renverser le jeune taureau qu'on leur amène : une fois à cheval, une fois à pied.

Renouvelé de l'antique, cet ensemble de jeux constitue la course provençale et ne comporte pas la mise à mort.

Dans ce désert de la Crau qu'anime encore le vol de quelques goélands se détache sur le ciel bleu la silhouette de l'église blonde des grandes saintes dans laquelle, suivant Frédéric Mistral, Mireille alla implorer les Marie de Judée.

Érigée en 923, à l'époque des invasions sarrasines, à l'endroit même où vint aborder la barque qui transportait Marie Jacobé ou de Cléophas, sœur de la mère de Jésus-Christ; Marie Salomé, mère des apôtres Jacques et Jean; Sara, leur servante noire; Sidoine, l'aveugle né; Lazare, le res-



LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER.
L'église du x^e siècle.

suscité, elle offre l'aspect d'une terrible forteresse avec sa chapelle haute qui surmonte l'abside pour former une tour de défense, son chemin de ronde, sa tour de vigie, ses créneaux, ses mâchicoulis et ses étroites fenêtres semblables à des meurtrières.

Son plan intérieur comprend une nef terminée par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four, et présente un chœur décoré par huit colonnes couronnées de chapiteaux variés, dont

cinq sont chrétiens et rappellent ceux du cloître Saint-Trophime à Arles, et dont trois autres représentent différents sujets païens parmi lesquels le dieu Rhône, qui laisse sortir de sa bouche ouverte le grand et le petit Rhône.

Au fond du sanctuaire s'ouvre la crypte que le roi René fit creuser de 1449 à 1455 pour y déposer, dans un sarcophage de marbre, les restes de la bienheureuse Sarah, et dans la chapelle haute de l'abside, dont l'autel est surmonté de peintures attribuées au roi René, sont enfermées les châsses des saintes Marie.

Cette église, qui était considérée en 1210, par Gervais de Tilisbury, maréchal du royaume d'Arles, comme la première de toutes celles qui avaient été bâties en deçà de la Méditerranée, eut un chapitre de chanoines qui fut dispersé par la Révolution; mais la tradition de deux grands pèlerinages annuels au tombeau des saintes Femmes, en mai et octobre, s'est perpétuée jusqu'à nous.

Tout concourt à faire de celui de mai l'une des manifestations les plus curieuses de notre époque : vers le soir du 23, lorsque au crépuscule une grande impression de calme s'est répandue sur le vaste désert de la Crau et la plaine de la Camargue, une sorte de murmure apporté par le vent annonce l'arrivée d'une foule de romanichels appartenant à des tribus errantes, dont l'indépendance individuelle est le suprême bonheur, et qui viennent, auréolés de mystère, pour se prosterner dans la crypte de l'église et élire leur reine.

Au fur et à mesure qu'elle se rapproche éclairée par la lune et saluée par le carillon joyeux des cloches, l'invraisemblable suite de voitures forme une pittoresque féerie avec les costumes un peu barbares de ces descendantes des antiques Salomé, qui ont su conserver dans leur exode le glorieux viatique de la beauté.

La petite ville prend alors une animation de grande fête, les rues sont remplies d'une foule de bohémiennes au teint basané, aux yeux fulgurants, dont les cheveux d'un noir luisant recèlent de grosses ornements de cuivre et dont les doigts sont encerclés de lourdes bagues; puis le surlendemain, à midi, une

procession, en se déroulant autour de la basilique, clôt ce grand pardon.

Immortalisée par le poème de Mistral, la Camargue se termine par l'énorme brèche qui s'ouvre sur la vallée de la Durance en laissant apercevoir la silhouette d'une ligne de montagnes qui s'estompent dans la brume.

A la lisière de cette grande plaine, un vieux château crénelé domine la florissante petite ville de Salon, que des fabriques d'huile d'olive ont rendue prospère, et dont l'église du xvi^e siècle abrite le tombeau de Nostradamus; puis une route où défilent d'interminables lignes d'oliviers, dans lesquels les cigales chantent leur hymne au soleil, mène au coquet village d'Eyguières.

ORANGE

Sur la petite rivière de la Meyne, à cinq kilomètres du Rhône, Orange déploie le faste des édifices auxquels elle est redevable de sa renommée.

Après avoir été élevée au rang de capitale par les Cavares sous le nom d'*Arausio*, cette ville devint une importante colonie romaine cent cinq ans avant Jésus-Christ, et fut parée de superbes monuments que les Alamans et les Visigoths se plurent d'abord à détruire et qui servirent plus tard de carrières de pierres à Maurice de Nassau, prince d'Orange, lorsqu'il la fit entourer des fortifications que Louis XIV fit raser en 1660; la principauté n'ayant été accordée à la France qu'en 1713 par le traité d'Utrecht.

Merveilleux spécimen de l'orgueil romain, l'arc de triomphe qui, d'après Charles Lenormant, aurait été érigé à Tibère pour commémorer la défaite d'un chef gaulois nommé Sacrovir, mesure 19 mètres de haut sur 19 m. 50 de large.

Percé de trois arcades, et soutenu par douze colonnes corinthiennes, cet édifice déploie sur son attique des scènes de batailles; sur ses parois une élégante ornementation composée de fleurs, de fruits, de cornes d'abondance, de trophées de gladiateurs et de captifs, immortalise l'opulence et la gloire des Romains.

Adossé à une colline, l'imposant théâtre que l'empereur Adrien fit construire vers l'an 120 avant Jésus-Christ, formait avec le Gymnase et les temples érigés dans le voisinage un magnifique ensemble.

Ce vaste édifice, qui pouvait contenir 40.000 spectateurs, était l'un des monuments les plus remarquables de la région.

De 103 mètres de large sur 37 mètres de haut, sa façade recèle encore dans les gracieuses lignes de ses corniches, toutes les élégances de la sculpture antique, et au-dessus des arcades aveugles dont elle est ornée se voit encore la double rangée de corbeaux qui servait d'appui aux mâts qui soutenaient le *velarium*.

Malgré la dévastation dont il a été l'objet, il est encore facile de se rendre compte de son ordonnancement : entre le mur de la façade et celui de la scène étaient les loges des acteurs, et des colonnes de marbre ornaient le fond de la scène; celle-ci, qu'un toit et un ciel mobile de toile peinte recouvraient, était divisée en deux parties : le *postscenium*, qui équivaut à nos coulisses, et le *proscenium*, sur lequel parlaient les acteurs.



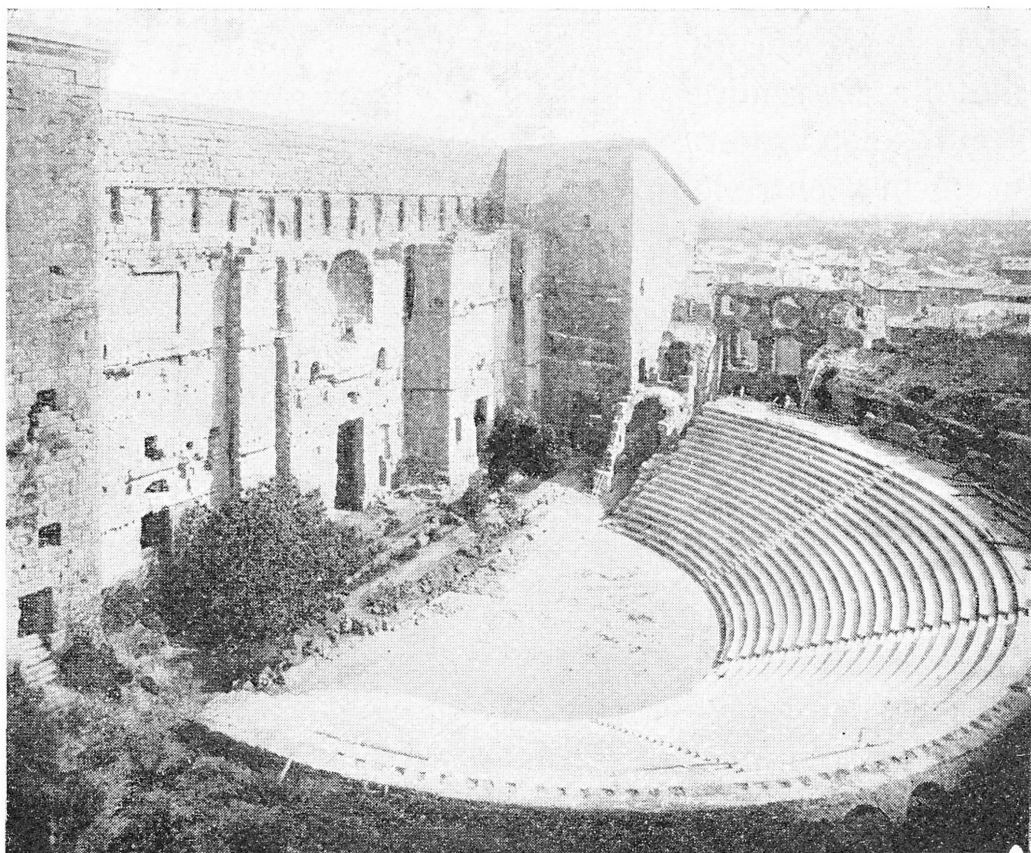
ORANGE. — L'arc de triomphe.

La comédie y suivit le progrès des mœurs et y brilla par une variété de formes, puis la tragédie y raconta les infortunes des héros et des dieux.

Afin d'être vus et entendus du nombreux public qui assistait à ces représentations, les acteurs portaient des cothurnes et des patins qui donnaient à leur taille des proportions gigantesques; ils avaient un masque dont la vaste bouche d'airain, faite en forme de conque, triplait l'étendue de la voix.

Dès qu'ils avaient répété devant un grand miroir d'argent le rôle qu'ils devaient interpréter, les acteurs pénétraient sur le *proscenium* soit par l'une des trois portes pratiquées dans le mur du fond, soit par l'une des deux portes latérales.

Sur le premier rang des degrés qui partent de la scène en des-



ORANGE. — Intérieur du théâtre.

sinant un arc de cercle régulier jusqu'à leur sommet, se voit encore gravé le mot *Equites* qui nous apprend que ces places étaient occupées par les chevaliers.

En dehors de ces merveilles architecturales, cette cité renferme une église-cathédrale qui fut construite au XII^e siècle sur l'emplacement du premier oratoire que saint Hilaire d'Arles avait fait élever au V^e siècle; malheureusement, cet édifice ayant été

saccagé pendant les guerres religieuses, puis remanié sans aucun souci d'art, ne possède plus qu'une nef et un transept dont le style appartient à l'école romane de Provence.

A six kilomètres s'épanouit, sur l'un des côteaux du Rhône, le bourg de Châteauneuf-du-Pape, qui fut la résidence d'été des pontifes d'Avignon et dont le vignoble renommé entoure les ruines d'un château qui fut brûlé par le baron des Adrets.

VAISON

A l'est d'Orange, la rivière de l'Ouvèze divise en deux quartiers l'antique capitale des Voconces, *Vasio*, et un pont romain, dont l'arche unique a 17 m. 20 d'ouverture, relie la rive droite, sur laquelle la ville moderne de Vaison remplace celle gallo-romaine, avec la ville du moyen âge et le château féodal qui occupe la rive gauche.

Des rues étroites et tortueuses sillonnent cette cité qui renferme, malgré les ruines que les barbares et les comtes de Toulouse y ont accumulées, une intéressante cathédrale romane dédiée à Notre-Dame, une église sous le vocable de saint Quenin, des vestiges d'un ancien théâtre romain, des ruines d'un palais épiscopal, et d'un château que les comtes de Toulouse firent ériger au sommet du rocher.

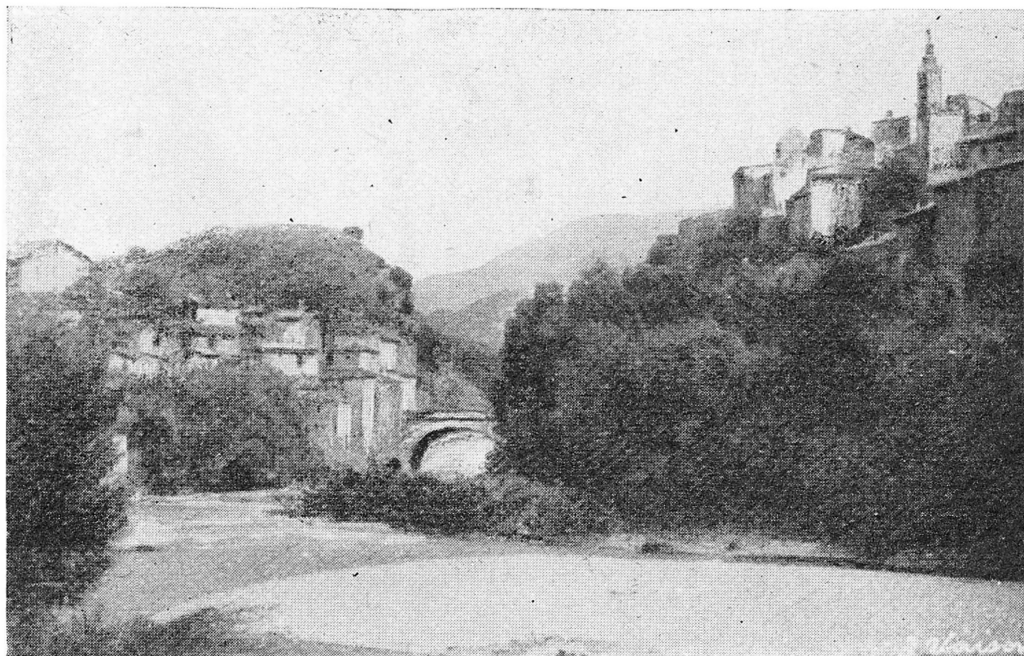
Flanquée d'une abside et de deux absidioles qui remontent à l'époque mérovingienne, l'église-cathédrale est recouverte par une voûte en berceau brisé asymétrique; une coupole octogonale, ornée des figures symboliques des quatre évangélistes, sépare le chœur de la nef.

A l'extérieur un cloître du xi^e siècle, orné de délicates colonnes antiques, renferme dans ses galeries des sarcophages ainsi que des plaques décoratives mérovingiennes et carolingiennes qui ont été découvertes dans les environs.

Sur la colline de Puymin, attenante à cette ville, quelques vestiges de thermes et d'un théâtre romain font cortège à l'abside et aux absidioles de la curieuse église romane de Saint-Quenin et forment un paysage historique rempli d'équilibre et d'harmonie.

Bâti au **xii^e** siècle, ce sanctuaire est remarquable pour son ordonnancement et pour sa décoration intérieure.

Non moins intéressants sont les deux grands arceaux qui ornaient la façade du vaste théâtre romain, laquelle avait 17 mètres de hauteur et un déploiement de 95 mètres qui englobait 45 gradins et plusieurs vomitoires; des fouilles exécutées sous la direction de M. l'abbé Sautel ont permis d'y découvrir

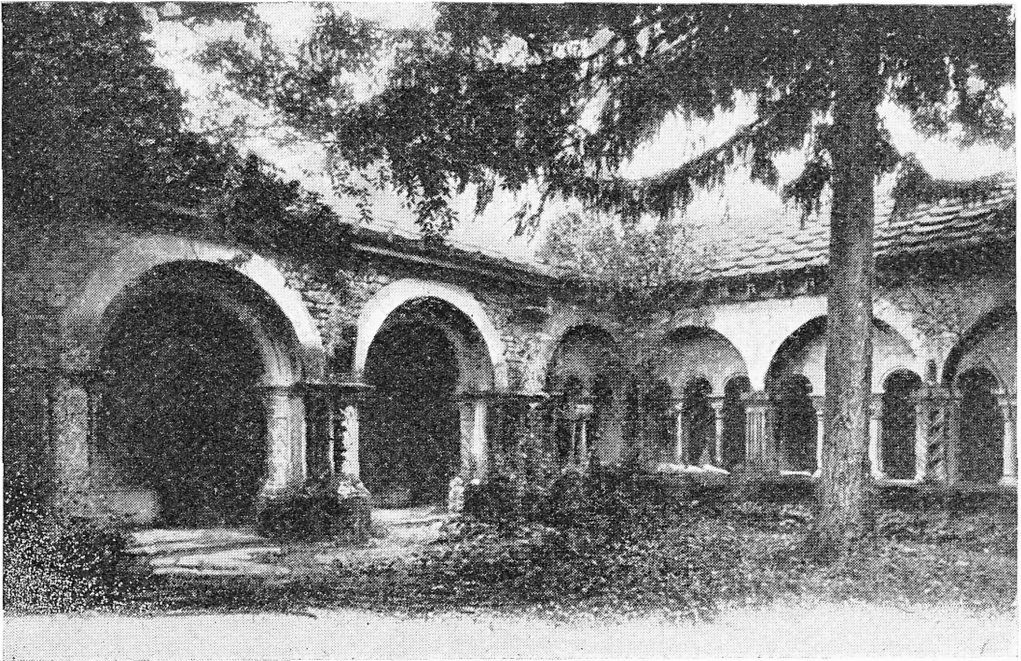


VAISON. — La haute ville.

un très grand nombre de colonnes, de motifs d'architecture, de statues en marbre de divinités et de personnages ayant protégé les Arts, ainsi que celle de l'empereur Adrien et de sa femme l'impératrice Sabine qui dotèrent Vaison de ce remarquable édifice, qui fut incendié vers le **vi^e** siècle au moment de l'invasion des barbares.

Avec un masque scénique, un torse de femme couchée, une statue du Diaduménos, une tête de Bacchus, des fragments de verrerie et de poterie, ils enrichissent aujourd'hui le musée qui se trouve à l'Hôtel de Ville.

Dans le vieux bourg, auquel une porte fortifiée, dominée par la tour du beffroi, donne accès, la rue principale conduit à l'église paroissiale, puis un chemin, en se glissant entre des maisons du moyen âge abandonnées et ruinées, et en serpentant dans les ruines de l'ancien palais épiscopal des *xvi^e* et *xviii^e* siècles, aboutit au château fort que les comtes de Toulouse firent bâtir



VAISON. — Le cloître attaché à la cathédrale.

à la fin du *xii^e*, lorsque la cité gallo-romaine fit place à une ville nouvelle.

Bien que pourvu d'une échauguette, d'une barbacane et d'un donjon, ce superbe spécimen d'architecture militaire était en outre défendu, sur l'un de ses quatre côtés, par la muraille abrupte de la falaise.

CARPENTRAS - VENASQUE LE MONT VENTOUX

Située au centre d'une région très pittoresque, Carpentras, qui fut capitale du Comtat Venaissin jusqu'à la Révolution, n'a conservé des fortifications qu'Innocent VI fit construire en 1360, que la porte d'Orange surmontée d'une tour haute de trente mètres, couronnée de mâchicoulis.

Le souvenir de son passé de gloire réside tout entier dans son ancienne cathédrale qui fut érigée de 1405 à 1519, en l'honneur de saint Siffrein et dont le siège épiscopal fut occupé par l'érudit et vertueux évêque Sadolet, lequel s'éleva contre la persécution des Vaudois, et par Malachie d'Inguibert, qui fonda et fit construire à ses frais, en 1750, le magnifique Hôtel-Dieu dans lequel s'élève son tombeau.

Bâtie sur les ruines d'une église romane dont le porche est conservé dans la cour du Palais de Justice, la cathédrale ne comporte qu'une large nef, bordée de chapelles, terminée par une abside à sept pans et ne présente à l'extérieur qu'un seul portail digne d'intérêt pour sa décoration flamboyante, et pour la sphère « symbolique » rongée par les rats qui, sous le nom de « Boule aux rats », se détache du tympan.

Dans la salle de l'ancien palais épiscopal converti en palais de Justice, des vues de localités qui faisaient partie de l'évêché de Carpentras incitent les touristes à parcourir des sites imprévus qui se déroulent dans de prestigieux décors; c'est ainsi qu'après avoir franchi la Nesque et avoir longé des roches en encorbellement creusées d'habitations, apparaît la petite commune de

Venasque qui, du ix^e au xi^e siècle, fut le siège de l'évêché de Carpentras et dont l'église de la fin du xii^e porte une coupole octogonale.

Un baptistère du vi^e siècle, qui ne serait autre que le temple de Vénus qui a donné son nom à la ville, s'élève à gauche de l'église en formant quatre absidioles semi-circulaires flanquées de grandes colonnes corinthiennes en marbre rose et blanc; plus loin, trois tours semi-circulaires précédées d'un fossé creusé dans le roc donnent une physionomie féodale à cette bourgade autour de laquelle rayonnent les légendes dorées qui auréolent les ruines du prieuré de Saint-Maurice.

Carpentras est encore le centre touristique qui mène au mont Ventoux, à cette « Montagne des Vents » qui pendant sept mois de l'année est couronnée de neige et dont l'arête crayeuse prolonge la chaîne de la montagne de Lure en se développant d'est en ouest sur 20 kilomètres, pour dresser, à 1.912 mètres d'altitude, sa pyramide au-dessus du Comtat.

En serpentant à travers une campagne fertile plantée de bois de pins, d'oliviers, de hêtres et de chênes truffiers, une route mène à Bédoin, dans cette petite ville dont les maisons sont construites en amphithéâtre au pied du versant sud du Ventoux et dont l'église et la chapelle de l'hospice abritent des œuvres de Mignard et de Pradier, puis se continue, en traversant plusieurs hameaux, jusqu'au sentier montagnoux qui permet d'atteindre le point culminant du mont, et de pouvoir admirer un grandiose panorama de montagnes et de vallées.

APT - LES GORGES D'OPPEDETTE FORCALQUIER

Sur la rive gauche du Calavon surgit, d'une vallée entourée de coteaux couverts d'oliviers, l'ancienne capitale des Vulgientes, Apt, qui reçut l'empereur Adrien et fit élever, nous dit une inscription découverte en 1604, un monument à son cheval favori, Borysthènes.

Située à quelques kilomètres de Gordes et de l'ancienne abbaye de Senanque, cette ville, dont l'industrie principale est la confiserie et l'exploitation des ocres et des oxydes de fer qui s'y trouvent en abondance, s'est transformée, sans regret du passé, pour ne conserver que la tour de l'horloge, qui fut élevée en 1563, et l'intéressante cathédrale, dédiée à sainte Anne, que l'évêque Alphant fit construire, vers 1057, sur une crypte romane formée de deux étages superposés, dont l'un date du vi^e siècle, l'autre du xi^e, et qui fut agrandie du bas côté nord au xiv^e siècle par Hugues de Bost.

Véritable musée d'art religieux, cette cathédrale, dans la crypte de laquelle l'on découvrit le corps de sainte Anne au xi^e, abrite : un sarcophage gallo-romain du v^e siècle sur lequel sont représentés le Christ, saint Sixte, saint Hippolyte; le voile de sainte Anne; un autel du xii^e siècle; de superbes reliquaires décorés d'émaux du xiii^e; un groupe en marbre de la Vierge et de sainte Anne, sculpté par Benzoni; des tableaux de Mignard, de P. Parrocel et de Delpech; des émaux du xvi^e siècle; des coffrets d'ivoire et des livres liturgiques des xi^e et xii^e.

Dans la crypte supérieure, le piédestal d'une statue, que la

colonie d'Apt avait dédiée au flamine Camilius, sert aujourd'hui de maître-autel, tandis que, dans le pourtour de ce sanctuaire, sont disposés plusieurs sarcophages en pierre datant des premiers âges du christianisme.

Non loin de ce monument, l'hospice Saint-Castor renferme une curieuse collection de pots pharmaceutiques.

En quittant Apt par l'ancienne porte de Saignon, la route pénètre dans une campagne bordée de collines rougeâtres et, en se cramponnant aux moindres cavités, conduit aux gorges d'Oppedette qui occupent le fond de la vallée du Calavon en formant, sur une distance de deux kilomètres, un sinueux, fantastique et étroit corridor dans lequel le Calavon s'est creusé un canal pour s'y dérouler en cascades à l'abri de parois rocheuses de 120 mètres de hauteur; puis, en côtoyant le village de Reillanne et celui de Saint-Michel, renommé pour ses deux églises gothiques, franchit la Laye, traverse Mane et, pénètre dans un chef-lieu de comté qui fut capitale de la haute Provence et qui n'est plus, aujourd'hui, qu'un chef-lieu d'arrondissement du département des Basses-Alpes, auquel on a donné le nom de Forcalquier.

Bâti sur le flanc d'une colline conique jadis exploitée pour la chaux, cette ville, que Charles de Duras, Raymond de Turenne et les troupes de Louis XI assiégèrent tour à tour, possède encore une ancienne collégiale dont la nef, du style roman, appartient au XII^e siècle, et les bas côtés, voûtés d'ogives, au XVII^e.

De la porte des Cordeliers, dernier vestige de ses remparts, un chemin conduit sur la colline qui supportait l'orgueilleux château qu'Henri IV fit démolir en 1601, et qu'une chapelle dédiée à Notre-Dame de Provence remplace aujourd'hui; puis, au sortir de la ville, la verdure des coteaux entoure d'une harmonie souriante les ruines d'une chapelle élevée en l'honneur de saint Pramasse, en 1030 et qui sert aujourd'hui de grenier à foin.

SISTERON

Bâtie au confluent de la Durance et du Buech, dans un site pittoresque que domine le rocher de la Baume, Sisteron fut une place forte destinée à barrer le défilé de la Durance et la route de la basse Provence, et le siège d'un évêché au iv^e siècle.

Un labyrinthe de ruelles étroites et tortueuses, parfois voûtées, mène à l'ancienne cathédrale ou dévale vers la Durance et contribue, avec les créneaux qui couronnent sa curieuse porte du Dauphiné, à lui donner un caractère archaïque que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Élevée dans le style roman au x^e siècle, son église cathédrale est encore remarquable par l'harmonie de ses proportions, par l'abside qui termine le chœur et par les deux absidioles qui ferment les collatéraux, malgré les dévastations que lui firent subir les Sarrasins, les guerres religieuses de la fin du xvi^e siècle et celles de la Ligue.

De la porte du Dauphiné part un escalier de quatre-vingts marches qui donne accès au sommet du rocher où fut construite, au xi^e siècle, la formidable forteresse qui, au xiii^e, fit place au château féodal dans lequel Jean-Casimir, frère de Ladislas VIII, fut retenu prisonnier en 1639.

Entourée de nouveaux moyens de défense au xvi^e et au xviii^e siècle, cette puissante citadelle renferme une chapelle ogivale du porche de laquelle la vue embrasse l'immensité.

En quittant la ville pour le faubourg de la Baume, qui fut habité par les évêques de Gap, apparaît de la rive droite de la Durance et de l'extrémité du pont, telle une vision satanique, le

fantastique décor que forme le farouche rocher de la Baume avec ses maisons qui se rejoignent et se soudent les unes aux autres, en produisant des contrastes et des jeux de lumière inattendus qui



SISTERON. — La rue Longue-Audronne.

donnent un caractère mystérieux à la vertigineuse échauguette du Diable.

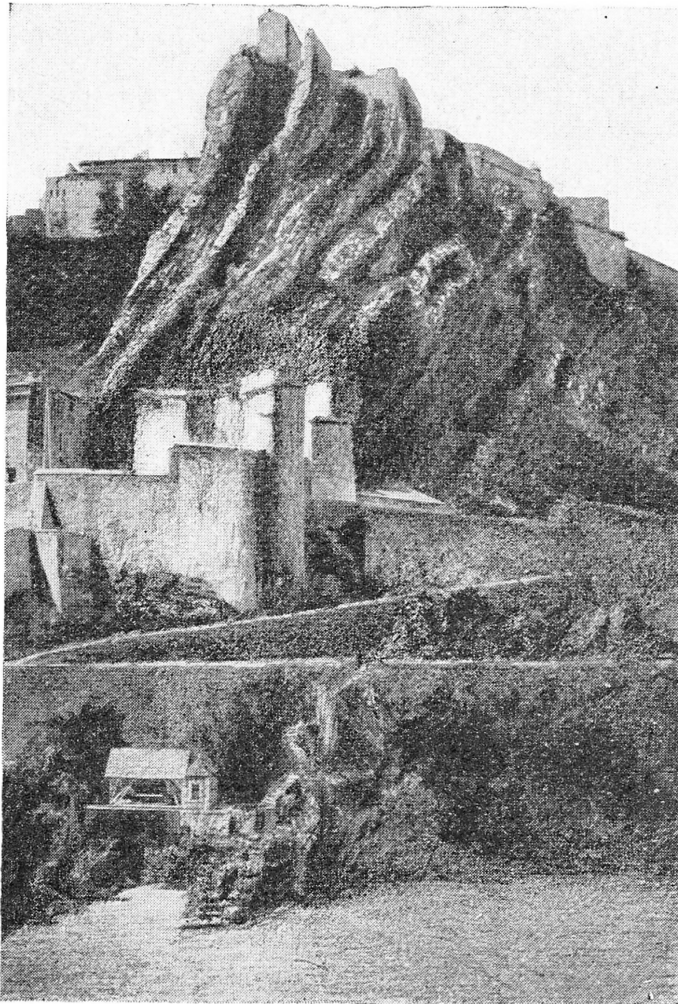
Plus loin, la route en décrivant de nombreux lacets s'élève jusqu'au sommet du *col de la Sacristie*, après avoir franchi le Marderie, pour gagner le curieux défilé de *Pierre-Ecrite*, qui porte une inscription romaine en l'honneur du consul Dardanus et de sa femme Nervia, qui ouvrirent ce passage au début du ^v^e siècle.

Dans la sauvagerie de ce pittoresque défilé de rochers que de nombreuses espèces de saxifrages recouvrent en été, apparaît tout à coup le village de Saint-Geniez qui,

à mille quatre-vingt-dix mètres d'altitude, étale ses maisons dans une riante vallée qui semble prendre naissance dans l'azur du ciel; tandis qu'à deux kilomètres de là, le rocher de Dromon se dresse à pic sur la crête du profond ravin du Vançon, et que dans ce splendide chaos se déroule un grandiose pano-

rama sur les vallées du Vançon et de la Durance, les rochers de Mées, le plateau de Valansole et le mont Sainte-Victoire qu'anime la cascade du Gourgoumont.

Çà et là, des grottes et des sources salées, parées comme par enchantement d'une luxuriante végétation qui se cramponne aux moindres cavités des falaises, forment le plus somptueux des décors à ce splendide chaos.



SISTERON. — La citadelle du XI^e siècle
et la guérite du Diable.

DIGNE – BARCELONNETTE – SENEZ CASTELLANE

Au pied de la colline Saint-Charles, sur la rive gauche de la Bléone, entre l'embouchure du Marderic et le torrent des Eaux-Chaudes, Digne, qui fut la capitale des *Bledontii*, groupe ses maisons de manière à former une ville basse et une ville haute.

La première, sans caractère, s'étale sur le bord de la Bléone et n'est séparée de celle bâtie sur la colline Saint-Jérôme que par un superbe boulevard ombragé de platanes et une grande fontaine du style dorique érigée en 1829.

Siège d'un évêché, Digne renferme deux églises cathédrales dont l'une, dédiée à Notre-Dame du Bourg, révèle par sa noble architecture toute la prospérité qu'avait eue la cité avant la peste de 1629 qui décima sa population.

Contiguë au cimetière, et bâtie sur l'emplacement du bourg du haut moyen âge, cette cathédrale fut abandonnée lorsque les habitants se réfugièrent sur les hauteurs pour échapper à la peste et n'est plus utilisée aujourd'hui que pour les cérémonies funèbres.

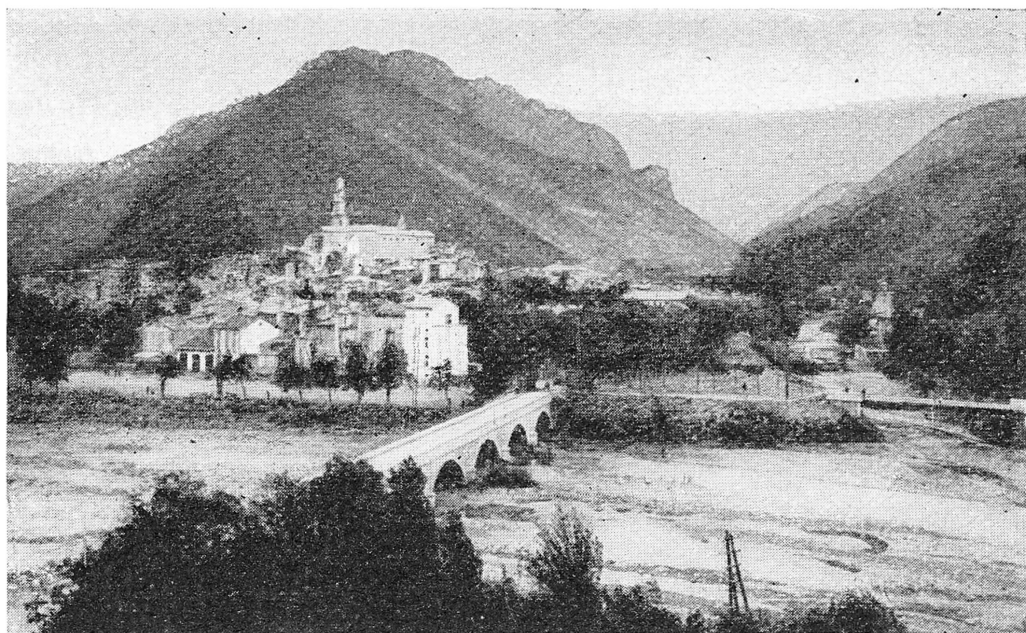
Admirable spécimen de l'art roman, cet édifice comprend une nef terminée par un chœur voûté en herceau brisé et deux chapelles voûtées en berceaux transversaux, qui lui donnent la forme d'une croix latine.

A l'extérieur, une rose ornée de vitraux rayonne au-dessus du portail que deux lions symboliques semblent protéger.

Précédée d'un escalier monumental, la nouvelle cathédrale, que les habitants de la haute ville firent construire au début du

xvi^e siècle en l'honneur de saint Jérôme, a perdu tout caractère architectural par suite des remaniements dont elle a été l'objet à diverses époques et n'offre aucun intérêt.

A l'est, un vieux pont de pierre et la montagne de Saint-Paocrace ajoutent leur pittoresque au torrent des Eaux-Chaudes et, plus loin, le château de la reine Jeanne, la chapelle de Saint-Vincent et le pic du Couard forment un décor enchanteur à ce chef-lieu du département des Basses-Alpes.



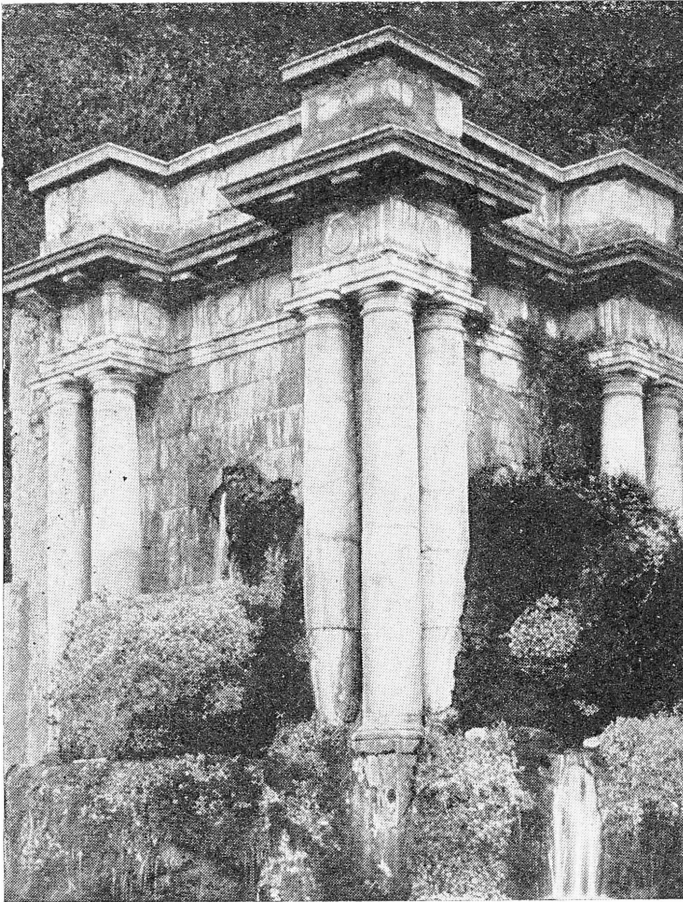
DIGNE. — La ville et la vallée des Eaux-Chaudes.

En sillonnant de ses méandres la magnifique vallée du Verdon, le chemin qui mène de Digne à Barcelonnette contourne de hautes montagnes aux flancs torturés de ravins, franchit des rivières, traverse des hameaux et des villages, et pénètre dans le curieux bourg de Colmars-les-Alpes, qu'entoure encore une ceinture de murailles flanquées de tours construites par Vauban.

Jadis importante place forte, qui était encore défendue par son église crénelée, par le fort de la porte de France et par celui de la porte de Savoie, elle n'est plus aujourd'hui qu'un centre d'ex-

cursions qui conduit à la superbe cascade de la Lance et aux lacs de Lignin, d'Allos et de L'Encombrette.

En le quittant, la route se déroule en courbe capricieuse dans un féerique décor formé par des ravins dans lesquels coulent des torrents où se déversent des cascades, et parvient dans l'agréable



DIGNE. — La fontaine monumentale.

site de la vallée de l'Ubaye qui fut choisie par Raymond Bérenger, comte de Provence et de Barcelone, pour y fonder une bastide à laquelle il donna le nom de Barcelonnette.

Dominée par la flèche en pierre d'une ancienne église de Dominicains, cette petite ville, que traverse la route de l'Italie, est ornée d'une fontaine surmontée d'un buste qui rappelle le souvenir de l'orateur Manuel, et possède un remarquable musée d'histoire natu-

relle qui contient un spécimen de tous les oiseaux d'Europe.

Digne est encore le centre touristique qui conduit à Castellane en passant par l'antique Senez.

Siège d'un évêché dès le iv^e siècle, Senez, aujourd'hui modeste hameau, qui ne compte plus que trois cent cinquante habitants, fut jadis administré par ses évêques et par un avoué laïque et noble.

Érigée dans le style roman de 1130 à 1243, sa cathédrale eut à souffrir des luttes religieuses du *xvi^e* siècle et de la Révolution et ne possède plus aujourd'hui que deux rétables dignes d'intérêt.

De ce hameau, une route très accidentée traverse des vallons sauvages, s'accroche aux rochers, suit le grandiose et pittoresque défilé de Saint-Pierre jusqu'à Taulanne et descend par de nombreux lacets au fond d'un immense entonnoir d'où l'on aperçoit, sur la rive gauche du Verdon, au pied d'un rocher à pic de cent quatre-vingts mètres, entourée de ses vieilles murailles du *xiv^e* siècle, la ville de Castellane de laquelle émerge le vieux clocher roman de l'église Saint-Victor, dont la nef offre un remarquable spécimen de l'adaptation des voûtes gothiques en Provence.

Près de cette cité, qui résista avec succès, en 1536, à l'armée de Charles-Quint, en 1586 à celle de Lesdiguières et en 1746 aux Impériaux, se dresse sur le rocher la chapelle de Notre-Dame-du-Roc, qui recèle une vierge miraculeuse en marbre blanc.

D'autres sites pittoresques, comme le col de Luans et le Logis du Pin, desservent les gorges du Verdon et la cluse de Séranon, tandis qu'au loin rayonne la poésie des campagnes, des grèves et des bois dans la station estivale de Saint-Vallier, qui eut la gloire d'accueillir Napoléon I^{er} à son retour de l'île d'Elbe.

MOUSTIERS-SAINTE-MARIE

LE GRAND CAGNON DE VERDON

RIEZ - MANOSQUE

De Castellane, dans un horizon de hautes montagnes qui couvrent de leurs ramifications presque tout le territoire du département des Basses-Alpes, se déroule en d'innombrables lacets, parmi le relief de terres ou de roches arides, une route qui, en côtoyant des précipices, permet d'avoir une idée de l'ensemble vraiment fantastique des gorges taillées à pic dans le défilé desquelles le Verdon s'est creusé un lit à sept cents mètres de profondeur, pour s'y engouffrer, s'y déverser en cascades et en torrents.

De ce sauvage et grandiose amoncellement de rochers qui forment le grand Cagnon de Verdon, la route pénètre dans une région plus verdoyante pour atteindre le bourg de Moustiers-Sainte-Marie, qui fut un centre de céramique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et dont les faïences, d'une pâte très fine à émail limpide, étaient décorées d'un bleu clair sur fond blanc qui rappelait le style de Bérain.

Composé de deux groupes d'habitations adossées à l'entrée d'une crevasse qui s'ouvre dans une falaise de cent cinquante mètres de haut, cette curieuse bourgade offre, en dehors de vieilles rues montantes, dont les maisons s'arc-boutent pour grimper à l'assaut de leurs pentes rapides, une cathédrale qui s'enorgueillit d'avoir été désignée par l'empereur Charlemagne dans son testament daté de l'an 810, pour recevoir un legs.

Reconstruite en 1044 par l'archevêque Amizo et remaniée au

xiii^e siècle par Pierre II, l'édifice actuel comprend une nef romane et un chœur ogival.

Un curieux ex-voto donné par un chevalier de Blacas, et qui n'est autre qu'une chaîne de cent vingt-sept mètres de longueur de laquelle se détache une étoile dorée, relie les deux parois de la crevasse en abritant la chapelle d'Entre-Roches que Charlemagne fonda au ix^e siècle, qui fut réédifiée au xii^e et remaniée au xiv^e.

Plus loin, à cinq cent quarante mètres d'altitude, sur le penchant du mont Saint-Maxime, apparaît la ville de Riez, qui fut la *Colonia Augusta Albece Reiorum* de l'époque romane, et dans laquelle fut fondée au iv^e siècle une église cathédrale qui fut réédifiée de 1490 à 1524 dans le style ogival.

Bien qu'ayant été saccagée à différentes reprises, cette ville gallo-romaine conserve encore de nombreux vestiges de monuments anciens, parmi lesquels quatre colonnes corinthiennes d'un temple en granit gris avec chapiteaux de marbre blanc, et huit autres grandes colonnes qui soutiennent le déambulatoire d'un baptistère du vii^e siècle, connu sous le nom de temple ou Panthéon, dont le plan intérieur forme un octogone sur lequel s'ouvrent quatre absidioles.

Deux portes fortifiées du xiv^e siècle et quelques restes de remparts donnent en outre une note pittoresque à ce chef-lieu de canton qui est aujourd'hui un centre industriel.

De l'autre côté de la Durance, au pied de collines couvertes d'oliviers, surgit le Mont-Dore lequel domine quelques restes de la ceinture de remparts et les portes Saunerie et Soubeyran qui donnent accès dans la ville de Manosque, que le sacrifice de la fille d'Antoine de Voland a rendu célèbre.

Bâtie à l'ombre d'un château que les comtes de Forcalquier cédèrent aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, cette ville est située à vingt-trois kilomètres de Gréoux-les-Bains, dont l'établissement thermal, très renommé, est fréquenté par une foule de touristes qui profitent de leur séjour pour y venir visiter la curieuse église romane, dédiée au Saint Sauveur, que surmonte

un clocher portant un campanile de fer ouvragé, et l'Hôtel de Ville qui conserve le buste de Gérard Teuque, fondateur de l'ordre des Hospitaliers, par Puget.

Un très intéressant sarcophage du v^e siècle, en marbre blanc, décoré de la figure des apôtres, ainsi qu'une statue de la Vierge du XII^e donnent en outre une renommée à l'église Notre-Dame de cette gracieuse bourgade, qu'abrite une verdoyante ceinture de boulevards.

Un pont suspendu, composé de trois travées, appuyé sur des piles flanquées d'énormes blocs de rochers, franchit la Durance, et mène à Gréoux-les-Bains que couronnent les ruines d'un ancien château ayant appartenu aux Templiers.

Des grottes, qui furent habitées de l'époque préhistorique au moyen âge, servent de caves aux habitants de ce hameau que la renommée des eaux de ses sources thermales rendit célèbre à l'époque romaine; celles-ci, qui jaillissent du calcaire, ont une puissante action tonique et reconstituante sur les tempéraments lymphatiques.

AIX-EN-PROVENCE - ROQUEFAVOUR

Aix, qui est aujourd'hui une ville aristocratique située dans une plaine où s'épanouit la vallée de l'Arc, n'est autre que l'*Aquæ Sextiæ* que le consul romain Sextius Calvinus fonda en l'an 123 avant Jésus-Christ dans la Gaule transalpine, que Marius dota ensuite de superbes monuments et qui devint métropole de la seconde Narbonnaise au iv^e siècle.

Choisie comme capitale par les comtes de Provence dès le ix^e, elle devint la résidence préférée du roi René après la mort de son fils.

Les Mémoires du sieur de Peyresc nous apprennent que ce monarque assistait à toutes les fêtes solennelles qui s'y déroulèrent pendant son séjour, et qu'il faisait des offrandes considérables selon la saison : « Car en ce temps on estoit logé à argent court et il estoit contraint de donner cours à une très mouvoise monnoye de fort-bas aloye qu'on fabriquoit dans la ville de Tarascon »; ces pièces, dit-il, « estoient appelées *Parpaillottes*, et il en falloit trente-trois pour un écu »; plus tard un autre chroniqueur ajouta que les Religionnaires les remirent en usage, et que pour ce motif les catholiques de Provence les appelèrent *Parpaillaux*, autrement dit faux monnayeurs.

Ce roi débonnaire y épousa Jeanne de Laval, et la ville d'Aix, pour la recevoir dignement, lui fit présent de deux bassins, de six coupes et de trois bouteilles d'argent.

Parmi les nombreux divertissements et honnêtes fêtes que ce monarque y institua, l'une des plus célèbres fut l'étrange procession de la Fête-Dieu qui représentait le triomphe du christia-

nisme sur le paganisme et dans laquelle figurait un duc Urbain qui était à demi-nu et dont les gestes ridicules attiraient les regards des gens de la ville et des étrangers.

La chronique nous dit que René avait promis l'une des filles qu'il avait eues de sa première femme, Isabeau de Lorraine, au duc d'Urbain et que ce prince « fut jusqu'en cette ville de laquelle un matin il partit sans avoir achevé son mariage et sans prendre congé du roy, et qu'en haine duquel affront toutes les années on le représentait à la procession bien fuiuy et accompagné, et l'après-dîner en habit de fou ».

D'autres événements d'une plus grande importance s'y déroulèrent au xvi^e et au xvii^e siècle : en 1501, Louis XI y créa un Parlement qui subsista jusqu'en 1789; en 1536, Charles-Quint y fit une entrée triomphale, puis, au xvii^e, Aix chercha à se soustraire à l'administration imposée par Richelieu et un parti de mécontents fomenta une révolte qui prit le nom de *Cascaveu*.

Bien qu'il ne subsiste plus aucun vestige des monuments antiques qui ont contribué à sa gloire, Aix n'en a pas moins une physionomie de grande ville, avec ses belles avenues décorées de statues et de fontaines qui déversent leurs eaux à l'ombre d'arbres séculaires, ses rues tranquilles bordées de vieux hôtels des xvii^e et xviii^e siècles, ornés de cariatides et de portes sculptées, ses églises, ses musées, ses bibliothèques et ses palais universitaires.

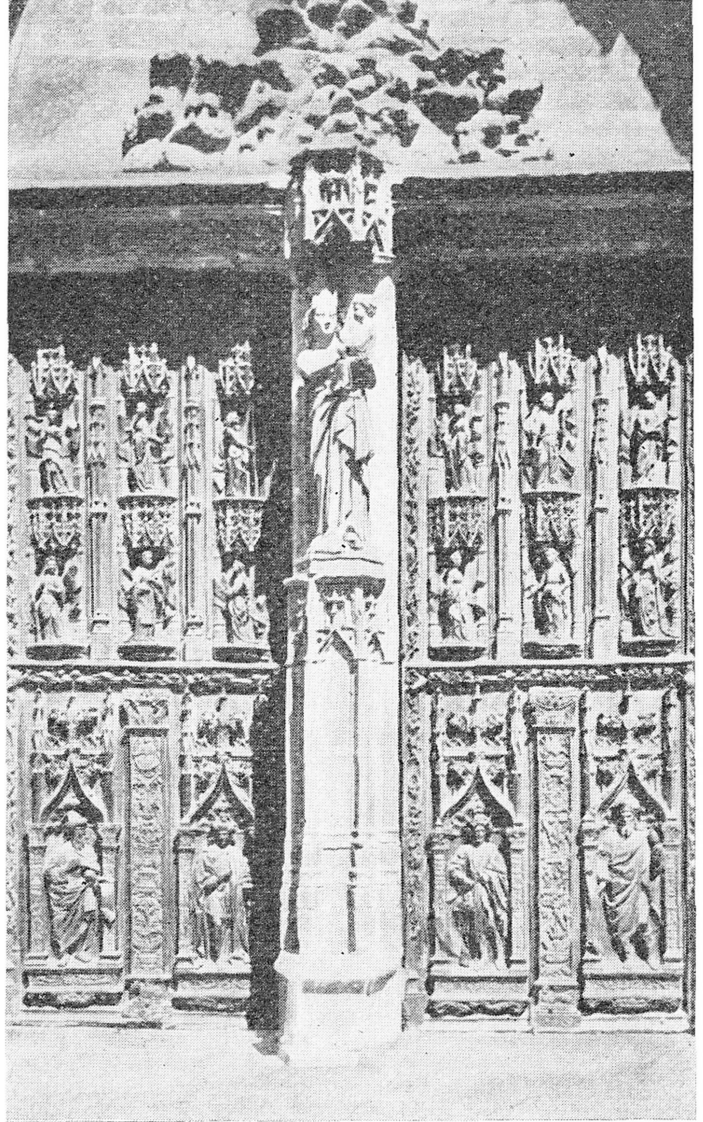
Édifiée dans le style roman avec des matériaux provenant d'un ancien temple païen, sa cathédrale fut consacrée en 1103 au Saint Sauveur, puis la nef centrale fut réédifiée en 1285 dans le style ogival, et le monument fut encore agrandi au xvii^e siècle.

Un superbe tryptique de Van der Meire représentant sur le panneau du milieu *le Buisson ardent*, sur l'un des volets le roi René à genoux, et sur l'autre Jeanne de Laval, sa seconde femme; de belles tapisseries du xvi^e siècle commémorant la vie de la Vierge et des scènes de la Passion, ainsi qu'un autel du xv^e enrichissent l'intérieur de cette église dont le portail est orné depuis 1504 de merveilleux vantaux.

Dus à l'éminent artiste Jean Guiramand, de Toulon, ces vantaux, devant lesquels le 15 avril 1619 sept faux témoins vinrent faire amende honorable avant d'être conduits sur une des places de la ville pour être roués vifs, sont décorés de sculptures dont l'ordonnement général et la vérité des attitudes sont dignes des grands maîtres de la Renaissance.

Un cloître roman du ^x^e siècle, dont les colonnes sont surmontées de chapiteaux historiés, donne accès à l'ancien palais archiépiscopal qui fut la résidence des archevêques depuis le ^{xiv}^e et dont la belle porte de bois est surmontée des armes des Beausset-Roquefort.

Converti en un musée d'ameublement ancien, il renferme depuis 1909 trois séries de superbes tapisseries de Beauvais : 1° *Scènes de la vie de Don Quichotte*, par Oudry et Besnier, d'après Natoire; 2° *Jeux rustiques* d'après Leprince; 3° *Scènes antiques*; *le Dénicheur d'oiseaux*, une *Annonciation* d'après Puget,



Aix. — Portail de la cathédrale Saint-Sauveur.

le Christ et la Samaritaine d'après Jean-Baptiste Van Loo et d'autres tapisseries se rapportant à la vie et aux exploits de Don Quichotte complètent cette importante collection.

A quelques pas de ce musée s'élèvent la tour de *Toureluco* « Reluquetout », seul reste de toutes celles qui flanquèrent les remparts de la ville au xiv^e siècle; et l'établissement thermal bâti en 1705, sur l'emplacement des thermes de Sextius.

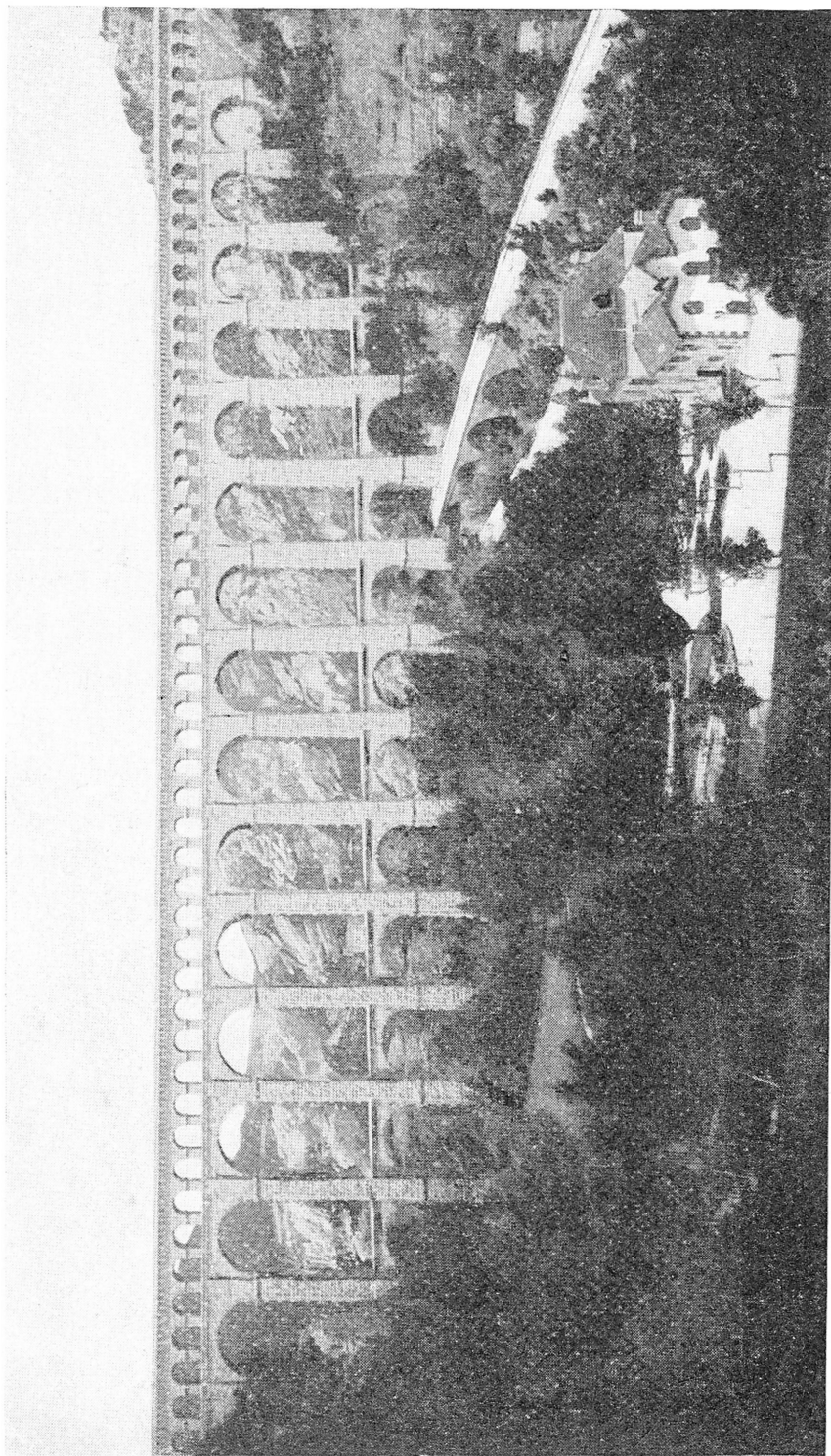
D'une température de 34 degrés, l'eau utilisée par cet établissement est limpide, incolore, sans odeur ni saveur, et est employée pour le traitement des rhumatismes chez les personnes nerveuses, et pour les affections de la peau.

Un peu plus loin, près de l'Hôtel de Ville, qui a été construit à la fin du xvii^e siècle, s'élève depuis 1505 la tour de l'Horloge qui domine toute la ville, puis, bordant le cours Mirabeau, des hôtels bâtis aux xvii^e et xviii^e siècle, conservent le souvenir du passage de Bonaparte, de Pie VII et de Marie-Christine d'Espagne tout en formant un encadrement somptueux à la fontaine que surmonte la statue du roi René de David d'Angers, à celle qui verse l'eau chaude provenant des sources thermales qui valurent à cette cité le choix de son emplacement par la colonie romaine, et à la fontaine des Neuf-Canons qui occupe le milieu de la chaussée.

Ce joyau de la Provence possède en outre trois églises qui recèlent quelques vestiges de son histoire; voici d'abord Sainte-Marie-Madeleine qui fut réédifiée en 1703, sur l'emplacement de celle qui abrita les restes de la jeune Rose Duperrier, pour laquelle Malherbe composa l'ode célèbre :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis l'édifice ogival que les comtes de Provence firent bâtir au xiii^e siècle en l'honneur de saint Jean de Malte, et enfin le clocher de celle qui fut dédiée au Saint-Esprit et à saint Jérôme et dans laquelle Mirabeau contracta une union malheureuse



ROQUEFAVOUR. — L'aqueduc construit par l'ingénieur Montricher.

avec Marie-Émilie de Cauvet, fille du marquis de Marignane.

L'un des plus riches de France, le musée des Beaux-Arts, fondé en 1771 par le duc de Villars alors gouverneur de la Provence, occupe les bâtiments de l'ancien prieuré de l'ordre de Malte, et renferme divers bas-reliefs gaulois découverts à Entremont, près d'Aix, qui passent pour être les monuments les plus anciens de la sculpture gauloise; des sarcophages antiques; des œuvres de Puget et de Houdon, ainsi qu'un grand nombre de tableaux appartenant à diverses écoles.

Hors de la ville, dans la partie la plus pittoresque de la vallée de l'Arc, s'élève au hameau de Roquefavour le magnifique pont-aqueduc qui conduit à Marseille les eaux de la Durance.

Construit de 1842 à 1845, par l'ingénieur de Montricher, ce colossal édifice, qui mesure 375 mètres de long sur 82 m. 65 de haut, comprend à sa base douze arches ayant chacune 15 mètres d'ouverture et 27 m. 50 de haut; sur celles-ci s'élève une autre série de quinze arcades de 16 mètres d'ouverture sur 34 mètres d'élévation. Enfin 53 petites ouvertures cintrées de 5 mètres de large les couronnent en formant le troisième étage.

De cet imposant chef-d'œuvre architectonique, le point de vue est éblouissant, le panorama est sans limites, le spectacle est infini.

SAINT-MAXIMIN - BRIGNOLES - LA LOUBE

D'Aix, une route qui s'enfonce dans les profondeurs des terres conduit au pied de la chaîne de Regagnas et d'une colline mystérieuse qui supporte quelques vestiges préhistoriques et des restes de remparts de la petite bourgade de Trets, qui fut l'antique *Trittia* des Romains; puis s'élève sur un haut plateau parsemé de débris antiques pour redescendre ensuite dans une plaine riche et fertile, dans laquelle se dresse l'église du monastère de Saint-Maximin auquel cette ville doit son origine.

Suivant une antique tradition, Marie-Madeleine, après sa conversion au christianisme, aurait été jetée dans une barque sans agrès et sans gouvernail, avec plusieurs de ses compagnons et malgré la tempête qui sévissait, aurait abordé sur les côtes de Provence et serait venue se retirer dans la grotte de Sainte-Baume, située près de Saint-Maximin, pour y faire pénitence; puis, à sa mort, aurait été ensevelie à l'endroit où s'élève aujourd'hui la basilique.

Lors des invasions sarrasines, son corps, qui constituait l'insigne relique du monastère, fut si bien caché que le bruit courut qu'on l'avait transporté à Vézelay, mais en 1279, Charles II d'Anjou, comte de Provence, l'ayant découvert dans un réduit de la crypte, conçut le projet de faire élever la basilique actuelle et confia la direction de l'œuvre à Pierre, dit le Français, qu'il avait ramené de Naples.

Commencés dans les dernières années du XIII^e siècle, les travaux ne furent achevés qu'à la fin du XV^e, les guerres qui désolèrent la Provence les ayant bien souvent interrompus.

Bâti sur une crypte romane qui renferme les sarcophages de saint Maximin, de sainte Sidoine, de sainte Marcelle et de sainte Madeleine, cet édifice est considéré à juste titre comme étant le plus parfait de ceux du style gothique élevés dans le Midi.

A l'intérieur règne une remarquable unité obtenue par l'accord de toutes les formes qui s'allègent et se combinent dans d'harmonieuses proportions : le vaisseau est d'une étonnante légèreté, seize piliers dont les nervures sillonnent la voûte élèvent celle-ci à vingt-neuf mètres de hauteur ; et l'édifice n'a ni déambulatoire, ni transept.

Une abside polygonale ferme le chœur et forme, avec ses deux rangs de fenêtres à lancettes, une immense verrière qui projette ses rayons multicolores sur la clôture de bois qui l'entoure, et dont les panneaux ajourés, garnis de grillages en fer forgé, forment un superbe ensemble décoratif avec les quatre-vingt-quatorze stalles que le dominicain Vincent Funel orna en 1692 de délicates sculptures, et de vingt-deux médaillons qui retracent l'histoire de saint Dominique.

Une chaire surmontée d'un groupe d'une admirable expression, sculptée de 1750 à 1756 par un autre religieux, remémore la vie de sainte Madeleine et son apothéose, et un maître-autel en marbre surmonté d'une gloire, orné de peintures, de statues et de bronzes, exécuté en 1683 par J. Lieutaud, élève de Bernin et de Puget, font cortège à deux rétables dont l'un a été exécuté en 1520, par Jacques Ronzen, de Venise, pour Jacques de Beaune, chambellan du roi de France.

En dehors de ces œuvres, qui se distinguent par de brillantes qualités, cette église renferme encore les sandales et la chape de saint Louis d'Anjou, qui fut moine à l'abbaye de Saint-Maximin avant de devenir évêque de Toulouse.

Véritable peinture « à l'aiguille », les dessins qui les décorent sont dignes de la déesse de la tapisserie et de la broderie qu'était Minerve.

En 1610, la crypte de cette église qui était attenante à un

couvent de Dominicains, dont le cloître du xv^e siècle existe encore, fut le théâtre des premières cérémonies de l'exorcisme de Madeleine de la Palud, que l'on disait avoir été ensorcelée par un prêtre bénéficiaire de l'église des Accoules, de Marseille.

Elle y fut amenée « pour prendre avis du R. P. F. Sébastien Michaëlis, prieur du couvent royal de Saint-Maximin, et recevoir l'absolution de luy comme inquisiteur de la foy si d'aventure il y avoit en elle quelques cas réservés, et après lui faire faire une neufvaine à la Sainte Chapelle où gît la sainte Magdeleine, et l'exorciser soir et matin, pendant lequel temps les diables Ver-rine et Belzébuth feirent des mouvements fort étranges, se tourmentant beaucoup et ne voulant jamais parler » (1).

Devant ce mutisme, le père Michaëlis conseilla de mener la possédée dans la grotte de la Sainte-Baume, espérant que là ceux-ci révéleraient leur puissance.

Des restes des murailles qui entouraient la ville dès le xiii^e siècle, et des maisons à tourelles ou à porches qui sont d'élégantes créations de l'art architectural du xviii^e, ont échappé au vandalisme qui s'abattit à maintes reprises sur cette cité qui prit le nom de *Marathon* en 1792.

Autour de Saint-Maximin des paysages verdoyants, baignés par la source de la Meyronne; le curieux village gallo-romain de Rougiers, au pied duquel passait la voie Aurélienne; celui de Bras, qui donna le jour au xvii^e siècle au savant moine bénédictin Théophile Minuti, qui rapporta d'Orient le texte samaritain de la Bible, ainsi que de superbes lacs forment une couronne de sites pittoresques à ce chef-lieu de canton.

Au loin, se dressent les ruines du château de Valbelle dans lequel résida souvent M^{lle} Clairon, et une route, après s'être glissée sous une voûte ombragée, débouche dans la belle vallée du Carami pour aboutir à la ville de Brignoles, qui fut au

(1) Extrait d'un recueil intitulé : *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente séduite par un magicien*, par R. P. F. Michaëlis, prieur du couvent de Saint-Maximin, Paris, 1614.

moyen âge le séjour d'hiver des comtes de Provence et que Charles-Quint dévasta en 1526 et 1536.

Simple chef-lieu d'arrondissement du département du Var, cette cité, qui fut la patrie du poète provençal Rostaing, de Brignoles, et des peintres J. et L. Parrocel qui créèrent des œuvres dont la beauté résida surtout dans la forme et la composition du sujet, n'offre aucun monument digne d'intérêt : l'église Saint-Sauveur, bien qu'appartenant à une époque où l'architecture religieuse était florissante, ne possède qu'un triste portail roman, et le palais des comtes de Provence n'est qu'une banale construction.

Au sud-ouest, la cité pétrifiée que forment les roches calcaires dolomitiques ruiniformes qui couronnent la montagne de la Loube, aurait été crevassée et lézardée au moment, nous dit une légende, où le Christ rendait le dernier soupir sur le Golgotha.

De sinueux sentiers contournant des rochers dressés à pic, comme de gigantesques donjons, conduisent dans cette ville fantastique qui forme un décor incomparable avec ses murailles ruinées, ses menhirs, ses grottes et ses aiguilles qui atteignent parfois jusqu'à 10 m. 50 de hauteur.

D'autres sites pittoresques comme les ruines romaines du monastère de la Celle; la curieuse source des TREIZE RAIS qui sort de 13 points différents pour former la rivière de Ribeyrotte, ainsi que l'antique cité de Correns, dans laquelle le pape Sergius fonda au XI^e siècle un jubilé qui attira plus de 50.000 pèlerins, auréolent, eux aussi, la ville de Brignoles qui doit actuellement sa prospérité à la douceur de son climat.

MARSEILLE - LE CHATEAU D'IF

Ville de 586.340 habitants, l'ancienne *Massilia*, fondée par les Phocéens vers l'an 599 avant Jésus-Christ, est aujourd'hui la seconde ville de France pour sa population, et son premier port de commerce.

Dès sa création, les aptitudes de ses habitants, sa position près de l'embouchure du Rhône qui était alors la grande route du commerce dans le pays gaulois, favorisèrent son développement.

Rivale de Carthage, elle s'allia avec Rome et appela ses légions dans la Gaule transalpine; mais lors de la guerre civile entre Pompée et César, elle prit parti pour Pompée, fut assiégée et prise. César lui enleva ses vaisseaux, toutes ses colonies sauf Nice, puis lui opposa la rivalité de Fréjus à laquelle s'ajouta peu après la concurrence d'Arles.

La ville perdit ainsi toute sa puissance et ne la recouvra que le jour où les Croisades, en réveillant dans toute la Méditerranée son activité maritime, lui redonnèrent une nouvelle prospérité.

Organisée à peu près comme les cités italiennes en république municipale, elle eut à se défendre contre les comtes de Provence qui lui imposèrent leur suzeraineté, mais respectèrent ses franchises : la ville haute obéissait à l'évêque, tandis que la ville basse était gouvernée au nom du comte de Provence par un vicomte.

Réunie au domaine royal en 1481, elle résista héroïquement un siècle après au connétable de Bourbon qui était venu l'assiéger au profit de Charles-Quint.

Passionnément attachée à la cause catholique, elle embrassa le parti de la Ligue et fit appel aux troupes espagnoles; mais, en 1596, le consul Casaulx, qui les y avait introduites, fut tué par son assesseur Libertat, qui ouvrit ensuite la ville aux soldats de Henri IV.

Plus tard, elle se révolta contre Mazarin qui voulait réduire ses libertés; puis, en 1660, Louis XIV y rentra en vainqueur et fit construire le fort Saint-Nicolas pour la tenir en respect.

Marseille se consola des atteintes portées à ses franchises par les progrès de son commerce et, Colbert en ayant fait un port franc, elle monopolisa presque tout le trafic avec le Levant et la côte d'Afrique.

La peste de 1720, qui lui enleva 40.000 habitants, n'arrêta que momentanément le cours de sa prospérité.

La Révolution y engendra de terribles luttes entre l'autorité bourgeoise et les classes populaires et, en 1792, à l'appel de Barbaroux, les fédérés marseillais partirent pour Paris et jetèrent aux échos de la patrie en danger le chant de Rouget de Lisle.

En 1815, les sentiments royalistes s'y manifestèrent avec une odieuse violence : les Mameluks de Napoléon qui se trouvaient dans la ville, et avec eux beaucoup de citoyens connus pour leur attachement à l'Empereur, furent impitoyablement égorgés.

La conquête de l'Algérie, et la création de nouveaux bassins qui s'ajoutèrent à partir de 1844 à l'ancien port, ainsi que le percement de l'isthme de Suez, donnèrent un nouvel et puissant essor à son commerce, et aucune autre ville de France, sauf Paris, ne peut rivaliser avec elle pour son mouvement.

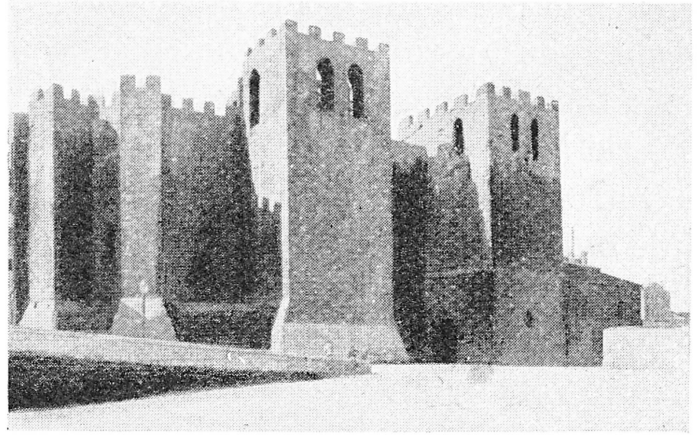
A chaque heure du jour, l'escalier monumental de sa gare principale déverse une foule compacte et bruyante de voyageurs de tous pays qui prend d'assaut les tramways qui se dirigent vers la fameuse et pittoresque Cannebière, dont les maisons bariolées d'enseignes, les hôtels, les luxueux cafés ont pour décor de fond la forêt de mâts du Vieux Port.

Au nord-ouest de cette voie, derrière la Bourse, tournent, montent ou descendent entre deux toits vers le Vieux Port, les

rues étroites de la vieille ville, quartiers pavés de cailloux ronds, venelles en montagnes russes tordues, abruptes, pavoisées draps de lits et de torchons.

Faisant face à ces vieux quartiers apparaît, tel un vaisseau naufragé sur la houle des toits, l'orgueilleuse silhouette de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Victor, fondée en 409, par Jean Cassien, qui fut réédifiée par le vicomte Guillaume I^{er} et Honoré, évêque de Marseille, et consacrée en 1040 par le pape Benoît IX en présence de 23 évêques.

D'une architecture toute militaire, cet édifice qui a l'aspect d'une formidable citadelle avec ses tours carrées, crénelées, percées de fenêtres semblables à des meurtrières, présente à l'intérieur un vais-



MARSEILLE.
Église de l'abbaye Saint-Victor.

seau à trois nefs avec transept et abside polygonale dont les voûtes appartiennent à l'époque de transition.

Élevé de 1200 à 1279 sur deux étages de cryptes qui remontent en partie à l'introduction de l'Évangile en Provence et en partie à l'époque carolingienne, il offre un remarquable sujet pour l'étude archéologique de ses immenses cryptes creusées dans le roc, et dont l'une, suivant une tradition, aurait servi d'habitation à saint Lazare.

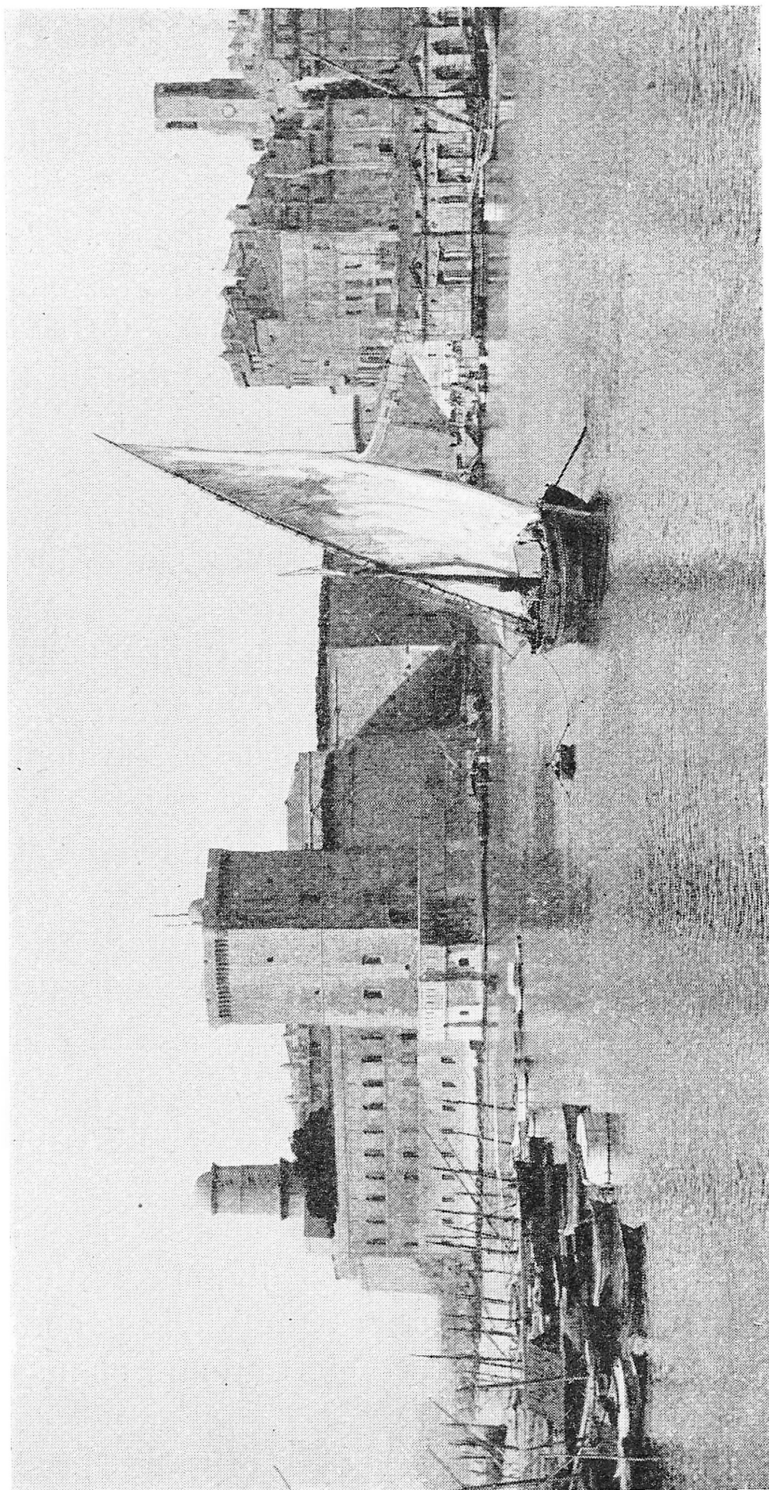
En dehors de cette église fortifiée, de l'ancienne cathédrale *la Major*, fondée au XII^e siècle sur l'emplacement du temple de Diane élevé par les Phéniciens, et du sanctuaire Saint-Laurent bâti à la même époque dans le style roman de Provence, Marseille ne possède aucun autre monument qui puisse se glorifier

d'avoir vu le départ des chevaliers croisés en 1244, et d'en remémorer l'épopée.

Joinville, dans un récit empreint de naïveté, nous dit ce que fut ce départ et la grand'peur que la mer lui fit lorsqu'il s'embarqua avec le sénéchal de Champagne : « Nous entrasmes au mois d'aouët celui an, en la nef, à la roche de Marseille, et fut ouverte la porte de la nef pour faire entrer nos chevaulx, ceulx que nous devions mener outre-mer. Et quant tous furent entrez la porte fut reclouse et estouppée, ainsi comme l'on voudroit faire un tonnel de vin : pour ce quant la nef est en grand mer toute la porte est en eauë. Et tantost le maistre de la nau s'écria à ses gens qui estoient au bec (la proue) de la nef : « C'est « votre besogne preste. Sommes-nous à point? » Et ils dirent que oy vraiment. Et quand les prebstres et clerks furent entrez, il les fist tous monter au chasteau de la nef, et leur fist chanter au nom de Dieu, que nous vouldis bien conduire. Et tous à haulte voix commencèrent à chanter ce bel hymne : *Veni, Creator Spiritus*, tout de bout en bout, et en chantant, les mariniers firent voile de par Dieu. Et incontinent, le vent s'entonne en la voile, et tantost nous fist perdre la terre de vue, si que nous ne vîmes plus que le ciel et la mer; et chascun jour nous esloignasmes du lieu dont nous étions partiz. Et par ce, veux-je bien dire, que icelui est bien fol, qui sut avoir quelque chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en un tel danger. Car si on s'endort au soir, l'on ne sait si on se trouvera le matin au sous de la mer. »

Au point de vue monumental, les xvii^e et xviii^e siècles n'ont laissé qu'une faible empreinte dans les églises du Mont-Carmel et de Saint-Cannat, ainsi que dans le château que l'architecte Brun construisit en 1766, sur les plans de Clérisseau, pour la famille Borély.

Ce n'est qu'au xix^e que la ville est redevable de ses embellissements : de 1825 à 1832, Penchaud élève un superbe arc de triomphe que David d'Angers et Ramey décorent de statues, de trophées et de bas-reliefs pour commémorer les hauts faits



MARSEILLE. — Le fort Saint-Jean.

de la République et de l'Empire; en 1852, le prince-président Louis-Napoléon pose la première pierre de la nouvelle cathédrale qu'Espérandieu et Revoil construisent, d'après les plans de Vaudoyer, sur le terre-plein qui domine le bassin de la Joliette.

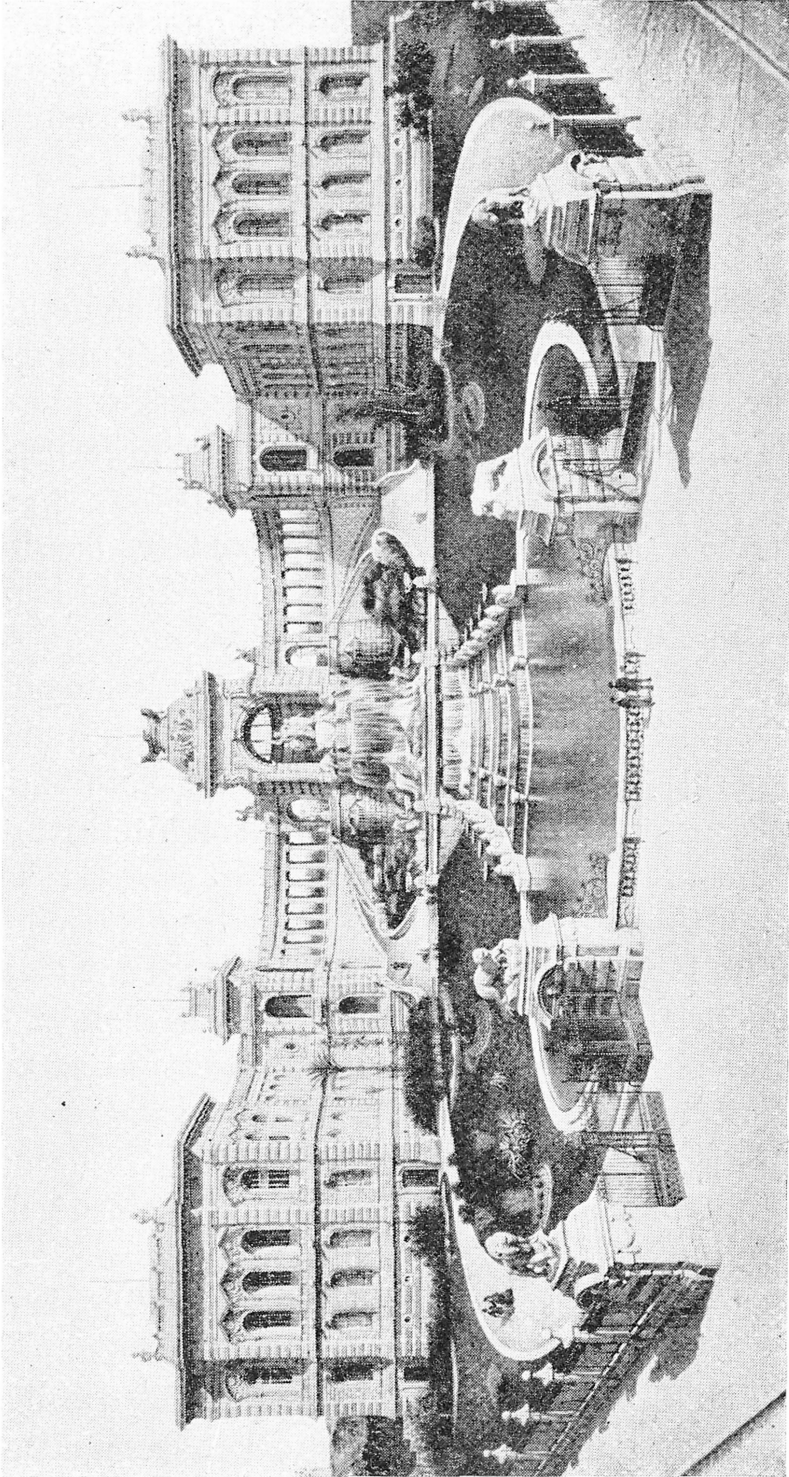
A cette même époque, Pascal Coste élève le palais de la Bourse, que les statuaires Guillaume et Ottin ornent du génie de la navigation, du génie du commerce et des statues de Pythéas et d'Euthymène; Bartholdi crée les superbes dessins du palais de Longchamp et Espérandieu le plan de la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde.

Mais si aucun palais ancien ne redit quelle fut la gloire de son passé, la rue de Noailles bordée de belles constructions, les allées de Meilhan plantées de magnifiques platanes, le boulevard de la Madeleine percé dans l'axe de la Cannebière en dessinant d'est en ouest une grande artère de 4 kilomètres, ainsi que la voie qui la coupe perpendiculairement en se développant sur 5 kilomètres par le boulevard de Paris, la place et la rue d'Aix, le cours Belzunce, la rue de Rome, la place Castellane et la belle promenade du Prado qui court jusqu'à la mer, démontrent avec orgueil combien est florissante sa prospérité actuelle.

Entre le quai du Vieux Port et la rivière de l'Huveau qui limite la ville au sud, une colline abrupte dresse son sommet à 150 mètres d'altitude pour supporter la basilique romano-byzantine, dédiée à Notre-Dame de la Garde, qu'Espérandieu construisit en 1864.

Précédée d'un porche surmonté d'un clocher carré haut de 45 mètres, qui élève dans l'azur du ciel une statue dorée de la Vierge, ce somptueux édifice domine l'admirable panorama que forment la ville, le port et le spectacle toujours changeant qui se déroule sur la Méditerranée.

A l'intérieur du sanctuaire, un revêtement en marbre blanc de Carrare alterne avec des bandes horizontales de marbre rouge d'Afrique, et des colonnes en marbre vert des Alpes séparent le transept de la nef.



MARSEILLE. — Le palais de Longchamp.

Au bas de la colline, le fort Saint-Nicolas, érigé de 1660 à 1666 par Vauban, fait face au fort Saint-Jean que les chevaliers de Malte firent construire pour défendre l'entrée du Vieux Port, et un pont transbordeur sert de passage aux piétons et aux véhicules qui se rendent d'une rive à l'autre.

A ce vieux port, qui n'est autre que *le Lacydon* des Grecs, sont venus s'ajouter depuis 1844, pour lui faire cortège, l'avant-port sud et les bassins de la Joliette, du Lazaret, d'Areno, de la gare maritime, nationale, de radoub, de la Pinède, du Président-Wilson et de Mirabeau, que protège au large une jetée de quatre mille cinq cents mètres reliée à la terre ferme par plusieurs ponts mobiles.

En y joignant le Vieux Port et ses annexes, ces bassins offrent une surface d'eau de 213 hectares et 22 km. 18 de longueur de quais.

Douze phares éclairent la rade et ses abords; le plus important s'élève sur le rocher de Planier, à huit milles au sud-ouest de l'entrée du port; érigé à soixante-trois mètres d'altitude, sa portée lumineuse est de cinquante milles et son intensité de quinze à trente millions de bougies.

Point de départ pour l'Australie, Madagascar, l'Extrême-Orient, la Mer Noire, le Levant, l'Égypte, la Corse, la Tunisie, l'Algérie, l'Espagne, le Maroc, et pour une quantité d'autres pays, Marseille abrite dans ses ports de gigantesques navires qui sont de véritables palais flottants.

Sur le quai du Vieux Port se détache, du centre de bâtiments sans caractère, le pavillon de l'Hôtel de Ville orné de motifs sculptés par Puget, et à l'extrémité nord-est de la ville se développe l'immense et somptueuse façade du Palais de Longchamp.

Édifié par l'architecte Espérandieu d'après les dessins du statuaire Bartholdi, ce Palais, qui est à la fois château d'eau, musée des Beaux-Arts et d'Histoire naturelle, se compose d'une sorte d'arc de triomphe et de pavillons latéraux reliés à la partie centrale par une colonnade en hémicycle.

De l'arc triomphal se déversent en cascades, dans un bassin de verdure, les eaux de la Durance, et des médaillons de Puget, Poussin, Aristote et Cuvier, ainsi que des tritons, des lions et des tigres contribuent à donner à l'ensemble une souveraine beauté.

Toutefois, ni ce palais, ni le parc Borelly, ni la promenade du Prado ne procurent aux habitants de Marseille autant de séductions que la promenade de la Corniche qui, du parc Borelly, se déroule sur une longueur de sept kilomètres en côtoyant d'un côté un contrefort de rochers et le vallon de l'Oriol, et en épousant de l'autre les sinuosités de la côte.

Bordée de villas, de restaurants, de guinguettes et d'établissements de bains de mer, elle offre, à la gaieté débordante d'une population toujours en liesse, mille attraits auréolés par le rutillement joyeux du soleil qui enflamme le haut des collines et par le remous des vagues.

D'étincelants jardins plantés de tamaris et de lauriers-roses forment une douce harmonie avec l'azur du ciel et de la Méditerranée, sur lesquels se détachent la silhouette du château d'If, celle des îles et des promontoires.

Toutefois aucune excursion des environs n'attire autant d'étrangers que l'îlot d'If, sur lequel François I^{er} fit bâtir en 1524 la prison d'État que le roman d'Alexandre Dumas, *Monte-Christo*, a rendue célèbre.

Superbe spécimen de l'architecture militaire du xvi^e siècle, cette citadelle forme un bâtiment carré flanqué de tours cylindriques dont les plates-formes sont aménagées pour l'artillerie.

Entourée d'une enceinte fortifiée, elle fut choisie par Louis XIV pour interner un personnage enveloppé de mystère, connu sous le nom de l'Homme au Masque de Fer, les abbés Peretti et Demazière, ainsi que de Glandevès de Nozelles qui s'était présenté couvert devant lui.

D'autres sites pittoresques auréolent encore la ville de Marseille : tels l'amas de rocs ravinés, crevassés de grottes et cou-

ronnés de pins qui forment le massif de Marseilleveyre; la calanque de Sormiu, enchâssée entre deux crêtes de rochers blancs; la source de Camoins-les-Bains, où le roi d'Espagne Charles IV venait boire pendant son exil, en 1811; la spacieuse grotte de Baume-Loubière qui, près de Château-Gombert, développe, sur 550 mètres, huit grandes salles, des labyrinthes et des couloirs décorés de stalagmites.

TOULON

De Marseille à Toulon, la route coupe en deux l'immense plaine d'Aubagne après avoir côtoyé le bourg de la Penne, qui eut l'honneur de compter parmi ses habitants François Clary, riche fabricant de soieries, Rose Sonis, son épouse, et leurs deux filles Julie et Désirée, dont l'une, en ayant épousé le 1^{er} août 1794 Joseph Bonaparte, devint reine d'Espagne, et dont l'autre, Désirée, après avoir été fiancée à Napoléon, épousa le 30 thermidor an VI (1798), par-devant Étienne Bouvet, agent municipal de Sceaux-l'Unité (Sceaux, Seine-et-Oise), le général en chef Bernadotte, qui était alors ministre de la Guerre, conseiller d'État, ambassadeur, qui fut ensuite proclamé roi de Suède et de Norvège et que la famille Clary avait refusé d'héberger en réclamant au colonel un officier, lorsque simple sergent fourrier il était venu quelques années avant, porteur d'un billet de logement, lui demander l'hospitalité.

Après avoir pénétré dans la petite ville industrielle de la Ciotat, qui est agréablement située dans une baie fermée au sud par le cap rocheux du Bec de l'Aigle, et séparée de l'île verte par un chenal de mer, la route longe la côte de golfe en golfe, traverse des gorges et des vallons pour s'arrêter à la station hivernale de Bandol, que des collines boisées abritent des vents, et continuer ensuite son parcours, au milieu d'immenses tapis de verdure et de sites imprévus, pour atteindre la ville de Toulon, qui est la plus importante sous-préfecture de la France et son premier port militaire.

Située au fond de l'une des plus belles rades du monde, au pied

des montagnes boisées du Faron et du Coudon, cette ville est entourée d'une enceinte fortifiée qui, jointe aux forts édifiés de tous côtés, en font un véritable camp retranché.

Station romaine importante sous le nom de *Telo Martius*, puis siège d'un évêché gouverné par l'évêque Gratien que des pirates massacrèrent en 499 avec une grande partie des fidèles réfugiés avec lui dans la cathédrale, Toulon ne vit sa puissance maritime se développer qu'à partir du xvi^e siècle, lorsque, après avoir fait entourer la ville et ses faubourgs d'une enceinte fortifiée, Henri IV y créa une darse de quinze hectares de superficie, un arsenal et des chantiers de construction que Louis XIV et Colbert firent agrandir.

Au début du xviii^e siècle, la peste décima la plus grande partie de sa population, et, en 1793, la Révolution s'étant signalée par des massacres, les royalistes livrèrent la ville aux Anglais; il fallut pour la leur reprendre le siège mémorable dans lequel le jeune commandant d'artillerie Napoléon Bonaparte vit poindre l'aurore de sa fortune.

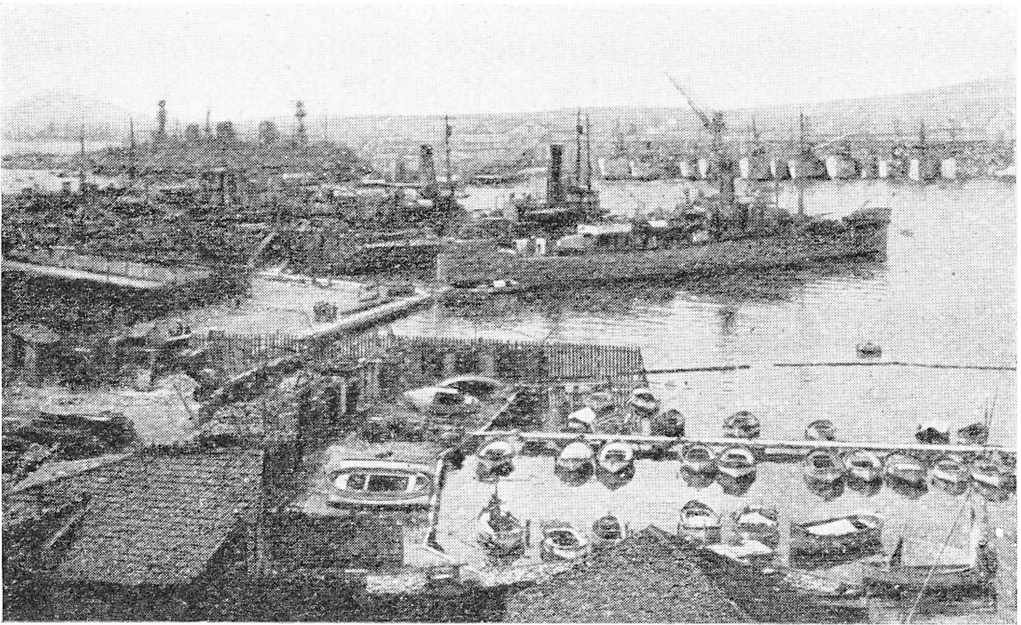
Mise hors la loi par la Convention, qui changea son nom en celui de *Port-de-la-Montagne*, la ville fut sur le point d'être rasée; seule sa situation militaire la sauva de la destruction.

Après la conquête de l'Algérie, elle reprit un nouvel essor, et, depuis, tous les gouvernements qui se sont succédé ont tenu à l'agrandir et à en faire le centre du ravitaillement de l'escadre de la Méditerranée.

Toulon, dont l'étendue a été doublée au siècle dernier par l'élargissement de son enceinte, comprend deux parties bien distinctes; l'une, la ville moderne avec des rues larges et droites, est séparée de la vieille ville par le boulevard de Strasbourg qu'animent de nombreux cafés et que décore le monument de la Fédération, du statuaire André Allar, élevé sur la place de la Liberté.

Tout autre est la vieille ville avec ses rues étroites qui descendent vers le quai de Cronstadt, et sa place Puget qui abrite sous des platanes une fontaine, sculptée par Chastel, dont les eaux jaillissent de la bouche d'un groupe de dauphins.

Des maisons des xvii^e et xviii^e siècles, dont les vantaux des portes ont été décorés par Pierre Puget, font cortège à l'ancienne cathédrale Sainte-Marie-Majeure que Gilbert, comte de Provence, fit ériger en 1069 dans le style roman, qui fut remaniée au xiii^e siècle dès que le style ogival eut fait son apparition en Provence, puis agrandie et consacrée en 1661 par de Pingré, évêque de Toulon; mais, en 1681, un incendie ayant anéanti le clocher,



TOULON. — Vue sur la rade.

celui-ci fut reconstruit quinze ans après en même temps que la façade.

Une curieuse inscription encastrée à côté de l'une des portes latérales nous apprend que Sibille, dernière dame de Toulon, avait fait élever un mausolée à son père, à sa mère et à son mari, Gilbert des Baux, dans le cimetière attenant à cette cathédrale, laquelle renferme des œuvres de Puget, Van Loo et Pierre Mignard.

Trois autres édifices religieux construits dans la seconde moitié du xviii^e siècle, ainsi qu'un musée-bibliothèque, abritent d'autres œuvres d'un grand intérêt.

Sur le quai faisant face à la darse Vieille s'élève, depuis 1606, l'Hôtel de Ville, dont la façade est décorée d'un balcon que soutiennent les célèbres cariatides de Pierre Puget : la Force et la Fatigue.

Une porte monumentale, flanquée de quatre colonnes doriques en marbre supportant un attique de chaque côté duquel sont assises les statues de Mars et de Bellone, par Verdiguier et Maucord, donne accès dans l'immense Arsenal de ce grand port qui englobe la direction des constructions navales, celles du port, la Tour de l'Horloge, les anciennes cales couvertes où se construisaient les navires en bois, les ateliers des défenses sous-marines, la voilerie, les vastes ateliers des machines et des embarcations, les bassins de radoub et tous les services se rapportant à la marine et pour lesquels sept mille cinq cents ouvriers sont occupés journellement.

En dehors de la darse Vieille où sont amarrés les barques et les canots d'excursions, et qui est flanquée de la promenade du Petit-Rang dont le quai abrite les contre-torpilleurs, et du Grand-Rang où se groupent les torpilleurs, se trouve à l'est le petit port marchand.

A l'ouest sont les bassins réservés à la marine militaire; le premier, qui a pour nom la darse Neuve, communique avec la darse de Henri IV par le canal de Mange-Garri; puis la darse de Castigneau communique avec elle par la coupure dite de l'Artillerie, qui a été pratiquée dans l'ancienne enceinte de Vauban. La darse de Missiessy, qui constitue la troisième, est reliée avec cette dernière par le canal des Subsistances.

Dans la petite rade, qui communique avec la grande par la passe comprise entre la Grosse Tour et le fort de l'Aiguillette, s'abritent des cuirassés dont les fières silhouettes se détachent sur les grands pins d'Alep qui couronnent la colline de Saint-Mandrier, laquelle est renommée pour la chapelle de l'hôpital qui remplace un prieuré du x^e siècle, et pour le remarquable écho de la citerne de son jardin botanique qui répète jusqu'à sept fois les syllabes qu'on lui fait entendre.

En longeant le littoral, une route ombragée par des platanes, des pins et des eucalyptus mène au Mourillon en laissant apercevoir tour à tour la grande rade, les falaises de grès rose de la pointe de la Garonne, le massif de la Cale noire et la presqu'île de Porquerolles.

Du quai de Cronstadt, en longeant l'arsenal du Mourillon et en passant au milieu des navires de l'escadre, un service de bateaux conduit à la station hivernale de Tamaris, qui groupe ses villas en amphithéâtre au milieu d'arbres exotiques et qui, avec celle des Sablettes, étale sa tranquillité souriante au milieu des fleurs et des jardins, le long d'une merveilleuse plage de sable qui se déroule sur un parcours de mille deux cents mètres.

HYÈRES - PORQUEROLLES

De Toulon, la route qui mène à Hyères traverse d'abord le petit bourg de la Valette-du-Var, qui fut habité par la mère et les sœurs de Napoléon au moment des troubles suscités en Corse par Paoli, puis, en se déroulant dans la plaine, laisse apercevoir l'ancien château féodal de Tamagnon avant d'atteindre l'une des stations hivernales les plus cosmopolites de la Méditerranée.

Située aujourd'hui à quatre kilomètres de la mer, celle-ci, qui avait accueillie dans son port le roi saint Louis et les chevaliers à leur retour de la septième croisade, abrite, derrière la petite chaîne des Maquettes, la curieuse ville pittoresque qui a vu naître les troubadours Guillaume et Rambaud au XIII^e siècle; en 1440 Pierre de Clapiers, évêque de Toulon, chancelier du comte de Provence, et en 1663 Massillon, lequel devint évêque de Clermont et l'un des plus grands orateurs chrétiens.

Dominée par les pans de murs de l'ancien château que Louis XIII fit démolir en 1620, cette vieille ville, avec ses portes fortifiées, sa tour du XII^e siècle seul vestige d'une commanderie de Templiers, son église du XIII^e, ses rues étroites bigarrées de soleil et d'ombre, a le véritable caractère des cités méridionales et une franche bonhomie.

Attenante à cette antique cité qui appartient au moyen âge à la branche cadette des vicomtes de Marseille et dont l'héroïsme des habitants soutint plusieurs sièges, la ville moderne, que l'on a surnommée « Hyères-les-Palmiers », étale, au milieu de jardins et sur le parcours de boulevards bordés de vigoureux dattiers,

le luxe de ses villas et de ses somptueux hôtels jusqu'aux pentes boisées du mont des Oiseaux.

Un superbe jardin public orné de la statue de Charles d'Anjou, comte de Provence, par Daumas, forme une couronne de verdure au château Denis qui renferme, parmi d'importantes collections, des incunables, des elzévir et le décret sur parchemin par lequel Napoléon I^{er} conférait des armes à la ville.

Près de ce musée, une église que saint Louis vint visiter en 1254, au retour de sa première croisade, a conservé de sa construction primitive des parties romanes et un grand chevet plat, d'origine cistercienne.

La colline de Costebelle, les ruines du couvent de l'ordre de Cîteaux à Saint-Pierre-d'Almanarre, le mont des Oiseaux, la vallée du Gapeau et la Chartreuse de Montrieux entourent la ville de leurs silhouettes pittoresques, tandis qu'au loin se détache sur l'azur de la Méditerranée un groupe d'îles d'une superficie de mille deux cent cinquante-quatre hectares qui revêtent une teinte dorée sous le feu du soleil.

Parmi ces terres qui flamboient ainsi au milieu d'une mer de turquoise et auxquelles on a donné le nom d'*Iles d'or*, Porquerolles étale en un demi-cercle la succession de ses plages et la sérénité de ses vallons, dans l'incomparable décor que lui fait la nature, en opposant à la mer de gigantesques falaises du sommet. desquelles se déroule le plus majestueux et le plus féerique spectacle.

LA SAINTE-BAUME

A la limite des départements des Bouches-du-Rhône et du Var, entre Saint-Pons et Saint-Zacharie, la chaîne de la Sainte-Baume élève au plus haut point de son sommet une chapelle vénérée par toute la Provence ; sa situation sur un rocher qui est défendu par des escarpements sauvages permet à ceux qui, à flots pressés, affluent vers sa nef miraculeuse de jouir de délicieux panoramas au fur et à mesure qu'ils gravissent les chemins tortueux qui mènent à son sanctuaire : après avoir côtoyé des précipices et des ravins se développe d'abord devant eux, de l'immense amphithéâtre du Plan d'Aups, un paysage grandiose et pittoresque qui s'étend jusqu'au mont Ventoux, en présentant sur la paroi verticale du rocher une immense forêt qui recèle dans ses cent trente-huit hectares, sous les voûtes que forment les branches entrelacées de ses arbres séculaires, une resplendissante végétation subalpine.

Un peu plus loin, à neuf cents mètres d'altitude, une énorme brèche donne entrée à la grotte dans laquelle, suivant une tradition, sainte Madeleine serait venue se retirer pour y faire pénitence après son arrivée en Camargue avec saint Lazare, sainte Marthe et les saintes Marie ; au-dessus se voit le rocher sur lequel elle se tenait en prières, et tout auprès de ce nid d'aigle une autre brèche de plus de cent mètres de profondeur forme un gouffre mystérieux bien fait pour frapper l'imagination.

Ce lieu désolé, qui semblait terrible, fut choisi par le prieur Michaëlis du couvent de Saint-Maximin pour juger définitivement l'un des plus étranges procès de sorcellerie que l'histoire

du règne de Louis XIII ait eu à enregistrer et dont la première partie s'était déroulée dans l'église de son monastère.

L'accusé, Louis Gaufredy, était prêtre de l'église des Accoules de Marseille et très estimé de son évêque; bien que d'une intelligence remarquable, il croyait aux sorciers et s'attribuait à lui-même le don de séduire toutes les femmes sur lesquelles il avait soufflé.

Une enfant, Madeleine de la Palud, qui n'avait que douze ans, conçut pour lui un violent amour, eut des crises d'épilepsie et vint se réfugier au couvent des Ursulines de Marseille, qui jouissait d'une réputation de sagesse et de mœurs austères.

Gaufredy y vint en qualité de directeur de conscience de Madeleine de la Palud, et aussitôt une folie amoureuse s'empara de toutes les religieuses.

Le scandale fit grand bruit, le moine qui avait fondé le couvent retira l'affaire des mains de l'évêque et conduisit les possédées chez les Dominicains de Saint-Maximin, dont le prieur Michaëlis était inquisiteur de la foi en Provence.

Gaufredy y fut appelé et dut subir la question après avoir été confronté avec les démoniaques; Michaëlis, jugeant que la jeune fille était bien possédée, communiqua l'interrogatoire et les discours prononcés par *Verrine* et *Bézzébut* au président du parlement d'Aix. Ce fut en vain que les capucins, que le clergé de Marseille, que M^{me} Libertat, femme du célèbre ligueur, et que les dames de la ville s'interposèrent en sa faveur, ses bourreaux inhumains le condamnèrent à être brûlé à Aix comme étant coupable de *crime de magie, sorcellerie et autres abominations*, et leur atroce sentence y fut exécutée le 30 avril 1611.

En dehors de cette tragédie, la grotte a conservé le souvenir retentissant des huit papes, des onze rois, des quatre reines et des pèlerins illustres que la renommée de son sanctuaire y attira.

Près de cette même grotte, un chemin escarpé conduit au sommet de la crête du Saint-Pilon, sur laquelle s'élevait autrefois la chapelle qu'Éléonore de Bergues et son fils le cardinal de Bouillon avaient enrichie de marbres précieux, et de ce point culmi-

nant s'étend un nouveau panorama qui réunit à lui seul toutes les merveilles pittoresques de la Provence : aux quatre points de l'horizon se déroule, dans un vaste hémicycle, un décor différent formé soit par des gouffres béants, soit par des collines et de vastes forêts ; tandis que dans l'un d'eux s'étagent des montagnes qui se perdent dans l'azur du ciel, dans un autre, les îles d'Hyères, sous l'éblouissante lumière dorée du soleil, prennent les tons les plus enchanteurs.

LA CHAÎNE DES MAURES - SAINT-TROPEZ SAINT-MAXIME - SAINT-AYGULFF

D'Hyères à Saint-Raphaël s'étend, sur une longueur de soixante kilomètres, la chaîne des Maures avec sa parure de pins, de chênes-lièges, de châtaigniers que le temps a mieux respectés que les incendies, et qui se différencie du reste de la Provence par sa végétation et sa flore particulière.

D'un aspect grandiose avec ses escarpements qui s'engendrent successivement en révélant des déchirures de roches et de sinueux cours d'eau, cette chaîne de montagnes, sur laquelle les Sarrasins établirent leur forteresse, est aujourd'hui le but de nombreuses excursions, car de son imposant décor surgissent çà et là, entourés d'une sombre verdure, des roches semblables à de gigantesques donjons, des bourgs moyenâgeux, et du pied de l'Ermitage de Notre-Dame-des-Anges que fonda la sœur de saint Maximin, ainsi que du sommet de la Sauvette, l'ensemble des régions qui se succèdent au loin produit un spectacle plein d'harmonie lorsque la dégradation de la lumière unifie ses anfractuosités et ses escarpements pour les confondre avec la Méditerranée.

En quittant Hyères-les-Palmiers, la route qui conduit à Saint-Raphaël se déroule d'abord dans un paysage enchanteur, formé de jardins et de champs de roses, pour laisser entrevoir la rade dans toute sa splendeur, avant d'atteindre les mines de plomb argentifères de la Londe-les-Maures, puis, en laissant apercevoir la pointe de l'Argentière et le château de Léoube, pénètre dans les Maures, franchit le Bataillier et débouche au pied de la colline sur laquelle s'étage Bormes.

Bâtie dans un site admirable, à l'entrée de la forêt du Dom, cette petite ville est sillonnée de rues étroites, coupées de poternes et de voûtes, qui s'arc-boutent pour gravir la montée de Belle-Vue et atteindre les ruines du château que les seigneurs de Foz firent construire aux XII^e et XIII^e siècles pour surveiller la rade au milieu de laquelle se dresse l'écueil de la Fourmigue, les îles du Levant et de Port-Cros.

Cette curieuse bourgade, dont les places sont ombragées par des mimosas, est un centre d'excursions qui mène dans le site pittoresque et grandiose où est juchée, à quatre cent quinze mètres d'altitude, près des ruines du château de la Mole et d'une pierre à sacrifices, la chartreuse de la Verne.

Les crêtes étagées des hautes montagnes qui l'entourent, en se silhouettant sur l'horizon, forment un décor magnifique aux restes de ce monastère qui fut fondé en 1170 et détruit en 1793.

Précédée d'une porte monumentale, une cour spacieuse renferme diverses parties des anciens bâtiments claustraux, des ruines de la chapelle romane qui datait de leur fondation, ainsi que d'anciennes colonnes et des chapiteaux qui servent aujourd'hui de bancs de pierre aux visiteurs; plus loin, l'ancien observatoire des Chartreux permet de découvrir les îles d'Hyères et les montagnes de Toulon.

Une descente en lacets mène de là au petit port de pêche de Lavandou, qui s'étend paresseusement sur une plage de sable fin, que le compositeur Ernest Reyer mit en honneur.

Au delà de cette plage, la chaîne des Maures se rapproche de la mer pour y plonger ses derniers contreforts, et la route, après avoir déroulé son ruban argenté le long de la côte, s'arrête à la belle plage de sable de Cavalaire, qui occupe l'emplacement d'*Alconis*, puis contourne le cap Nègre, traverse des bois de pins, surplombe la vallée et redescend non loin des ruines du château de Cavalaire, pour de là gagner la station estivale et hivernale de la Croix-de-Cavalaire, qui s'élève à l'endroit où, suivant une tradition, la croix serait apparue à Constantin.

Une étroite vallée dans laquelle des torrents se déversent

entre des rochers conduit à travers bois au haut du promontoire sur lequel est perchée la ville de Gassin, dont la vieille église domine Grimaud, Saint-Maxime, le golfe de Saint-Tropez, le cap et la baie de Cavalaire, les îles de Bagueau, de Port-Cros et du Levant.

Au pied de ce village, sillonnant le panorama, le chemin se continue dans un paysage tout provençal au milieu d'une plaine sablonneuse parsemée de tamaris et de pins parasols, qui inclinent leurs tiges tourmentées par la violence du mistral, pour atteindre la ville dans laquelle saint Tropez subit le martyre au 11^e siècle.

Érigée sur l'emplacement de la cité *Athenopolis* de Pomponius Méla, la cité actuelle remplace celle que Guillaume I^{er}, comte de Provence, fit bâtir au x^e siècle, après avoir chassé les Sarrasins, et a été fortifiée par Raphaël Garezzio avec l'aide des vingt et une familles génoises que Charles d'Anjou y avait appelées pour réparer les désastres que ses luttes avec Charles de Duras y avaient accumulés.

Quelques vieux quartiers ainsi que les deux tours fortifiées qui encadrent le port donnent une note pittoresque à ce chef-lieu de canton, qui célèbre chaque année, les 16, 17 et 18 mai, la fête de la Bravade en souvenir de l'héroïsme de ses marins qui, à eux seuls, repoussèrent une flotte de vingt galères espagnoles qui voulait s'emparer de la ville en 1637.

Une église ornée de superbes boiseries, la porte de la chapelle de la Miséricorde, l'ancienne maison des Corsaires et l'hôtel du bailli de Suffren représentent l'art des xvii^e et xviii^e siècles dans cette localité qui est dominée par une citadelle du xvii^e.

Autour de Saint-Tropez rayonnent de jolies promenades; en lui faisant face, la station balnéaire de Saint-Maxime étale sa plage de sable au pied de collines boisées, et de ses terrasses la vue perçoit des montagnes sur lesquelles paraît s'appuyer un coin du ciel.

Plus loin, Saint-Aygulff se blottit parmi les pins et les eucalyptus, et le paysage sous l'éclat de la lumière prend de multiples nuances.

DRAGUIGNAN

Draguignan, qui fut en 1535 l'une des cinq premières sénéschaussées de la Provence, doit son titre de chef-lieu à l'impossibilité où l'on s'est trouvé en 1797 de placer un préfet civil à côté d'un préfet maritime; petite ville de 9.000 habitants, aux rues étroites et montueuses égayées par la profusion des eaux et des ombrages, elle doit son renom actuel aux nombreuses excursions dont elle est le centre.

Carrefour de passage, son accueil est amical avec ses célèbres allées d'Azémar, ombragées par six rangées de platanes centenaires.

Ses boulevards et le canal dérivé de la Nartuby qui arrose ses jardins la dispensent de grandioses monuments, aussi en dehors de la tour carrée de l'Horloge, qui fut érigée au sommet de la roche calcaire sur laquelle est bâtie la ville du moyen âge, de la porte Aiguière, qui conduit dans la rue de la Juiverie, de la maison Renaissance de la reine Jeanne et de l'église des Augustins, ne renferme-t-elle que des bâtisses modernes dépourvues d'intérêt.

Cependant dans cette cité que les sanglants combats entre *Sabreurs* et *Canivets* désolèrent au xvii^e siècle, une bibliothèque renommée pour ses manuscrits du moyen âge et ses incunables recèle l'histoire glorieuse de son passé, et, dans le musée, des œuvres, riches de savoir et de méthodes, signées de J. Parrocel, Mignard, Drouais, Gigoux, Houdon, sont fécondes en enseignements.

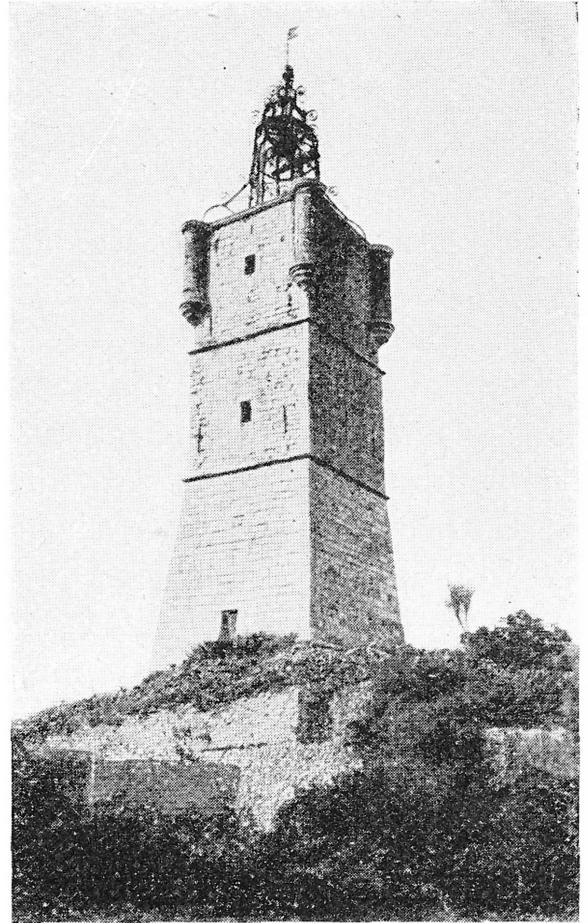
Autour de cette ville rayonnent de pittoresques excursions :

voici d'abord, sur un tertre, un superbe dolmen connu sous le nom de *Pierre de la Fée*, qui repose à l'abri d'arbres séculaires; plus loin, les eaux des sources de la Foux qui sillonnent la vallée, et, juché sur une haute colline, le camp de la Tuilière qui permet d'embrasser le panorama que forment le mont Agel, l'Esterel, les Maures et la Sainte-Baume.

Puis ce sont encore les gorges de Pennafort avec leurs parois et leur lit de porphyre, et, dans un valon boisé, l'abbaye du Thoronet qui fut transportée de Notre-Dame-de-Florièyes en 1140, sur une terre que Bérenger, comte de Provence, avait donnée aux religieux de Cîteaux, et dont le monastère et l'église nous relie au passé par d'indestructibles liens : chef-d'œuvre de l'art monastique de l'école romane de Provence, l'abbatiale présente une nef, flanquée

de bas côtés, qui élève au-dessus de sévères piliers une admirable voûte, et dont l'abside et les quatre absidioles qui la flanquent sont précédées d'un semblant de transept.

Un cloître percé de fenêtres romanes et des constructions d'une grande sobriété et d'un caractère strictement monacal entourent l'église en achevant de nous renseigner sur la valeur des architectes qui les ont élevés, lesquels se sont efforcés de n'y apporter aucune ornementation superflue capable de dissiper l'attention.



DRAGUIGNAN. — La tour de l'Horloge.

GRASSE

De Draguignan à Grasse, la route contourne le Malmont, puis surplombe un bois d'oliveraies et les forêts de l'Esterel pour descendre ensuite dans des sites accidentés en décrivant de nombreux lacets qui, après avoir présenté à chaque détour des aspects nouveaux, se terminent par la féerique vision du parterre de fleurs et des monts qui entourent Grasse.

Bâtie en amphithéâtre sur le versant du Roquevignon dans le bassin de la Mourachone, la vieille ville aux ruelles étroites, tourmentées et tortueuses, coupées d'escaliers, a conservé la physionomie qu'elle avait lorsqu'elle fut reconstruite après les guerres qui la désolèrent au XVIII^e siècle, et, comme autrefois, l'étalage de ses magasins composés de fleurs, de montagnes de fruits, de mandarines, d'oranges et de citrons exhale de délicieux parfums.

Siège d'un évêché fondé par Bertrand d'Aix, en 1245, cette cité, qui fit partie du département du Var jusqu'à l'annexion du comté de Nice, renferme encore l'église qui fut choisie comme siège cathédral.

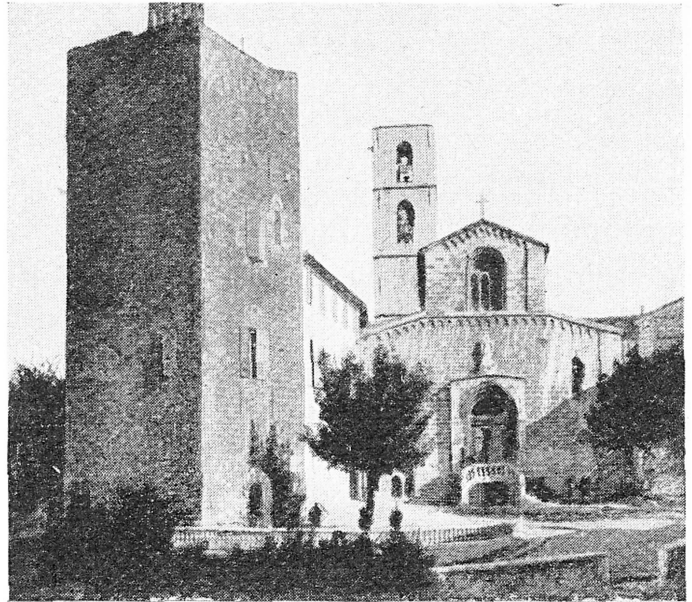
Bâtie au XI^e siècle dans le style roman de transition, puis remaniée à la suite des dévastations que lui causèrent les guerres religieuses, cet édifice, dans lequel en 1330 l'antipape Nicolas V vint faire amende honorable, la corde au col, « pour abjurer les gauches opinions qu'il avait eues, et abdiquer le souverain pontificat », est d'un aspect lourd avec ses murailles de 2 mètres d'épaisseur, décorées d'une simple corniche.

Un perron de dix marches, attribué à Vauban, précède le

portail et, à l'intérieur, deux cryptes creusées dans le roc au-dessus l'une de l'autre servent de lieu de sépulture.

A côté de cet intéressant monument s'élèvent l'ancien palais épiscopal converti en hôtel de ville, et une tour romane du *xⁱ^e* siècle sur laquelle a été apposée une inscription en l'honneur du poète Bellaud de la Bellaudière, né à Grasse en 1532, et mort en cette ville en 1588.

Plus près des nouveaux quartiers et de leurs somptueuses villas est le musée Fragonard, qui réunit les œuvres célèbres de ce peintre, qui vit le jour à Grasse au *xviii^e* siècle.



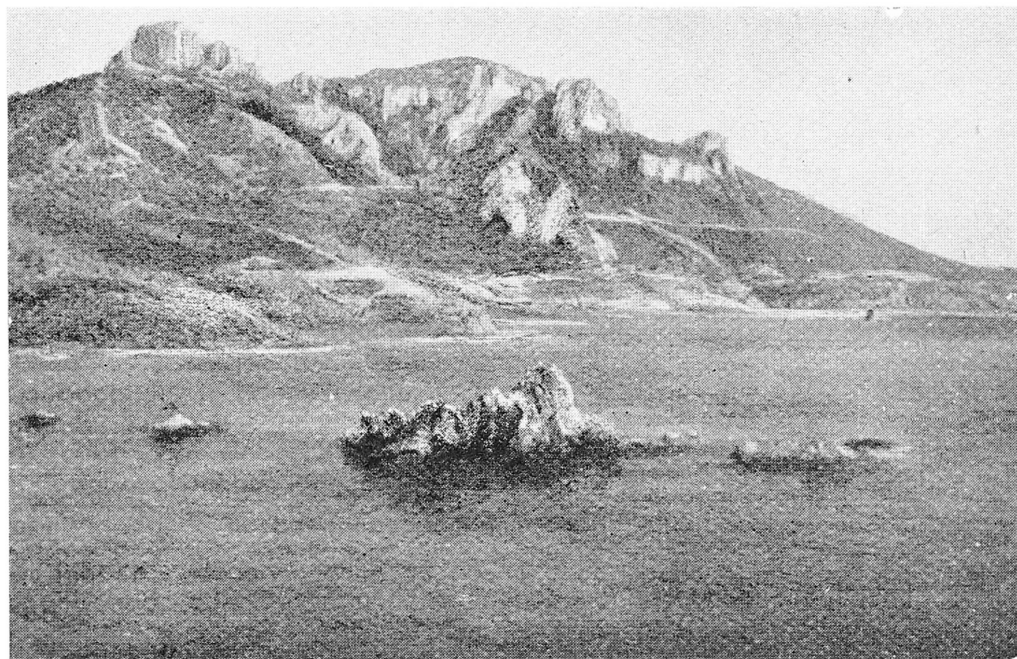
GRASSE.
La cathédrale du *xⁱ^e* siècle.

De la promenade du cours, la vue s'étend jusqu'à la mer, puis en traversant des paysages agréables, ponctués de villages perchés au haut des montagnes, des routes conduisent soit à la forêt de Roquevignon, d'où l'on découvre la ville et le golfe de la Napoule, soit au haut du plateau sur lequel Napoléon vint se reposer à son retour de l'île d'Elbe, soit encore sur la cime de la colline boisée de la Marbrière, qui domine un grandiose panorama.

Non moins intéressantes sont les excursions aux gorges que les eaux du Loup ont creusées en se précipitant à travers un dédale de rochers; à Dozol, à Mons, et au tunnel naturel de Roquetaillade.

L'ESTEREL - FRÉJUS - SAINT-RAPHAËL BOULOURIS - AGAY

Séparé de la chaîne des Maures par l'Argens, qui coule dans la plaine alluviale de Fréjus, l'admirable massif de l'Esterel dresse fièrement ses roches de porphyre rouge, découpées en



L'île d'Or aux environs d'Agay.

gorges sauvages, avant de les plonger dans le bleu profond de la Méditerranée pour former des archipels, des îlots, des écueils et donner, à leurs parages une vigueur de relief et de couleur saisissants.

Sur leurs flancs abrupts, parmi les lauriers-roses et les eucalyptus, s'ouvrent l'échancrure de la rade d'Agay et le golfe de Fréjus, que dominent au sud les escarpements entre lesquels s'abrite celui de Saint-Tropez.

Plus loin, les hauts promontoires du cap Roux rougeoient au soleil, d'autres encore élancent vers le ciel leurs pics aigus, tandis

que dans la sérénité d'une vallée et d'un doux paysage apparaît la ville de Fréjus, qui fut le *Forum Julii*, « Marché de Jules », des Romains, le Toulon de César, dont le port abrita en l'an 31 avant



FRÉJUS. — Ruines de l'aqueduc romain.

J.-C. les 300 galères capturées par Octave à la bataille d'Actium, et qui est aujourd'hui séparée de la mer par une plaine d'alluvions de 2 kilomètres dues aux apports de l'Argens et du Reyran.

Centre d'aviation maritime, elle semble dormir au milieu des ruines qu'abritent des restes de l'immense ceinture de murailles qui l'encerclaient autrefois; on y voit encore la fameuse porte d'Orée ou de l'Aure, des gradins et des galeries voûtées d'amphithéâtre, des vestiges de therme et d'un théâtre romain, et neuf arcades hautes de 12 m. 40, du colossal aqueduc qui se

développait sur un parcours de 50 kilomètres pour amener à Fréjus les eaux de la Siagne.

Construit en pierres de petit appareil sans ornements, il était, suivant les inégalités du sol, souterrain lorsqu'il traversait des collines rocheuses ou aérien et supporté par une ou deux arcades dans les vallées.

Siège d'un évêché dont l'un des titulaires fut Jacques Deuze, de Cahors, qui devint pape en 1300 sous le nom de Jean XXII, Fréjus possède une cathédrale, élevée à la fin du XI^e siècle, dont le portail principal, érigé en 1530, offre un grand intérêt pour l'imagerie Renaissance qui décore ses vantaux, en représentant : le Mariage de la Vierge, l'Annonciation, la Naissance du Christ et le Couronnement de sa Mère.

De superbes stalles, richement sculptées aux XVI^e et XVIII^e siècles, meublent l'intérieur de cet édifice, qu'un porche sépare d'un baptistère du VII^e formé d'une salle octogonale, dont les quatre pans coupés sont munis d'absidioles flanquées de colonnes de granit provenant, ainsi que leurs chapiteaux corinthiens en marbre blanc, d'un édifice antique.

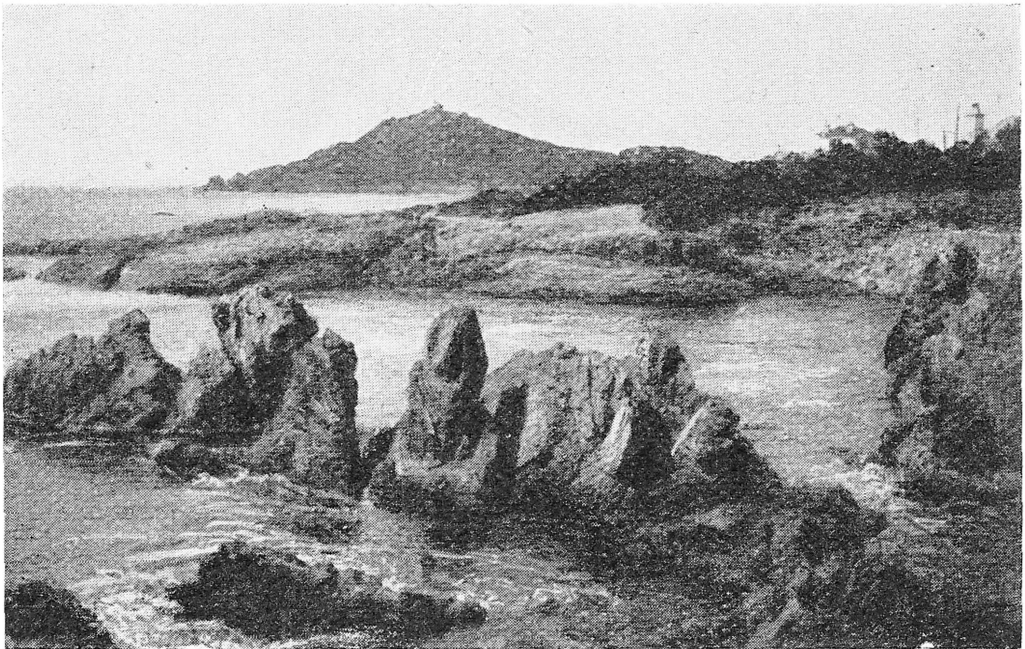
Un cloître du XIII^e siècle, dont les arcades sont soutenues par de délicates colonnettes accouplées, complète ce superbe ensemble.

Une autre église, du style ogival, dédiée à saint François de Paule, s'élève près de l'antique porte des Gaules; mais la cité qui donna le jour à l'abbé Sieyès et qui reçut deux fois Napoléon et le pape Pie VII n'est plus qu'une triste bourgade.

La petite ville de Saint-Raphaël, qui avait été choisie en 1814 pour l'embarquement de Napoléon, des généraux Bertrand, Drouot, Cambronne et des quatre cents hommes de la Vieille Garde qui accompagnaient l'Empereur à l'île d'Elbe, est devenue le port du Golfe; au modeste hameau qu'elle était en 1799, lorsque avec un grand enthousiasme elle avait accueilli le général Bonaparte qui rentrait de la campagne d'Égypte couvert de lauriers, pour avoir porté la France au comble de la grandeur, a succédé une ville luxueuse qui s'étend le long d'un rivage bordé

par la séduisante route de la Corniche-d'Or ou de l'Esterel, laquelle se déroule dans une atmosphère légère et lumineuse parmi des coteaux et des roches aux rayonnantes couleurs.

Sous de souriants aspects et dans le plus éblouissant décor, en passant à Boulouris, cette route permet de jeter un coup d'œil sur l'île d'Or avant de pénétrer dans Agay, qui fut le *Portus Agathonis* de l'itinéraire d'Antonin et qui est aujourd'hui le centre d'innombrables excursions sur les monts de l'Esterel.



AGAY. — Calende de la Baumette.

Aux alentours de cette bourgade, la nature étale toutes ses richesses : voici d'abord, dans une harmonie que magnifie une parfaite simplicité, la mer qui s'allonge démesurément devant le phare de la Baumette, à l'abri des rochers qu'elle orne de son écume ; puis, à quelques kilomètres, dans l'étroit défilé du *Mal Infernal*, un torrent qui s'accroche aux écueils pour contourner dans un brusque élan un obstacle infranchissable et rouler dans un dédale de crevasses et d'aspérités aux formes les plus fantastiques.

Plus loin, en gravissant les sentiers qui montent à l'assaut du Grand Pin du cap Roux, au milieu de broussailles et d'escarpements, se blottissent la chapelle et la grotte que saint Honorat



Le rocher du Pigeonnier
dans le défilé du Perthuis.

habita avant de fonder l'abbaye de Lérins, et, en continuant l'ascension du mont, il semble que cette grotte et cette chapelle descendent peu à peu pour se perdre dans un décor grandiose qui s'élargit sans cesse en englobant dans un même panorama Nice.

De l'autre côté, dans la vallée de la Cabre, que des montagnes aux cimes violacées protègent, se voient les vestiges d'un poste romain, et dans le défilé du Perthuis un immense rocher, auquel on a donné le nom *du Pigeonnier*, se dresse verticalement comme une énorme tour de

fortifications gothiques pour mirer son étrange silhouette dans les eaux d'un étang.

Après avoir dépassé le viaduc d'Anthéor et s'être arrêté dans la station hivernale de Troyas pour explorer le mont Vinaigre

qui est le point culminant de l'Esterel, la route, en décrivant de nombreux lacets, se déroule en balcon au-dessus de la mer en formant un ruban d'albâtre entre la draperie de verdure des collines d'alentour et le bleu de la Méditerranée, puis se précipite en une descente rapide pour aboutir d'abord à la plage de Théoul-sur-Mer et parvenir, en suivant des sinuosités pittoresques, à la fantastique *roche des Pendus* qui précède un vallon au bout duquel étincellent les sables blonds de la vaste plage de la Napoule.

CANNES - ILE SAINTE-MARGUERITE

Sur le golfe de la Napoule en vue des îles de Lérins et des superbes rochers de l'Esterel, Cannes, la rivale de Nice, étend sa plage et ses villas de la Bocca à la pointe de la Croisette sur une longueur de plus de six kilomètres.

Par son heureuse situation, cette ville qui, dès le x^e siècle, dépendait des abbés de Lérins et que la grande peste de 1584 ravagea complètement, est aujourd'hui l'une des plus fastueuses de la Méditerranée, grâce à son délicieux climat et à ses magnifiques promenades ornées de fontaines jaillissantes.

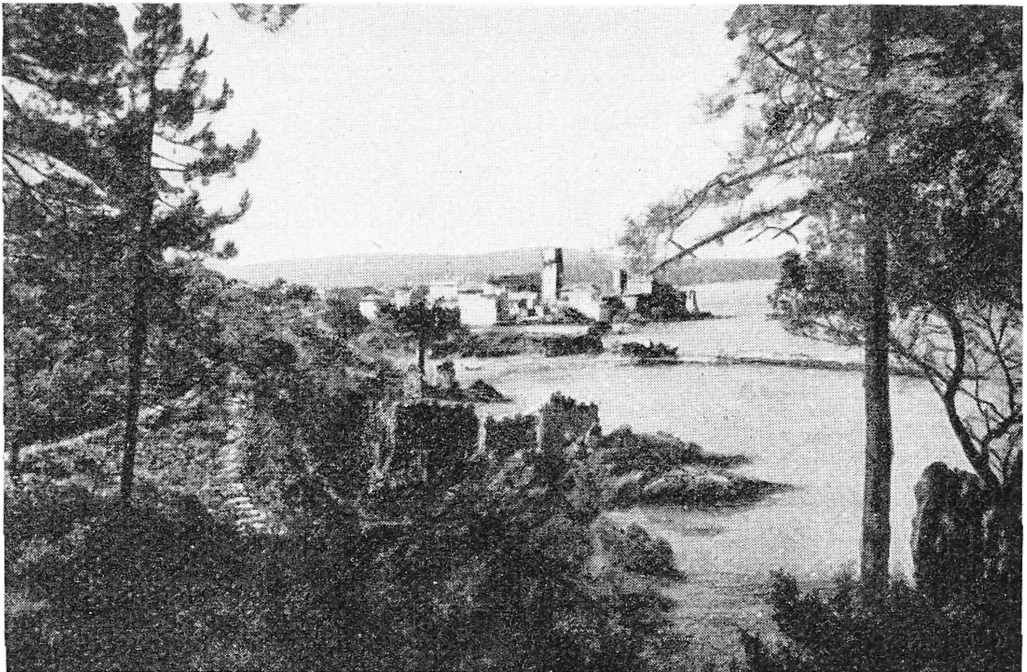
Entourée de véritables jardins miraculeux, la cité nouvelle détache la blancheur immaculée de ses maisons et de ses terrasses sur le bleu de la mer, tandis que sur la colline, parmi les maisons de la vieille ville, s'élèvent la tour qu'Adalbert II, abbé de Lérins, fit commencer en 1070, et l'église Notre-Dame-de-l'Espérance que les habitants firent ériger au xvi^e siècle pour servir de guide aux navires qui passaient au loin.

De la plate-forme de la tour du mont Chevalier se détachent, dans des tons à la fois bleus et roses, le golfe de la Napoule, l'Esterel, la Croisette, le golfe Juan et les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat qui, toutes deux, recèlent d'ineffaçables souvenirs.

Après avoir appartenu aux moines de Lérins, à Bertrand de Grasse et avoir fait retour aux moines, l'île de Sainte-Marguerite fut cédée par ces derniers aux habitants de Cannes moyennant une redevance annuelle de six écus et de deux chapons, puis passa ensuite en 1617 entre les mains de Claude de Lorraine, qui la céda l'année suivante au duc de Guise.

Richelieu s'en empara au nom du roi et la mit en état de défense, mais les Espagnols vinrent l'assiéger, s'en rendirent maîtres et en firent leur centre d'opérations contre les côtes de Provence, jusqu'au jour où l'armée royale les contraignit à l'évacuer.

De cette époque date la forteresse dans laquelle l'Homme au Masque de Fer fut retenu prisonnier avant d'aller finir ses jours à la Bastille.



Vue prise du golfe de la Napoule.

D'après un mémoire publié à Amsterdam en 1745, cet infortuné captif ne serait autre que le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de M^{lle} de La Vallière, qui aurait été incarcéré pour avoir donné un soufflet au dauphin, et que l'on aurait fait passer pour mort.

Dans les anecdotes du siècle de Louis XIV, Voltaire relate que quelques mois après la mort de Mazarin on envoya dans le plus grand secret au château de l'île de Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier qui portait un masque sur son

visage, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier qui lui laissaient la liberté de manger. On avait ordre de le tuer, dit-il, s'il se découvrait, et il ajoute que le marquis de Louvois alla le voir et lui parla debout avec une considération qui tenait du respect; on fournissait souvent à ce prisonnier, qui était un enfant adultérin de la reine et de Mazarin, des habits aussi riches qu'il le désirait; son linge et ses dentelles étaient d'une finesse extraordinaire.

Une autre opinion qui a fait du Masque de Fer un aîné de Louis XIV, a trouvé de nombreux partisans parmi lesquels Michelet : « Si Louis XVI, dit-il dans son *Histoire de France*, répondit à Marie-Antoinette qui l'interrogeait à ce sujet, qu'il n'en savait rien, c'est que, la connaissant bien, il se souciait peu d'envoyer ce secret à Vienne. Très probablement, l'enfant fut un aîné de Louis XIV et sa naissance obscurcissait la question capitale pour eux de savoir si Louis XIV, leur auteur, avait régné légitimement; il est douteux, ajoute-t-il, que si le prisonnier eût été un cadet de Louis XIV, les rois qui lui succédèrent eussent si bien gardé le secret. »

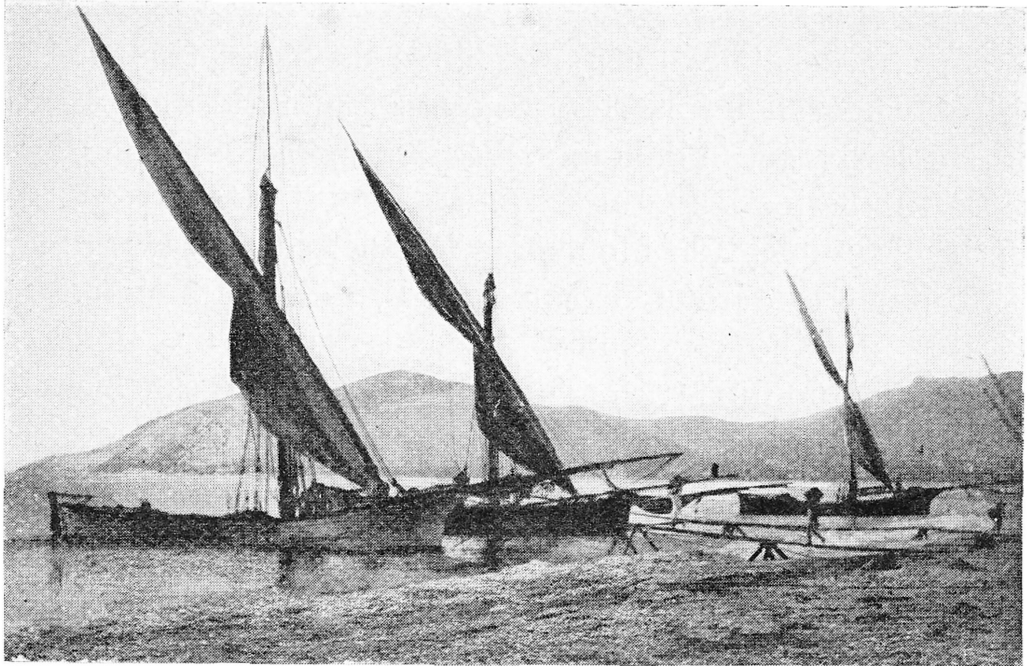
D'autres encore, en s'appuyant sur la lettre originale de la fille du régent, le procès-verbal signé par M^{me} Perronet, le médecin, le chancelier et le roi relatant la naissance d'un second fils « plus gaillard et plus beau que le premier » quatre heures après la naissance de Louis XIV, et sur la transmission d'un secret d'État dans la famille de Bourbon-Orléans répété par le duc d'Angoulême et le duc d'Aumale, persistent à voir dans ce prisonnier le second frère du roi.

En décembre 1873, le maréchal de Mac-Mahon ayant commué en détention perpétuelle la peine de mort prononcée le 10 de ce mois, par le premier Conseil de guerre de la première division militaire, contre François-Achille Bazaine, maréchal de France, celui-ci fut transféré le 26 décembre dans cette forteresse d'où il parvint à s'évader dans la nuit du 9 au 10 août 1874.

Beaucoup plus éloignée du continent est l'île Saint-Honorat dans laquelle ce saint ermite vint fonder un monastère qui

devint un centre de progrès et fut l'objet de la convoitise des pirates Sarrasins.

Pour mettre un terme à leurs incursions et à leurs ravages, en 1088, les moines ajoutèrent une tour de défense aux bâtiments de leur monastère, mais en 1400 une armée de corsaires commandée par Salageri s'en empara et se livra dans l'île à tous les excès jusqu'au jour où toute la noblesse provençale indignée,



Corniche de l'Esterel, vue prise de la Bocca.

suivie d'une armée de manants, vint mettre le siège devant le couvent pour les en chasser.

Au *xvi^e* siècle, les Espagnols s'emparèrent de l'île à plusieurs reprises et, en 1725, François I^{er}, prisonnier de Charles-Quint, y passa la nuit du 21 au 22 juin.

Après avoir subi de nouvelles vicissitudes, le monastère fut sécularisé par le pape en 1788.

En 1791, à la suite du décret de l'Assemblée constituante, l'île fut vendue comme bien national et acquise par M^{lle} de Sainval, qui y fixa sa résidence; à sa mort, elle passa entre les

mains d'autres acquéreurs et aujourd'hui des moines Cisterciens en ont fait une florissante colonie agricole.

Cette île de trois kilomètres de circonférence, qu'une ligne d'écueils protège des vagues de la haute mer, abrite une nouvelle église qui renferme un sarcophage du v^e siècle, orné de la figure du Christ et de celles des apôtres, et la pierre tumulaire de saint Porcaire; un cloître roman, reste de l'ancien monastère, dont les galeries sont voûtées en berceau sur des arcs doubleaux est attenant à l'église.

Son passé de gloire lui ayant laissé de belles traditions, elle montre avec orgueil la forteresse que les moines firent élever en 1088, sur le rivage, en dehors de l'enceinte, et dont le système de défense fut perfectionné aux XII^e et XIV^e siècles.

Véritable modèle de monastère fortifié, ce château, qui pouvait abriter à l'intérieur de son mur d'enceinte les moines et les habitants de l'île aux jours d'émeutes ou d'invasions, était flanqué d'un donjon rectangulaire couronné de mâchicoulis et renfermait tout ce qui était indispensable à la vie de la communauté : des ateliers, une citerne, une boulangerie, un réfectoire, un cloître, une chapelle, des cellules pour les religieux et des salles pour les archives, une bibliothèque pour la copie des textes destinés à transmettre à la postérité les trésors intellectuels du vieux monde disparu.

Mais les barbares et la mer furieuse ont détruit jusqu'aux murs de ces sanctuaires, l'herbe même a recouvert les emplacements des édifices, et des sept chapelles qui étaient situées autrefois sur différents points du rivage il ne reste plus que quelques vestiges épars çà et là, et la grotte marine de Saint-Eleuthère.

A côté de ces pierres et aux deux extrémités de l'île se voient encore d'intéressants modèles *de fours à boulets rouges* construits par le général Bonaparte du 25 janvier au 15 février 1794.

GOLFE JUAN - JUAN-LES-PINS

En traversant le golfe Juan l'on parvient ensuite au centre de la courbe elliptique qui va du cap de la Croisette à la pointe de l'Islette, à l'endroit même où le 1^{er} mars 1815 Napoléon, retour de l'île d'Elbe, aborda, et d'où il lança cette éloquente et vibrante proclamation aux soldats de la Grande Armée, pour leur rappeler les merveilleux exploits qu'ils avaient accomplis :

« Soldats ! nous n'avons pas été vaincus ! deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur...

« Dans mon exil j'ai entendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls...

« Soldats ! venez vous ranger sous le drapeau de votre chef. La victoire marchera au pas de charge : l'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Alors vous pourrez vous vanter de ce que vous avez fait ; vous serez les libérateurs de la patrie.

« Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits. Vous pourrez dire avec orgueil : et moi aussi je faisais partie de cette grande armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte...

« Honte éternelle aux Français criminels dans quelque rang que la fortune les ait fait naître qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie ! »

Une colonne commémore ce grand événement.

Plus loin, Vallauris tourne son activité vers l'art de la céramique, et Juan-les-Pins étend sa jolie plage à l'ombre de pins.

ANTIBES - CAGNES - VENCE

Du centre d'un séduisant paysage formé par la baie de la Salis et l'anse Saint-Roch, Antibes profile sur les collines qui se dessinent au loin sa fière silhouette, que ponctuent le fort carré, bâti au xvii^e siècle sur la cime d'un rocher isolé et la tour romane qui sert de clocher à son église.

Des restes de remparts qui furent construits sous François I^{er} et Henri IV, ainsi que la tour du château des Grimaldi, sont les seuls vestiges du glorieux passé de cette cité qui fut un arsenal maritime sous les Romains, et qui résista à l'armée des Impériaux en 1746, et à l'armée austro-sarde en 1815 : une colonne triomphale, élevée sur l'une des places de la ville, rappelle cette lutte héroïque qui « la sauva de la souillure de la domination étrangère ».

Sous les Romains, si l'on s'en rapporte à une inscription lapidaire encastrée dans les murs de l'Hôtel de Ville, elle aurait eu un théâtre « dans lequel l'enfant Septentrion, âgé de douze ans, parut deux jours, dansa et plut ».

Dans son cadre incomparable, Antibes est devenue aujourd'hui une station hivernale à laquelle les jardins qui l'entourent et la promenade *du boulevard des Fronts-de-Mer*, qui permet de contempler le spectacle féerique que produisent Nice et les cimes des Alpes, ajoutent de nouveaux enchantements.

Dans cette contrée où la nature se pare de tous les attraits, Cagnes dresse ses maisons en amphithéâtre au-dessus d'une vallée que domine le château que les Grimaldi firent construire au xiv^e siècle et décorer par de célèbres artistes italiens.

Aux environs de ce merveilleux Eden, Villeneuve-Loubet s'agrippe aux flancs abrupts d'une colline sous la protection de la tour pentagonale d'un orgueilleux château féodal.

Plus loin Vence, pays des violettes et des figes, occupe l'emplacement de l'antique capitale des *Nerusi* et forme une ville nouvelle à côté de l'ancienne cité, dont les rues, tachetées de soleil et d'ombre, semblent s'enfuir et disparaître pour se grouper autour d'une ancienne cathédrale.

Dédiée à la Nativité de la Vierge, celle-ci était l'une des plus vieilles de la Provence et la plus pauvre du royaume de France.

Suivant une tradition locale, elle avait été érigée à l'époque du paganisme pour servir de Temple à Mars ou à Cybèle; une note jointe au xvii^e siècle aux délibérations du chapitre cathédral affirme qu'en 1675 il existait encore dans la sacristie une niche percée d'un trou pour faire correspondre le mur mitoyen avec le sanctuaire, et que cette niche avait servi pour consulter la fausse divinité et en recevoir les oracles (1).

Composé de cinq nefs, l'intérieur de ce curieux édifice renferme quatre chapelles dont l'une, dédiée à saint Véran, est ornée d'un sarcophage romain qui n'est autre, dit-on, que son tombeau.

Cinquante et une stalles, pour la décoration desquelles Justin ou Jacotin Bellot de Grasse a déployé, de 1455 à 1459, la plus grande fantaisie ornementale pour les animer de personnages plus ou moins grotesques, meublent le chœur de cette ancienne cathédrale qui renferme en outre plusieurs spécimens de mobilier de la Renaissance et un lutrin du xv^e siècle.

Fondé vers 375, cet évêché, qui avait compté parmi ses prélats saint Véran et saint Lambert, le futur pape Paul III, les savants Guillaume Le Blanc, Godeau et l'académicien Surian que d'Alembert appelait « le second Massillon de Provence », fut supprimé en 1790.

Autour de Vence la nature déploie ses plus saisissants con-

(1) Archives des Alpes-Maritimes, G. Chap. de Vence.

trastes; alternant avec des sites montagneux hérissés de ruines, des grottes ouvrent des gouffres sans issues dans les profondeurs de la terre; au loin, de superbes viaducs franchissent la vallée du Malvan, les ravins du Cassan, de Pascaressa, et de vastes prairies bordées de collines et de monts mêlent leur verdoyante parure à l'azur du ciel, tandis que les tours fortifiées qui ont donné leur nom au village de Tourrette-sur-Loup s'agrippent sur des rochers à pic.

Dans leur voisinage se déroulent sur une longueur de dix kilomètres les mystérieuses gorges dans lesquelles les eaux du Loup, en caressant les pierres, ont creusé une entaille formidable qui s'élargit tout à coup pour former des sites ombragés par la hauteur des escarpements qui les entourent.

Un charme inexprimable règne dans toute leur étendue, et la cascade du Pas-de-l'Echelle, ou de Courmes, qui d'une hauteur de quarante mètres tombe en s'éparpillant pour envelopper d'une buée légère les gracieuses arabesques des stalactites, contribue à faire de ces grottes l'une des merveilles de la création.

NICE

Dans l'un des centres de la France les plus riches en aspects imprévus, en paysages variés, tour à tour grandioses et charmants, Nice occupe une situation délicieuse au débouché de la vallée du Paillon sur la baie des Anges, et s'étend nonchalamment sur le bord de la mer au milieu de jardins enchanteurs, depuis le rocher du Château jusqu'au pont de Magnan.

Ancien comptoir phénicien, qui prit à l'époque romaine contre César le parti de Caton et en fut puni par la fondation de Fréjus, cette cité qu'aucune autre n'égalait pour le luxe de ses villas, la beauté de ses parcs, fut longtemps disputée par les comtes de Provence et les princes de Savoie.

Au moyen âge elle vit s'étendre ses libertés municipales et fit alliance avec les Pisans qui la défendirent contre les Génois; puis, en 1388, elle se donna aux princes de Savoie; dès lors s'allumèrent de nombreux conflits : en 1543, les Turcs de Barberousse, avec le concours des forces françaises commandées par le comte d'Enghien, vinrent l'assiéger, et malgré le courage déployé par les habitants et l'héroïsme de Catherine Ségurane elle fut obligée de se rendre.

Les ducs de Savoie la recouvrèrent ensuite, mais, en 1691, Catinat vint investir le château et l'explosion de deux poudrières déterminèrent la radiation de la place.

Aux siècles suivants, celle-ci continua à être disputée par les Français, les Espagnols et les Piémontais, et en 1792 fut conquise par une armée française.

Après avoir fait retour au roi de Sardaigne par le traité de 1814, elle fut annexée définitivement à la France le 24 mars 1860.

Deux agglomérations bien distinctes forment cette cité : la vieille ville, aux rues étroites et pittoresques, aux maisons à arcades qui abritent le monument de Garibaldi en se groupant entre le Paillon et le port Lympia; la ville moderne, aux rues droites bordées de luxueux magasins, de somptueux hôtels et d'élégants cafés, qui s'étend sur la rive droite du Paillon, depuis la vaste baie des Anges jusqu'aux collines du Var et du Cimiez, devant une mer calme et belle, bordée par un vaste réseau de montagnes qu'un graduel affaissement fait ressembler aux gradins d'un immense amphithéâtre.

A part l'ancien palais des Lascaris, reconstruit au xvii^e siècle dans le style des grands palais génois, et la fontaine des Tritons, qui fait face au palais de la Jetée, casino érigé dans le style oriental, Nice ne possède guère que des monuments modernes parmi lesquels les splendides villas encadrées de verdure et de fleurs ne sont pas les moins remarquables.

Centre du mouvement, la vaste place Masséna est bordée, du côté de la mer, par le magnifique jardin du Roi-Albert qu'animent les statues de *la Poésie pastorale* et d'*Ophélie*, du sculpteur E. Peynot, et le monument commémoratif de la réunion de Nice à la France, d'André Allar.

Du côté opposé, le Casino municipal, que prolonge le square dans lequel se dresse la statue du duc de Rivoli, œuvre de Carrier-Belleuse, étend, sur trois mille mètres carrés de superficie, sa luxueuse magnificence, et, non loin de la promenade des Anglais qui, sur un parcours de sept kilomètres, est plantée de palmiers et de lauriers-roses, une croix de marbre commémore l'entrevue qui eut lieu, en 1538, entre le pape Paul III, François I^{er} et Charles-Quint.

La chronique relate le faste de cette rencontre qui fut une resplendissante mêlée de velours et de pierreries.

« Le roi de France y arriva accompagné de la reine Éléonore, sa femme, sœur de l'empereur Charles-Quint, du dauphin Henri, de Charles, duc d'Orléans, et de la jeune Marguerite qui, plus tard, revint à Nice duchesse de Savoie et épouse d'Emmanuel-Phili-

bert; ensuite venant en bon ordre 6.000 Allemands sous la conduite du comte Guillaume de Wurtemberg et 1.600 chevaux, tant hommes d'armes que chevau-légers français, albanais et allemands.

« Les cardinaux, les princes, les gentilshommes que le pape, le roi et l'empereur avaient invités à cette cérémonie cherchèrent tous à se surpasser par la richesse de leurs équipages et la magnificence de leurs habits. »

Une autre colonne corinthienne rappelle les passages du



NICE. — Le palais de la Jetée.

pape Pie VII, en 1809 et 1814, et une église cathédrale, d'un style froid et compassé, bâtie au xvii^e siècle par l'évêque Désiré de Palletis en l'honneur de la vierge martyre sainte Réparate, mise à mort par Dèce à Césarée de Palestine, et dont le corps, placé dans une nacelle de bois rugueux fleurie de mousse, guidée par une colombe, aborda un soir d'automne de l'année 250 au rivage de la baie des Anges, remplace la cathédrale que l'évêque Jérôme d'Arsagis avait fait élever par l'architecte Amédée Besten en 1531.

A côté d'autres églises du xvii^e siècle n'offrant que peu d'intérêt, le musée Masséna ou du vieux Nice évoque dans le palais Rivoli la vie du valeureux maréchal, qui fut prince d'Essling,

et renferme des tableaux de Louis et Antoine Bréa, des pièces d'orfèvrerie Renaissance, un tryptique représentant la Vierge de Miséricorde, qui date du xv^e siècle, ainsi que de nombreuses vues de Nice et des environs.

De superbes promenades mènent sur des collines enchantées dont les pentes s'allongent paresseusement vers la mer et dont les perspectives s'étendent jusqu'aux extrémités visibles de la Méditerranée.

Aux environs, Cimiez, qui fut capitale de la province des Alpes Maritimes sous les Romains, conserve encore quelques restes de ses arènes qui pouvaient contenir jusqu'à six mille spectateurs, et près du monastère, que les moines firent reconstruire à la fin du xvi^e siècle pour remplacer celui que Barberousse détruisit en 1543, deux gigantesques chênes verts, ayant chacun trois mètres de circonférence, abritent une croix tréflée qui est surmontée depuis 1477 du séraphin qui apparut crucifié à saint François d'Assise.

Faisant face à Cimiez, l'Observatoire du mont Gros, construit par Charles Garnier dans un superbe parc de quarante hectares, élève son grand équatorial, sorte d'immense bâtisse carrée en pierres de la Turbie recouverte d'une coupole d'acier demi-sphérique de vingt-quatre mètres de diamètre pesant quatre vingt-quinze mille kilos, sur la crête qui, à trois cent soixante-douze mètres d'altitude, couronne le mont.

TOUËT-SUR-VAR - BEUIL PUGET-THÉNIERS - ENTREVAUX

De Nice à Puget-Théniers et à Entrevaux, le chemin traverse les pittoresques vallées du Var, de la Tinée et de la Vésubie, bordées de montagnes escarpées, couronnées de hameaux, et s'engage dans d'étroits défilés, pénètre dans des gorges abruptes et gagne le bourg étrange de Touët-sur-Var dont les ruelles couvertes et les vieilles masures se blottissent autour d'une curieuse église bâtie sur un torrent qui se précipite sous une arche qui soutient la nef.

En longeant ensuite les gorges du Cians, la route traverse des tunnels creusés dans le roc avant de se dérouler dans les prairies qui entourent Beuil.

De fondation romaine, comté et fief des Grimaldi jusqu'au xvi^e siècle, cette bourgade, qui avait été dotée d'une coutume particulière qui fut appliquée sur une grande partie du territoire jusqu'à la promulgation du Code civil, a vu naître les deux frères Garnier dont l'un, Joseph, fut aussi estimé pour la droiture de son caractère que pour sa science d'économiste.

Non loin de Beuil, le mont Mounier symbolise d'abord sauvagement la désolation en isolant des hauteurs voisines sa muraille verticale grise et polie, pour offrir ensuite du haut de son sommet un merveilleux spectacle, qui dans une symphonie de nuances variées enveloppe la chaîne des Alpes Maritimes, le Viso, la Corse, l'île d'Elbe, le rocher de Caprera et les côtes d'Italie.

Près de cette montagne, Rigaud-le-Cians dessert les gorges du Cians dont le galbe des roches rouges présente la plus bizarre et la plus fantastique beauté en détachant çà et là, sur le ciel, des guirlandes d'une luxuriante végétation.

A quelques kilomètres, sur les deux rives de la Roudoule, entre la sortie de ce torrent des gorges et son confluent avec le Var, Puget-Théniers, que les chevaliers du Temple dotèrent d'une église romane, est aujourd'hui un centre alpin qui dessert, au débouché de la route des Alpes, la cité moyenâgeuse d'Entrevaux.

Bâtie sur la rive gauche du Var, cette bourgade aux rues étroites, tourmentées et tortueuses, dont les maisons rapprochées laissent à peine s'infiltrer la lumière du jour, a conservé la physionomie qu'elle avait au XVIII^e siècle ainsi que les défenses perfectionnées qui lui permirent de résister avec succès aux envahisseurs.

Entourée par de larges fossés creusés dans le lit du Var, cette localité, dans laquelle trois portes précédées de pont-levis donnent accès, était en outre protégée par la tour crénelée du clocher de son église, dont l'un des côtés est adhérent aux remparts, et par une orgueilleuse et puissante citadelle qui, semblable à l'aire d'un vautour, est juchée au sommet d'une aiguille rocheuse pour explorer la vallée du Var, les merveilleuses gorges de Daluis et le réseau de routes qui côtoie çà et là des précipices, franchit des cours d'eau, s'enfonce dans des tunnels pour déployer ensuite son ruban au milieu de schistes de couleurs rouge et verte.

VILLEFRANCHE - BEAULIEU - MONACO MONTE-CARLO

A l'est de Nice, Villefranche éparpille ses rues étroites à escaliers abrités par des voûtes obscures, sur les flancs d'une colline qui encadre une superbe rade de deux kilomètres de longueur, large d'un kilomètre, et dont la profondeur et la vaste étendue de trois cent quarante-six hectares permettent d'abriter l'escadre de la Méditerranée.

Fondée par Charles II d'Anjou, comte de Provence et roi de Sicile, cette ville, qui a conservé la tour octogonale de ses anciens remparts et sa citadelle du xvii^e siècle, est reliée à celle de Beaulieu-sur-Mer, dont les villas se blottissent au milieu de jardins, sur des collines peuplées d'oliviers, pour descendre ensuite au bord du rivage et former un décor magique qui se déroule en une magnifique promenade jusqu'au village de pêcheurs de Saint-Jean-Cap-Ferrat situé au centre de la presqu'île, entre la pointe de la Formica et l'extrémité du cap.

Plus loin, la petite commune du Cap-d'Ail sépare Beaulieu de la principauté de Monaco, dont la capitale est fièrement campée sur un rocher qui se rattache au continent et aux pentes escarpées de la Tête-de-Chien par une bande de terre sur laquelle a été bâtie la Condamine.

Juchée sur un rocher, d'une largeur moyenne de trois cents mètres et coupé à pic, qui s'avance à huit cents mètres en mer pour embrasser la rade semi-circulaire de l'ancien port d'Hercule, cette principauté fut en butte à la convoitise des Goths, des Lombards et des Sarrasins qui la saccagèrent tour à tour jusqu'au

jour où, les en ayant chassés, un Grimaldi en reçut l'investiture.

Deux siècles après, la république de Gênes, étant parvenue au comble de sa puissance, s'en fit donner l'inféodation par l'empereur Frédéric I^{er} et fit élever une forteresse sur le rocher. Dès lors, les deux chefs des factions Guelfes et Gibelins, les Grimaldi et les Spinola, se la disputèrent, et Nicolas Spinola, Gibelin, voyant qu'il ne pourrait tirer aucun profit de la dotation qu'il avait reçue du roi Charles II, vendit à Ribella Grimaldi, sur la place de Saint-Luc à Gênes, ses droits sur cette principauté pour la somme de deux mille deux cents florins d'or, le 9 juillet 1308.

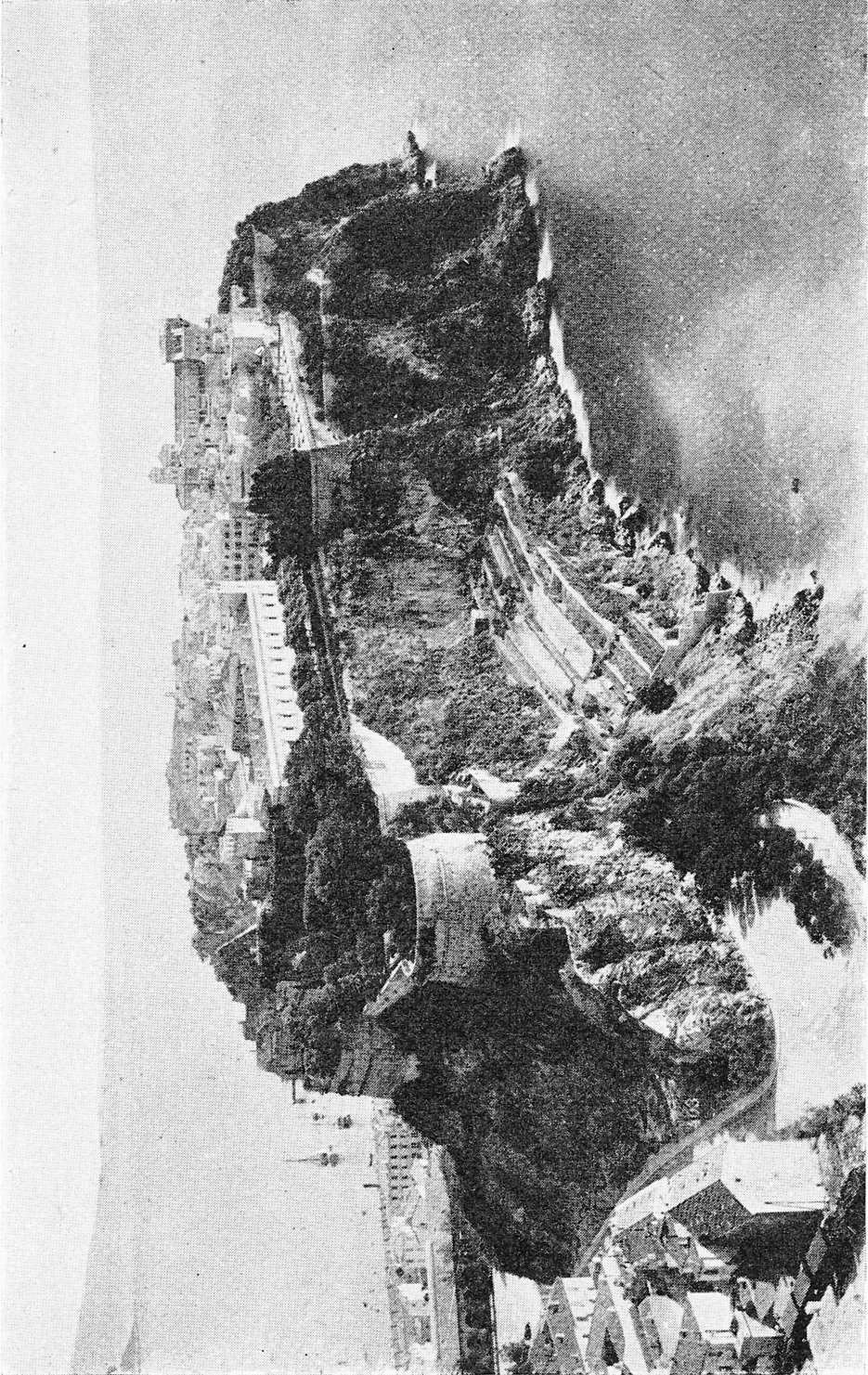
A sa mort, celle-ci resta à ses descendants qui s'y rendirent complètement indépendants, agrandirent les remparts et y mirent une forte artillerie; malheureusement en 1505, au moment même où le peuple de Gênes se révoltait contre les nobles qui avaient appelé l'étranger pour bannir de la ville les familles aristocratiques, Jean II Grimaldi, seigneur de Monaco, fut assassiné par son frère Lucien, et celui-ci prêta ensuite sa flottille aux proscrits qui s'étaient réfugiés dans sa principauté, pour piller les navires de commerce génois.

Pour mettre un terme à ces actes de brigandage, une flotte importante quitta le port de Gênes et vint assiéger la garnison monégasque.

Après s'être défendue héroïquement pendant cent deux jours, celle-ci était sur le point de capituler, lorsque le duc de Savoie et le capitaine français Yves d'Allègre vinrent à son secours et forcèrent les Génois à se retirer.

Quinze ans après ce fait mémorable, un terrible drame de famille ensanglanta le palais: Lucien Grimaldi y fut assassiné par Bartholomé Doria, son neveu, qui fit traîner sur le grand escalier son cadavre percé de trente-deux blessures.

Son frère Augustin Grimaldi, évêque de Grasse, lui succéda, et reconnut la suzeraineté de Charles-Quint, mais, en 1604, les rois d'Espagne, après avoir protégé la principauté, profitèrent de la révolte des habitants et du meurtre de Henri I^{er} pour s'y établir en maîtres sous la minorité de son successeur Honoré III.



MONACO.

Pour mettre fin à leur tutelle, celui-ci conclut un traité secret avec Richelieu, en 1641, fit surprendre la garnison espagnole pendant la nuit et l'expulsa; le traité de Péronne reconnut ensuite le protectorat de la France.

En 1715, Antoine I^{er}, n'ayant pas d'enfant mâle, donna sa fille aînée en mariage à Jacques-François-Léonor Guyon de Matignon, à la condition qu'il prendrait le nom et les armes des Grimaldi; puis, en 1792, dès que l'armée française eut passé le Var, les trois communes de la principauté demandèrent à être annexées à la France, et l'année suivante un décret du 14 février les réunissait au département des Alpes-Maritimes.

Par le traité de 1814, les Matignon-Grimaldi en recouvrèrent la souveraineté, et en 1815 le protectorat fut transféré à la Sardaigne.

Le despotisme d'Honoré V et de son successeur Florestan I^{er} fut cause de la révolte que les habitants de Menton et de Roquebrune fomentèrent en 1848, et du rachat de ces deux fiefs par Napoléon III en 1861, lors de l'annexion du comté de Nice.

Depuis 1922 le prince Louis II a succédé au savant océanographe qu'était le prince Albert I^{er}, à qui la principauté est redevable de sa prospérité actuelle

Resserrée entre ses remparts, la place du Palais rappelle les luttes héroïques avec ses seize canons en bronze donnés par Louis XIV au prince de Monaco, ses boulets, et sa vaste esplanade près de laquelle a été élevé le monument offert au prince Albert I^{er} par les membres de la colonie étrangère.

Tout auprès se déploie la grande façade du palais que domine une tour couronnée de créneaux.

Dans cette immense construction que les xvi^e et xvii^e siècles se sont plu à parer de leur faste, un escalier de marbre blanc à double rampe conduit à une galerie à arcades décorée de fresques au xvii^e siècle par Orazio Ferrari, et de là dans différents salons où sont réunies des œuvres de Largillière, d'Hyacinthe Rigaud, de Van der Meulen, du Giorgione, de Philippe de Champaigne,

de Mignard, et de nombreux artistes qui ont illustré le règne de Louis XIV.

Siège d'un évêché, la ville est dotée d'une cathédrale moderne, romano-byzantine, qui abrite une *Pietà* de Louis Bréa, ainsi qu'un tableau du même auteur représentant, en dix-huit compartiments, la légende sacrée de saint Nicolas et dont la composition dénote une grande érudition.

Enfin, au point le plus élevé du rocher se dresse le remarquable



MONACO. — Le palais du prince et le monument offert à Albert I^{er}.

musée océanographique surmonté d'un aigle et d'un albatros.

De merveilleux jardins tressent à tous ces édifices une couronne de verdure et de fleurs, qui contraste avec les flancs abrupts du rocher.

Sur le vallon de Sainte-Dévote, qui lui fait face, Monte-Carlo déploie le luxe de ses parterres de fleurs et de ses palmiers.

Bâtie sur la terrasse rocheuse du Spélugues, au pied de l'Agel, cette station hivernale est surtout renommée pour ses fêtes somptueuses, artistiques et sportives, et pour son casino qui est le rendez-vous des joueurs du monde entier.

Œuvre de Charles Garnier, la façade sud domine les terrasses en élevant au-dessus de trois arcades encadrées de mosaïques deux élégants campaniles à trente-huit mètres de hauteur avec balcons en saillie et encorbellement sur les quatre faces.

Construite par Schmidt, la façade nord sur laquelle s'ouvre l'entrée principale se continue vers l'est en formant quatre parties.

Une magnifique salle de théâtre et des salles de jeux réunissent dans leur décoration les plus grands noms de la statuaire et de la peinture moderne, et contribuent, avec la disposition des merveilleux jardins, à la gloire de cette station hivernale.

Aux environs, des lauriers-roses, des jasmins, des orangers, des mimosas se fondent en une senteur divine que le vent en courant sur la plaine emporte au loin, vers Beausoleil et vers le village de la Turbie, qui a vu naître l'empereur Pertinax, le cardinal Vincent Lauro, et qui fut désigné pour limite entre la Gaule Cisalpine et la Gaule Transalpine.

ROQUEBRUNE - MENTON

De la Turbie, une route accidentée se déroule en de nombreux lacets dans le plus magique décor, passe dans le bourg de Roquebrune, dont les rues voûtées escaladent le flanc d'une colline dominée par les ruines du château et du donjon des Lascaris, avant d'atteindre la riante et verdoyante plaine dans laquelle s'éparpillent les villas et les somptueux hôtels de Menton, derrière lesquels de hautes montagnes semblent flamboyer sous la lumière aveuglante du soleil, pour imprégner à cette station hivernale un délicieux climat.

Située au fond d'un golfe coupé en deux sections par un promontoire, et qui s'arrondit des falaises de la Mortola à la pointe du cap Martin, Menton se compose d'une ville ancienne qui se teinte d'une nuance d'italianisme et dont les étroites ruelles voûtées, qui partent du port pour aboutir à l'ancien château, conservent encore leur caractère énigmatique, et d'une ville moderne qui se développe dans la plaine, pour y étaler la magnificence et le luxe de ses quartiers, de la Condamine et de la Madone jusqu'à la péninsule du cap Martin, dans un décor grandiose qui donne la sensation de la clarté et de l'espace.

Tracés au centre de la ville d'hiver, les jardins enchanteurs du Careï, à l'extrémité desquels aboutit la route de la Corniche, forment un éblouissant décor et une magnifique promenade avec leurs plantes tropicales et leurs bosquets fleuris qui exhalent de délicieux parfums.

Au centre de cet Éden s'élève le monument commémoratif

de la réunion de Menton à la France, par Denys Puech, et un peu plus loin les cavaliers Oiseleurs du statuaire Lanceray animent ces jardins, auxquels vient encore s'ajouter la promenade du Midi qui longe la mer en se continuant jusqu'au port.

Une jetée longue de 600 mètres s'en détache en portant à son extrémité un phare qui permet d'admirer l'ensemble de la ville dans la splendeur d'un paysage baigné par la féerie des couleurs du jour qui se joue sur la Méditerranée, avant d'aller embrasser le cirque de hautes montagnes qui la protègent des vents glacés et du mistral.

Dans la partie la plus animée de la cité moderne, en face de l'Hôtel de Ville, un square abrite la vivante figure de J. Laurenti, ancien maire bienfaiteur de Menton, du statuaire Bernstamm.

Dans la vieille ville, la rue Bréa s'enorgueillit d'avoir vu naître l'infortuné général que les insurgés fusillèrent à Paris le 24 juin 1848, et d'avoir abrité en 1796 le général Bonaparte pendant la campagne d'Italie, et le pape Pie VII en 1814.

Avec ses dehors italiens, cette partie de la cité a conservé un charme et un attrait que n'ont pas encore altérés les embellissements; l'étrangeté et le pittoresque s'y coudoient dans un décor qui se renouvelle à chaque pas : voici la montée des Logettes qui passe sous une ancienne porte de la ville, puis l'étroite rue Longue qu'accompagnent des rues transversales dont les curieuses maisons sont reliées par des voûtes sur lesquelles s'étagent d'autres demeures; la porte fortifiée Saint-Julien et la terrasse sur laquelle s'élève l'église Saint-Michel qu'Honoré II fit reconstruire en 1619, dans le style jésuite italien, pour abriter une croix processionnelle dont la hampe, formée d'une lance turque, avait été prise, en 1571, par Henri I^{er} de Monaco à la bataille de Lépante.

Voici encore un chemin taillé dans le roc qui conduit au vieux cimetière, dont les quatre gradins superposés correspondant à

une religion différente occupent l'emplacement de l'ancien château féodal, et des jardins dont les murailles sont voilées de lierre.

Au loin, d'immenses roches rouges, en se heurtant et se déchirant dans un tragique enchevêtrement, contribuent par leur grandeur sauvage au prestige de cette merveilleuse contrée à laquelle les vallées, les montagnes et les gorges imprègnent leur terreur et leur charme.

LANGUEDOC

Pays auréolé de mystère et de beauté sauvage, cette ancienne province de France, dont la capitale était Toulouse, est remarquablement favorisée par la nature; bornée au nord par l'Auvergne, le Rouergue, le Quercy, le Forez; à l'est par le cours inférieur du Rhône; au sud par la Méditerranée et le Roussillon; à l'ouest par le Comminges, le pays de Rivière-Verdun, le Conserans et le pays de Foix, son vaste territoire, sur lequel sont réunis les plus saisissants contrastes, comprend le groupe des Cévennes et ceux du Bas et du Haut-Languedoc : voici d'abord dans le premier de ces groupements le bizarre amoncellement que forment les roches primitives du Vivarais, que recouvrent en grande partie des coulées volcaniques, et la chaîne schisteuse des Cévennes dont les roches se heurtent et se déchirent pour dessiner une puissante ligne de relief qui se prolonge au nord-est jusqu'à la vallée du Rhône.

Sur le versant occidental de ce même groupe s'élèvent les hauts plateaux du Massif central, les granits du Gévaudan et les arides solitudes des causses dans le calcaire desquels le Tarn a taillé son magnifique cañon.

Formé de plaines alluvionnaires et de collines tertiaires, le Bas-Languedoc aligne le long du golfe du Lion ses deux départements viticoles de l'Hérault et de l'Aude, que sillonne une grande ligne de navigation intérieure, tandis que le groupe du Haut-Languedoc, qui forme les deux départements de la Haute-Garonne et du Tarn, réunit de hautes et basses montagnes, des

sites superbes ou gracieux, des plaines fertiles ou monotones arrosées par les flots transparents de la Garonne.

Jusqu'à l'époque romaine, les Ibères ou Aquitains, les Ligures et les Gaulois occupèrent ce territoire, et lorsque 125 ans avant J.-C. César conçut le projet d'appuyer sa grandeur sur la victoire, ses légions en commencèrent la conquête.

En moins de cinq années leur domination s'étendit jusqu'à la Garonne : Toulouse reçut une garnison romaine en qualité de ville alliée et, pour veiller sur les nouveaux sujets, les Romains fondèrent la colonie de Narbonne, *Narbo Martius*.

Sa position près de l'embouchure de l'Aude en fit bientôt la rivale de Marseille, mais quelque temps après elle eut à souffrir de l'invasion des Cimbres, des Teutons et de la guerre civile qui avait éclaté entre les partisans de César et ceux de Pompée.

Après la mort de César, le traité de Brindes l'attribua à Octave, avec tout l'Occident, et celui-ci après l'avoir pacifié en confia l'administration au Sénat.

La langue, les lois, les arts de Rome prennent alors possession de la Gaule, mais aussi la vie romaine avec ses plaisirs sensuels et son goût pour les spectacles sanglants.

Vers le milieu du II^e siècle de notre ère, quelques prêtres de l'église de Smyrne vinrent y prêcher l'Évangile, et en l'an 250 Paul, Trophime et Sernin partirent de Rome pour aller s'établir à Narbonne, Arles, Toulouse, mais les persécutions arrêtaient leurs travaux : Sernin fut livré à la rage d'un taureau furieux.

En 407, le déluge de la barbarie se répandit dans la Gaule méridionale, saccagea les monuments et noya dans ses flots tous les vestiges de la civilisation et les grands souvenirs de l'antiquité; en 461, la ville de Narbonne tomba au pouvoir des Visigoths.

Clovis, les ayant vaincus à Vouillé près de Poitiers, en 507, démembra leur royaume et le réduisit à la région comprise entre Carcassonne et le Rhône; mais ils en fondèrent un nouveau qu'ils appelèrent Gothie ou Septimanie, et s'y maintinrent jusqu'au commencement du VIII^e siècle.

A cette même époque, les Maures ou Sarrasins d'Espagne s'emparèrent successivement de Narbonne, Carcassonne, Nîmes, mais, en 732, Charles Martel se couvre de gloire à Poitiers en sauvant la France de leur invasion et les force à abandonner la Septimanie.

Sous le nom de duché d'Aquitaine, Charlemagne en fit un royaume pour le donner à son fils Louis, en 778; mais, au x^e siècle, les vrais maîtres de ce pays sont Raymond, comte de Toulouse; Bernard, marquis de Septimanie; Rainulf, duc d'Aquitaine; toutefois, l'autorité des comtes de Toulouse prédomine et, en 1093, Raymond de Saint-Gilles réunit dans sa main tous les anciens États de sa famille, avant de prendre la croix pour aller fonder en Terre Sainte le comté de Tripoli.

Un siècle après, Raymond V, comte de Toulouse, en léguant à son fils des domaines agrandis et une autorité souveraine à Toulouse, Cahors, Agen, Nîmes et Agde, en fait l'un des plus puissants feudataires du royaume, mais en 1209 la croisade contre les hérétiques Ariens, Manichéens, Vaudois, Patarins, Bons-Hommes, auxquels les chroniqueurs ont donné le nom d'Albigeois, en causant la ruine de cette belle contrée de la France et la chute de sa remarquable civilisation, va détruire cette souveraineté si péniblement établie.

Le pape Innocent III fut l'instigateur de cette terrible et atroce immolation : Raymond VI, comte de Toulouse, ayant été sommé par le légat Pierre de Castelnau, au nom du Souverain Pontife, de procéder à l'extermination des hérétiques de ses domaines, s'y étant refusé, fut excommunié, et Pierre de Castelnau ayant été assassiné à Saint-Gilles-de-Provence le 15 janvier 1208, le pape, pour la troisième fois, pressa Philippe Auguste et les barons du Nord de la France de faire peser sur le comte de Toulouse « le poids de la puissance royale, de le chasser de ses châteaux et de ses villes, d'en exterminer les habitants et de leur substituer des catholiques ».

Pour engager le roi à envahir les terres du comte de Toulouse, Arnaud, abbé de Cîteaux, et les religieux de son ordre, ayant

reçu leurs pouvoirs de Rome, prêchèrent dans tout le royaume contre les hérétiques Albigeois et publièrent les indulgences que le pape y avait attachées.

Cependant Philippe-Auguste s'en tint à l'écart, mais sur les instances du Souverain Pontife, le 3 février 1209, il nomme Simon de Montfort capitaine général de l'armée qui prend part à cette croisade.

Sous la conduite de l'abbé de Cîteaux et des seigneurs du Nord, celle-ci, forte de 200.000 hommes dépourvus de scrupules, et composée de nobles, de paysans, de vilains, de bourgeois d'Auvergne, de Bourgogne, de Limousin et de tous pays, descend la vallée du Rhône, attaque le château de Chasseneuil-en-Agenais, qui se rend par capitulation, fait brûler vifs plusieurs hérétiques, tant hommes que femmes, qui s'y trouvent et qui refusent de se convertir, puis assiège Béziers qu'elle détruit de fond en comble après avoir égorgé tous les habitants au nom de Celui qui a mis sur la terre la vie, la paix et l'amour.

A Carcassonne, 400 prisonniers sont brûlés, 50 sont pendus et, après la prise de cette ville, l'abbé de Cîteaux offre les domaines qu'on venait de conquérir au duc de Bourgogne, puis aux comtes de Nevers et de Saint-Paul, mais ceux-ci refusent de prendre ce bien taché de sang, tandis que Simon de Montfort, qui avait été l'exécuteur farouche de cette croisade, n'hésite pas à les accepter.

Plus tard, il en fait la cession au roi Louis VIII et, en 1229, un traité conclu entre saint Louis et Raymond VII, héritier des anciens comtes de Toulouse, confirme cette cession; toutefois, le comté ne fut définitivement réuni à la couronne de France que sous le règne de Philippe le Hardi, en 1271; ce territoire, qui jusque-là avait porté différents noms, prit alors celui de Languedoc, c'est-à-dire le nom d'un pays de langue romane où on dit *oc* pour *oui*, par opposition à la *langue d'oïl* qui désignait le nord et le centre de la France jusqu'à la Loire.

Mais à la suite de cette croisade, le concile de Narbonne en 1227 ayant prescrit aux évêques d'instituer dans chaque

paroisse des témoins synodaux chargés de rechercher les hérétiques, en 1232 le pape Grégoire IX investit les Dominicains de tout l'office de l'inquisition et leur conféra à cet effet des pouvoirs extraordinaires qu'ils exercèrent avec une inflexible et terrible rigueur à Toulouse, Carcassonne, et dans tout le Languedoc.

Toutefois, malgré leurs persécutions, dans de nombreuses villes de cette province s'élèvent des couvents et des monastères destinés à rénover les études théologiques; les universités de Toulouse et de Montpellier forment de savants juristes, et l'école provençale d'architecture, qui, au *xiii^e* siècle, avait doté Toulouse de la basilique romane de Saint-Sernin, et Saint-Gilles d'une remarquable collégiale, abandonne les méthodes anciennes pour adopter un nouveau système d'équilibre, dont les éléments principaux sont la voûte d'ogive et l'arc-boutant qui permet de rejeter à l'extérieur les poussées des voûtes pour les transmettre à des contreforts, et le style ogival y fait son apparition.

A son avènement, Louis IX travaille à la pacification de ce malheureux pays en envoyant des clercs enquêteurs chargés d'informer et de réparer les dommages causés, et organise le Languedoc en province française; puis en 1271, après la mort d'Alphonse de Poitiers, Philippe III le Hardi envahit le comté de Foix et retient prisonnier Rogér-Bernard jusqu'au jour où ce dernier lui promet de lui céder une partie de ses terres.

A son tour, Philippe le Bel s'occupe d'agrandir ses domaines, il acquiert la terre de Montpellier qui appartenait à l'évêque de Maguelonne et en 1302 fonde les États de Languedoc.

A cette même époque, l'hérésie albigeoise est agonisante, mais le tribunal de l'inquisition redouble de rigueurs; Philippe le Bel, cédant aux instances de ses sujets, lutte avec Boniface en envoyant Jean de Picquigny, vidame d'Amiens, Richard Neveu, archidiacre de Lisieux, et Gilles de Remi pour enquêter sur les faits des moines inquisiteurs.

Ces derniers ayant été convaincus d'abus de pouvoir, il fut décidé en 1304 que désormais des commissaires royaux visi-

teraient les prisons inquisitoriales et que les juges spéciaux ne pourraient plus siéger sans être assistés par les évêques du pays.

Cette satisfaction incomplète ne put faire oublier les longues souffrances que subissaient des malheureux égarés ou innocents auxquels il était défendu aux avocats, aux notaires, de prêter leur ministère; à la femme et au fils de faire une déposition en faveur de l'époux et du père, et les frères mineurs de Saint-François ayant à leur tête le célèbre moine Bernard Délicieux créent un mouvement populaire qui brise d'abord le mur de Carcassonne et poursuit partout les Frères Prêcheurs.

En 1305, le pape Jean XXII le fait arrêter et charge Jean de Comminges, archevêque de Toulouse, et les évêques de Pamiers et de Saint-Paul de le juger pour avoir excité les habitants de Carcassonne contre les inquisiteurs et avoir protégé les hérétiques.

Ceux-ci le déclarent coupable et le dégradent des ordres sacrés sur le marché de Carcassonne, le 8 décembre 1319, en présence de plusieurs abbés, de seigneurs, des officiers royaux et d'une grande foule de peuple, puis le font enfermer dans le mur étroit de la prison de Carcassonne pour y faire pénitence dans les fers au pain et à l'eau.

Deux ans après l'arrestation de Bernard Délicieux, les richesses des Templiers ayant tenté l'avidité de Philippe le Bel et du pape Clément V, la suppression de leur ordre est décidée et les sénéchaux et baillis de la province reçoivent l'ordre de les arrêter dans la nuit du 12 au 13 octobre 1307.

Les chevaliers surpris n'ont ni le temps de résister, ni celui de se concerter : 93 sont arrêtés dans la sénéchaussée de Beaucaire.

La torture leur arrache des aveux : 5 sont interrogés à Carcassonne, 33 de la sénéchaussée de Nîmes, détenus au château d'Alais, sont interrogés séparément sur les crimes qu'on leur impute; frère Bernard de Salgues, commandeur de Saint-Gilles, est le premier exposé à la torture : il avoue qu'il a assisté plusieurs fois aux chapitres provinciaux des Templiers tenus à Montpellier, et que dans un de ces chapitres qui étaient assemblés

pendant la nuit suivant l'usage, on y exposa *un chef ou une tête* et qu'aussitôt le diable apparut sous la figure d'un chat; que cette tête parlait aux uns et aux autres et qu'elle avait promis aux frères assemblés de leur donner une bonne moisson avec la possession de tous les biens temporels; il ajouta qu'il avait adoré cette tête avec tous les autres Templiers; que dans l'instant plusieurs démons parurent sous la figure de femmes dont chacun abusa à son gré, mais qu'il ne fut pas du nombre; que cette tête répondait à toutes les questions du maître de l'Ordre qui était présent.

Raymond Segueri, prêtre, nia avoir jamais vu ni idole ni diable. Plusieurs autres le nièrent comme lui. Frère Bertrand de Silva, commandeur du Pui, confessa avoir vu l'idole, le diable en forme de chat et les démons sous la figure de femmes; qu'il avait adoré le chat avec les autres frères et que celui-ci, dans le temps qu'on l'adorait, répondait à toutes les questions qu'on lui faisait: d'autres dirent que cette tête qu'on adorait était une tête d'homme ou de femme... Ayant été livrés au bras séculier, ils furent brûlés vifs sans qu'aucun voulût avouer les crimes dont ils étaient accusés; ils protestèrent au contraire de leur innocence et que ce n'était que par la crainte et la rigueur de la torture qu'ils s'étaient d'abord avoués coupables, tous soutinrent le feu avec une confiance incroyable et le roi s'appropriâ tout ce qui pouvait leur être dû avant et après leur détention (1).

Le pape prononça ensuite au concile de Vienne la dissolution de l'Ordre dans toute la chrétienté.

Peu après, ce même roi chassait du Languedoc les Juifs qui jusque-là y avaient joui d'une prospérité relative et confisquait leurs biens; à leur tour, en 1320, des bandes armées composées de bergers, de paysans et de gens de toutes conditions, s'organisent et sous le nom de Pastoureaux ravagent le pays et tuent tous les Juifs qu'ils rencontrent pour s'emparer de leurs richesses :

(1) DOM VAISSETTE, *Histoire du Languedoc*.

« Comme ils continuaient de courir sus aux Juifs, ceux-ci qui fuyaient devant eux pour éviter de tomber entre leurs mains, se rendent au nombre de 500 au château royal de Verdun sur la Garonne, au diocèse de Toulouse, et demandent un asile au gouverneur de cette forteresse qui les reçoit volontiers et les met dans une tour fort élevée : mais rien ne put arrêter la fureur des Pastoureaux qui les assiégèrent aussitôt dans cette tour et pressèrent extrêmement le siège.

Les assiégés se défendirent de leur côté avec beaucoup de vivacité; et après avoir jeté sur leurs ennemis toutes les pierres et les poutres qu'ils avaient pu ramasser, ils leur jetèrent leurs propres enfants.

Enfin, les Pastoureaux ayant assemblé une grande quantité de bois et ayant mis le feu à la porte de la tour, les Juifs, que la fumée incommodait beaucoup, voyant qu'il n'y avait aucun salut à espérer, prirent alors la résolution extrême de se tuer plutôt les uns les autres, que périr par les mains des Pastoureaux, et chargèrent le plus fort d'entre eux de leur couper la gorge (1)...

En ce même temps, le peuple du Languedoc accusa les lépreux d'avoir conçu le projet d'empoisonner les puits, les fontaines, les rivières, et se jeta sur eux pour les traîner au bûcher sans attendre les ordres du roi.

Vers le milieu du XIII^e siècle, la littérature et la poésie y prirent un nouvel essor, et les troubadours, qui s'étaient tus depuis que la croisade des Albigeois avait noyé dans le sang la civilisation de la langue d'oc, créèrent de nouveau une littérature nationale qui conserve sa couleur locale en s'inspirant des idées religieuses et des idées chevaleresques : les chants énergiques et passionnés électrisèrent tous les cœurs.

Sous ce ciel enchanteur, Toulouse redevient un centre d'art et de poésie; ses capitouls encouragent les lettres et la musique.

Des cours d'amour, sortes de tribunaux composés des femmes

(1) DOM VAISSETTE, *Histoire du Languedoc*.

les plus illustres par leur naissance et leur esprit, rendent des arrêts dans les matières de galanterie, de politesse et de savoir, d'après les trente et un articles d'un code qui reproduit fidèlement les mœurs légères de cette époque lorsqu'ils déclarent :

Qui ne sait celer (1) ne sait aimer.

Amour divulgué est rarement de durée.

L'amour doit toujours croître ou diminuer.

Toute personne qui aime pâlit à l'aspect de l'objet aimé.

N'a pas de saveur ce que l'amant prend de force à l'autre amant.

Du soupçon ou de la jalousie qui en dérive croît l'affection d'amour.

Rien n'empêche qu'une femme soit aimée par deux hommes et un homme par deux femmes.

La mort de l'un des amants oblige le survivant à garder la viduité pendant deux ans.

L'année 1337 marqua le début de la funeste guerre de Cent ans qui ruina une partie de cette riche contrée; après le traité de Brétigny, les Grandes Compagnies qui s'étaient accrues d'une foule d'aventuriers, de soldats indisciplinés et de pillards, s'organisèrent et vinrent la dévaster.

Sous Charles V, le duc de Berry, gouverneur de la province, y souleva une insurrection par sa tyrannie et ses rapines, et le roi se vit obligé de le révoquer; mais à la mort de Charles V, il s'empara du Languedoc et de l'Aquitaine pour les gouverner au nom de son neveu qui n'avait que douze ans, et réprima avec une cruauté extrême la révolte des paysans qui, sous le nom de *Truchins*, s'étaient organisés en bandes armées pour résister aux soldats et aux nobles qui les dépouillaient.

A la suite de cette cruelle répression, un moine, Jean de Grandseve, ému de la misère publique, sollicita et obtint de Charles VI la révocation du duc de Berry, mais, en 1392, la démence du roi

(1) Tenir secrets ses sentiments.

permit à celui-ci de rentrer à nouveau dans le Languedoc et de le pressurer jusqu'à sa mort, survenue en 1416.

A dater du règne de Louis XI, le gouvernement de la province fut confié aux princes de la maison de Bourbon qui le possédèrent jusqu'à la trahison du Connétable, puis il passa aux mains du célèbre Anne de Montmorency.

En 1560, le grand mouvement religieux en faveur de la Réforme pénétra dans cette province où le souvenir des Albigeois entretenait contre l'Église romaine de profondes rancunes.

Les moines Cordeliers et les Augustins acceptèrent ces nouvelles opinions, et en des sermons les propagèrent dans les classes lettrées de la société, dans les châteaux de la noblesse, dans les cloîtres, dans la bourgeoisie et dans le peuple.

En avril 1560, des troubles éclatèrent à Nîmes et s'étendirent dans toute la province; Blaise de Montluc les réprima avec une cruauté inouïe et les luttes s'y continuèrent entre catholiques et protestants jusqu'à l'Édit de pacification d'Amboise, en 1563; mais la guerre religieuse s'y ralluma en 1567 et ne prit fin qu'après le traité de paix de Saint-Germain, qui accordait aux Calvinistes le libre exercice de leur culte dans deux villes par province, et dans celles où il était établi.

Sous la Ligue, le Languedoc se divisa en deux partis politiques, mais après l'abjuration de Henri IV ce pays, qui avait été si longtemps dévasté par les guerres civiles, se releva de ses ruines.

Malheureusement, dès que Louis XIV eut conçu le projet de révoquer l'Édit de Nantes, les persécutions reprirent avec plus de force : en 1670, le Parlement de Toulouse fut supprimé en partie ainsi que les libertés que Richelieu et Mazarin avaient laissées aux réformés, puis des régiments de dragons y furent envoyés avec ordre de loger le plus grand nombre d'officiers et de soldats chez les Calvinistes, en leur permettant, si ces derniers ne voulaient pas se convertir, de s'y conduire avec la plus grande violence.

La rigueur avec laquelle furent ensuite appliquées les mesures

résultant de la révocation de l'Édit de Nantes incite, en 1702, les Cévenols calvinistes à prendre les armes pour reconquérir leur liberté; afin de se reconnaître entre eux, les insurgés recouvrent leurs vêtements d'une chemise blanche, ce qui leur permet aussi d'échapper plus facilement en retirant cet uniforme improvisé, qui leur a fait donner le nom de *Camisards*.

Dans cette province aux passions violentes, les persécutions, un instant ralenties sous la régence, reprennent avec une nouvelle vigueur sous Louis XV; en 1762, les magistrats de Toulouse font expier sur la roue le protestant Calas accusé d'avoir tué son fils qui voulait, disait-on, se faire catholique, et qui, en réalité, s'était suicidé.

Avec la Révolution les idées de tolérance triomphent, mais les haines religieuses se réveillent à nouveau en 1815 et nulle part ailleurs les excès de la *Terreur blanche* ne sont aussi cruels, ni aussi persistants.

Toutefois malgré les haines dont furent tour à tour victimes les catholiques, les protestants et les juifs, la seconde moitié des xvii^e et xviii^e siècles y fut une époque de grande prospérité pour les sciences, les arts et le commerce : Toulouse réorganise son collège du *Gai Savoir* qui devient ensuite l'Académie des Jeux Floraux; l'université de Montpellier produit d'éminents docteurs, et l'école de sculpture languedocienne qui, dès la fin du xiv^e, avait su réaliser de superbes oppositions d'ombres et de lumières dans les admirables figures idéalisées qui ornent le jubé de la cathédrale d'Albi, et qui avait déployé à l'époque de la Renaissance une fécondité d'invention, accuse une ampleur et une simplicité de formes qui contribuent à sa renommée.

Enfin, dans le milieu du xvii^e siècle, l'ingénieur Riquet soumet à Colbert un projet qui a pour but de doter le Languedoc d'un remarquable canal qui donnera une puissante impulsion à son commerce.

En dehors de cet illustre ingénieur, cette province a donné naissance aux troubadours Guillaume de Puylaurens, qui raconta dans sa chronique l'histoire de la guerre contre les Albigeois,

Pierre Vidal et Pierre Raymond; à Clément IV, au chancelier Nogaret, qui arrêta le pape Boniface VIII, à Urbain V, aux chefs des Camisards : Roland et Cavalier, à Montcalm, qui aurait sauvé le Canada si Louis XV ne l'eût lâchement abandonné, au chevalier d'Assas, au fabuliste Florian, à Cujas, l'un des grands juristes du xvi^e siècle, à Olivier de Serres, qui fut le père de l'agriculture française, au cardinal ministre de Fleury, aux Bénédictins Dom Vaissette et Claude de Vic, auteurs impartiaux de l'histoire du Languedoc, aux frères Montgolfier, inventeurs des aérostats, au navigateur La Pérouse, à Fabre d'Églantine, au consul Cambacérès, à Las Cases, auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, et aux peintres François de Troy, Sébastien Bourdon, Natoire, Joseph Vernet, Sigalon.

Mais si les artisans de cette contrée n'ont pu, à cause de toutes les persécutions dont elle a été victime et par suite de l'exode qui en est résulté, créer et nous léguer un mobilier régionaliste d'une esthétique particulière, personnifiant des mœurs sédentaires répondant aux besoins locaux, les habitants de la plaine ont conservé leur caractère expansif et bruyant : à la moindre occasion, il y a bruit et mouvement.

Toutefois, tandis que ceux-ci se passionnent pour les courses de taureaux, les farandoles et les concours de poésie, ceux des montagnes des Cévennes et du Gévaudan, d'un caractère plus grave et plus sérieux, ont conservé avec leurs anciennes coutumes leurs goûts pour la danse rythmée *de la bourrée*, qui est comme une réminiscence lointaine des danses guerrières des vieux Celtes.

TOURNON

Sur la rive droite du Rhône, Tournon forme l'un des plus magnifiques tableaux de la descente du fleuve en élevant sur les contreforts d'une colline deux tours couleur de rouille, qui semblent bâties de fer pour avoir pu résister aux différents sièges mémorables que l'antique cité eut à soutenir aux cours des siècles.

Très pittoresquement située dans une opulente vallée, elle s'allonge au pied de collines rocheuses qui portent des vignes en terrasse, et deux ponts suspendus la relie à la célèbre bourgade de Tain-l'Ermitage, qui produit les crus les plus renommés des côtes du Rhône.

Avec son vieux château bâti sur un rocher que baigne le fleuve, ses restes de remparts et son ancienne collégiale des ^{xiv}^e, ^{xv}^e et ^{xvii}^e siècles, elle porte l'empreinte de cette robuste contrée qui fut tour à tour dévastée par les guerres féodales, les guerres monarchiques et les guerres révolutionnaires.

Siège d'un fief important de la famille seigneuriale de Tournon, dont l'un des membres devint cardinal-archevêque, et protégea les lettres en y fondant en 1542 un célèbre collège, dont les bâtiments sont occupés aujourd'hui par le lycée, cette ville, qui s'enorgueillit d'avoir abrité une imprimerie dès la découverte de Gutenberg, a conservé son caractère de cité universitaire.

Les vins blancs mousseux de Saint-Peray, de Guilherand, ceux de Saint-Jean

Que Tournon récolte aux flancs de son vieux mont

et les vins rouges de Cornas, de Mauves, de Saint-Joseph contribuent en outre à en faire un centre viticole important.

A 2 kilomètres de ses remparts, sur une crête calcaire de 200 mètres d'altitude, qui s'avance en promontoire entre la plaine du Rhône et la vallée du Miélan, se dressent les ruines imposantes d'un château qui fut détruit en 1623, après avoir été le berceau de la famille des barons de Crussol d'Uzès, et au nord, dans la ville industrielle d'Annonay une pyramide rappelle qu'en 1783 les frères Montgolfier firent la première expérience de leur « machine aérostatique » au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

PRIVAS

Non loin de Tournon, Privas étage de modestes maisons en amphithéâtre sur une colline qui domine la rive gauche de l'Ouvèze, et aucun monument digne d'intérêt n'égaie cette humble préfecture qui reflète l'histoire de la France, avec ses joies et ses douleurs, ses ères de tranquillité et ses périodes troublées.

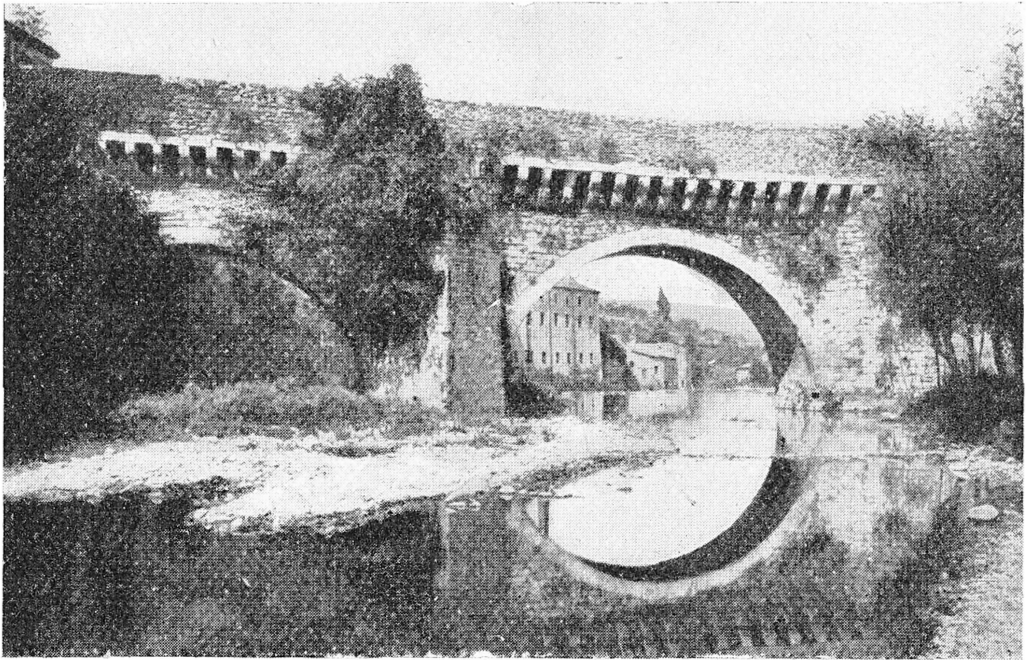
Après avoir été choisie pour être le chef-lieu des Boutières et une place forte du Vivarais, elle devint sous Charles IX et Henri III l'un des boulevards de la Réforme. L'armée royale l'assiégea à plusieurs reprises, et en 1629 Louis XIII et Richelieu, s'en étant rendus maîtres, chassèrent ses habitants et la firent démolir, mais, quelques années après, ceux-ci furent autorisés à reconstruire leurs logis et à se livrer à l'exploitation des mines de fer qui se trouvaient dans la vallée.

En franchissant le ruisseau de l'Ouvèze sur un pont construit sous Louis XIII, l'on parvient dans la plaine du Lac où se voit encore le logis dans lequel ce monarque établit son quartier général lorsqu'il vint assiéger la ville, et l'ancien château d'Entrevaux que Richelieu habita à cette même époque.

Sur le sol tourmenté qui les environne, le bois Laville étend un superbe tapis de verdure; et dans le ravin de Masolan, la fontaine de Boulègue jaillit à intervalles irréguliers, accompagnée d'une légende qui lui attribue le pouvoir d'annoncer une guerre prochaine chaque fois que ses eaux apparaissent.

Rayonnent encore autour de cette préfecture l'ancienne ville féodale du Pouzin, qui déploie son activité industrielle en trai-

tant des minerais; au nord de la grande route d'Aubenas, le donjon majestueux et les tours qui flanquaient l'enceinte du château de Boulogne, que la puissante famille des Poitiers, comtes de Valentinois et de Diois, avait fait édifier et qui fut



PRIVAS. — Pont construit sous Louis XIII.

vendu comme bien national à l'époque de la Révolution et démoli en partie.

Rochemaure avec son enceinte crénelée qui la relie à un château construit sur la crête d'une montagne que domine un dyke basaltique, et qui représente, dans cette contrée, les vieilles demeures féodales où les seigneurs d'autrefois et les hauts barons menaient une vie aventureuse.

VIVIERS

Au sud-est, près de la rive droite du Rhône, une agglomération de curieuses rues escarpées, en escaladant un rocher, forme un piédestal pittoresque au clocher de l'église cathédrale de la vieille cité épiscopale de Viviers, tandis que le long de la grande route s'allonge la ville moderne.

Ancienne place de guerre des Helviens, cette antique cité fut sous la dépendance de leur capitale *Alba Augusta*.

En l'an 420, les Vandales s'en étant emparés y semèrent la terreur et la ruine, l'évêque Antonius, qui gouvernait le diocèse, résolut alors de transférer à Viviers son siège épiscopal.

Ses successeurs entrèrent rapidement dans la voie du progrès, et leur autorité devint si importante, qu'aux siècles suivants le diocèse prit le nom de *Vivarais*.

Le génie de l'ordre étant l'une de leurs grandes qualités, leur pouvoir atteignit une telle puissance, que Raymond de Toulouse fut contraint de venir leur rendre hommage pour un fief qui le rendait leur vassal; toutefois le temps des cruelles épreuves n'était pas clos pour la cité, quelques siècles plus tard la croisade albigeoise y apporta l'angoisse et la terreur et, au xvi^e, les Calvinistes incendièrent la cathédrale.

Dans son fier et sombre isolement sur un rocher, la vieille ville abrite un ancien palais épiscopal orné de fresques représentant les saisons et divers sujets tirés de la Bible.

De nombreux hôtels que le souffle joyeux de la Renaissance s'est plu à parer de mille sujets variés, mêlent leurs superbes façades à celles qui çà et là, depuis le règne de Louis XV, déploient

leurs frises de fleurs et de feuillages parmi les devantures à auvents des maisons des xv^e et xvi^e siècles.

En couronnant ce curieux rocher, la sévère tour octogonale de la cathédrale et la masse en apparence invulnérable de celle-ci, concourent à donner à tout l'édifice un véritable caractère d'église monastique imprégné de rudesse et d'austérité.

A l'intérieur, une large nef refaite au xvii^e siècle et un chœur arrondi percé de hautes fenêtres flamboyantes contrastent avec le style roman du clocher qui remonte au xiii^e.

Une tour carrée à mâchicoulis, seul vestige des anciens remparts, domine les ponts qui franchissent le Rhône, et autour de Viviers des routes dont la blancheur éblouissante est produite par la poussière impalpable de nombreuses carrières de pierres à chaux conduisent au Teil, que domine un château féodal, à Cruas, et à Mélas dont l'église romane est la plus ancienne de toutes celles qui existent en France.

Non moins pittoresques sont encore le village fortifié de Saint-Montant qui s'étage à la jonction de deux ravins et à la base d'un promontoire rocheux que couronnent les ruines d'une antique forteresse, ainsi que Bourg-Saint-Andéol, que Dona Vierna combla de largesses au xiii^e siècle et qu'enrichit une diversité de demeures seigneuriales.

LARGENTIÈRE

Près de Privas, dans l'étroite et verdoyante gorge de la Ligne, Largentièrre a conservé dans tout un quartier qui s'étage, en ruelles délicieusement tortueuses, sur le flanc droit du torrent que domine une tour romane du XIII^e siècle, et l'ancien château des évêques de Viviers transformé en hospice, toute la poésie du passé.

La flèche d'une église romano-ogivale y dresse son élégante silhouette au milieu de masures qui s'arc-boutent les unes contre les autres pour gravir le rocher, et atteindre ce remarquable sanctuaire dont les trois nefs appartiennent aux XII^e, XIII^e et XV^e siècles.

Quelques maisons aux façades sillonnées de poutres débordent de dessins capricieux, et près de la porte des Récollets, un bas-relief encastré dans un mur rappelle, par le dessin qu'il représente, qu'au moyen âge le travail de l'argent était florissant dans cette cité comme le prouvent encore les anciennes mines de ce métal qui se trouvent au nord de la ville.

Une radieuse couronne de panoramas enchanteurs, dominés par un fouillis de cimes et de vallons, contribue à la renommée de sa situation.

UZÈS

Non loin de Remoulins, sur une colline qui domine la pittoresque vallée de l'Alzon, la tour de Moussac et le château de Castelnau, la vieille cité féodale d'Uzès dresse les sept étages ajourés de l'élégant campanile de 40 mètres de haut que forme la tour de Fenestrel, seul reste de son ancienne cathédrale romane du **xii^e** siècle; l'édifice actuel ayant été reconstruit en 1642 et enrichi d'une nouvelle façade romane en 1870.

Érigée en vicomté par Philippe le Bel, et en duché par Charles VIII, en 1486, en faveur de Jacques de Crussol, grand panetier de France, qui avait épousé Simone d'Uzès, cette ville a conservé un ensemble de vieilles maisons à arcades qui font cortège à un fier édifice féodal surnommé « le Duché », que les ducs d'Uzès habitèrent du **xvi^e** siècle à la Révolution.

Malgré les remaniements dont celui-ci a été l'objet aux **xiv^e**, **xv^e**, **xvi^e**, **xvii^e** et **xix^e** siècles et son portail de style néo-grec, il offre encore de beaux spécimens de l'architecture militaire.

Ses murailles crénelées, flanquées de hautes tours rondes, forment un quadrilatère duquel jaillit depuis le **xii^e** siècle la tour Bermonde, vaste donjon rectangulaire de 43 mètres de haut, couronné par des mâchicoulis et orné depuis le **xix^e** d'une balustrade ajourée et de quatre tourelles d'angle, puis, faisant face au portail, le *logis de la vicomté* dresse depuis le **xiv^e** siècle une tourelle octogonale coiffée d'un toit aigu.

A son tour, entre le donjon et la chapelle, la Renaissance a déployé sur une façade élevée au **xvi^e**, par le duc Antoine et sa femme Louise de Clermont, d'après les plans de Phili-

bert de Lorme, toute la richesse de son ornementation : tandis qu'au rez-de-chaussée des colonnes doriques engagées encadrent les ouvertures et de grands panneaux, des colonnes ioniques décorent le premier étage et d'autres d'ordre corinthien meublent le second.

Contiguë à cette façade, une élégante chapelle du style ogival abrite une crypte sépulcrale en portant une haute toiture sur laquelle se déploient les armoiries des ducs d'Uzès.

A côté de cette demeure seigneuriale se voit encore dans une maison particulière une curieuse crypte datant des premiers siècles du christianisme, et plus loin, dans la ville, la grosse tour carrée de l'horloge et celle du roi témoignent de l'importance que cette cité avait au moyen âge.

Un boulevard circulaire remplace aujourd'hui ses anciens remparts, et dans le labyrinthe des rues étroites qui la sillonnent, se trouve enchâssée la curieuse maison que le capitaine Merle occupa pendant les guerres de religion.

Dans ce cadre pittoresque, la magnifique promenade des Maronniers enveloppe en retour d'équerre la cathédrale et l'ancien évêché, en dominant en terrasse la vallée de l'Alzon dans laquelle s'égrennent d'humbles villages : les uns blottis à l'ombre d'arbres séculaires ; les autres disséminés le long de la fontaine d'Eure, dont le cours serpente au milieu d'une faible dépression de terrain.

PONT DU GARD

A quelques kilomètres de Nîmes, près de Remoulins, dans un décor grandiose donnant la sensation de l'immensité et de l'espace, surgit le plus hardi des aqueducs romains.

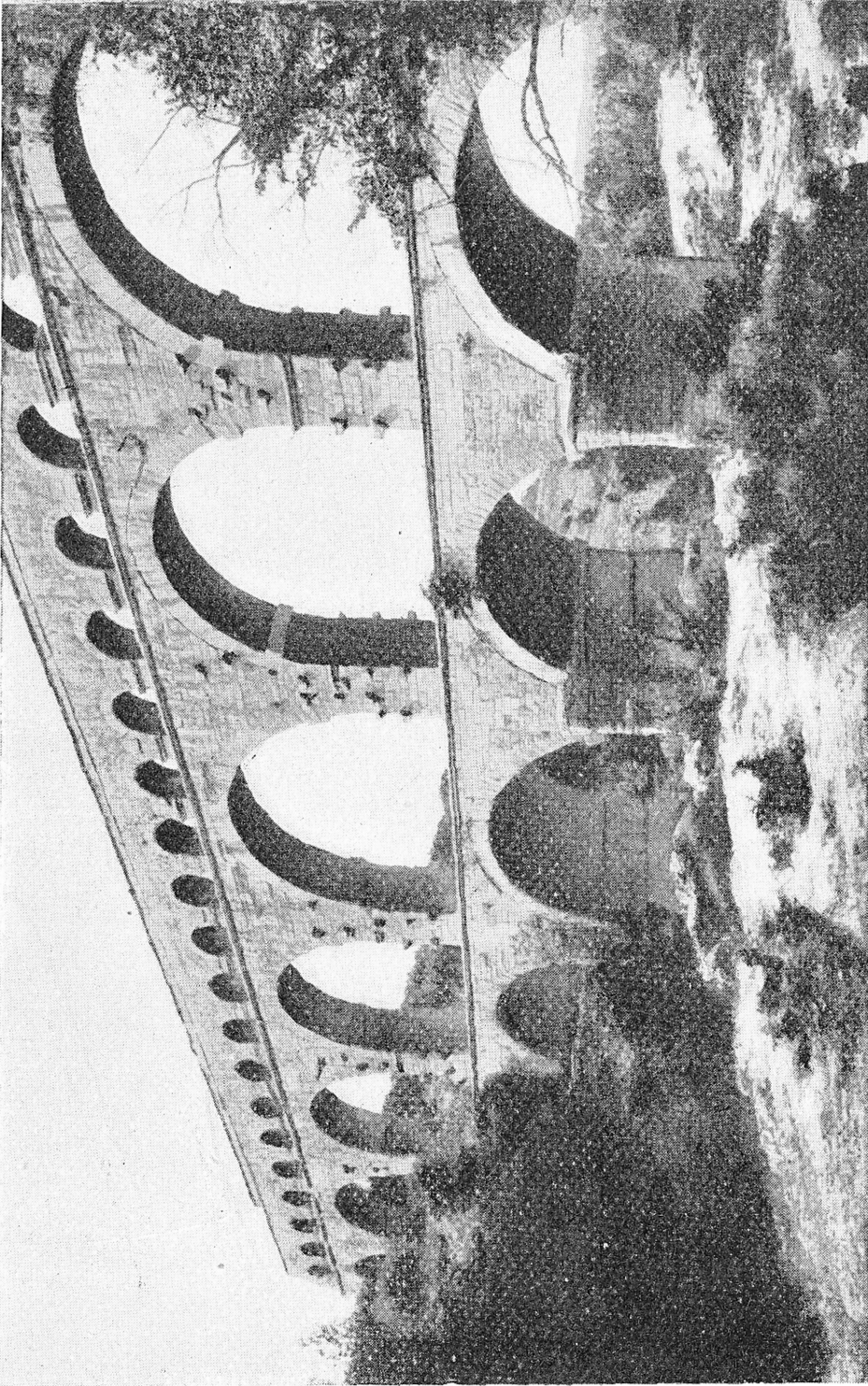
Construit par ordre d'Agrippa, gendre d'Auguste, vers l'an 19 avant J.-C., ce gigantesque adducteur d'eau de deux cent soixante-neuf mètres de long et de quarante-neuf de haut, s'élève en un immense portique au-dessus de la vallée du Gardon pour conduire à Nîmes l'eau des sources d'Eure et d'Airan.

De très grande taille, ses vieilles pierres qui ont été tirées d'une carrière voisine, en concentrant sur elles depuis des siècles la lumière du soleil du Midi, ont pris une teinte dorée qui contribue à former un harmonieux décor avec les rochers, les pins et les ondulations de la vallée.

Trois étages d'arcatures superposées composent cette immense construction; la première en a six, large de dix-huit à vingt et un mètres d'ouverture en forme d'arche de pont; la seconde en a onze de même hauteur et largeur, tandis que l'étage supérieur, conçu dans un autre type, en comporte trente-cinq ayant 4 m. 55 de large sur 8 m. 50 de haut.

En complétant son ordonnancement, une corniche porte le canal large de 1 m. 20 qui était recouvert de dalles.

A la suite de l'Édit de pacification d'Amboise, Charles IX fit un voyage en Languedoc et voulut voir cet imposant aqueduc : le 15 décembre 1564, il y fut accueilli par un essaim de jeunes filles vêtues en nymphes, qui sortit d'une grotte voisine pour lui offrir une collation et lui faire de merveilleux récits.



PONT DU GARD. — Aqueduc construit vers l'an 19 avant J.-C.

Non loin de cette merveille, le château de Saint-Privat, qu'une famille du Rouergue fit construire au XIII^e siècle, élève son donjon carré muni de mâchicoulis sur l'emplacement d'une antique abbaye.

Après avoir été acquis en 1423 par le vicomte de Pont-Audemer, le domaine passa entre les mains de la famille des Faret qui prit alors le titre de marquis de Saint-Privat.

Sa situation près de l'aqueduc romain lui fit donner asile le 12 décembre 1564 à Charles IX, à Catherine de Médicis, au duc d'Anjou et à Henri de Navarre. Une légende dramatique relate : que la dame de Saint-Privat venait de rendre son âme à Dieu et qu'un voleur profita des fêtes auxquelles cette visite royale donna lieu, pour profaner son tombeau afin de s'emparer des bijoux dont on l'avait parée; qu'en y pénétrant il la tira de la léthargie dans laquelle elle se trouvait et qu'elle eut depuis un fils duquel on disait :

Moussu de Saint-Privat
Est mort avant d'estre nat.

Ce même château fut encore choisi par Louis XIII et Richelieu le 7 juillet 1629 pour y recevoir la soumission des religionnaires.

Autour de ce manoir s'étendent d'abord de superbes grottes à stalactites, puis le paysage change d'aspect, la vallée s'évase et les rocs n'apparaissent plus que çà et là, sous de riches caparaçons de verdure.

NÎMES

Aucune ville de France, ni même d'Italie, Rome exceptée, ne possède un ensemble aussi important de monuments romains.

Située au pied des Garrigues dans la vaste plaine du Vistre, près de la source célèbre de la fontaine à laquelle elle doit son origine, cette ville, qui est aujourd'hui d'une beauté mélancolique, fut d'abord choisie par les Volsques pour leur capitale, puis en l'an 120 avant J.-C. elle conclut un traité d'alliance avec les Romains.

Cent ans plus tard, elle reçut d'Auguste une colonie de vétérans et prit le nom de *Colonia Nemausus Augusta* ; l'empereur Agrippa, gendre d'Auguste, y vint ensuite et fit construire le remarquable aqueduc du Pont du Gard pour y amener les eaux de la source d'Eure captée dans les environs d'Uzès ; à son tour, Adrien y fit élever une basilique en l'honneur de Plotine, sa bienfaitrice ; puis elle fut embellie de la plupart des monuments qui subsistent encore par les Antonins dont l'un d'eux en était originaire.

Vers la fin du III^e siècle, saint Baudile vint y prêcher l'Évangile et y subit le martyre ; au siècle suivant, la ville devint le chef-lieu de la cité des Nemausens compris dans la Narbonnaise première.

En 407, les Vandales la ravagèrent et, en 472, elle tomba au pouvoir des Visigoths, qui s'y fortifièrent en faisant construire dans les arènes un château fort : elle passa ensuite successivement sous la domination des Francs, et au VIII^e siècle sous celle des Sarrasins. Charles Martel, les en ayant expulsés en 737, brûla les portes et les remparts de la ville et mit le feu aux arènes.

Sous les Carolingiens, elle fit partie du royaume d'Aquitaine et, en 1185, fut donnée au puissant comte de Toulouse qui fit relever ses fortifications.

Les doctrines albigeoises y firent de nombreux adeptes et elle fut cruellement éprouvée par la croisade; mais après s'être soumise à Louis VIII, en 1226, elle fut comprise dans l'apanage du comte de Poitiers et fit retour à la couronne.

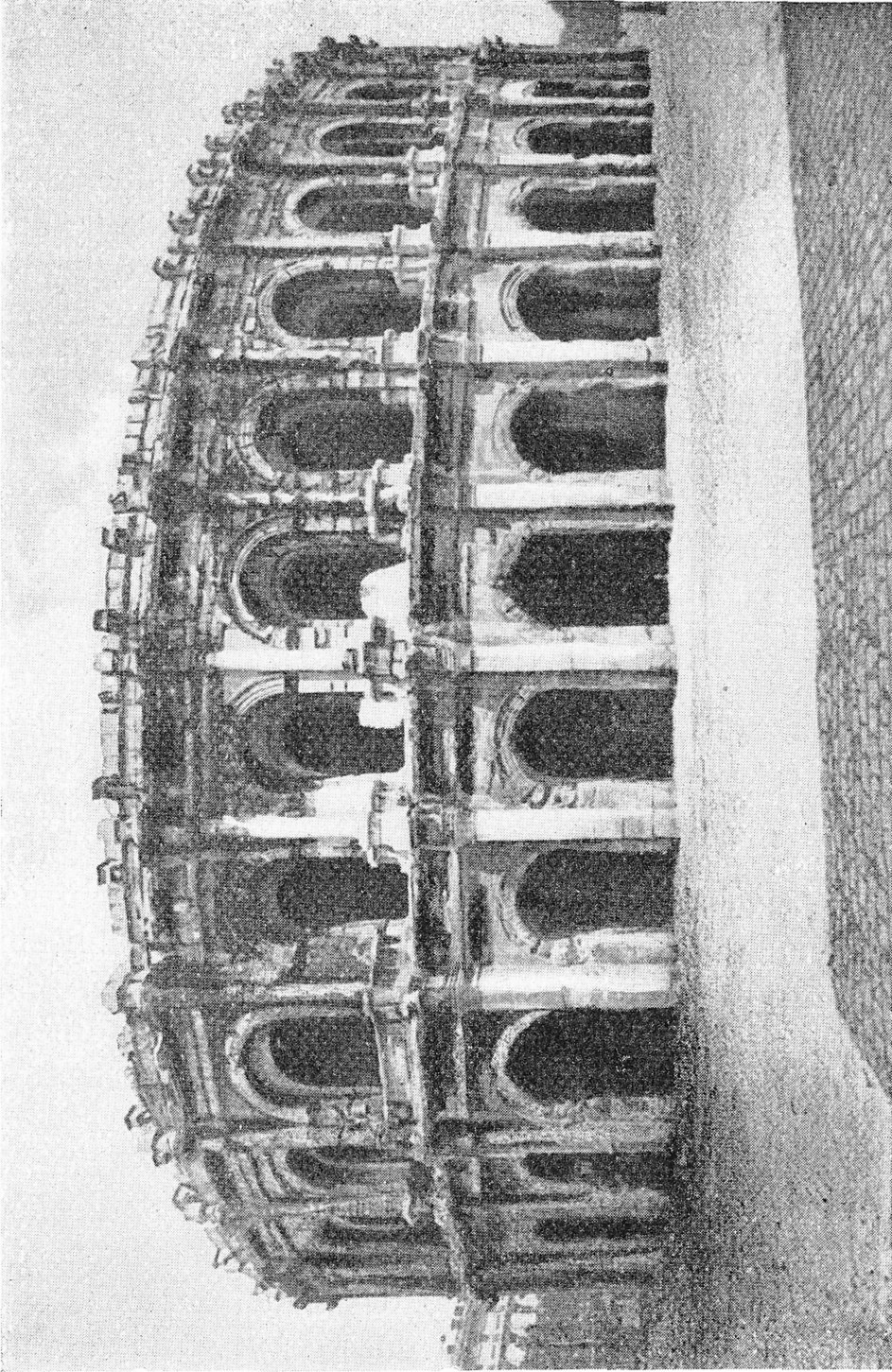
En 1533, Pierre Delavau y prêcha la nouvelle doctrine religieuse et elle devint le boulevard de l'hérésie des Cévennes. La révocation de l'Édit de Nantes, ayant réduit au désespoir une partie de sa population, nombreux furent les protestants qui s'expatrièrent pour aller se joindre aux Camisards qui avaient levé l'étendard de la révolte.

Les débuts de la Révolution y furent marqués par la sanglante bagarre de juin 1790, où l'on vit, comme au xv^e siècle, les catholiques et les protestants s'armer les uns contre les autres.

En 1815, la Terreur blanche s'y déchaîna avec une violence inouïe : pendant quatre mois, les bandes de Trestaillon et de Truphémey furent maîtresses de la ville et se livrèrent impunément au meurtre et au pillage; il fallut la présence du duc d'Angoulême pour y mettre fin.

Aujourd'hui cette ville dans laquelle les passions politiques et religieuses sont restées très ardentes, est le siège d'une cour d'appel, d'un évêché, d'un consistoire protestant, possède de nombreux établissements d'enseignement, des musées, des manufactures de soieries, d'étoffes, de meubles, et est en outre un centre considérable pour le commerce des vins, des eaux-de-vie et des denrées coloniales.

En venant de la gare par l'avenue Feuchères et la place de l'Esplanade, qui abrite sous de magnifiques platanes la fontaine Pradier ornée aux angles de statues représentant le Rhône, la fontaine de Nîmes, le Gardon et la fontaine d'Eure et au sommet la statue de la ville de Nîmes portant en guise de couronne murale la Maison carrée, on découvre la masse colossale des arènes avec sa double rangée d'arcades entourée de pilastres



NIMES. — Les arènes.

et de colonnes doriques qui donne à l'édifice une hauteur de 21 m. 30.

Chères aux Romains qui aimaient les exercices de corps et d'adresse, surtout si par leurs violences il y avait danger de mort, ces arènes, qui ont été attribuées tour à tour à Antonin, à Trajan, à Vespasien, à Titus et à Domitien, ont été construites avec des matériaux provenant de la carrière de Barutel près de Nîmes.

Bâti sans mortier avec des pierres qui mesurent jusqu'à 1 mètre cube, l'édifice affecte la forme d'une ellipse de 133 mètres sur 101 de diamètre, et de l'extérieur aux murs intérieurs de l'arène l'épaisseur des constructions est de 33 m. 50.

Au-dessus des arcades du second étage règne un attique supporté par des chapiteaux portant en saillie des consoles destinées à soutenir le *velarium* qui recouvrait l'amphithéâtre, et aux points cardinaux s'ouvrent de vastes portes qui donnent accès aux 34 gradins de ce gigantesque cirque dont le grand diamètre intérieur est de 69 mètres et le petit de 38 m. 34 : 124 vomitoires permettaient aux 24.000 spectateurs qu'il pouvait contenir de l'évacuer en quelques minutes.

A l'époque romaine, quatre balcons ou *mæniana* divisaient les gradins : le premier était destiné aux dignitaires, le second aux chevaliers, lesquels exerçaient trois fonctions importantes dans la république : tour à tour étant soldats, juges et publicains ; le troisième aux plébéiens et le quatrième aux esclaves.

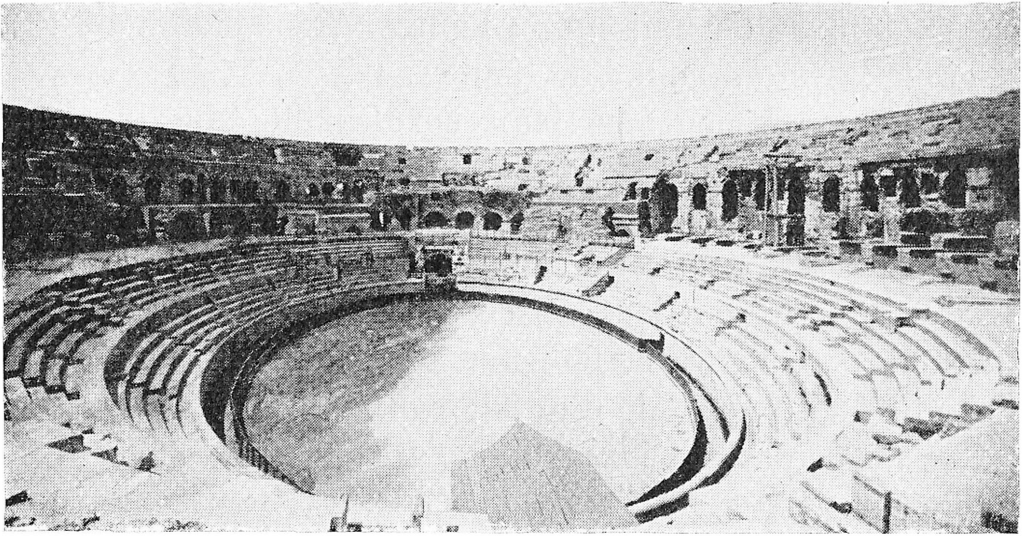
Les spectacles qui s'y déroulaient étaient de genres différents : combats de gladiateurs, jeux de cirque, courses de chars, combats de loups, de sangliers et de taureaux.

Lorsque les spectateurs avaient pris place sur les gradins de l'amphithéâtre pour assister aux luttes sanglantes, des hérauts parés de brillantes tuniques de pourpre, agitaient leur caducée, insigne de leur emploi, et donnaient le signal du combat.

Une joie féroce brillait aussitôt dans les yeux de la foule qui était impatiente de jouir des incertitudes de la lutte, de l'agonie et de la mort des gladiateurs.

En défilant deux à deux sous la loge de l'empereur, ces derniers

lui adressaient ce suprême hommage : « Adieu, César, ceux qui descendent dans la tombe te saluent ! » puis montraient que leurs glaives étaient de bonne trempe et leurs poignards bien aiguisés ; la trompette sonnait ensuite et deux d'entre eux, parés d'une draperie écarlate fixée au corps par une ceinture de cuir, se détachaient du groupe ; l'un, le rétiaire, portait le cothurne de cuir bleu au pied gauche, au pied droit une bottine de bronze ;



NIMES. — Intérieur des arènes.

coiffé d'un bonnet recouvert de réseau d'or, il tenait d'une main un trident, de l'autre le filet d'où lui venait son nom.

Armé d'une faux recourbée et d'un grand bouclier rond, le second, que l'on nommait le mirmillon, avait pour signe un casque dont le cimier était formé d'un poisson : le premier était Romain, le second était Gaulois.

Le combat se déroulait avec un vigoureux acharnement, le trident et la faux se choquaient tour à tour, mais le rétiaire qui avait deux armes offensives, le filet et le trident, profitait de ces avantages et forçait le mirmillon à fuir en le poursuivant de ces mots empreints d'une cruelle ironie : « Pourquoi fuis-tu, Gaulois, ce n'est pas à toi que j'en veux, c'est à ton poisson ! »

Lorsque, après mille feintes des plus agiles, le Gaulois était épuisé et hors d'haleine, le rétiaire en profitait pour le coiffer de son filet et pour le terrasser; la foule, ivre de sang, tendait alors vers lui des mains ayant le pouce renversé, et celui-ci l'égorgeait sans pitié.

Un des curateurs s'approchait ensuite du mort et le traînait à l'aide d'un croc dans le *spoliarium* où il était reçu par deux esclaves : l'un, appelé Mercure, le touchait avec un fer rouge pour voir s'il était tout à fait mort; l'autre, qu'on nommait Pluton, lui cassait la tête à coups de maillet.

Tout autres étaient les jeux curules ou équestres qui s'y déroulaient avec faste et au milieu d'un enthousiasme indescriptible : en formant un somptueux et innombrable cortège, ceux qui devaient y prendre part défilaient dans les rues de la ville : en tête marchaient les enfants des familles sénatoriales, les fils de chevaliers, la jeunesse plébéienne; venaient ensuite le char de la Lune attelé d'un cheval blanc et d'un cheval noir, celui des Parques traîné par trois coursiers, celui du Soleil conduit par quatre chevaux de différentes couleurs pour marquer les saisons et, enfin, apparaissait le char consacré à Jupiter, mené par six chevaux pris parmi les plus beaux.

Construit en forme de coquille, les deux roues de ces différents chars figuraient l'Orient et l'Occident.

Les auriges ou agitateurs qui les conduisaient appartenaient à différentes classes de la société : coiffés d'un demi-casque et revêtus d'une tunique courte, flottante, constellée de pierreries, ils se distinguaient de la faction à laquelle ils appartenaient par la couleur de leurs vêtements qui était blanche, verte, rose ou bleue.

Une sorte de cuirasse destinée soit à amortir le choc en cas de chute, soit à attacher les rênes des chevaux, ceignait leur corps.

Les athlètes, les coureurs, les musiciens, les chars des dieux et des demi-dieux, les augures, les vestales, les pontifes, les prêtres, le préfet et ses lieutenants, les scribes, les crieurs et les lutteurs fermaient la marche.

Dès que l'immense cortège avait pénétré dans les arènes et que la multitude avait pris place sur les gradins, le signal des courses était donné.

Aussitôt les quadriges, placés selon le rang assigné par le sort, déferlaient dans l'arène en élevant autour d'eux des tourbillons de poussière qui les cachaient à la foule.

Auriges et coursiers arrosaient la terre de leur sueur en s'épuisant en mouvements, en efforts et en cris désespérés, car la lutte était vive et il s'agissait de la victoire et même de la vie. Les applaudissements leur donnaient des ailes, et aux quatrième et cinquième tours la lutte devenait épique : les uns serraient la borne pour abréger la course, ou prenaient une direction oblique pour arrêter le rival heureux en changeant tout à coup la direction de leur char, afin de trouver un moyen de le renverser ; des applaudissements frénétiques saluaient l'heureux vainqueur et une couronne de laurier récompensait ses exploits.

Près de cet amphithéâtre qui reflète l'esprit dominateur, âpre, dur et positif du peuple romain, la porte de France déploie une arcade en plein cintre large de 4 m. 12 sur 6 m. 58 de haut, et le musée des Beaux-Arts renferme des œuvres dont la beauté est digne des merveilleux monuments qui parent la ville ; c'est ainsi que des toiles de Philippe de Champaigne, Simon Vouet, Parrocel, Claude Lorrain, Poussin, Largillière, Greuze, Lebrun, Natoire, Boucher, Paul Delaroche, Sigalon donnent à l'École française une auréole de gloire ; que de superbes estampes démontrent que les graveurs qui les ont exécutées sont les dignes successeurs de ceux auxquels Louis XIV, par son édit du 26 mai 1660, daté de Saint-Jean-de-Luz, accorda la qualité d'artiste et que cet art est encore l'un des plus beaux fleurons de la couronne de France ; des marbres de Pradier, de Salmson, de Leroux et des maquettes de Falguière caractérisées par une ardente recherche du mouvement et de la vie affirment, eux aussi, que l'art est la fleur de la civilisation.

Dans cette opulente cité que les Romains, ces incomparables constructeurs, se plurent à parer de basiliques, d'amphithéâtres,

de thermes et de monuments propres à flatter leur orgueil, la célèbre Maison carrée que l'empereur Agrippa, gendre d'Auguste, fit élever, l'an premier de l'ère chrétienne, en l'honneur de Caius et Lucius César, petits-fils de l'empereur Auguste, est pour l'harmonieuse beauté de ses proportions le plus parfait spécimen de ces temples corinthiens que les Romains construisirent en s'inspirant des splendides monuments qui ornaient les opulentes cités de la Grèce.

Toutefois, bien qu'ayant été influencés par les trois ordres d'architecture hellénique, ils adoptèrent de préférence le Corinthien qui, étant le plus pompeux, leur permettait plus de licence et répondait mieux que les autres à leurs besoins d'ostentation et de faste.

Tout en donnant à celui-ci un développement, une extension et une richesse qu'il n'avait pas connus jusqu'alors, ils utilisèrent également le Toscan et le Dorique pour les appliquer comme fantaisie décorative.

Élevé sur un stylobate auquel donne accès un escalier de quinze marches, cet admirable temple forme un parallélogramme rectangle de 25 m. 13 de longueur sur 12 m. 29 de large.

Un entablement supporté par trente colonnes cannelées d'ordre corinthien, hautes de 7 m. 16, le couronne, et tandis que vingt de celles-ci sont engagées dans les murs de l'édifice, dix autres soutiennent le pérystile qui abrite la grande porte carrée, haute de 6 m. 90, donnant accès dans cette basilique qui avait été consacrée à Jupiter, Junon et Minerve.

Après avoir été utilisée au cours des siècles comme forteresse, maison particulière et pour l'exercice du culte, elle renferme aujourd'hui des collections gallo-romaines découvertes en partie à Nîmes et aux environs, composées d'amphores, de bustes, de torsos, de bas-reliefs et de statues, dont l'une, la Vénus de Nîmes, a été retrouvée brisée en 103 morceaux; une superbe mosaïque formée de 18 caissons représentant des figures humaines, des animaux et des rosaces, jette un vif éclat dans ce gracieux édifice, que Colbert voulait faire transporter à Versailles pierre à pierre,

et dans lequel se trouve encore une collection de monnaies qui comprend toute la série des as romains frappés à Nîmes avec les deux têtes adossées d'Octave et d'Agrippa, ayant au revers un crocodile enchaîné à un palmier; cinq exemplaires des rarissimes médailles à pieds de sangliers la complètent.

La façade antiesthétique d'un théâtre, ainsi que des maisons disgracieuses et



NIMES. — La Maison carrée.

banales entourent ce chef-d'œuvre architectural, tandis qu'un peu plus loin le square Antonin précède le quai qui aboutit au superbe jardin de la Fontaine dont les pelouses, dessinées dans le style français, s'étendent sur les pentes en hémicycle du mont Cavalier.

Animés par des bustes et des statues, les parterres, les bosquets

et les allées de ce délicieux jardin forment un véritable Éden qu'arrosent les eaux limpides de la fontaine consacrée au dieu Nemausus.

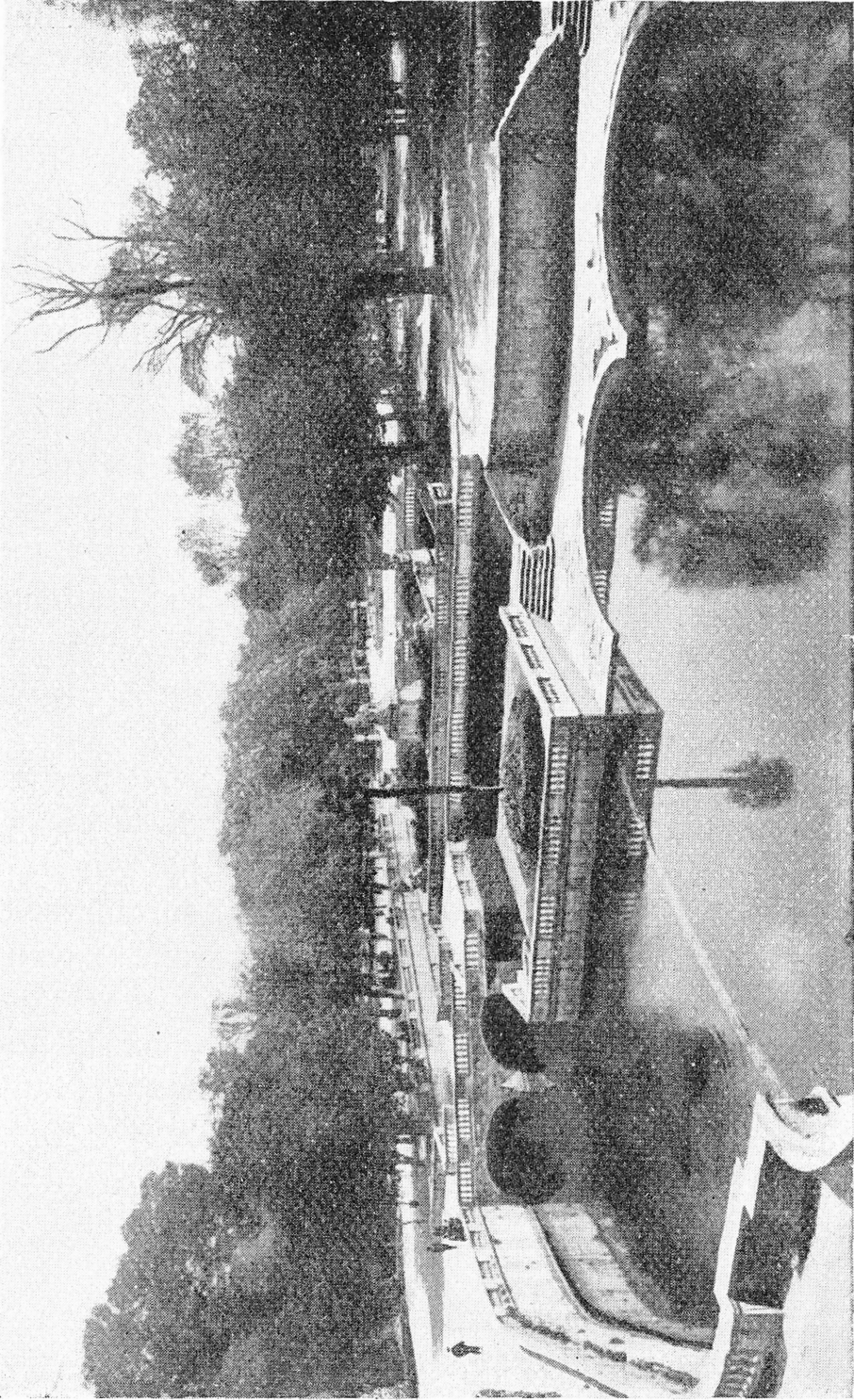
Celles-ci, qui sortent d'un gouffre profond de 14 à 15 mètres, ouvert au pied de la colline de la tour Magne, à côté des ruines du temple de Diane, alimentent d'abord une série de bassins antiques décorés, en 1740, par l'ingénieur Maréchal d'après les plans de Le Nôtre; c'est ainsi qu'avant de former la riante rivière dont les méandres se déroulent entre la double rangée de murailles qui bordent le quai de la Fontaine et de se répandre dans la plaine, elles se déversent dans un bassin qui, ayant conservé son aspect primitif, offre un exemple de ces thermes romains dans lesquels régnait en apparence la plus complète égalité : le pauvre s'y baignait à côté du riche, le frumentaire à deux pas de l'empereur; la joie, les rires, les propos bruyants y éclataient sans peur et sans frein, et tandis qu'après le bain les riches se faisaient épiler, masser, oindre de parfums, inonder d'huile, les frumentaires, drapés dans leur toge de laine, regagnaient leurs demeures.

Près de cette fontaine, le temple de Diane élève une façade composée de trois portiques et renferme une salle rectangulaire à demi ruinée ornée de niches destinées à recevoir des statues votives.

Enfin, sur le sommet de la colline qui domine ce jardin, surgissent, au centre d'une couronne que forment des pins verdoyants, les ruines de la principale tour des remparts romains qui entouraient la ville.

Située à 110 mètres d'altitude, celle-ci, qui porte le nom de tour Magne, domine toute la campagne de Nîmes; construite sur les ruines d'une tour pyramidale que les Volsques avaient édifiée, elle fut utilisée pendant le moyen âge pour les signaux, puis transformée en forteresse par les comtes de Toulouse.

Vers la fin du xvi^e siècle, des travaux de terrassement furent pratiqués dans le noyau intérieur avec l'espoir d'y découvrir des trésors que l'on disait y avoir été cachés. Ces recherches ne



Nîmes. — Le jardin de la Fontaine.

donnèrent aucun résultat et la tour menaçait ruine, lorsqu'en 1843 l'architecte Questel construisit un énorme pilier cylindrique de soutènement pour la consolider.

Ayant été transformée par divers remaniements, son plan primitif qui était octogonal, forme aujourd'hui un heptagone irrégulier, et sa hauteur, qui était de 40 mètres, ne comporte plus que trois étages superposés et en retrait qui lui donnent une élévation de 30 mètres.

A l'intérieur, un escalier de 140 marches, dont la première partie se déroule en spirale autour du pilier central, donne accès au sommet d'une plate-forme qui permet à la vue de pouvoir embrasser l'étendue de la ville romaine dont les fortifications, construites par César Auguste seize ans avant J.-C., étaient flanquées de 90 tours.

De ces puissantes murailles qui s'étendaient sur 5 kilomètres, il ne reste plus que la porte de France et celle d'Auguste qui fut découverte en 1790, lors de la démolition du château que Charles VI avait fait construire en 1389.

Composée de deux grandes arcades en plein cintre, de 4 mètres d'ouverture sur 6 m. 30 de haut, et flanquée de deux arcades beaucoup plus petites, cette dernière construction qui est bâtie sans ciment et en pierre de grand appareil, est surmontée d'une corniche qui supporte une frise sur laquelle est gravé : IMP. CÆSAR DIVI F. AUGUSTUS COS. XI TRIB. POTEST. VIII PORTAS MUROS COL. DAT. (l'empereur César Auguste, fils du dieu, consul pour la onzième fois, élevé à la puissance tribunitienne pour la huitième fois, a donné ces portes et ces murs à la colonie).

Des dalles longues de 2 à 3 mètres et épaisses de 30 centimètres recouvrent la voie romaine qui passait sous le grand arc de droite.

Moins intéressante est la cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor qui a été construite au XI^e siècle, dans le style roman, sur l'emplacement d'une basilique élevée à la fin du IV^e : la croisade albigeoise et les guerres religieuses du XVI^e siècle l'ayant en partie démolie, elle ne possède plus de sa construction

primitive que quelques vestiges dans le soubassement de la tour carrée qui flanque sa façade et dans la frise romane qui surmonte la porte que l'évêque Hector d'Ouvrier fit percer au xvii^e siècle.

Un sarcophage du iv^e, orné de la figure du Christ et de celles des douze apôtres, ainsi que le tombeau du cardinal de Bernis, décorent l'intérieur de ce sanctuaire qui abrite en outre les restes de l'évêque Fléchier.

En dehors des remarquables collections d'antiquités romaines qui appartiennent au musée des antiques, Nîmes possède encore dans son musée archéologique de nombreux autels de divinités gauloises ou romaines, des monuments élevés par les esclaves aux Génies ou aux Junons de leurs maîtres; des cippes funéraires, des tombeaux de gladiateurs ayant combattu dans les arènes, la frise du temple de Plotine et le tombeau d'une jeune femme avec son mobilier complet, trouvé près de Beaucaire.

Aux environs de cette cité qui a vu naître l'évêque saint Castor, en 419, et le prédicateur Jacques Saurin, le Gardon serpente entre deux murailles verticales hautes de 200 mètres, et dans le village de Dions, situé en amphithéâtre au-dessus du confluent du Gard et de la Braune, s'ouvre sur le sommet de la colline le vertigineux *spélunque de Dions ou Aven des Espélugues*, qui forme un immense abîme ovale ayant 400 mètres de tour sur 150 de diamètre et 70 de profondeur : une vaste salle en occupe le fond, en abritant dans l'une de ses parois une grotte longue de 50 mètres et large de 40.

SAINT-GILLES

Au sud de Nîmes, au fond de la grande plaine qui prolonge la Camargue, la ville de Saint-Gilles étage ses maisons sur la pente d'une colline de marnes, de sable et de cailloux, au pied de laquelle coule le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes.

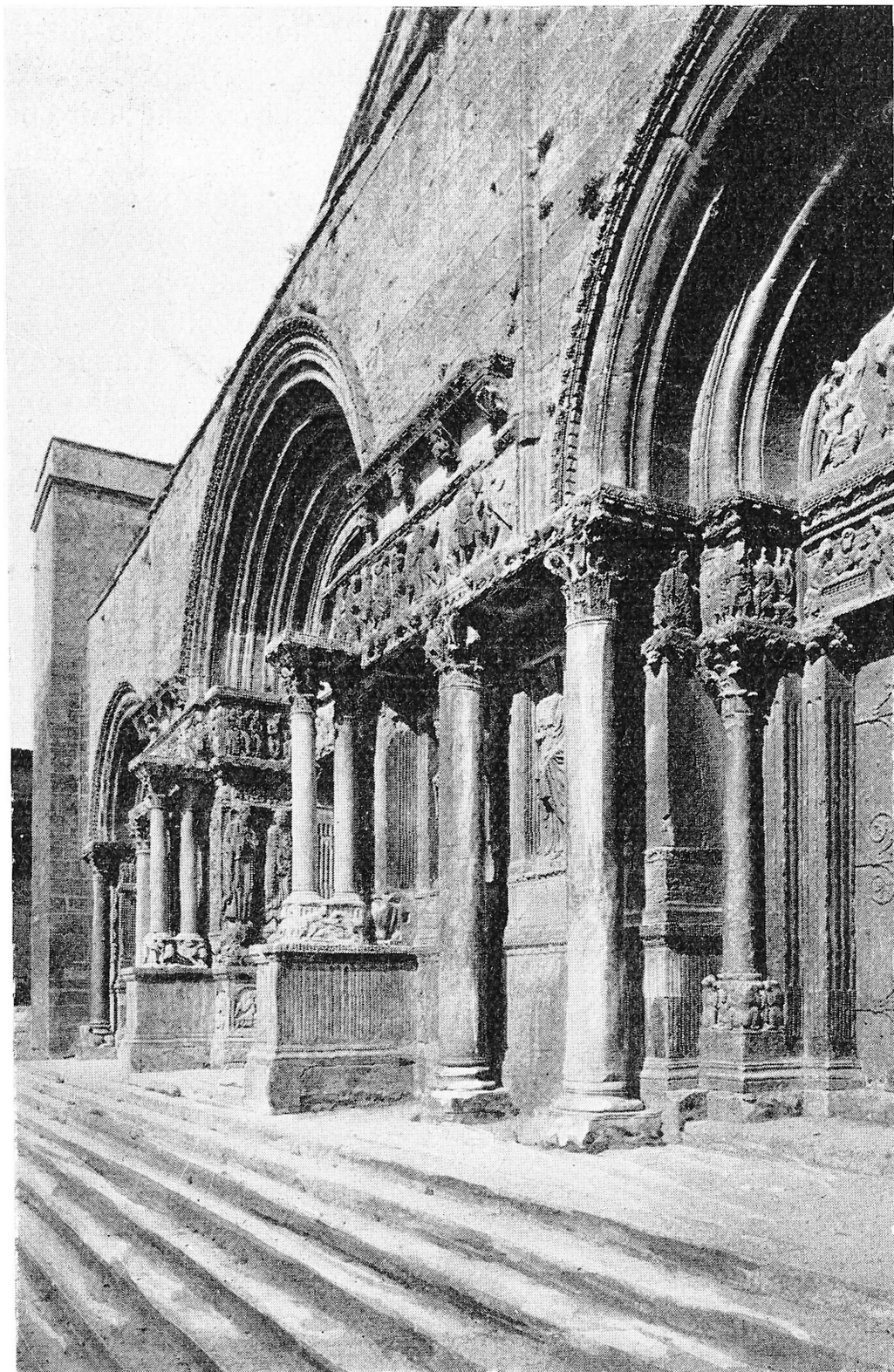
Bâtie autour de l'abbaye que le moine athénien Egidius ou Gilles avait fait construire sur le territoire que Flavius Wamba, roi des Visigoths, lui avait donné en 685, elle ne possède plus aujourd'hui que l'admirable façade, véritable bijou architectural, de l'église de ce monastère.

Après la mort de son fondateur, grâce à l'affluence des pèlerins qui vinrent visiter son tombeau, l'abbaye devint l'une des plus florissantes du royaume, et les moines résolurent de faire construire une vaste et somptueuse basilique romane.

Le lundi de Pâques 1116, l'abbé en posait la première pierre et deux ans après le pape Gélase II, réfugié dans le monastère, en bénissait les travaux; à son tour Calixte II, lors d'un séjour qu'il fit à l'abbaye en 1120, la combla de nombreux privilèges.

Bâti sur une crypte de cinquante mètres de longueur, et composé de trois nefs, l'édifice, qui mesurait à l'intérieur quatre-vingt-quatorze mètres de long, était l'un des plus vastes et des plus somptueux du style roman de l'École provençale; malheureusement le monument n'était pas encore achevé que l'hérésiarque Pierre de Bruys ravageait la ville.

Près d'un siècle après, la Collégiale était le théâtre d'une retentissante cérémonie expiatoire : le légat Pierre de Castelnau ayant été assassiné près de Saint-Gilles, un concile réuni à Montélimar



SAINT-GILLES. — Portail de la Collégiale.

condamnait Raymond IV, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, pour avoir soutenu les hérétiques albigeois, à prêter serment entre les mains du légat et à se rendre dans ce sanctuaire pour y recevoir l'absolution.

La chronique nous dit : « qu'on avait dressé pour la circonstance, dans le vestibule de l'église, un autel sur lequel on avait exposé le Saint-Sacrement et les reliques des saints, et que le 18 juin 1209, en présence des archevêques d'Arles, Aix et Auch et des dix-neuf évêques qui avaient assisté au concile, le comte Raymond, nu jusqu'à la ceinture, promit de nouveau par serment d'obéir à tous les ordres du pape et de ses légats touchant tous et chacun des chefs pour lesquels il avait été excommunié; que le légat lui fit mettre une étole au col et qu'en ayant pris les deux bouts il l'introduisit dans l'église en le fouettant avec une poignée de verges; qu'après cette humiliante cérémonie, il lui donna l'absolution.

En 1210, Raymond IV, n'ayant pas tenu l'engagement qu'il avait pris de servir dans l'armée de Simon de Montfort, fut de nouveau excommunié par un quatrième concile tenu à Saint-Gilles.

L'abbaye, dont une partie de la prospérité était due aux nombreux chevaliers qui venaient dans le port de la ville s'embarquer pour la Terre Sainte, subit une rapide décadence lorsque Aigues-Mortes fut choisie au détriment de Saint-Gilles pour le départ des Croisés, et malgré les visites de Louis IX en 1254 et 1270, et les indulgences accordées par le pape Clément IV, Guy Fulcodi, en 1265, à tous ceux qui contribueraient à la construction de l'église, celle-ci ne fut jamais terminée (1).

Les guerres religieuses lui furent également néfastes; en 1562 et en 1625, les Calvinistes en démolirent une partie. Pour réparer ces ruines, l'abbé, le chapitre et les habitants y contribuèrent chacun pour un tiers; en 1651, les travaux furent entrepris par

(1) Né à Saint-Gilles, Guy Fulcodi s'y était marié, y avait eu plusieurs enfants; ce n'est qu'après la mort de sa femme qu'il se fit admettre dans la cléricature.

deux maîtres maçons de Lunel, Jean-Gabriel et Pierre Daudé, auxquels fut adjoint Jean Girardeau, charpentier à Massillargues.

Malgré ses mutilations, la façade du monument est encore l'une des œuvres les plus belles et les plus complètes du roman de l'École provençale du XII^e siècle, pour l'ordonnance des trois portes en plein cintre que relie une frise recouverte de bas-reliefs supportée par d'élégantes colonnes.

Malheureusement la superficie intérieure de l'édifice n'a plus que cinquante mètres de longueur, le chœur qui avait été édifié en 1150 n'ayant pas été reconstruit après le désastre de 1625.

Seules subsistent encore au fond de la nef une chapelle de cette époque et une tourelle où s'enroule la fameuse *vis de Saint-Gilles*, incomparable escalier que les tailleurs de pierre devaient venir visiter comme étant le chef-d'œuvre de leur art.

En dehors de ce joyau architectural, la ville renferme quelques maisons des styles roman et Renaissance.

MONTPELLIER

SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT

Dans une plaine riante et fertile arrosée par le Lez, la jolie ville de Montpellier, que deux bourgs bien distincts composaient au x^e siècle, développe aujourd'hui son animation au centre de grandes voies modernes parmi de ravissantes promenades et de superbes jardins.

Au xii^e siècle, une charte de commune lui fut octroyée et elle donna asile à une colonie juive immigrée d'Espagne qui contribua, tout en développant son activité commerciale, à en faire un centre d'études où la France du Midi prit contact avec la civilisation de l'Espagne musulmane.

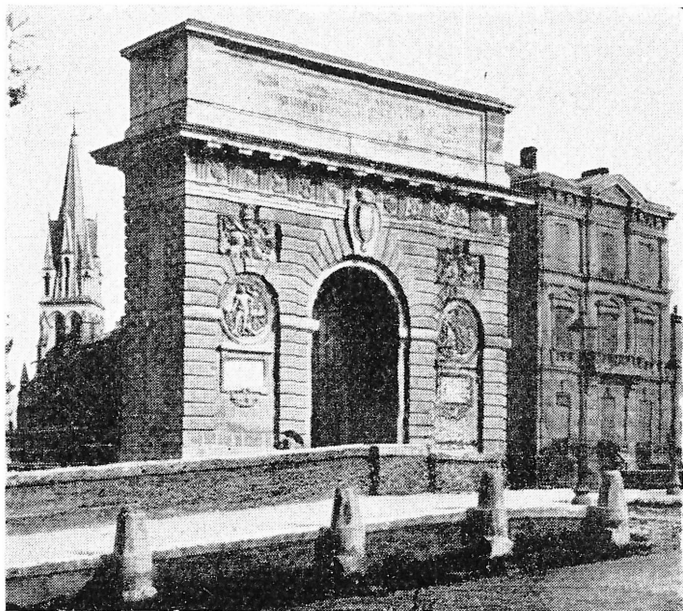
Dès le milieu du xiii^e, son École de Médecine jouit d'un renom universel; en 1289, le pape Nicolas y crée l'Université, et, en 1364, Urbain V fonde l'abbaye de Saint-Benoît; mais en 1349, pour mettre fin aux abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la ville, Charles VI vint y faire une sévère justice :

« Quant le roi de France, nous dit Froissart, eut pris ses esbattements en cette bonne ville, environ quinze jours, le plus avec les dames et damoiselles et il et ses consaulx eurent bien parfaitement entendu aux besoignes nécessaires de la ville et tout réformé et mis en bon estat selon l'avis et ordonnance de son plus especial consaulx et oté et abattu plusieurs oppressions dont les bonnes gens de la dite ville avaient été travaillés il prit congé

aux dames et aux damoiselles puis il se départit un jour au matin (1). »

Puis il y revint deux mois après : « Et là se tint trois jours pour soi rafreschir : car la ville de Montpellier, les dames et les damoiselles lui plaisoient grandement bien (2). »

Au xv^e siècle, cette cité devint le siège des opérations de Jacques Cœur avec le Levant, puis au xvi^e après s'être organisée en véritable république municipale, elle embrassa la cause de la Réforme pendant les guerres religieuses et fut une des trois villes sur lesquelles s'appuya le duc de Rohan dans ses révoltes de 1615 et 1621.



MONTPELLIER. — L'arc de triomphe et l'église Sainte-Anne.

Pour l'en punir, Louis XIII fit raser ses remparts en 1628, mais y installa le chef-lieu des deux généralités du Languedoc, et les États provinciaux y tinrent leurs sessions annuelles.

Siège d'une cour d'appel, d'un évêché et d'une Université qui comprend parmi ses Facultés une École de Médecine datant de 1221, cette ville a encore réuni d'intéressantes collections dans ses musées et a su conserver en même temps de nombreux hôtels d'un style sévère, majestueux et solennel ou d'un caractère de mâle simplicité.

(1) *Chronique de Froissart*, livre IV, chapitre vi.

(2) *Chronique de Froissart*, livre IV, chapitre ix.

Sur le large boulevard de l'Esplanade, le musée Fabre abrite des œuvres dues aux grands maîtres de la peinture, tels que : Raphaël, Poussin, Botticelli, Rembrandt, Tiepolo, Véronèse, Le Titien; à quelques pas, la rue Nationale traverse la vieille ville, pour aboutir à l'Arc de Triomphe érigé en 1691 en l'honneur de Louis XIV, près de la ravissante promenade du Peyrou.

Commencée en 1689 par d'Aviler, achevée en 1776 sur les plans de Giral et de Donnat, cette délicieuse promenade, qui est entourée d'édifices des xvii^e et xviii^e siècles, est décorée de groupes et de statues.

A son extrémité un monumental et gracieux château d'eau hexagonal qui reçoit, par un aqueduc à double rang d'arcades superposées, les eaux de la fontaine de Saint-Clément, située à neuf kilomètres, et une partie de celles du Lez, domine une terrasse de laquelle on aperçoit au fond de l'horizon les sommets avancés des Alpes et des Pyrénées : le Ventoux à l'est, le Canigou à l'ouest.

Près de ce paradou s'élève l'église du monastère des Bénédictins qui reçut le titre de cathédrale lorsque François I^{er} et le pape Paul III autorisèrent l'évêque Guillaume Pellissier à transférer en cette ville le siège de l'évêché de Maguelonne.

Détruit en partie pendant les guerres de religion, cet édifice présente un porche d'un style dont le sens inventif s'est borné à ériger deux énormes tourelles cylindriques coiffées de toits coniques pour soutenir à la hauteur de la nef une voûte en croisée d'ogive.

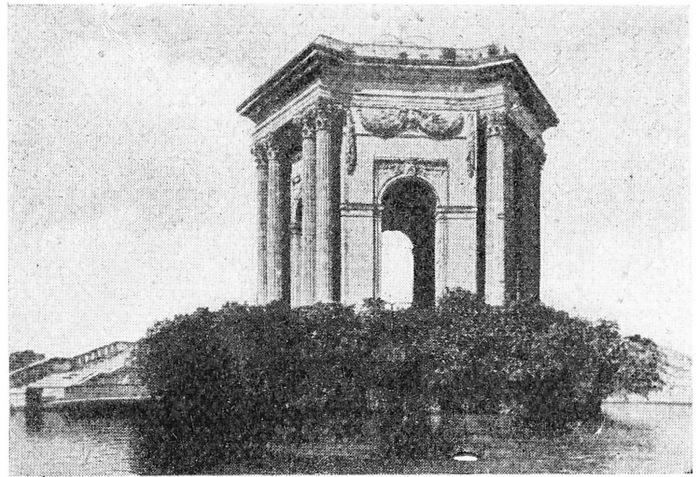
En face de cette bizarre construction, la Faculté de Médecine, dans laquelle Rabelais séjourna, occupe les bâtiments très remaniés d'une ancienne abbaye et domine un Jardin des Plantes qui fut fondé en 1593 par Rocher de Belval.

L'un des plus remarquables de la France, il possède parmi un très grand nombre de plantes un arbre de Judée datant de Henri IV.

D'après une tradition, Narcissa, fille du poète anglais Young, y aurait eu sa sépulture.

Aux environs de Montpellier, les bords de la source du Lez forment de ravissantes promenades; et la riante station de Palavas, dont les maisons s'étendent paresseusement en bordure de sa plage, apporte le pittoresque mouvement de ses barques de pêche; de là une route bordée de tamaris et de lauriers-roses traverse un bois pour aboutir dans la presqu'île qui porta la ville de Maguelonne que Louis XIII fit détruire en 1633, à l'exception de sa cathédrale fortifiée que l'évêque Armand avait fait réédifier au début du XI^e siècle.

Située à l'extrémité de cette langue de terre, cette église, qui était abandonnée et à demi ruinée au siècle dernier, a été restaurée avec soin par le propriétaire de la presqu'île, M. Fabre, et rendue au culte en 1875.



MONTPELLIER. — Le Château d'Eau.

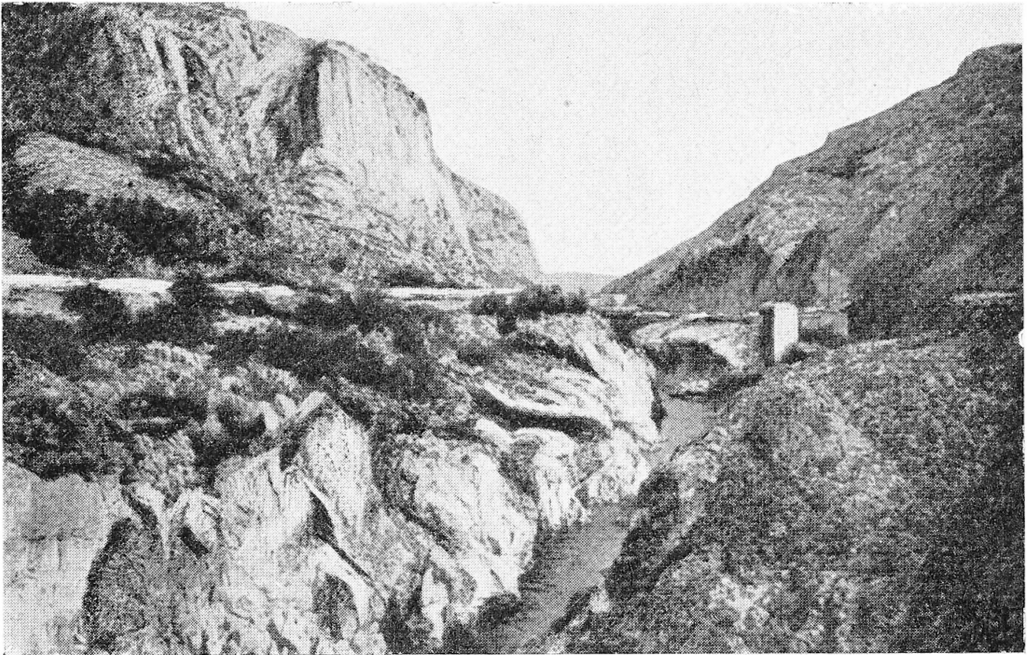
Un portail en marbre de diverses couleurs, orné de grands bas-reliefs représentant saint Pierre et saint Paul, donne accès à l'intérieur de cet édifice sacré, qui est empreint d'un beau caractère d'austérité duquel se dégage un véritable sentiment religieux.

De Montpellier, une autre route accidentée, en s'accrochant aux flancs des montagnes; traverse des villages desquels émergent des ruines d'anciens châteaux ou des tours d'églises romanes, coudoie les magnifiques gorges de l'Hérault, et passant par Aniane atteint le pittoresque pont du Diable qui, depuis le XI^e siècle, franchit les gorges au-dessus du gouffre noir.

A l'horizon, les crêtes étagées des roches forment un magnifique décor à ces gorges, qui impressionnent par la barbarie même de leur splendeur, et plus loin la route rejoint le canal d'irri-

gation de Jiniac pour traverser ensuite le bassin de la célèbre source de la Clamouse, qui tombe en cascades dans le lit encaissé de l'Hérault après avoir fait mouvoir des moulins dont le bruit se perd dans la montagne.

Des gorges du Verdus, en atteignant une région qu'une main sismique a bouleversée, la route pénètre dans l'étrange village de Saint-Guilhem-le-Désert, qui resserre ses maisons romanes entre



Les gorges de l'Hérault, aux environs de Montpellier.

la rive gauche du torrent et des escarpements à pic dominés par les ruines du château de Verdus ou de Don Juan.

Couronnée froidement et tristement par ces ruines, cette bourgade, qui s'était formée autour de la puissante abbaye fondée par Guillaume ou Guilhem duc d'Aquitaine, petit-fils de Charles Martel, et dans laquelle il mourut en 812, renferme l'église de ce monastère qui donna son nom à la ville.

Édifiée dans le style roman aux *x^{ie}* et *xii^e* siècles, les éléments qui entrent dans sa construction se montrent d'abord indécis

et timides, pour s'affirmer ensuite en des combinaisons heureuses et atteindre une sublime harmonie.

Un sarcophage en marbre du vi^e siècle orné de curieux bas-reliefs et de statues d'évangélistes, dus à des imagiers du xii^e siècle qui se sont inspirés des ivoires byzantins, ainsi que des chapiteaux et des pierres tombales sont réunis dans l'une des absidioles de cette église monacale que domine une tour érigée au xvi^e.

LODÈVE

A quelques kilomètres de Saint-Guilhem-le-Désert, l'ancienne ville épiscopale de Lodève élève sur les premières pentes du Larzac, au confluent de la Lergues et du ruisseau de Soulandres, ses maisons en amphithéâtre au centre d'un vaste horizon dans lequel chaque montagne a son pittoresque et son charme particulier.

Ancienne capitale de la tribu gauloise des Volsques et cité romaine, elle fut convertie au christianisme vers l'an 343, par l'apôtre saint Flour, qui y créa un évêché, lequel rendit ses évêques puissants et en fit les maîtres d'une partie de la province.

Au XII^e siècle, ceux-ci étendirent leur juridiction sur un grand nombre de paroisses, de monastères et de châteaux, mais en 1207, à la suite d'un mécontentement général, les habitants se révoltèrent contre leur gouvernement et massacrèrent l'évêque Pierre Frotier.

Toutefois, le seigneur de Clermont rétablit leurs privilèges avec plus d'autorité, et, en 1261, le futur pape Clément IV octroya à la commune de nouveaux statuts.

Dès que l'on a franchi l'un des deux ponts qui sont jetés sur la Soulandres apparaissent l'une des tours des anciens remparts et, sur le haut d'une colline, les ruines du château de Montbrun.

Située au haut de la ville, l'ancienne cathédrale Saint-Fulcran, qui évoque tout le passé de la cité, est enveloppée de deux côtés par les bâtiments en retour d'équerre de l'ancien évêché.

Témoin des âges disparus, ce bel édifice qui a été reconstruit aux XIII^e et XIV^e siècles, pour remplacer l'église cathédrale que

l'évêque Fulcrand avait consacrée au x^e, a conservé sur sa façade deux échauguettes couronnées de mâchicoulis qui protègent une rose d'une admirable recherche d'invention.

Une tour gothique carrée s'élève sur le flanc droit et par son ornementation atteste, elle aussi, l'inépuisable fécondité du génie français.

L'intérieur abrite une large nef flanquée de bas côtés et un chœur dont le chevet arrondi est percé de neuf hautes fenêtres à lancettes.

Cent neuf prélats la gouvernèrent : parmi eux, Guy et François Bosquet furent des écrivains renommés, et Jean Plantavit de la Pause, dont le tombeau, orné de sa statue couchée, occupe l'un des bas côtés, se distingua par son érudition et fut poursuivi pour s'être rallié à la cause de Gaston d'Orléans.

Les anciens jardins du palais de l'évêché forment aujourd'hui une vaste promenade publique, et aux abords de la ville, en gravissant les sentiers qui sillonnent les montagnes, l'on découvre la superbe grotte du Mas-de-Rouquet et celle de Label, qui s'ouvre dans un cirque de bizarres rochers dans lequel prend naissance la source de Baume-Bauède.

LAMALOU-LES-BAINS

Peu avant Saint-Pons, la célèbre station thermale de Lamalou-les-Bains déploie sur la rive droite de la vallée de l'Orb une avenue de 2 kilomètres, bordée de pittoresques villas, de somptueux hôtels et de magnifiques jardins.

Divisée en trois secteurs, la ville, qui occupe cette longue avenue, porte successivement les noms de Lamalou-les-Bains, Lamalou-le-Centre, Lamalou-le-Haut : la première abrite le théâtre, le marché, le casino et le cercle; la seconde, l'église et la mairie; la troisième offre une retraite reposante.

Les vallées de l'Orb, du Jaur et de la Mare, ainsi que les montagnes qui l'entourent, en font un centre d'excursions aux aspects variés et inattendus : les uns mènent d'abord à la fameuse gorge d'Héric, puis au village de Saint-Pierre-de-Rhèdes, dont l'église est décorée par des bandes de lave noire, et au rocher qui porte le sanctuaire de Notre-Dame de Capinonat, dont l'une des chapelles, consacrée à sainte Anne la Marieuse, est l'objet d'un grand pèlerinage au mois de mai de chaque année.

Les autres conduisent au village de Villemagne, qui, sous le nom de Villemagne-l'Argentière, fut jadis une ville importante qui eut son hôtel des Monnaies, ses fortifications et un vaste prieuré dont il ne subsiste plus que quelques débris d'arceaux et de chapiteaux historiés.

Des ruelles étroites aboutissent à l'ancienne église du monastère, vaste édifice du xiv^e siècle, dont le chœur seul a été construit; à celle de Saint-Grégoire, beau spécimen du style roman, qui présente une intéressante fenêtre double et une tour carrée

à quatre étages, et à un ancien hôtel des Monnaies qui porte, gravée sur une plaque, l'effigie des pièces que l'on y frappait.

Un kilomètre sépare ce bourg des anciennes mines de plomb argentifères qui le rendirent célèbre.

L'ermitage Saint-Michel, qui fait l'objet d'une autre excursion, n'est en réalité qu'une ancienne forteresse bâtie sur le point culminant d'une montagne : puis en serpentant à travers des paysages accidentés ou sur les pentes abruptes du mont, une route conduit au sommet du Caroux, que couronne à 1.093 mètres d'altitude un belvédère duquel se déroule sous de multiples aspects un somptueux panorama : au sud, la vue s'étend sur les montagnes de Saint-Chinian; au sud-ouest, sur les Corbières; à l'est, sur Seranne et le Ventoux; au nord, sur les monts de Marcou et de l'Espinouse; à l'ouest, sur la montagne Noire.

SAINT-PONS

Dans cette même vallée du Jaur, Saint-Pons se blottit au fond d'un cirque de montagnes; bâtie à la fin du x^e siècle, à l'ombre d'une abbaye fondée en 936, en face du village de Thommières, par Pons, comte de Toulouse, cette bourgade, qui est traversée par une large rue bordée d'énormes platanes, abrite dans une immense grotte la source de la rivière du Jaur et, plus loin, l'église fortifiée que Roger Trancavel fit construire en 1172, pour la mettre à l'abri des hordes barbares qui ravageaient le pays.

A son avènement, le pape Jean XXII, ayant érigé le monastère en évêché, la fit agrandir : en 1551, un vaste chœur ogival remplaçait l'abside primitive; mais les Calvinistes l'ayant démolie ainsi que trois des clochers, une église plus petite fut provisoirement construite dans la grande dont on utilisa certaines parties des murailles; puis, en 1716, sous la direction de Maloir, architecte de Carcassonne, une façade décorée d'une porte ornée de pilastres doriques fut érigée sur les débris de l'ancien chœur.

Aujourd'hui, la tour de l'Horloge du style roman auvergnat, qui date du x^e siècle, sépare la façade nord de l'ancienne abside, et trois chemins de ronde superposés au nord, deux au sud, construits entre les murs primitifs et les revêtements successifs laissent apercevoir du dehors des mâchicoulis et des meurtrières.

Formée d'une seule nef de 28 m. 50 de longueur sur 12 mètres de large et d'un vaste chœur, cet édifice renferme de belles boiseries sculptées au xvii^e siècle, et dans la sacristie, qui occupe la place de l'ancien chœur, se voient de curieux chapiteaux ornés de sculptures du xii^e.

Au xv^e siècle, Antoine Ballue, frère du ministre de Louis XI, gouverna cet évêché; en 1534, le cardinal Alexandre Farnèse, qui le dirigeait, est élu pape sous le nom de Paul III; et l'un de leurs successeurs, Percin de Montgaillard, par sa droiture et sa bonté s'aliéna le pape et le roi, en défendant les Jansénistes et en protestant à l'assemblée des États du Languedoc de 1702 contre « la rigueur qu'on exerçait envers les révoltés huguenots en grand nombre dans les Cévennes (1) ».

En laissant toute sa fortune aux hôpitaux de Saint-Pons et de la Salvetat, il eut droit à la reconnaissance du peuple; toutefois ses largesses ne suffirent pas à préserver son église des excès de la Révolution, et à l'époque de la Terreur, Tarbouriech, notaire à Saint-Pons, mutila à grands coups de sabre les figures des stalles sous le prétexte d'effacer toute trace des vieilles superstitions.

Autour de la ville, les montagnes étendent leur solitude au milieu de vallons profonds, et sur l'un de leurs sommets, qui s'élance comme une flèche de cathédrale, se dressent, au milieu d'un paysage abrupt, les débris du château et de la tour qui défendaient autrefois le farouche village de Minerve, dont tous les habitants furent brûlés vifs comme hérétiques pour avoir résisté à l'armée de Simon de Montfort.

(1) Archives nationales, L. 744.

AGDE

Bâtie près de la montagne volcanique isolée de Saint-Loup, à l'intersection du canal du Midi, Agde, l'ancienne colonie marseillaise d'*Agatha Tychè*, est restée un port de pêche et de cabotage grâce au chenal navigable de 4.500 mètres qui la maintient en communication avec la mer.

Déjà bien avant d'atteindre le superbe pont suspendu qui franchit l'Hérault, cette ancienne cité se révèle grâce au donjon carré qui s'élève de l'orgueilleuse forteresse que forme sa cathédrale, dont les grandes arcades romanes sont percées de fenêtres qui ressemblent à des meurtrières.

Choisie vers le milieu du iv^e siècle, comme siège d'un diocèse, et en 506 pour la réunion du célèbre concile tenu par les États du roi Alaric, sous la présidence de saint Césaire, évêque d'Arles, cette ville, dont les prélats jouirent d'une influence considérable après la croisade contre les Albigeois, fut dotée de sa cathédrale actuelle dès le xi^e siècle.

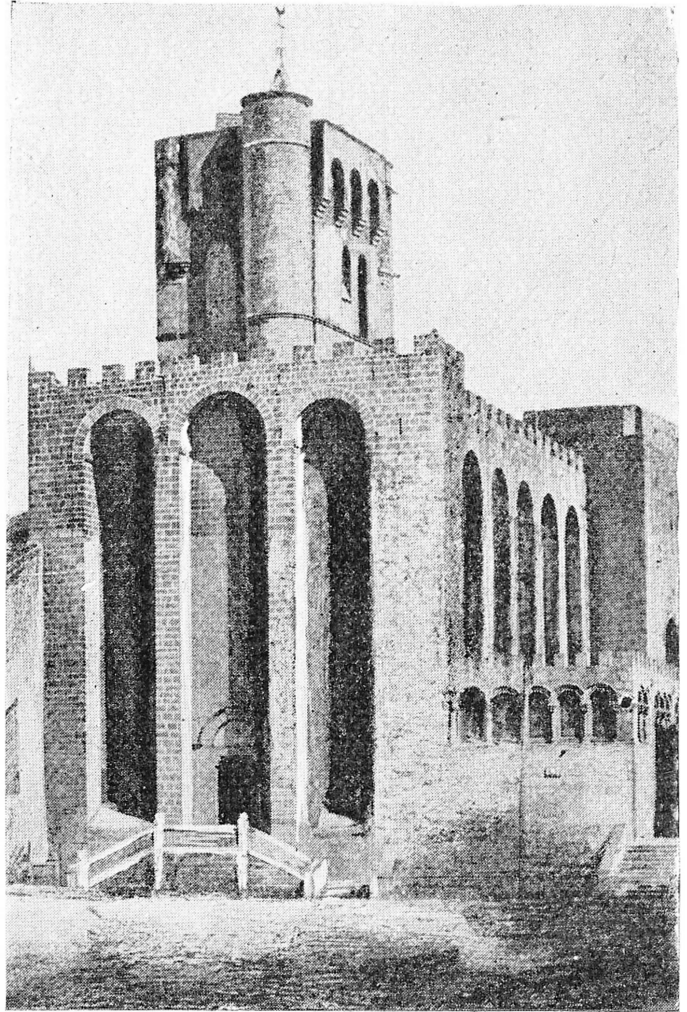
Église et forteresse à la fois, elle était destinée à défendre la cité contre les pirates aragonnais, et le maître d'œuvre qui en dirigea les travaux fut contraint de déployer dans sa construction une science profonde en stéréotomie.

Ayant affaire à une pierre antiesthétique, la basalte, fort difficile à tailler et à relier, et fort lourde, il employa des masses cyclopéennes de pierres dans les assises du bas, allégeant ensuite les moellons au fur et à mesure de leur montée, les faisant même scier en lamelles, notamment pour l'escalier extérieur dont *la vis de Saint-Gilles* est un chef-d'œuvre d'appareil et de légèreté comme précision mathématique.

Un donjon crénelé, haut de 35 mètres, domine cet édifice, et un parapet évidé en mâchicoulis en couronne les murs qui ont plus de 2 mètres d'épaisseur.

Des restes d'un cloître romano-ogival existent encore sur le flanc droit de ce curieux monument qui fut dévasté au XIII^e siècle par André Doria, chef d'une puissante famille génoise, laquelle avec les Fieschi, les Grimaldi et les Spinola formaient les grandes familles de la République; la chronique relate qu'après s'être emparé de la ville, il fit passer au fil de l'épée tous les habitants depuis l'âge de 5 ans jusqu'à celui de 60 et *qu'il pardonna à tous les autres.*

De cette ville aujourd'hui triste et silencieuse, une route déploie ses ondulations au milieu d'une riante campagne, et conduit à la belle plage de sable qui relie le Grau-d'Agde au pittoresque promontoire volcanique du cap d'Agde; puis, en longeant l'étang de Thau, parvient à la ville maritime de Cette, dont le port créé au XVII^e siècle, d'après les plans de Vauban, sous l'inspiration de Colbert, est, après celui de Marseille, le plus important de la Méditerranée.



AGDE. — Cathédrale du XI^e siècle.

Du pied de la montagne de Saint-Clair où elle est située, de séduisants chemins tortueux, en sillonnant les pentes du mont, aboutissent à une chapelle consacrée à Notre-Dame de la Salette, du haut de laquelle la vue embrasse : Cette, l'étang de Thau, les Cévennes et l'immense courbure de la côte du golfe du Lion.

A côté des voies tortueuses de la vieille ville qui se pressent contre cette montagne, les larges rues et les avenues qui sillonnent la ville nouvelle descendent vers le quai de Bosc pour, de là, déployer leurs méandres et parvenir à l'esplanade et au magnifique square du Château-d'Eau.

De superbes quais bordent des bassins dans lesquels se balancent des barques de pêche et de gigantesques navires, et de l'extrémité de la promenade que forme le môle Saint-Louis apparaît, baignée de merveilleuses lueurs, une plage de sable.

BÉZIERS

Sur une colline de la rive gauche de l'Orb et du canal du Midi, la ville de Béziers déploie le faste de son immense commerce et le pittoresque de ses vieilles églises de Saint-Nazaire et de la Madeleine, qui recèlent le souvenir des massacres dont elles ont été les témoins :

« En 1209, Roger Trancavel s'étant refusé à exterminer les hérétiques Albigeois qui étaient dans la ville, l'abbé de Cîteaux et les chefs de l'armée sommèrent les habitants catholiques de les leur livrer ou d'en sortir eux-mêmes pour n'être pas enveloppés dans la ruine des autres.

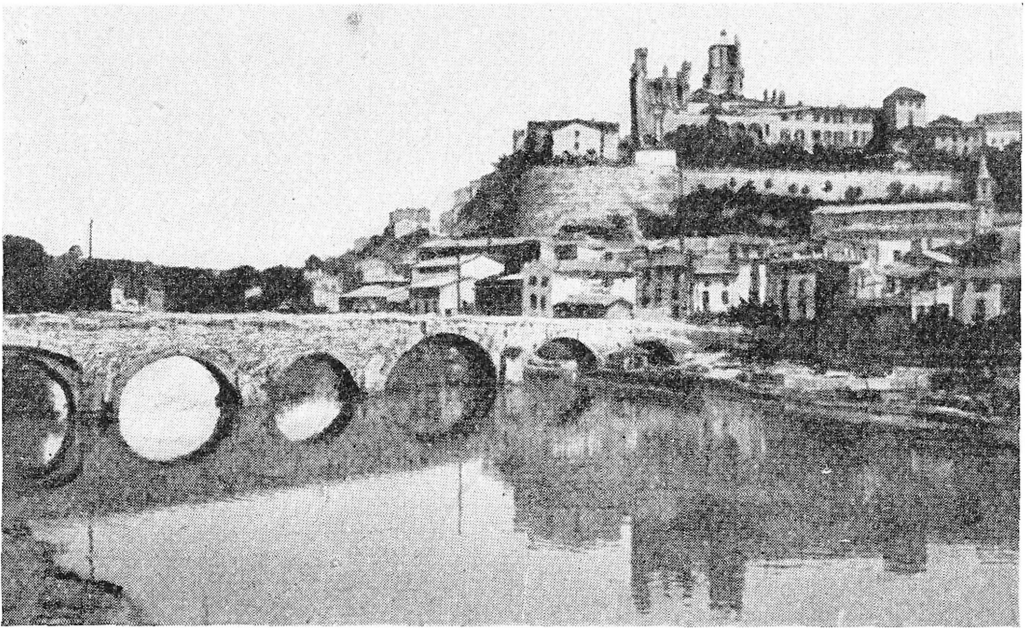
« Regmold, évêque de Béziers, qui leur fut député, employa toute son éloquence pour leur persuader d'obéir à cet ordre, mais ce fut en vain, ils préférèrent se lier avec les hérétiques pour la défense de la ville.

« Les croisés les y assiégèrent et, après un violent combat, franchirent les fossés, escaladèrent les murailles, entrèrent dans la cité et firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrèrent sans distinguer la religion, le sexe, l'âge et la condition.

« Les habitants éperdus se réfugient dans les églises comptant y trouver un asile assuré; la plupart vint dans la cathédrale Saint-Nazaire et s'y mettent sous la protection des chanoines, lesquels, revêtus de leurs habits de chœur, font sonner les cloches pour exciter les vainqueurs à la compassion. Les autres se retirent dans l'église de la Madeleine, mais rien n'arrête la fureur des croisés qui poursuivent leurs ennemis jusque dans les lieux les plus sacrés et en font un carnage horrible, en sorte qu'on compte que 7.000 habitants périrent dans cette seule église.

« Enfin les croisés, après avoir assouvi leur fureur sur le peuple de Béziers, qu'ils massacrèrent sans miséricorde, et s'être enrichis des dépouilles de cette ville, y mirent le feu qui la consuma complètement le 22 de juillet de l'an 1209.

« César d'Heisterbac, auteur contemporain, rapporte que les croisés demandèrent à l'abbé de Cîteaux ce qu'ils devaient faire en cas qu'on vînt à prendre la ville d'assaut dans l'impossibilité



BÉZIERS. — La cathédrale Saint-Nazaire et le vieux pont.

où l'on était de reconnaître les catholiques d'avec ceux qui ne l'étaient pas, et que celui-ci répondit : « Tuez-les tous, car Dieu connaît ceux qui sont à lui (1). »

Bâtie sur les remparts de la ville, la cathédrale Saint-Nazaire qui abrita une partie de ce massacre, présente au centre de sa façade, encadrée par deux tours fortifiées, une superbe rose du xv^e.siècle ayant 10 mètres de diamètre.

Construit au XII^e siècle d'après les plans de Gervais, maître

(1) Dom VAISSETTE, *Histoire du Languedoc*, tome III, page 319.

maçon, cet édifice, ayant été presque complètement détruit lors de l'incendie de la ville, a été réédifié en partie aux siècles suivants : à l'intérieur, le transept, les deux travées de la nef et le chœur sont du *xiv^e*.

Un superbe cloître de la même époque, converti aujourd'hui en musée lapidaire, occupe le flanc sud de la nef.

Non loin de la cathédrale, l'église de la Madeleine, ayant subi de nombreux remaniements au *xviii^e* siècle, n'offre d'intérêt que pour l'horrible carnage dont elle a été le témoin.

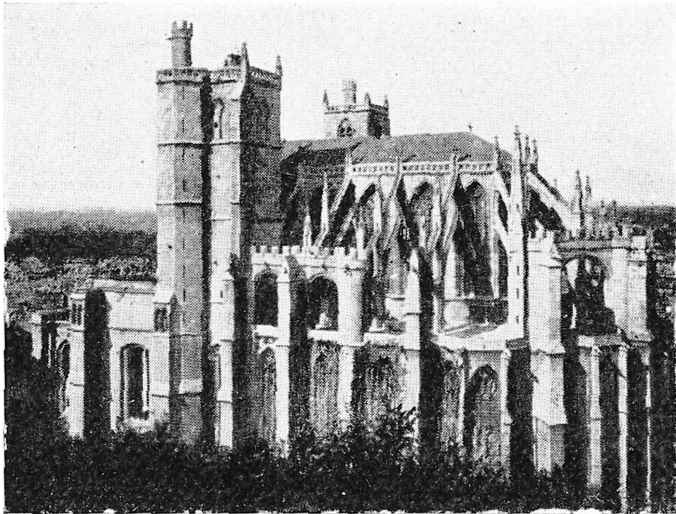
L'ancienne église Saint-Jacques, quelques vestiges d'arènes antiques, de belles promenades et un pont du *xiii^e* siècle, dont les dix-sept arches réunies forment une longueur totale de 245 mètres, ajoutent leur pittoresque à cette cité que Pierre-Paul Riquet dota du monumental pont-aqueduc du canal du Midi.

NARBONNE

Malgré ses 27.800 habitants et son grand commerce de vins, Narbonne, qui vit naître trois empereurs romains : Carus, Carinus et Numérien, est bien loin de l'importance qu'elle eut dans l'antiquité comme capitale de la Narbonnaise, et même au

moyen âge comme chef-lieu de la Gothie, puis de la vicomté de Narbonne.

Ville maritime jusqu'au xiv^e siècle, l'ensablement de son port fut cause de sa décadence, et aujourd'hui 8 kilomètres la séparent de la mer avec laquelle elle ne peut communiquer que par le canal de la Robine.



NARBONNE. — Cathédrale Saint-Just.

Rien ne lui reste de ses monuments anciens que vantait au v^e siècle Sidoine Apollinaire, mais du moyen âge elle a conservé l'ancienne cathédrale Saint-Just qui remplace une église que Charlemagne avait dotée de grands privilèges.

Jean Deschamps, auteur des plans des cathédrales de Limoges et de Clermont, conçut celui de cet édifice pour la construction

duquel Clément VI envoya de Rome la pierre fondamentale toute bénite, ornée d'une croix d'or, que l'archevêque Maurin qui gouvernait le diocèse, posa le 3 des nones d'avril 1272.

En 1332, le clergé y célébrait pour la première fois la fête de Pâques, mais, par suite des malheurs du temps, les travaux furent bien souvent interrompus et ne furent jamais terminés.

Construite pour contribuer à la défense de la cité et à celle du palais de l'archevêque, elle donne l'aspect d'une forteresse ornée de clochetons avec sa double ceinture de créneaux qui remplacent les balustrades sur les chapelles, pour former un chemin de ronde, en réunissant les culées de ses arcs-boutants terminés en forme de tourelles.

Considérée comme l'une des plus remarquables de toutes celles qui furent élevées dans le midi de la France, cette église fortifiée se distingue à l'intérieur par la simplicité de son style et l'élévation de ses voûtes que de hardis piliers portent à 40 mètres de haut.

Henry de Narbonne et Jacques de Favière en dirigèrent les travaux au ^{xiv}^e siècle et y déployèrent toutes les ressources de leur art; dans cette superbe conception ils ont fait preuve de génie : « Les voûtes sont admirablement appareillées et construites, » nous dit Viollet-le-Duc.

Des vitraux du ^{xvi}^e siècle revêtent du chatoyement de leurs couleurs éclatantes et du scintillement de leurs ors les tombeaux des archevêques et les statuettes Renaissance qu'abrite l'édifice.

Un cloître des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles et un jardin public ombragé par des platanes séculaires donnent accès à l'ancien palais des archevêques, dans lequel furent arrêtés Cinq-Mars et de Thou le 12 juin 1642.

D'un haut intérêt pour son architecture militaire, cette immense construction présente une façade flanquée de trois tours carrées dont la plus ancienne, dite *de la Madeleine*, date de 1273.

Jugée insuffisante au ^{xiv}^e siècle pour résister non seulement

aux Anglais mais encore aux routiers et aux compagnies des soudards indisciplinés et des malandrins qui battaient et pillaient le pays, en 1318, l'archevêque fit construire à l'un des angles la plus grosse des tours, et, en 1375, Pierre de la Jugie apporta encore des perfectionnements aux défenses de ce palais, en élevant au centre la tour Saint-Martial.

Dans le cours du XIX^e siècle, Viollet-le-Duc en compléta l'ordonnancement en construisant, entre la grosse tour et celle de Saint-Martial, la façade d'un élégant hôtel de ville.

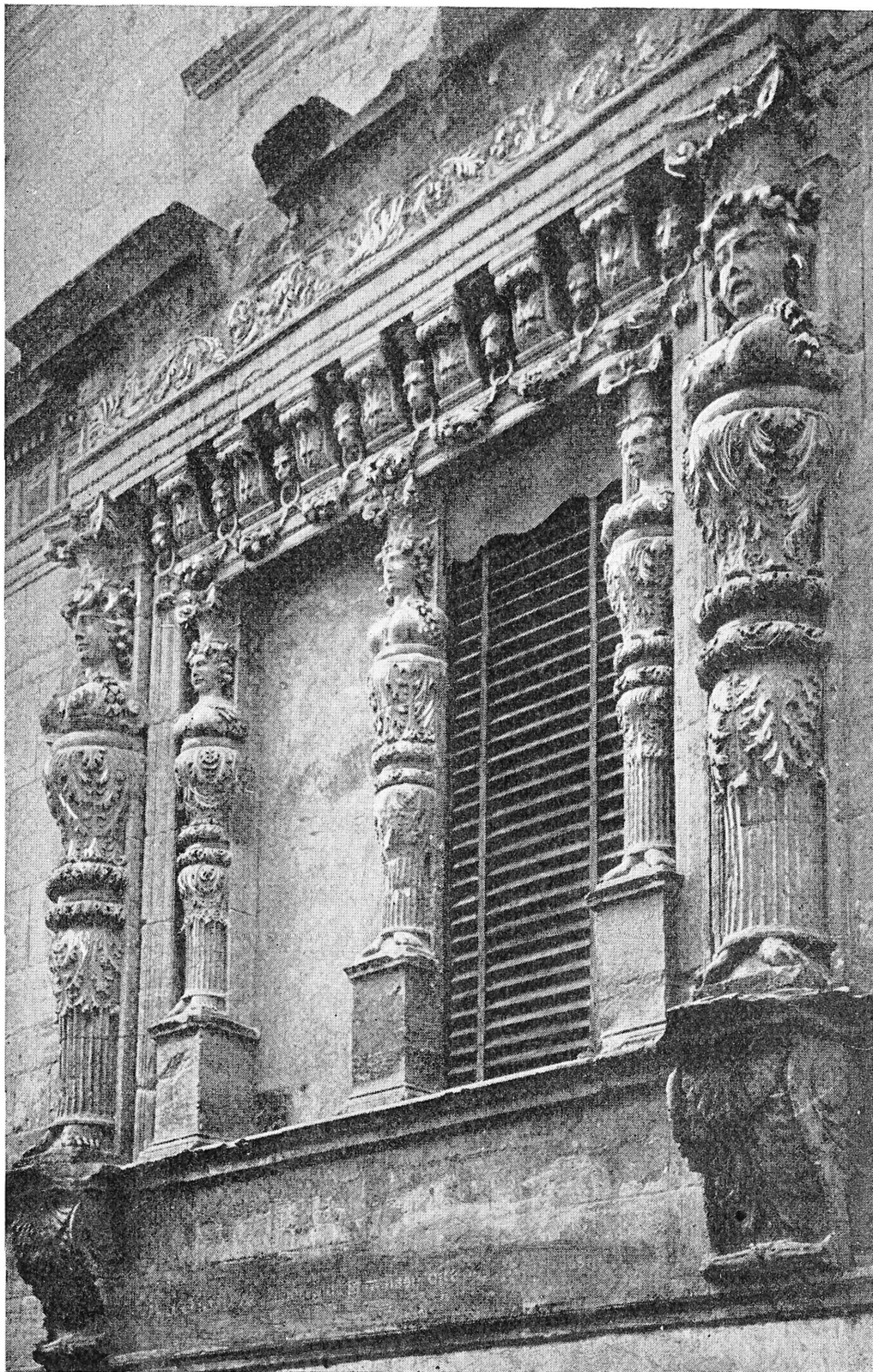
Converti en musée depuis 1833, le palais des archevêques abrite des sarcophages chrétiens du XIV^e siècle, de superbes pièces de céramique, et un très grand nombre de tableaux de l'École française.

En dehors de ces collections, la ville de Narbonne réunit encore dans l'ancienne chapelle du monastère des Bénédictins un musée lapidaire qui renferme des inscriptions, des statues gallo-romaines et des chapiteaux romains provenant des monuments qui la paraient au V^e siècle.

Plus loin, l'église romano-ogivale consacrée à saint Paul Serge détache, depuis l'an 1229, sa silhouette au centre d'un vieux quartier qui enchâsse parmi de curieuses maisons rustiques l'une des plus remarquables demeures de la Renaissance.

Connue sous le nom de maison des *Trois Nourrices*, elle réunit dans sa façade toute une surabondance d'imagination et d'invention allant jusqu'à l'extravagance.

A 21 kilomètres de cette cité : Bize groupe dans un délicieux paysage des grottes préhistoriques, et le bourg moyenâgeux de Bages concentre son animation dans les étranges ruelles qui bordent le vaste étang sur lequel glissent perpétuellement des barques de pêche.



NARBONNE. — La maison des Trois Nourrices.

CARCASSONNE ET LA CITÉ SAINT-PAPOUL - LIMOUX

Bâtie dans la plaine, la ville basse de Carcassonne déploie entre l'Aude et le canal du Midi la gaieté de ses jardins et de ses boulevards, en formant un saisissant contraste avec la gravité de la cité qui, de la hauteur où elle est juchée, impose son décor grandiose au milieu d'un paysage abrupt dont la terre se recouvre encore, comme au temps où elle fut construite, d'une couche de sable et de poussière lorsque passe le vent.

« Je ne sache pas qu'il existe nulle part en Europe, nous dit Viollet-le-Duc, un ensemble aussi complet et aussi formidable de défenses des VI^e, XII^e et XIII^e siècles. »

Elle est en effet l'un des plus remarquables monuments de l'architecture militaire du moyen âge; son origine, si l'on s'en rapporte aux menhirs et aux dolmens qui se trouvent dans les pays environnants, remonterait à l'époque celtique; les Romains ayant envahi la Gaule, Pline l'Ancien la cite parmi les villes du droit latin de la Narbonnaise; un peu plus tard, elle devient l'une des principales stations de la voie romaine qui va de Narbonne à Bordeaux par Toulouse.

Théodoric, roi des Visigoths, s'en empare et la protège par une enceinte de murailles qui affecte la configuration du plateau sur lequel elle est bâtie. Il entoure la cité d'une ceinture de remparts flanqués de tours espacées entre elles de 25 à 30 mètres et en fait la forteresse la plus importante de son royaume à cause de sa situation qui lui fait commander la route d'Espagne et celle des Deux-Mers.

En 508, après sa victoire sur Amalaric, Clovis vint l'assiéger, mais son armée, qui était affaiblie, ne lui permit pas de s'en emparer et elle resta aux mains des Visigoths jusqu'au début du VIII^e siècle.

A cette époque, les Maures d'Espagne ayant conquis la Septimanie, elle tomba en leur pouvoir en 725 et ils l'occupèrent jusqu'en 759.

Après la mort de Pépin le Bref, elle fut placée sous l'autorité de Carloman, puis passa sous celle de Charlemagne qui la fit administrer par les comtes Francs.

Une ancienne chronique raconte l'histoire d'un siège fabuleux que Charlemagne aurait fait subir, et le buste de dame Carcas placé depuis le XVI^e siècle sur la porte Narbonnaise appuie le récit de la légende qui s'y rattache : « Une dame Sarrazine qu'on appelle dame Carcas non pas que ce fut vraisemblablement son nom, mais pource qu'elle fut réputée comme la dame et la royne de Carcassonne, et peut estre estoit-ce la femme de Balaach voyant ce prince mort, s'introduit d'elle mesme à la deffense de la place, deuant laquelle S. Charlemagne demeura cinq ans et à raison duquel siège la famine s'y mit, et dit-on qu'elle y perdit tous ses soldats, et se trouua seule la deffenceresse de la ville. Mais comme el estoit douée d'un esprit aussi grand que le cœur, elle s'aduisa de ce stratagème de faire paroistre aux tours de la ville des hommes de paille, chacun avec son arbaleste, et continuellement faisant le tour des murailles elle ne cessoit de décocher des traits sur les ennemis. Et dit-on de plus qu'ayant ramassé tous les bonnets de morts, elle se monstroic icy avec un rouge, là avec un blanc, ailleurs avec un gris, ou un blû, et par les changements de bonnets de différentes couleurs elle abusoit le camp, et persuadoit sans peine aux chrétiens que la place auoit encore bien des soldats pour la garder. Quoy plus ?

« Se voyant après tout cela réduite à l'extrémité par le défaut de viures, elle fit manger à un pourceau toute une eymine de bled qui luy restoit, et à l'instant le précipita en bas des murs, en sorte qu'il se creua et fit croire par là aux François qu'il falloit

bien que la ville fut abondamment pourueü de bleds, puis qu'on en donnait à manger iusques aux pourceaux.

« On nous veut faire accroire sur ce propos que Charlemagne leua enfin le siège, mais Carcas voyant dessus les murailles de la ville défiler les troupes, elle sortit en mesme temps, et suiut le camp, appelant Charlemagne de sorte que celuy le premier qui en aduertit l'empereur, luy dit : Sire, *Carcas te sonne*, et de la dit on est venu le nom de Carcassonne.

« Alors, elle soumit la ville et sa personne mesme à Charlemagne et promit de se faire chrestienne, et ensuite le roi entra dans Carcassonne lequel, admirant le courage de l'amazone, voulut qu'elle demeurast tousiours la maistresse de la ville, et incontinent après son baptesme, il lui donna pour espoux un gentilhomme dillustre race qui suiuoit l'armée, appelé Roger, d'où l'on veut dire que sont descendus ces Rogers, comtes de Carcassonne (1). »

A la mort du grand empereur, ceux-ci s'affranchirent de l'autorité royale, devinrent comtes héréditaires et refusèrent de se reconnaître les vassaux du roi de France.

A cette première dynastie succéda en 940 celle des Comminges, puis vint celle des comtes de Foix dont la brillante famille s'éteignit au xiv^e siècle avec Gaston Phebus.

Après la mort de Béranguier, comte de Barcelone, qui avait acquis ce domaine en 1072, Bernard Atton, fils d'Ermangarde et de Raymond Trancavel, se rendit maître de Carcassonne et en fut reconnu comte. « Environ en ce même temps, le pape Urbain II fit son entrée dans la Cité et célébra la sainte messe en l'église cathédrale de Saint-Nazaire dont Pierre estoit lors Évêque, bénit l'église et les matériaux qui estoient là préparés pour l'achever, car elle estoit encore imparfaite. »

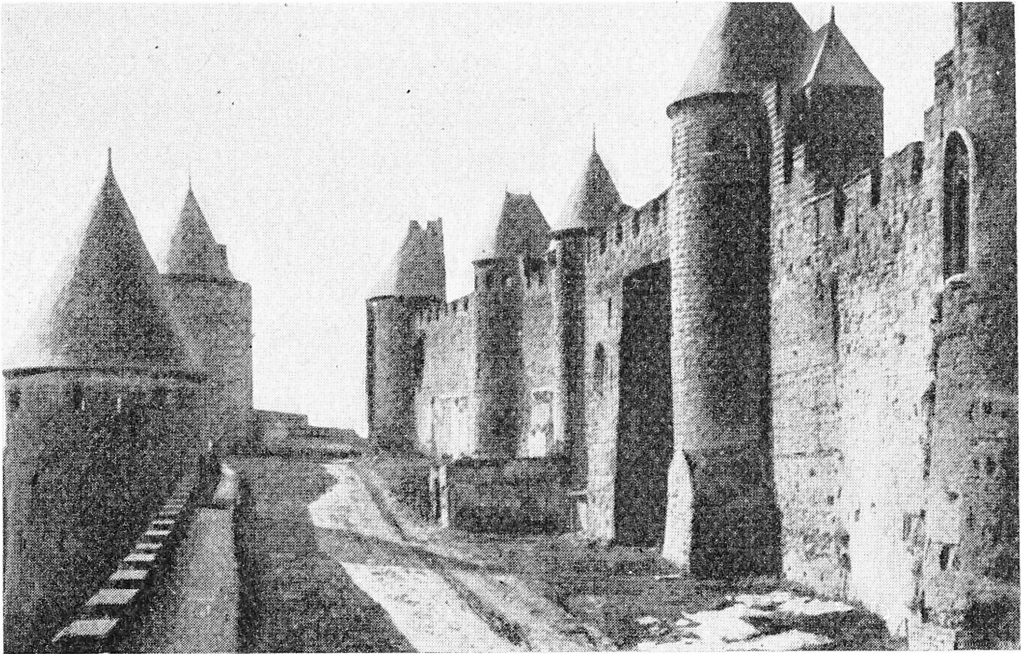
Bernard Alton étant mort après avoir été chassé de la ville, son fils aîné, Roger III, lui succéda, fut cruel et vindicatif; à

(1) *Histoire des comtes de Carcassonne*, par Besse, citoyen de la ville de Carcassonne.

son avènement, il rechercha les principaux auteurs de la révolte qui avait eu lieu contre son père, s'empara de leurs biens, en exila une grande partie et fit couper le nez et crever les yeux à l'autre.

En 1167, à son retour d'Albi où il avait assisté au concile qui avait condamné l'hérésie des Albigeois, il fut massacré à Béziers par les hérétiques.

Raymond Roger, son fils, régna d'abord sous la tutelle de sa



CITÉ DE CARCASSONNE. — Les hautes lices.

mère, Adélaïde de Toulouse; dès qu'il eut pris les rênes du pouvoir, Innocent II envoya Arnaud, abbé de Cîteaux, Frère Pierre de Chasteauneuf et Frère Rodolphe, moine de Cîteaux, légat du Saint-Siège apostolique, et l'évêque d'Exoine prêcher pendant huit jours contre les hérétiques.

Cette prédication n'ayant eu aucun succès, l'armée des croisés composée de 60.000 hommes, commandée par Simon de Montfort, vint mettre le siège devant la cité.

En prévision de cette attaque, le vicomte Roger en avait

fait augmenter les défenses et l'avait munie de tout ce qu'il fallait pour résister. La ville était alors composée de la cité et de deux grands faubourgs environnés de murailles et de fossés.

Le vicomte ayant refusé au légat de livrer tous les habitants à la discrétion des croisés, ceux-ci tentèrent de prendre la ville d'assaut, mais ils furent repoussés héroïquement par les habitants et sur le point de se retirer.

Le siège dura quatorze jours, les chaleurs étant devenues excessives et le puits ayant tari, les assiégés demandèrent à capituler et offrirent de rendre la ville pourvu qu'on leur accordât la vie sauve et toutes les sûretés nécessaires pour leur retraite.

On leur accorda ce qu'ils demandaient à la condition qu'ils n'emporteraient avec eux que leur chemise; ils sortirent dans ce triste équipage le 15 août 1209, mais le vicomte Roger fut, au mépris de la capitulation, retenu prisonnier et mourut empoisonné dans l'une des tours de la cité.

Simon de Montfort, ayant été investi, par un concile tenu en 1215, de la vicomté de Carcassonne, vint demander au roi l'investiture féodale de ce qui lui avait été attribué; à son retour, il se vit entouré de toutes parts par des ennemis : Toulouse s'était révoltée et avait reçu des renforts d'Espagne, de Gascogne et de Provence; voulant reprendre cette ville, il fut tué avec son frère en 1218.

Ainsi périt cet homme cruel et inhumain qui, peu de jours avant sa mort, avait pris d'assaut le château de Bram et avait fait crever les yeux et couper le nez à plus de 100 hommes qu'il avait faits prisonniers : « on en excepta cependant un à qui il fit laisser un œil pour qu'il puisse servir de guide à ses compagnons pour les conduire au château de Cabardez ».

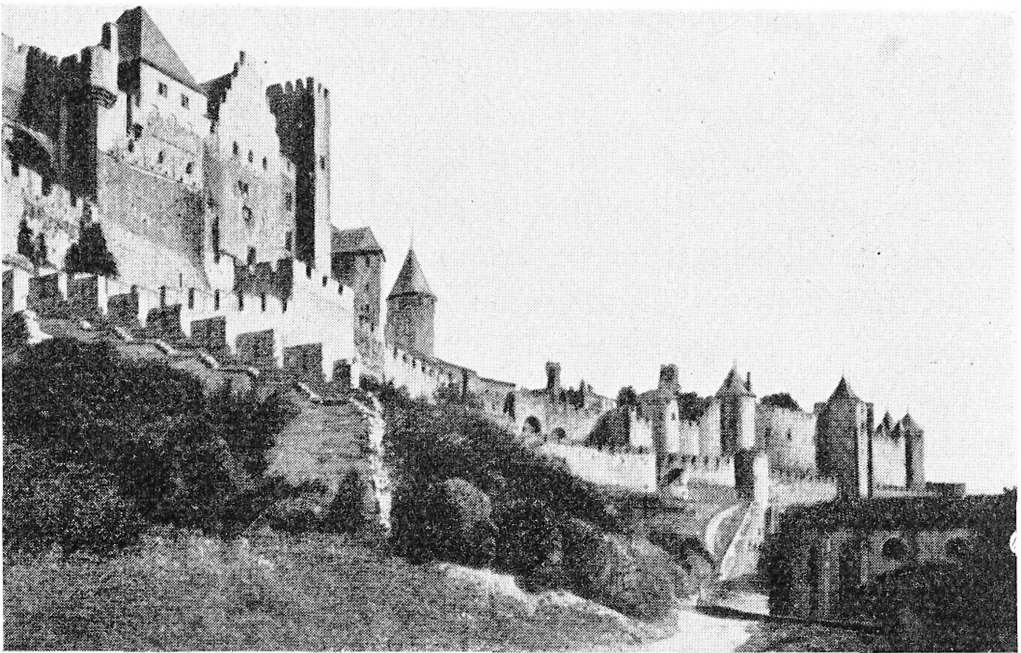
En 1224, son fils Amaury abandonna la cité et le Midi, et céda ses droits à Louis VIII, roi de France.

Carcassonne ne put se résigner à la perte de son indépendance; en 1240, Trancavel, aidé des seigneurs, ses anciens vassaux, réapparut sous les murs de la cité que le sénéchal Guillaume des

Ormes avait fait réparer et dans laquelle s'étaient réfugiés l'archevêque de Narbonne et l'évêque de Toulouse.

Dans son rapport adressé à la reine Blanche, le sénéchal Guillaume des Ormes lui fait part de toutes les péripéties de ce nouveau siège, que les assiégeants durent abandonner au bout de vingt-quatre jours de luttes après avoir mis le feu aux faubourgs.

Voulant punir les habitants de leur rébellion, Louis IX leur



CITÉ DE CARCASSONNE. — Ensemble de l'ouest.

défendit de reconstruire leurs maisons, et en 1247 leur permit, sur les instances de l'évêque Radulpha, de bâtir un nouveau bourg au delà de l'Aude, sur un point qui ne pût nuire à la forteresse que formait la cité tout entière : la ville basse fut ainsi fondée.

Philippe le Hardi en augmenta ensuite les fortifications, fit élever la porte Narbonnaise, la tour du Tréseau, les courtines voisines et modifier l'enceinte intérieure suivant le saillant de l'enceinte extérieure; puis fit construire les tours de l'Inquisition, de l'Évêque, de Cahusac et de Saint-Nazaire.

Située au sommet d'un plateau, cette cité fut ainsi défendue au sud, à l'est et au nord-est par un large fossé, à l'ouest et au nord-ouest par les pentes abruptes de la colline.

Aujourd'hui encore deux enceintes de murailles séparées par les lices l'encerclent en s'arrêtant à la citadelle que forme le château construit par Roger I^{er}; la plus ancienne a été élevée par les Visigoths sur les ruines de celle bâtie par les Romains, mais a été modifiée et augmentée de défenses par Philippe le Hardi; c'est ainsi que sur ses 1.100 mètres de murailles se hérissent successivement : la tour de la Justice; la tour Visigothe, élevée sur un soubassement de construction romane; celle de l'Inquisition, bâtie par Philippe le Hardi pour communiquer avec le château; de l'Évêque, construite sous la direction du connétable de Beaujeu; de Cahusac, dont les trois étages voûtés abritent une cheminée et un four; de Miprade, située à l'angle saillant de l'enceinte élevée par Philippe le Hardi; du Moulin; de la tour et de la poterne de Saint-Nazaire, qui donnait accès dans les lices; des tours de Saint-Martin; des prisons de Castéra, dans laquelle on préparait des hourds pour la défense; du Plo, de Balthasar, de Davejan, qui avait été donnée en fief à ce seigneur; de Saint-Laurent, de la Peyre, du Trauquet, laquelle renferme trois étages sans voûte; de Saint-Sernin, qui formait l'abside de l'église du même nom; des tours de la porte Narbonnaise, de celles du Connétable, de Vieulas, de la Marquière, de Samson, du Moulin d'Avare, qui doit son nom au moulin à vent dont elle était munie, et enfin celle de la Charpentière, qui renfermait les ateliers pour la fabrication des machines et engins de défense.

A la suite de la tentative de Trancavel, saint Louis, dans le but de protéger les points faibles de l'enceinte intérieure qui n'avaient pu résister aux assauts de l'armée de ce factieux, c'est-à-dire le côté de la porte Narbonnaise et de l'extrémité sud de la pointe des remparts qui passaient devant l'église Saint-Nazaire, fit construire une nouvelle enceinte de murailles.

Celle-ci, que l'on désigne sous le nom d'enceinte extérieure,

mesure, en y comprenant la grande barbacane, 1.500 mètres de tour, Philippe le Hardi l'ayant fait prolonger jusqu'à l'extrémité du plateau qui domine le ravin de l'Aude, et ayant fait élever la porte Narbonnaise et porter le saillant à environ 30 mètres de l'ancienne enceinte.

Dix-neuf tours en pierres de grand appareil à bossage, munies d'un angle saillant afin d'offrir une résistance plus grande aux coups de bélier, et garnies de hourds crénelés formant mâchicoulis, la flanquent en se déroulant dans l'ordre suivant : l'avant-poste de l'Aude, la tour du petit Canissou, qui tire son nom de la rivière qui coule près d'elle, celle du grand Canissou et du grand sénéchal Burlas, qui défendit la cité en 1287, la tour d'Ourliac, la tour Crémade ou tour Brûlée, les tours Cautière et Pouleto, celle de la Vade, sorte de donjon qui était le siège des *Mortes-Payes* et qui portait à son sommet le *Papegay*, oiseau de bois qui servait à l'exercice du tir à l'arbalète; la tour de la Peyre, la barbacane de la porte Narbonnaise; la tour du Barrar, qui était chargée de fermer les portes et d'accrocher les chaînes, et celle de Bénazet, qui servait de magasin, complètent cette enceinte et ces remparts qui sont surtout formidables sur les points où les accès du dehors sont faciles, où des escarpements naturels n'opposent pas un obstacle puissant à l'assaillant.

Deux portes donnent accès dans cette fantastique cité : l'une à l'ouest, dite Porte de l'Aude, est protégée par de puissantes défenses; l'autre à l'est, dite Porte Narbonnaise, avec ses deux grandes tours à bec, et l'un des plus beaux spécimens connus de l'art militaire du XIII^e siècle; la première n'est accessible qu'aux piétons, la seconde donne passage aux voitures.

Précédé d'une barbacane, le château comtal, qui couronne fièrement cette cité, date du règne de Bernard Atton; son plan forme un parallélogramme et ses défenses, qui sont dirigées aussi bien contre la ville que contre le dehors, comprennent huit tours dont deux jumelles, aménagées de manière à pouvoir réunir les hommes d'armes chargés de repousser les assaillants.

Proche de cette citadelle est le grand puits dans lequel, suivant

une légende, s'ouvrent les vastes souterrains qui permettaient aux assiégés d'échapper aux envahisseurs.

Abritée par ces solides murailles, l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire comprend deux parties bien distinctes : une nef romane datant de 1095, un transept et un chœur de style ogival du début du *xiv*^e siècle.

Extérieurement une façade massive et fortifiée est reliée au nord à une tour carrée percée de meurtrières et au sud à une autre tour couronnée de créneaux; des portails du style ogival flanqués d'une élégante tourelle et percés de superbes roses ferment les bras du transept.

D'admirables vitraux des *xiv*^e, *xv*^e et *xvi*^e siècles baignent d'une lumière diaphane les trois nefs, le transept et le chœur de ce sanctuaire qui renferme un bas-relief représentant le siège de 1240, la dalle tumulaire de Simon de Montfort, le sarcophage de l'évêque Radulph, mort en 1266, ainsi que le majestueux tombeau de Pierre de Rochefort, qui trépassa en l'an 1322.

Un théâtre en plein air occupe l'emplacement de l'ancien cloître, et des rues étroites sillonnent cette cité qui eut l'honneur de recevoir, le 8 août 1533, le roi François I^{er} entouré par toute la noblesse du diocèse, par le clergé séculier et régulier, et par les consuls de la ville qui le conduisirent en la maison épiscopale afin de lui faire présent d'une coupe d'or avec son couvercle du prix de 200 écus, en souvenir de son passage dans leur cité.

De Carcassonne en remontant vers Toulouse l'on atteint la ville de Castelnaudary, qui a donné son nom à deux batailles livrées dans ses environs : celle de 1212 pendant la guerre des Albigeois et celle de 1632 où le maréchal de Montmorency, révolté contre Louis XIII, fut vaincu et fait prisonnier par les troupes royales.

A quelques kilomètres à l'est, l'ancienne ville épiscopale de Saint-Papoul, qui ne compte plus aujourd'hui que 700 habitants, renferme quelques vestiges intéressants de la construction primitive de sa cathédrale et le cloître de l'abbaye, fondée par Charlemagne, que le pape Jean XXII érigea en 1317 en évêché.

Les guerres religieuses l'ayant dévastée furent cause de la reconstruction d'une partie de l'église qui ne possède plus qu'un magnifique chœur roman du XII^e siècle.

Attenant à cette cathédrale, un cloître avec arcades en plein cintre et piliers à chapiteaux sculptés dénote combien le style roman s'était développé dans cette partie de la France.

Quelques kilomètres séparent encore de Carcassonne la petite ville viticole de Limoux, qui doit sa renommée à sa fameuse *blanquette* et dont le clocher en grès rouge qui surmonte son église gothique bâtie du XII^e au XV^e siècle, témoigne par une recherche d'invention que dans cette contrée l'art de bâtir était en avance sur tous les autres pays.

SAINT-GAUDENS
SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES
BAGNÈRES-DE-LUCHON

Tandis que sur un plateau qui domine la rive gauche de la Garonne, Saint-Gaudens déroule à l'ombre de son église la tristesse mélancolique de ses rues, que seule égaie l'architecture de cet édifice qui fut construit aux **XI^e** et **XII^e** siècles, et flanqué d'un portail gothique au **XVI^e**, s'épanouit dans la magnifique vallée supérieure du fleuve, sur le rocher isolé qui domine la plaine où se réunissent l'Ours et la Garonne, une ancienne colonie romaine dont les habitants eurent le droit d'occuper les premières charges de l'Empire.

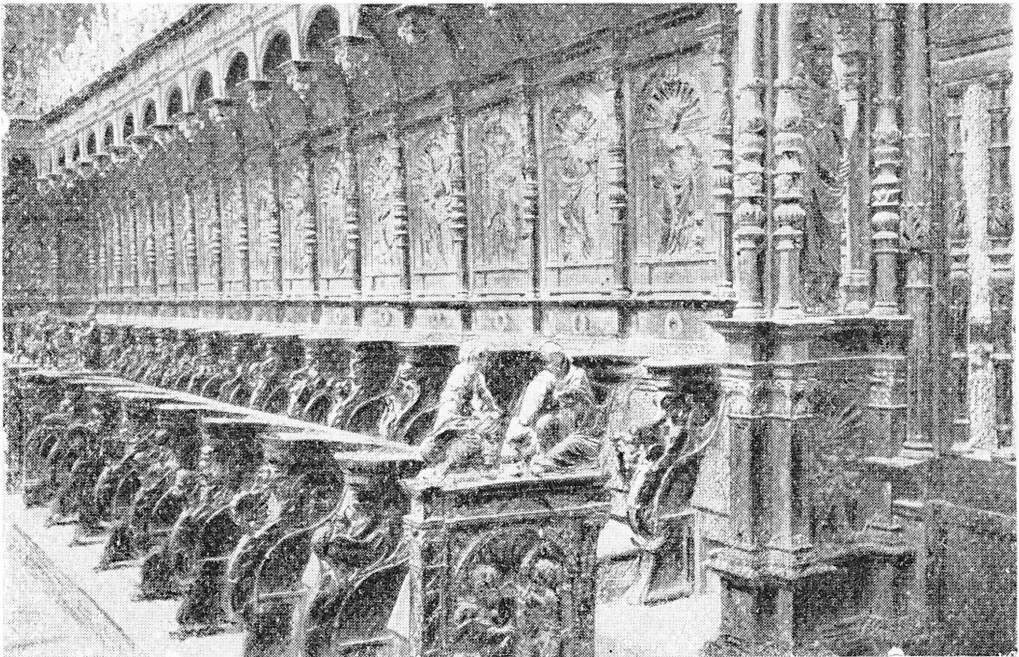
Dès la conquête romaine, grâce à sa position stratégique, à la richesse de ses eaux minérales et aux carrières de marbre qui l'entourent, il porta une cité importante qui prit le nom de *Lugdunum prope Hispaniam*; mais à la chute de l'Empire celle-ci devint la proie des barbares et fut anéantie après avoir été le théâtre de l'un des épisodes les plus importants de l'histoire mérovingienne : en 584, Gondovald, roi d'Aquitaine, l'un des fils de Clotaire, attaqué par les redoutables Burgondes que commandait le duc Leodegisile, passa la Garonne et vint se réfugier dans sa citadelle : trahi par ses principaux lieutenants il fut livré à son ennemi, qui le fit massacrer sur le rocher de Matacan, et les habitants furent passés au fil de l'épée.

La colline resta déserte pendant près de cinq cents ans, jusqu'au jour où l'évêque Bertrand de l'Isle-Jourdain conçut le projet d'y

ramener les populations dispersées : en 1073, il y fonda une cathédrale, un monastère et s'y établit avec ses chanoines.

Une nouvelle cité s'éleva parmi les ruines de la ville gallo-romaine, et en signe de reconnaissance prit le nom de son illustre restaurateur.

Après sa mort, grâce à son tombeau, sa cathédrale devint le



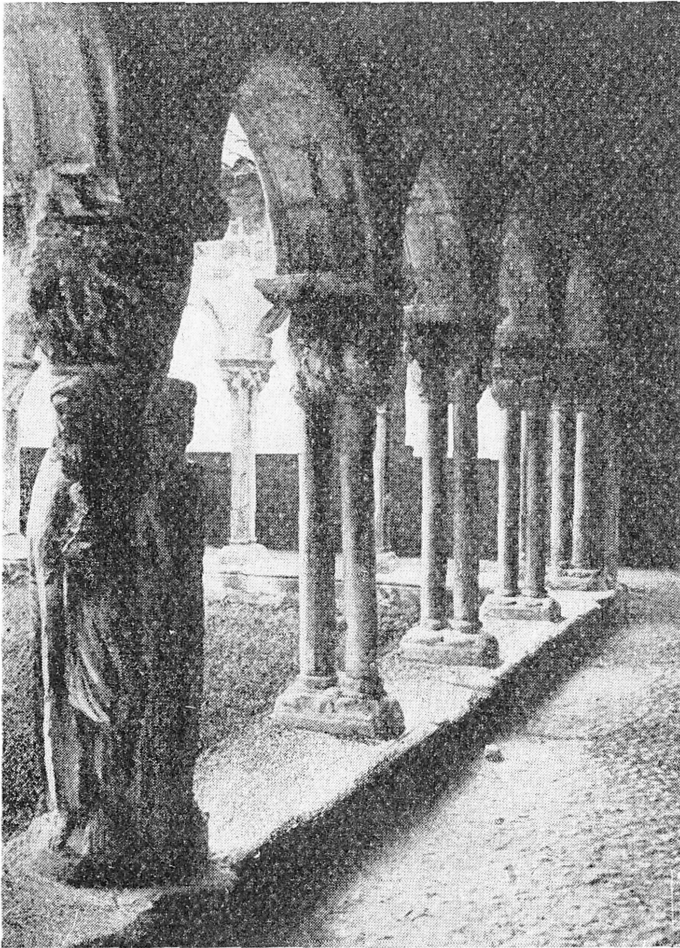
SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES.
Stalles du chœur de la cathédrale.

centre d'un célèbre pèlerinage; en 1304, l'évêque Bertrand de Goth se vit obligé de faire agrandir la nef et l'abside, et lorsqu'il devint pape sous le nom de Clément V, il vint lui-même se rendre compte de l'état des travaux.

Le monument actuel porte l'empreinte des deux époques qui ont présidé à sa construction : dans la première, le style sobre et sévère du roman domine, tandis que dans la seconde le style ogival déploie la verve de son ingénieuse décoration.

A l'extérieur, la porte romane précédée de l'escalier de douze marches qui donne accès dans la basilique, est divisée en deux

parties par une colonne de marbre blanc qui soutient un linteau sur lequel, en s'inspirant des ivoires byzantins, les imagiers ont représenté les douze apôtres; huit colonnes aux chapiteaux géminés encadrent ce portail dont le tympan est décoré d'un



SAINTE-BERTRAND-DE-COMMINGES.
Pilier des Évangélistes dans le cloître.

bas-relief représentant l'Adoration des mages qui, par l'apparence vraisemblable de vie et de mouvement dont il fait preuve, assure déjà la suprématie de l'art français.

L'intérieur est remarquable pour la légèreté de sa nef ogivale autour de laquelle rayonnent douze chapelles et pour les magnifiques stalles offertes par l'évêque Jean II de Mauléon, en 1535; au nombre de soixante-dix, celles-ci présentent dans leurs dossiers une suite de prophètes, de patriarches, de figures allégoriques séparées

par des colonnettes ouvragées, et sont surmontées de dais en demi-berceaux reliés par un entablement décoré d'arabesques et par une crête dentelée.

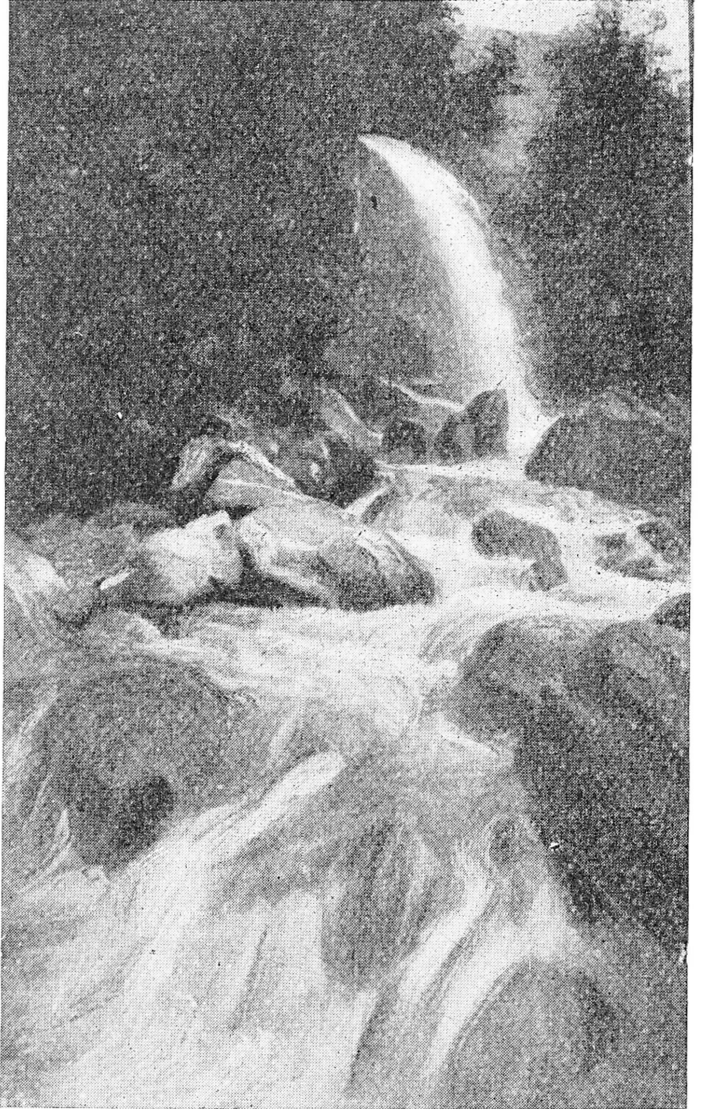
Les artistes de la Renaissance qui ont conçu ces œuvres admirables s'y sont distingués par une imagination créatrice autant que par une adresse d'exécutants, et l'on ne peut leur reprocher

d'avoir trop négligé de subordonner les détails aux masses lorsqu'on savoure leurs trouvailles dans la décoration des accou-
doirs, des miséricordes,
des parcloles, dont
les mille sujets variés
évoquent les sym-
boles les plus divers,
en formant une vaste
et pittoresque encyclo-
pédie d'une élévation
de style qui donne à
ces œuvres plastiques
un grand caractère.

Prodige d'habileté
et de goût, le trône
épiscopal est surmonté
d'un gracieux campa-
nile à plusieurs étages
supporté par d'élé-
gantes colonnes or-
nées de figures et
d'arabesques, et porte
à 9 mètres de haut la
statue de l'archange
saint Michel terras-
sant le dragon.

Véritable musée
d'art religieux, cet
édifice abrite encore
le superbe mausolée
en marbre blanc de

l'évêque Hugues de Châtillon, et le tombeau de saint Bertrand
que le cardinal Pierre de Foix, évêque de Comminges, fit
construire de 1422 à 1442, ainsi que la mitre, les gants
et la crosse de ce saint thaumaturge, dont la hampe est



BAGNÈRES-DE-LUCHON.
Réserve des Rochers.

faite d'une seule pièce d'ivoire provenant d'une défense de narval.

Le cloître de l'ancien monastère, qui est contigu à la cathédrale, forme une sorte de parallélogramme; trois de ses côtés sont d'inégale longueur : celui du midi est composé de dix arceaux



BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Cascade d'Oo.

dont les colonnes sont géminées et à chapiteaux unis; celui de l'ouest, qui est le plus remarquable, n'en comporte que huit, parmi lesquels l'un d'eux est supporté par le fameux pilier des Évangélistes, et celui qui fait face à la galerie du midi, cinq seulement.

Ça et là, dans la ville basse, comme dans la ville haute, de nombreuses reliques architecturales ont servi de matériaux à la construction de vulgaires bâtisses.

Des gorges profondes entourent cette antique cité qui a conservé quelques vestiges de ses remparts, la formidable porte Majou ou Major, ouverte dans un bloc de maçonnerie de plusieurs mètres d'épaisseur, et devant laquelle s'est déroulée la scène de trahison relatée par Grégoire de Tours; celles de Cabirel et des restes de celle de Lérisson.

Au sud de cette glorieuse cité, dans un défilé que commande un château féodal dont le haut donjon est calciné par le soleil du midi : Saint-Béat exploite ses carrières de marbre blanc comparables à celui de Carrare, et dans la vallée latérale de la Pique rayonne la plus élégante des stations pyrénéennes, Bagnères-de-Luchon; 36.000 baigneurs et touristes viennent chaque année prendre ses eaux sulfurées sodiques, ou simplement jouir de la beauté de son site et des distractions mondaines qu'elle offre pendant la saison, en dehors de la ravissante promenade au lac d'Oo, dont la nappe verdâtre aux reflets mouvants est alimentée par une cascade dont les eaux proviennent de crêtes drapées de neige pour, en tombant d'une hauteur de 273 mètres, l'envelopper de mystère et d'une grâce virgilienne.

TOULOUSE

Après avoir été capitale du Languedoc, Toulouse est aujourd'hui l'une des plus grandes villes de France; centre artistique et littéraire, elle a son université, ses lycées, son École des Beaux-Arts d'où sont sortis des maîtres éminents, son Conservatoire de musique qui fut une pépinière de chanteurs célèbres, et son Académie des Jeux Floraux dont les quarante *mainteneurs* décernent chaque année des fleurs d'or et d'argent aux vainqueurs des tournois littéraires.

Le canal du Midi et le canal latéral de la Garonne, en s'y rejoignant au port de l'Embouchure, contribuent, avec un vaste réseau de voies ferrées, à en faire le centre d'une opulente région qui réunit toutes les productions agricoles et viticoles, ainsi que les industries les plus diverses.

Très florissante bien avant l'ère chrétienne, elle excita la convoitise du consul romain Cépion, qui s'enrichit en pillant les trésors que la piété des peuples voisins avait enfouis au fond de son lac sacré.

Au premier siècle après J.-C., Martial parle de sa gloire intellectuelle, et au temps d'Ausone, les trois frères de l'empereur Constantin sont élevés dans ses écoles.

Tour à tour capitale des Visigoths, du royaume carolingien d'Aquitaine, du comte de Toulouse, elle était en pleine prospérité lorsque vint s'abattre sur la civilisation méridionale la tempête de la croisade albigeoise.

En 1211, ses habitants repoussent victorieusement une première attaque et s'ils se soumettent à Simon de Montfort, c'est

pour se révolter peu après lorsque le comte Raymond rentre dans sa capitale : « Le comte a recouvré sa ville, mais il n'y a plus ni tour, ni salle, ni galerie, ni haut mur, ni créneau, ni porte, ni haubert, ni armure. Cependant ses habitants ont reçu le comte avec tant d'allégresse que chacun dit : « Toulouse ! nous vaincrons maintenant que Dieu nous a rendu notre vrai seigneur. »

Puis ils s'arment de piques, de masses, de bâtons; ils élèvent des lices, des barrières, des murs de traverse, des échafauds, des postes d'archers pour se défendre contre la garnison qui s'est retirée dans le château. Et jamais dans aucune ville on ne vit si nobles ouvriers, car là travaillent les comtes et tous les chevaliers, les bourgeois, les bourgeoises, les riches marchands, les hommes et les femmes, les changeurs, les petits garçons, les petites filles, les servants et les courtiers.

Chacun a le cœur empressé à l'œuvre et tous prennent part aux guets de nuit. Il y a dans toutes les rues des lumières aux chandeliers. Les tambours accompagnent les éclats de trompettes. Transportées de vraie joie, les femmes et les filles font des ballades et des danses sur des airs allègres. Le comte et les autres chefs délibèrent : ils ont nommé des capitouls, élu un viguier, bon, vaillant et sage. Les églises sont fortifiées et Toulouse attend fièrement son ennemi.

Simon, en apprenant ces nouvelles, « se prit à rire des lèvres, tandis qu'il soupirait du cœur ». Il dissimula sa colère, mais ne s'en hâta pas moins d'accourir.

Voilà le comte qui chevauche pour faire triompher le sort, dit le poète, pour abattre le droit, pour rehausser le mal; il chevauche nuit et jour, envoyant par lettres, et par messagers de tous côtés l'ordre de venir à son aide.

Son frère, Guy de Montfort, avait déjà tenté contre la ville une attaque malheureuse, mais Simon, habitué à la victoire, croit que rien ne peut lui résister et dispose tout pour le siège.

Au premier assaut, Guy de Montfort est mortellement blessé. Les dards, les lances, les flèches, les cailloux lancés à la main,

les épieux, les carreaux, les bâtons ferrés, les tronçons de lances, les grands blocs de pierre tombent sans relâche des deux côtés.

Simon, repoussé, bloque la ville de tous les côtés. Il y a pour lors dans Toulouse grand trouble, fatigue et chagrin, peine et misère, crainte et frayeur d'hommes et de femmes.

Celles-ci s'en vont nu-pieds prier dans les églises, portant de belles étoffes ou de l'argent, des chandelles, des cierges à mettre sur les candélabres.

Huit mois entiers, Simon s'acharne à ce siège où il n'éprouve que des revers : il est arrivé devant Toulouse à la fin de septembre 1217, le 25 juin 1218 il n'est pas plus avancé qu'au premier jour : il ordonne alors un assaut terrible !

Or voici, dit la chronique, qu'il y avait dans la ville un pierrier sous un sorbier près de Saint-Sernin, et les femmes et les filles et les épouses de ceux de la ville le bandèrent et tirèrent, et la pierre *alla tout droit où il fallait*. Simon eut la tête brisée d'un coup.

Son armée tente un dernier assaut qui ne lui réussit pas mieux que les autres ; elle fut forcée de lever le siège le 25 juillet 1218, et Toulouse, sauvée, rendit grâce au ciel qui l'avait délivrée de son farouche ennemi.

En 1229, l'Inquisition acheva l'œuvre de la croisade et, en 1318, la populace massacra tous les lépreux de la ville en les accusant d'avoir essayé d'empoisonner l'eau des fontaines.

Toutefois, Toulouse devient le centre de l'administration royale dans les pays de langue d'oc et conserve avec la magistrature des capitouls une partie de ses franchises locales. En 1323, « la très gaie compagnie des sept poètes de Toulouse » y est fondée par sept troubadours et au mois de mai de l'année suivante de nombreux concurrents se disputent la violette d'or en déclamant des poèmes en l'honneur de la Vierge, dans lesquels ils s'ingénient à lui trouver de nouveaux qualificatifs ; l'un d'eux invoque la Mère de Dieu comme étant : « Soutien du monde et Clémence. »

En s'appuyant sur ces faits qui se passaient bien avant la restauration des Jeux Floraux, l'érudit Catel, dans ses *Mémoires*

du Languedoc publiés au xvii^e siècle, et La Faille, dans ses *Annales de Toulouse*, mettent en doute l'existence même de Clémence Isaure, dont le nom n'est mentionné pour la première fois que dans une ballade couronnée en 1549.

Bien qu'une inscription en bronze scellée au socle de la statue de Clémence Isaure découverte, dit-on, dans l'église de la Daurade en 1557, atteste que celle-ci était de noble famille, ces savants déclarent que les capitouls, pour soustraire au contrôle du Parlement une partie de leur gestion financière, prétendirent que la plupart des biens-fonds de la ville leur venaient de cette noble dame et qu'ils ne pouvaient être considérés comme « deniers communs, ni dons ou octrois du roi ».

En ce même temps, il y eut un réveil de l'art toulousain et de la vieille langue romane qui se continua jusqu'à la Renaissance : dès la découverte de Gutenberg, Toulouse eut son imprimerie, mais au xvi^e siècle survinrent de nouvelles guerres religieuses qui la désolèrent. En 1538, la Réforme ayant fait des progrès dans l'université, le Parlement les réprima avec violence : Jean de Boissonné, docteur de l'Université, le bachelier Cadurque, l'inquisiteur Rochette sont brûlés vifs; toutefois, en 1560, l'archevêque Odet, de Châtillon, embrasse le protestantisme, 400 étudiants suivent son exemple et demandent une église pour leur nouvelle religion.

Deux ans après, Toulouse redevient ardemment catholique et fait aux protestants une guerre acharnée; pendant quatre jours, on se bat dans les rues et l'armée de Blaise de Montluc s'y livre aux plus cruels excès; puis, en 1572, le procureur général Duranti préside le massacre de la Saint-Barthélemy, mais en 1589 il est à son tour tué par les Ligueurs.

Le 19 février 1619, le médecin Vanini est condamné par le Parlement à être brûlé vif, après avoir eu la langue coupée, comme coupable de panthéisme, c'est-à-dire d'un système qui admet que Dieu est l'université des Êtres, et l'atroce sentence reçoit son exécution le jour même.

Quelques années après, le maréchal de Montmorency fait

prisonnier à la bataille de Castelnaudary, comparait devant ce même Parlement comme étant coupable de trahison.

Le 27 octobre 1632, il fut interrogé et confronté avec les témoins, puis le 29, les Chambres étant assemblées au Parlement, le garde des sceaux s'y rendit accompagné des six maîtres des requêtes et l'on y examina le procès.

La nuit suivante, 12.000 hommes de troupe occupèrent les places et les carrefours de la ville, puis sur les 7 ou 8 heures du matin, le comte de Charlus alla prendre le maréchal dans l'Hôtel de Ville et le mena au palais dans son carrosse.

Il le conduisit dans la chambre où les membres du Parlement étaient assemblés et, après l'avoir mis sur la sellette, il se retira.

Après l'interrogatoire, on fit sortir M. de Montmorency et les juges allèrent aux voix : « Toute la compagnie vota la mort. »

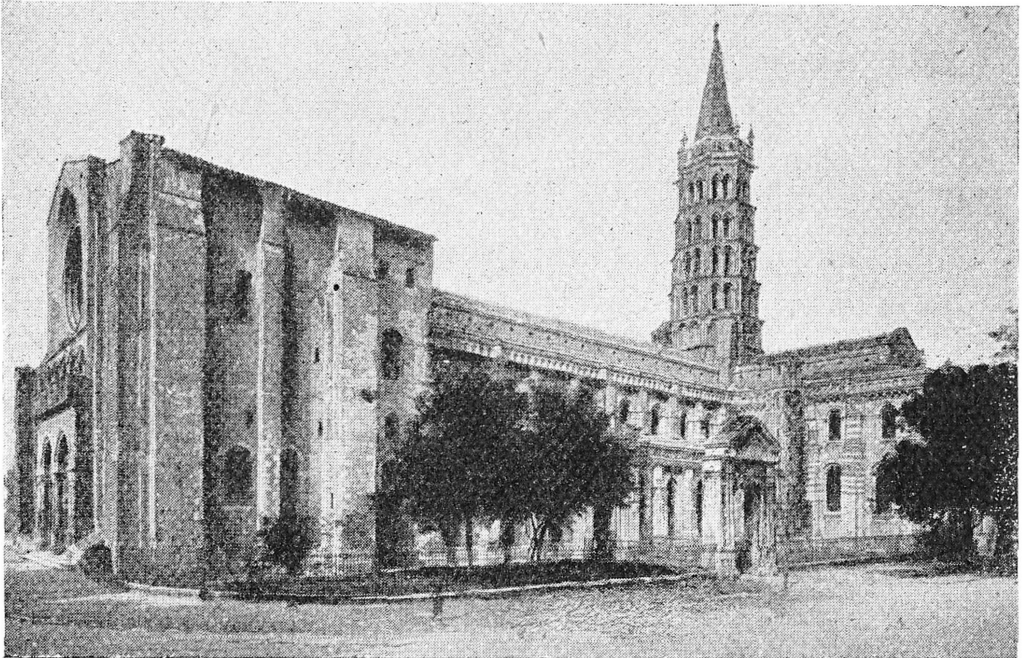
Sur le midi, les deux commissaires et le greffier criminel se rendirent dans la chapelle de l'Hôtel de Ville pour lui donner connaissance de l'arrêt, qui fut exécuté à 3 heures de l'après-midi sur un échafaud de quatre pieds de hauteur dressé dans la cour dudit Hôtel de Ville.

Ainsi mourut, à l'âge de 38 ans, Henri de Montmorency, duc et pair, maréchal et autrefois amiral de France, gouverneur du Languedoc, petit-fils de quatre connétables et de six maréchaux, premier chrétien et premier baron de France, beau-frère du premier prince du sang, et oncle du prince de Condé, après avoir gagné deux batailles, l'une navale contre les hérétiques par laquelle il disposa la prise de la Rochelle, et l'autre sur terre contre l'empire, l'Italie et l'Espagne, par laquelle il força les Alpes et disposa la délivrance de Cassal.

Dans cette ville, l'intolérance et les règlements les plus sévères restent en vigueur jusqu'à la Révolution; en 1762, le Parlement fait pendre un pasteur surpris en exerçant son ministère et fait expirer sur la roue le protestant Calas âgé de 68 ans, lequel en mourant prit Dieu à témoin de son innocence et le conjura de pardonner à ses juges.

Voltaire s'employa en faveur de cette infortunée famille et au bout de trois ans d'efforts obtint la cassation de l'arrêt et la réhabilitation de Calas.

Toulouse, qui à toutes les époques avait été le théâtre de luttes fratricides, eut encore à souffrir des atrocités engendrées par la *Terreur blanche* ; en 1814, le maréchal de camp Ramel, royaliste éprouvé, chargé par Louis XVIII du gouvernement militaire de



TOULOUSE. — Église Saint-Sernin
commencée vers le milieu du XI^e siècle.

la Haute-Garonne, fut littéralement haché par la populace royaliste dont il essayait de contenir les fureurs.

De son long passé la capitale du Languedoc a conservé d'intéressants monuments : l'église Saint-Sernin, qui de tous est le plus remarquable, a été élevée sur l'emplacement où le taureau qui avait martyrisé l'évêque Saturnin, s'était arrêté pour y déposer les restes de l'apôtre de la Gaule Narbonnaise.

Commencé vers le milieu du XI^e siècle par les moines du monastère que saint Exupère avait fondé au V^e siècle, cet édifice,

qui est le plus complet de tous ceux qui existent en France du style roman, fut continué par le chanoine Raymond Gayrard qui fit achever le chœur et se hâta de conduire tout le périmètre jusqu'à la hauteur des fenêtres; en 1096, Urbain II, au retour du concile de Clermont, consacra la basilique à saint Saturnin en présence de quinze évêques, du comte de Toulouse et de la comtesse Elvire, sa femme.

Toutefois à cette date elle était loin d'être terminée : en 1119, Calixte II consacra un nouvel autel et, lors des visites que firent au tombeau de l'apôtre les rois Philippe le Hardi, Charles VI, Louis XI, François I^{er} et Charles IX, ils donnèrent à l'abbaye des sommes énormes pour la continuation des travaux.

L'ensemble intérieur de cette grande conception architectonique est majestueux; la foi profonde de l'époque qui a vu le grand mouvement des croisades y est magistralement traduite.

Le plan forme une croix latine terminée par un groupe de cinq chapelles semi-circulaires adossées à l'abside; la nef centrale, dont la voûte en berceau est portée par des arcs doubleaux, est flanquée de chaque côté de deux nefs latérales sans chapelles, et le transept, voûté en berceau, a un bas côté muni de deux absidioles sur chacun de ses bras.

Au point de vue architectonique le chœur, avec son déambulatoire, est l'une des œuvres les plus remarquables de la fin du XI^e siècle.

Parmi les divers sujets mythologiques ou autres qui ornent les stalles du chœur, se trouve un bas-relief sculpté en 1566 qui offre un curieux souvenir des luttes religieuses de cette époque en représentant, au milieu d'un désert aride entouré de montagnes, une chaire dans laquelle un porc tenant un livre ouvert s'adresse à des auditeurs absents; l'inscription *Calvin le porc p^t*, c'est-à-dire prêchant, souligne cette grossière satire que seules excusent les luttes fratricides qui eurent lieu en 1562 et pour lesquelles la basilique fut transformée en citadelle afin de résister à l'artillerie calviniste.

Deux chapelles sont particulièrement intéressantes pour les

souvenirs qu'elles renferment : dans l'une est exposé un christ byzantin que la tradition dit avoir appartenu à saint Dominique, et dans l'autre un vitrail, en représentant le duc de Montmorency et son épouse Félicie des Ursins, rappelle que le maréchal y fut inhumé après son exécution.

Près de l'autel, deux escaliers conduisent aux cryptes qui furent reconstruites au XII^e siècle, dans le style roman auvergnat, pour abriter le tombeau qui, depuis le III^e, renfermait le corps de saint Saturnin.

Construit en briques avec des chaînes et des clavcaux de pierre, cet édifice n'offre à l'extérieur qu'une ornementation rudimentaire; la façade occidentale avec sa porte géminée, sa grande rosace et les deux tours inachevées qui la flanquent, n'a que peu d'intérêt; toutefois, vu de l'abside, l'ensemble du monument est d'un aspect grandiose, avec la couronne de chapelles qui paraît former un soubassement à la tour centrale composée de cinq galeries hexagonales, dont trois sont percées de fenêtres cintrées ornées d'archivoltes à boudins, et d'ouvertures en forme de mitres.

Bâtie en pierres et en briques à la fin du XIII^e siècle, cette tour est surmontée d'une flèche entourée de clochetons qui porte une croix à 65 mètres de haut.

A côté de ce remarquable édifice, la cathédrale qui succède à l'église romane devant laquelle, suivant une coutume établie dans plusieurs villes, Hugues, chapelain du comte de Rochecouart, souffleta un juif, le jour du Vendredi-Saint de l'année 1018, si violemment, que les yeux et la cervelle jaillirent du crâne du patient (1), surprend et déconcerte par le désaccord qui règne dans son ensemble, lequel offre une vaste nef de 19 mètres de large, construite en briques en 1211 par le comte Raymond VI; nef qui s'épanouit ensuite en un chœur ayant deux collatéraux et dont la longueur totale la dépasse de près de moitié.

(1) Jean DE LA HONDES, *L'Eglise Saint-Etienne de Toulouse*.

L'évêque Bertrand de l'Isle, qui la fit bâtir en 1273, avait conçu le projet de faire reconstruire le monument sur un plan plus vaste, mais à sa mort les travaux furent complètement arrêtés, et le chœur avec les dix-sept chapelles qui l'entourent ne furent terminés qu'au xvii^e siècle.

En 1449, l'archevêque Pierre Dumoulin fit élever le portail qui s'ouvre sur la façade de l'édifice, à l'exception de la grande rose qui était construite en 1229.

Cette façade, sans harmonie, dénote le peu de préoccupation témoignée par les architectes qui ont contribué au cours des siècles à sa construction; rien en effet ne constitue un plan sagement établi : le portail couvert d'un toit en appentis est percé d'une large arcature ogivale abritant une rosace, dont le diamètre vertical ne correspond nullement au sommet de l'ogive, et la porte qui est placée sur le côté de l'édifice produit un effet des plus disgracieux.

Commencé en même temps que le portail, l'énorme et lourd clocher rectangulaire qui s'élève à gauche de la façade a été achevé par le cardinal Jean d'Orléans en 1531.

Pendant la première moitié du xiv^e siècle, cet édifice fut le théâtre de diverses cérémonies qui attirèrent sous ses voûtes un grand nombre de fidèles : en 1308, Gaillard de Pressac, qui le gouvernait, y reçoit son oncle, le pape Clément V, entouré d'un grand nombre de cardinaux; neuf ans après, le cardinal Jean-Raymond de Comminges y fait son entrée et commence la lignée des archevêques qui dirigèrent le diocèse; peu d'années après, elle déploie son faste pour le jugement solennel de ceux qui étaient retenus dans les prisons de l'Inquisition pour crimes d'hérésie.

Le dimanche 30 septembre 1319, frère Bernard Guidonis et frère Jean de Beaune, inquisiteurs de l'hérésie dans le royaume de France, par l'autorité apostolique, dont le premier résidait à Toulouse et l'autre à Carcassonne, se rendirent à la cathédrale où on avait amené tous les accusés des prisons de l'Inquisition et qui était remplie de peuple.

Frère Bernard Guidonis, outre sa qualité d'inquisiteur, était revêtu de plus de l'autorité ordinaire des évêques de Cahors, Saint-Papoul, Montauban, de Comminges, d'Albi, de Rieux, du grand vicaire de l'église d'Auch.

Le sénéchal, le juge-mage et le viguier de Toulouse, les autres juges royaux et les douze consuls de la ville prêtèrent serment de conserver la foi de l'Église romaine, de poursuivre et de dénoncer les hérétiques, de ne confier aucun office public à des gens suspects ou diffamés pour cause d'hérésie, et enfin d'obéir à Dieu, à l'Église romaine et aux Inquisiteurs en ce qui regarde l'Inquisition.

L'archevêque ayant lancé ensuite une sentence d'excommunication contre tous ceux qui mettraient obstacle à l'exercice de l'Inquisition, lecture fut ensuite donnée publiquement :

1° Du nom de vingt personnes qui avaient été condamnées à porter des croix sur leurs habits pour fait d'hérésie et à qui on permettait par grâce de les quitter;

2° Du nom de cinquante-six *emmurés* ou prisonniers pour le même crime, tant hommes que femmes, qu'on avait amenés dans l'église, et auxquels on fit grâce de la prison à condition de porter des croix de couleur jaune cousues l'une devant l'autre sur tous leurs habits, d'accomplir d'autres pénitences avec privation de tout office public ;

3° Ils enjoignirent à quatre hommes et à une femme de faire des pèlerinages pour avoir fréquenté les hérétiques;

4° Ils condamnèrent vingt hommes ou femmes à porter des croix sur leurs habits pour avoir favorisé ou fréquenté les hérétiques ou les Vaudois;

5° On lut la confession de vingt-sept tant hommes que femmes, qui avaient favorisé plus particulièrement les hérétiques ou les Vaudois et qui avaient été initiés à leurs mystères, et celle d'un juif converti relaps et qui furent condamnés à une prison perpétuelle et à avoir les fers aux pieds et aux mains;

6° On lut la confession qu'avaient faite neuf accusés, hommes ou femmes déjà morts, et on confisqua tous leurs biens;

7° On publia la confession et la sentence d'un autre accusé qui était *mort croyant* des hérétiques et on déclara ses biens confisqués;

8° On publia une autre sentence rendue contre un homme mort fauteur des hérétiques, on ordonna que son corps serait inhumé et ses biens confisqués;

9° On lut une autre sentence contre un homme marié qui disait la messe sans avoir été ordonné et contre une femme relapse qui étaient morts l'un et l'autre, on ordonna que leurs ossements seraient déterrés et brûlés;

10° On lut la confession et la sentence d'un prêtre bourguignon qui avait embrassé l'hérésie des Vaudois et était relaps; il fut condamné à être dégradé et brûlé;

11° On lut les informations qui avaient été faites contre quatorze hérétiques ou relaps fugitifs, tant hommes que femmes, qui furent condamnés par contumace;

12° On prononça une sentence contre deux Vaudois relaps et on les abandonna au bras séculier;

13° Enfin on abandonna aussi au bras séculier pour être brûlé vif un accusé qui, après avoir été convaincu d'hérésie en jugement, soit par sa propre confession, soit par témoin, avait rétracté ensuite sa confession, prétendant qu'il l'avait faite par la force de la torture qu'on lui avait fait souffrir.

Ainsi finit cette longue et humiliante cérémonie dans laquelle toutes les informations faites contre les accusés et leurs confessions furent lues en langue vulgaire (1).

En 1609, un violent incendie ayant ravagé l'édifice, le Chapitre, avec l'aide du Parlement de Toulouse et des États du Languedoc, fit reconstruire la voûte par l'architecte Levesville, qui l'établit avec un respect apparent des lignes gothiques mais à une hauteur inférieure de 10 à 12 mètres à celle qu'elle devait avoir.

Un grand rétable de pierre construit par l'architecte Pierre Mercier de 1654 à 1667 décore le chœur en présentant un bas-

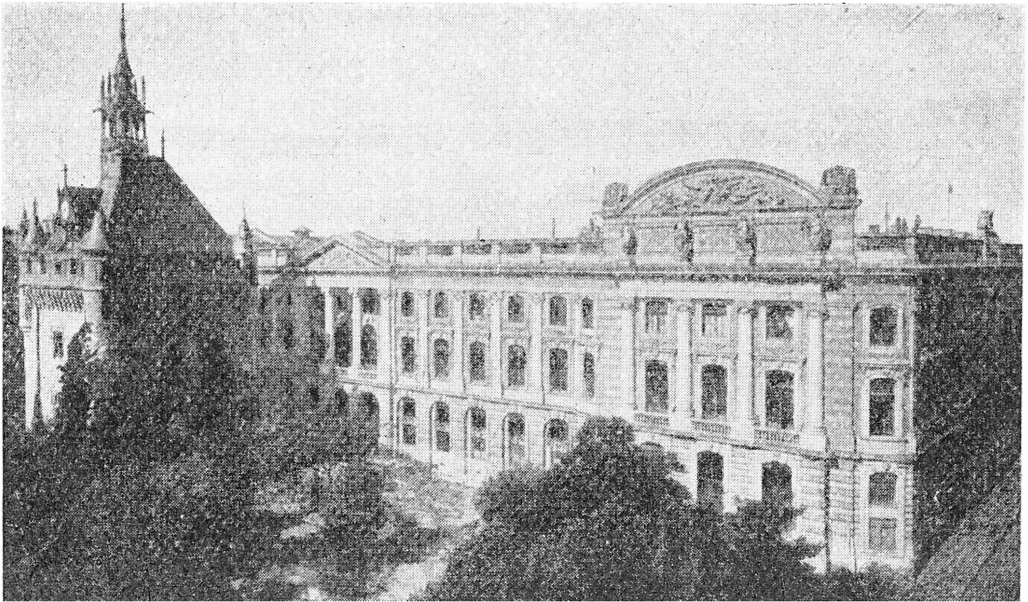
(1) Dom VAISSETTE, *Histoire du Languedoc*, tome IV, p. 442 à 449.

relief sculpté par Gervais Drouet en 1770, figurant la *Lapidation de saint Etienne*.

A l'architecture religieuse appartiennent encore plusieurs édifices d'un grand intérêt, tels que :

L'église des Jacobins, construite en briques et en pierres à la fin du XIII^e siècle et dont les cinq étages du clocher octogonal, haut de quarante-quatre mètres, sont percés de baies à amortissement rectangulaire;

La nef et le clocher de la Dalbade ou église de Notre-Dame-la-



TOULOUSE. — Le Capitole et le donjon.

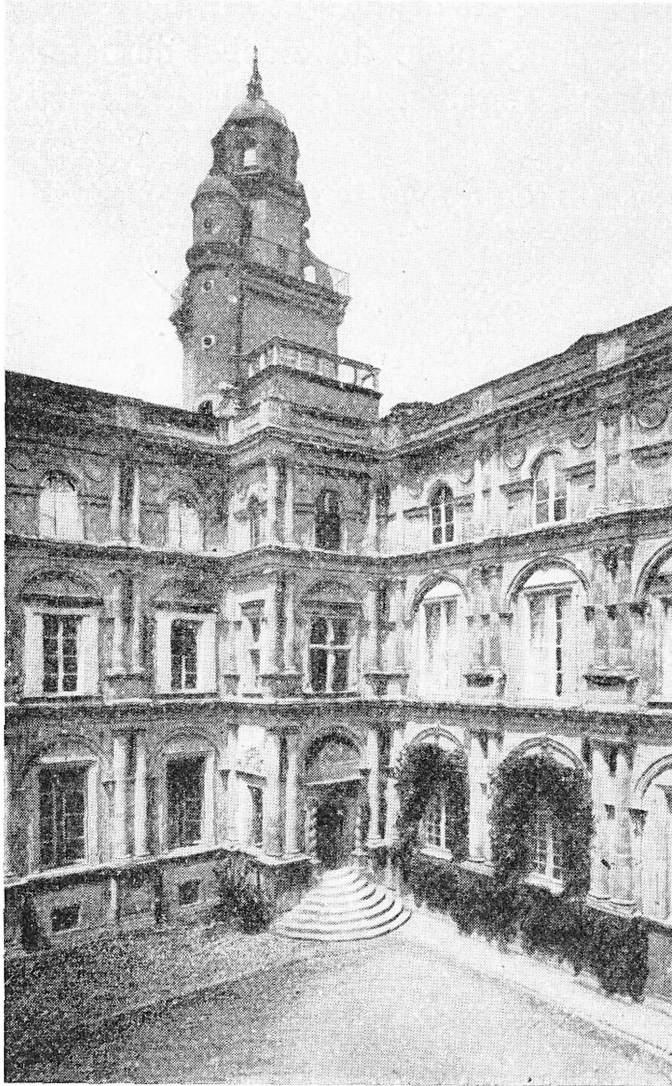
Blanche du XVI^e siècle, dont l'ample nef est précédée depuis 1537 d'un élégant portail de la Renaissance, œuvre de Nicolas Bachelier;

Les deux cloîtres, l'un du XIV^e, l'autre du XVI^e, de l'ancien couvent des Augustins où est installé le musée;

Le clocher façade du XIV^e et le chevet plat flanqué de deux absides de Notre-Dame-du-Taur.

Parmi les édifices civils, l'Hôtel de Ville ou Capitole, érigé par l'architecte Cammas de 1750 à 1759, offre une immense façade en briques et pierres ornée de huit colonnes de marbre. Intimement

lié à l'histoire de la ville, il conserve le souvenir de l'exécution du maréchal de Montmorency qui eut lieu dans sa première cour et réunit dans la Salle des Illustres les œuvres des peintres et des



TOULOUSE. — Hôtel d'Assézat, du XVI^e siècle.

sculpteurs nés dans le Toulousain. Précédé d'un agréable jardin, un donjon carré érigé en 1525 l'accompagne.

En dehors de cette grande bâtisse Toulouse abonde en constructions dont la sévérité est égayée par l'emploi de la pierre et de la brique, et aussi en fantaisies exquises dans les hôtels que l'on rencontre dans les différents quartiers.

La Renaissance lui a valu de superbes édifices galamment décorés ou noblement rythmés; tout en éprouvant un enthousiasme pour la Renaissance italienne ou pour l'antiquité clas-

sique, les architectes qui les ont construits ont produit des œuvres originales : en 1537, Jean de Bogis, conseiller au Parlement, fait ériger, sous la direction de Nicolas Bachelier, un superbe hôtel de briques orné de colonnettes que le premier président Jean de Clary fait modifier en 1612 en lui

adjoignant une façade entièrement de pierre, surchargée d'ornements et de cariatides ; puis, en 1555, le même artiste construit un superbe hôtel pour le capitoul Pierre d'Assézat et le décore de colonnettes et d'un perron formant une tour surmontée d'une élégante lanterne.

D'autres encore, comme les hôtels du Vieux-Raisin et de Berny, enrichissent de leur délicate ornementation cette cité des arts, que le superbe Jardin du Roy et les Allées Lafayette enveloppent de leurs délicieux ombrages.



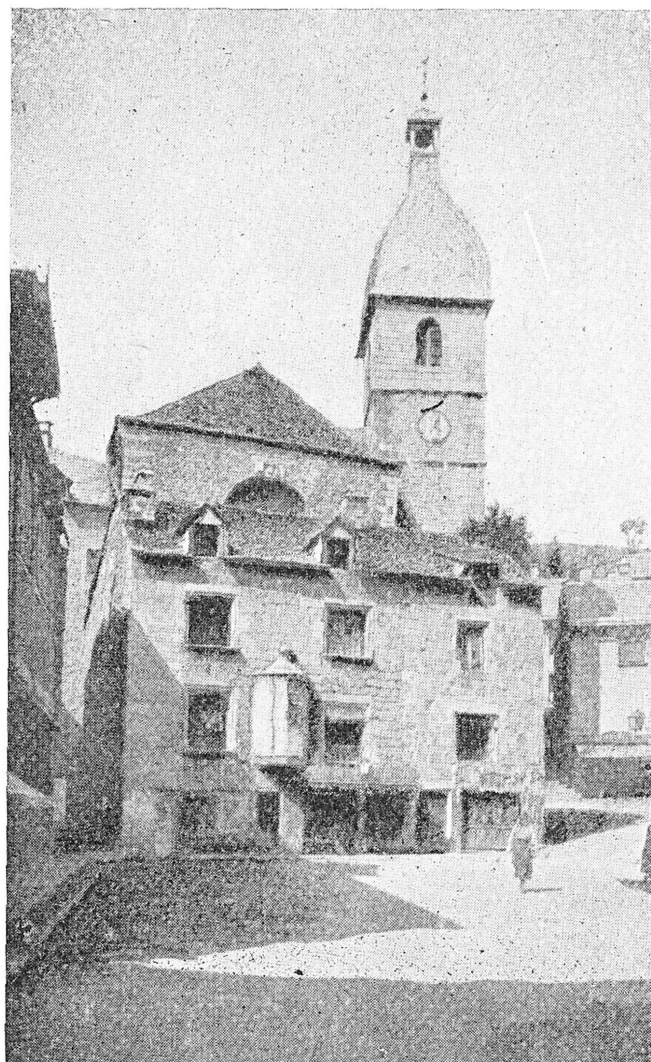
TOULOUSE. — Hôtel du premier président
Jean de Clary (xvii^e siècle).

VILLEFRANCHE - MURET

Sur le canal du Midi, Villefranche, qu'Alphonse de Poitiers fit bâtir sur un plan régulier, n'a d'autre monument que sa curieuse

église fortifiée du xiv^e siècle, et Bazèges n'offre aucun intérêt, en dehors du souvenir historique de la victoire remportée en 1219 par Raymond VII, comte de Toulouse, sur l'armée des Croisés.

Ancienne capitale des comtes de Comminges, Muret, qui se trouve à quelques kilomètres de cette dernière ville sur la rive gauche de la Garonne, a donné son nom à la bataille qui se déroula sous ses murs en 1213 et au cours de laquelle Simon de Montfort défit les seigneurs méridionaux et tua leur allié le chevaleresque Pierre II d'Aragon.



MURET. — Vieilles maisons.

Cette antique cité qui fut bâtie à l'ombre du château entouré de murs ou murets que Pierre de Raymond fit construire au XIII^e siècle en paiement de 200 sous toulousains a conservé quelques vestiges d'une Église fondée à la même époque.

Dans ces vieux pays albigeois qui furent encore si disputés dans les guerres religieuses du XVI^e siècle, l'ancienne ville épiscopale de Rieux ne possède plus qu'une cathédrale ogivale complètement défigurée par de maladroites restaurations, et dans la plaine toulousaine, Martres, l'ancienne *Calagorris* des Romains, qui fut le siège d'un grand atelier dans lequel on travaillait les marbres des Pyrénées, a conservé son antique renommée grâce à la grande quantité de sculptures que l'on a retrouvées éparses dans son sol.

LAVOUR

Sur la rive gauche de l'Agout, Lavour, qui est aujourd'hui le centre principal de la sériciculture dans le département du Tarn, était au moyen âge « une si forte ville que jamais homme n'en vit de plus forte avec plus hauts remparts, ni fossés plus profonds ».

A la fin du xi^e siècle elle naît et se développe peu à peu, et au xii^e fait partie des États de la maison Trancavel, puis, en 1211, trois ans après avoir reçu ses premières chartes de liberté, l'armée des Croisés commandée par Folquet, évêque de Toulon, et par Simon de Montfort vint l'assiéger.

Le frère de la veuve du sieur de Lavour, à qui appartenait le château, se mit à la tête des hérétiques pour leur résister, mais le 3 mai suivant la place fut prise et ceux qui l'avaient défendue héroïquement furent égorgés ou brûlés, puis, en 1213, le pape Innocent III y réunit un concile qui rejeta la demande faite par le roi d'Aragon en faveur des comtes du Midi.

Après avoir été gouvernée de nouveau par les comtes de Toulouse et par Alphonse de Poitiers, la ville passa en 1271 sous la domination royale et au xiv^e siècle devint le chef-lieu de la jugerie de Ville-Longue et évêché.

L'église qui fut alors choisie comme cathédrale avait été construite à la fin du xi^e siècle avec le produit d'une donation faite en 1098 par Izarn, évêque de Toulouse; mais ayant été ruinée en 1211 lors de la prise de la ville, il ne restait plus de ce premier édifice que la porte romane qui est encastrée dans le mur fermant la chapelle des fonts baptismaux (1).

(1) Congrès archéologique d'Albi, 1863.

Pour réparer ce désastre douze des principaux habitants de la ville échappèrent au massacre, moyennant le paiement d'une amende que les Inquisiteurs de Toulouse appliquèrent en l'année 1255 à l'édification d'un nouveau sanctuaire.

Celui-ci, bien que construit en briques à des époques différentes, présente dans toutes ses parties d'harmonieuses proportions.

Extérieurement il affecte un caractère solennel et religieux qui appartient particulièrement à ces monuments du Midi de la France qui n'ont ni sculptures, ni flèches, ni arcs-boutants.

Son clocher, de forme octogonale, mesure quarante mètres d'élévation et fut érigé à la fin du ^{xiv}^e siècle sous l'épiscopat de Jean de Viger; un portail en pierre orné de piliers en spirale, bâti aux frais de l'évêque Pierre du Rosier en 1500, en complète l'ordonnement.

Une vaste nef sans piliers, flanquée au nord de cinq chapelles et au sud de quatre autres dont trois doubles, donne à cet édifice un total de 26 m. 50 de large dans œuvre sur 58 de profondeur.

Située à la suite de la sacristie, l'ancienne chambre capitulaire abrite des fragments d'intéressantes peintures relatant divers épisodes du siège de la ville par Simon de Montfort, et les expiations infligées aux vaincus démontrent l'horreur de cette guerre : on y voit un puits dans lequel des soldats précipitent vivante, sur l'ordre de Simon de Montfort, Guirande, dame de Lavour, sœur d'Aymeri, seigneur de Montréal, qui était maîtresse du château et qu'ils comblent ensuite de pierres « à cause que c'était une hérétique obstinée » (1).

Puis son frère Aymeri, fait prisonnier avec quatre-vingts chevaliers ou gentilshommes de la garnison, conduit à Simon de Montfort, lequel ordonne qu'on les fit tous pendre à des gibets qu'il avait fait préparer exprès (2).

(1) *Histoire de la guerre des Albigeois*, par un ancien auteur anonyme; *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par Guizot.

(2) *Histoire générale du Languedoc*, p. 35, et *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par Guizot.

CASTRES

Castres est un centre d'excursions qui occupe aujourd'hui les deux rives de l'Agout après s'être formé sur la rive droite, entre un ancien camp romain et une abbaye bénédictine établie par saint Faustin en 647.

La région des Cévennes qu'il dessert est formée de blocs gigantesques, de gorges sinueuses et d'impressionnants ravins sillonnés de ruisseaux dont les eaux parcourent le chaos des rochers qui comblent les vallées en formant des traînées de cailloux ; le Sidobre, la Montagne Noire et les monts de la Caune qui l'entourent réunissent ainsi les beautés les plus tragiques et les plus resplendissantes.

Fief des comtes de Toulouse, puis des vicomtes d'Albi, il fut érigé en comté en faveur de Philippe de Montfort à la suite de la croisade contre les Albigeois, et, malgré l'évêché que le pape Jean XXII y créa plus tard, devint l'une des forteresses du protestantisme pendant les guerres de religion.

Choisie comme place de sûreté et comme siège de l'une des chambres de l'Édit institué en 1595 par l'Édit de Nantes, Castres repoussa en 1626 l'armée du maréchal de Thémines.

En 1666, Mansart la dota du palais épiscopal qui est adossé à la tour romane de l'église, d'une prétentieuse architecture, qui fut érigée de 1678 à 1718 pour servir de cathédrale.

Quelques vieilles maisons des ^{xvi}e et ^{xvii}e siècles, le donjon carré et le cloître du ^{xiii}e qui se trouvent englobés dans les bâtiments du collège, sont les seules curiosités de cette ville qui doit son importance à son activité industrielle.

CORDES

Au nord de Gaillac, Cordes étage les maisons de ses faubourgs sur les flancs d'un monticule conique qui servent de contreforts à la ville haute, au centre de laquelle se dresse la tourelle de guette qui surmonte le clocher de son église.

De celle-ci, la vue s'étend du pic Pountchuc jusqu'à la gorge dominée par le Puech de Bar, et permet d'embrasser toute la vallée du Cérou, le grand mur de soutènement en arcade du village de Mouzieys-Bournazel que ponctue le clocher d'une église; Boisse, la Bogne et la Tour.

Malheureusement, des trois ceintures de remparts qui la défendaient au XIII^e siècle, il ne subsiste plus qu'une courtine crénelée, la porte des Ormeaux et le portail peint de la première; les portes du Planol et de la Jane de la seconde; et celle de l'Horloge qui a été reconstruite au XVI^e siècle.

A côté de ces vestiges qui rappellent les luttes des Cathares et les guerres religieuses qui désolèrent cette bourgade et sa curieuse église dont les éléments architectoniques ont été empruntés à la cathédrale d'Albi, d'intéressantes maisons gothiques des XIII^e et XIV^e siècles, en grès rose ou gris, à façades sculptées, modèles de goût et d'élégance, bordent la rue droite située au sommet de la ville, et d'autres des XV^e et XVI^e siècles se rencontrent entre la première et la deuxième enceinte en présentant de superbes bas-reliefs qui leur donnent un aspect magnifique et gai.

Parmi toutes ces demeures moyenâgeuses, celle du Grand Fauconnier appuie sur des colonnettes l'ogive lobé de ses fenêtres

à rosaces; celle du Grand Veneur déploie sur sa façade les péri-
péties d'une scène de chasse au sanglier, et sur celle du Grand
Écuyer règne la plus heureuse fantaisie décorative, aussi bien dans



CORDES. — La porte de l'Horloge.

les gargouilles que dans les bas-reliefs dont elle est ornée, et dont les sujets ont été empruntés à la faune et à la flore des environs.

Un puits de quatre-vingt-cinq mètres de profondeur taillé dans le roc alimentait d'eau cette bourgade qui conserve précieusement dans son Hôtel de Ville le *Libre-Ferrat* de la Cité, cartulaire municipal du xiv^e siècle dont la reliure est encore munie de la chaîne de fer qui servait à le fixer sur un pupitre.

Avec ses vieilles maisons, ses portes fortifiées et ses antiques murailles, Cordes est

l'image de l'une de ces cités du xiv^e siècle où les rues n'étaient que d'étroits couloirs enchevêtrés, boueux, mais frissonnants de vie.

Aux environs, Vaour porte gravement les ruines d'un château des Chevaliers du Temple, et Penne émerveille l'antiquaire par celles de son castel qui surplombe l'Aveyron.

ALBI - TANUS - GAILLAC

Après avoir parcouru le territoire de l'Aveyron, le Tarn pénètre dans celui auquel il a donné son nom, en décrivant à travers une région accidentée un chemin de gorges sinueuses resserrées entre des murailles de sombres rochers, pour atteindre la curieuse



AMBIALET. — Vue générale.

et pittoresque ville d'Ambialet, qui est située dans le grand *cingle* du fleuve, et décrire autour d'un promontoire rocheux un circuit de 3 kilomètres avant d'accomplir le fameux saut de Sabo, et de précipiter, par une pluie de cascades et de



LESCURE. — Un coin du village.

cascatelles, ses eaux d'une hauteur de 10 mètres, dans de profonds canaux; de grands arbres surgissent ensuite qui couvrent de leur ombre un tournant du fleuve, puis apparaissent les

usines de métallurgie de Saint-Juéry et le pittoresque hameau de Lescure.

Dès son entrée dans la plaine albigeoise, il porte sur ses rives l'ancienne *Albiga* des Rutènes qui fut comprise après la conquête romaine dans la province d'Aquitaine; après être tombée au pouvoir des Visigoths et des Francs qui la disputèrent aux Sarrasins, celle-ci fut gouvernée par des comtes particuliers avant que le mariage de Garsinde, fille et héritière d'Ermingaud, comte d'Albi, avec Eudes, comte de Toulouse et marquis de Gothie, en 919, la fît passer entre les mains de cette maison.

Au xii^e siècle elle donna son nom aux hérésies contre lesquelles le pape Innocent II décrète la croisade.

Saint Clair vint y prêcher l'Évangile au v^e siècle et fit construire une église cathédrale, mais ses successeurs eurent à lutter contre la tyrannie des comtes et des vicomtes qui, pendant plusieurs siècles, disposèrent de cet évêché comme ils l'auraient fait d'un fief : c'est ainsi qu'en 1037 le comte de Toulouse en fit don à sa femme Majore, qu'en 1040 Bernard Atton, vicomte d'Albi, et son frère Frotaire, évêque de Nîmes, le cédèrent pour le prix de 5.000 écus à Guilhem, en stipulant qu'il pourra à la mort de l'évêque Amelius prendre pour lui les fonctions épiscopales ou en faire bénir un autre à sa place. De 1062 à 1079, Frotard le gouverna comme évêque après l'avoir acquis pour le prix de 15 chevaux.

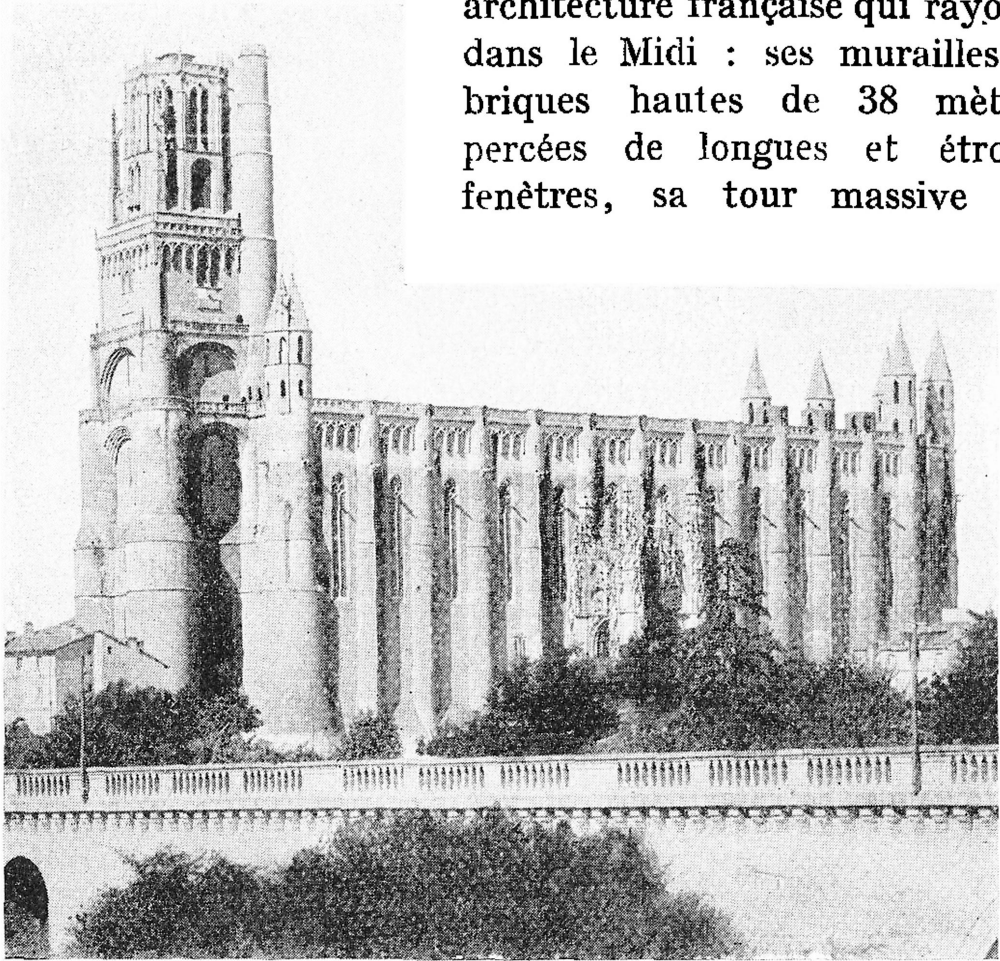
Après la croisade albigeoise, l'autorité des prélats devint puissante : c'est alors que, profitant de ses prérogatives, l'évêque Bernard de Castenet fit dresser les plans d'une nouvelle cathédrale plus somptueuse et plus grande.

A son retour de Rome où il était allé pour hâter la canonisation du roi Louis IX, le 15 août 1282, il en posa la première pierre, mais le gros œuvre n'en fut terminé qu'en 1383.

Le cardinal Raymond de Castenet y consacra une partie de ses revenus, son clergé le vingtième de ses bénéfices, Raymond, comte de Toulouse, le vicomte de Narbonne et sa femme Adélaïde, les comtes albigeois, le vicomte de Béziers et Sicard

d'Alaman abandonnèrent en mourant une partie de leurs richesses pour son achèvement.

L'un des plus intéressants pour l'histoire de l'art, cet édifice, qui fut consacré le 23 avril 1480, peut être considéré comme le type des églises fortifiées de cette architecture française qui rayonna dans le Midi : ses murailles de briques hautes de 38 mètres, percées de longues et étroites fenêtres, sa tour massive qui,



ALBI. — La cathédrale.

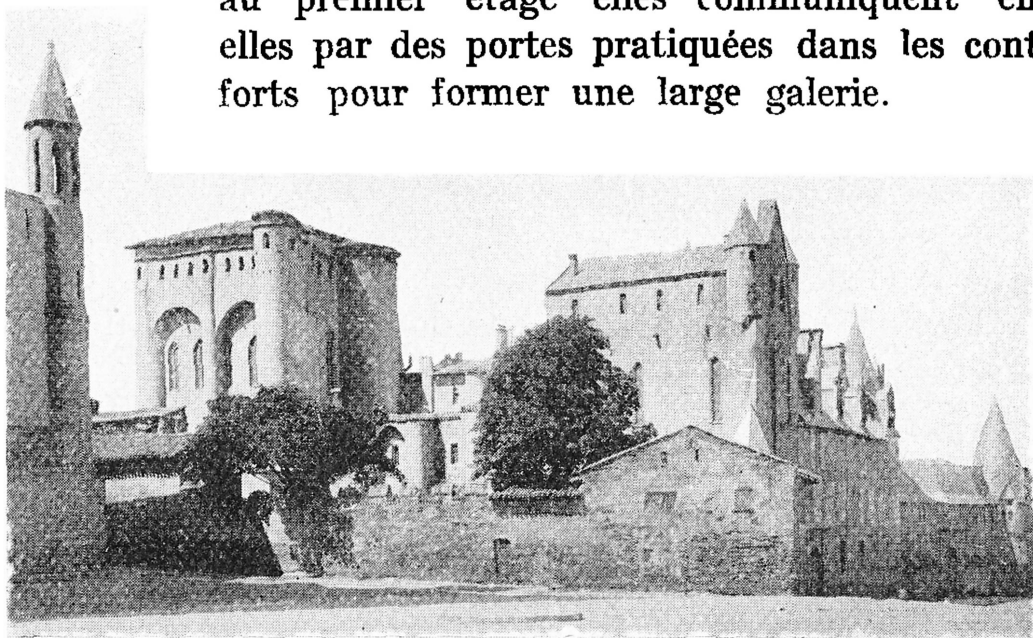
semblable à un donjon, s'élève à 78 mètres, en font une formidable forteresse.

En 1380, l'évêque Dominique de Florence fit construire le portail sud donnant accès à l'escalier qui mène à la plate-forme sur laquelle s'ouvre la porte principale et qui est précédée du magnifique portique gothique que Louis d'Amboise fit sculpter

à jour au *xiv^e* siècle, à une époque où le génie français revêtait le style ogival d'un charme pénétrant et familier.

De dimensions grandioses, l'intérieur du sanctuaire mesure 107 mètres de longueur sur 28 de large et 30 de haut; sa nef unique sans piliers, coupée en deux par un admirable jubé, est terminée par un chœur.

Vingt-neuf chapelles à double-étage sont placées entre les contreforts qui contrebutent la nef et l'abside; au premier étage elles communiquent entre elles par des portes pratiquées dans les contreforts pour former une large galerie.



ALBI. — Palais archiépiscopal.

Le jubé de pierre que l'évêque Louis d'Amboise fit élever en 1500 pour diviser la nef dans le sens de la longueur, est une merveille de l'art français. Un remarquable accord règne dans son ensemble, et nulle part ailleurs la sculpture n'est parvenue à une puissance aussi extraordinaire d'invention; sous les mains de l'architecte et de l'ornemaniste, la pierre est devenue souple, docile, pour être traitée comme une matière élastique avec une verve, une maîtrise qui n'ont jamais été égalées.

Tout aussi somptueuse est la clôture du chœur avec son pourtour intérieur orné de 120 stalles surmontées de dais, dont les

sculptures sont travaillées et guillochées comme de gigantesques bijoux, 72 statues de prophètes et d'anges aux figures idéalisées contribuent à former un magnifique ensemble, et par la justesse de leurs proportions, par le jeu des draperies et leur exécution lui donnent un charme particulier.

La peinture à fresques n'est pas inférieure à la statuaire, et sur les voûtes ainsi que sur les murs de l'édifice se voient encore des scènes du Jugement dernier et du Nouveau Testament interprétées avec une grande habileté par des artistes italiens.

A côté de cet édifice religieux le palais archiépiscopal, bâti en pierres et en briques aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, a conservé son enceinte de murailles et ses tours.

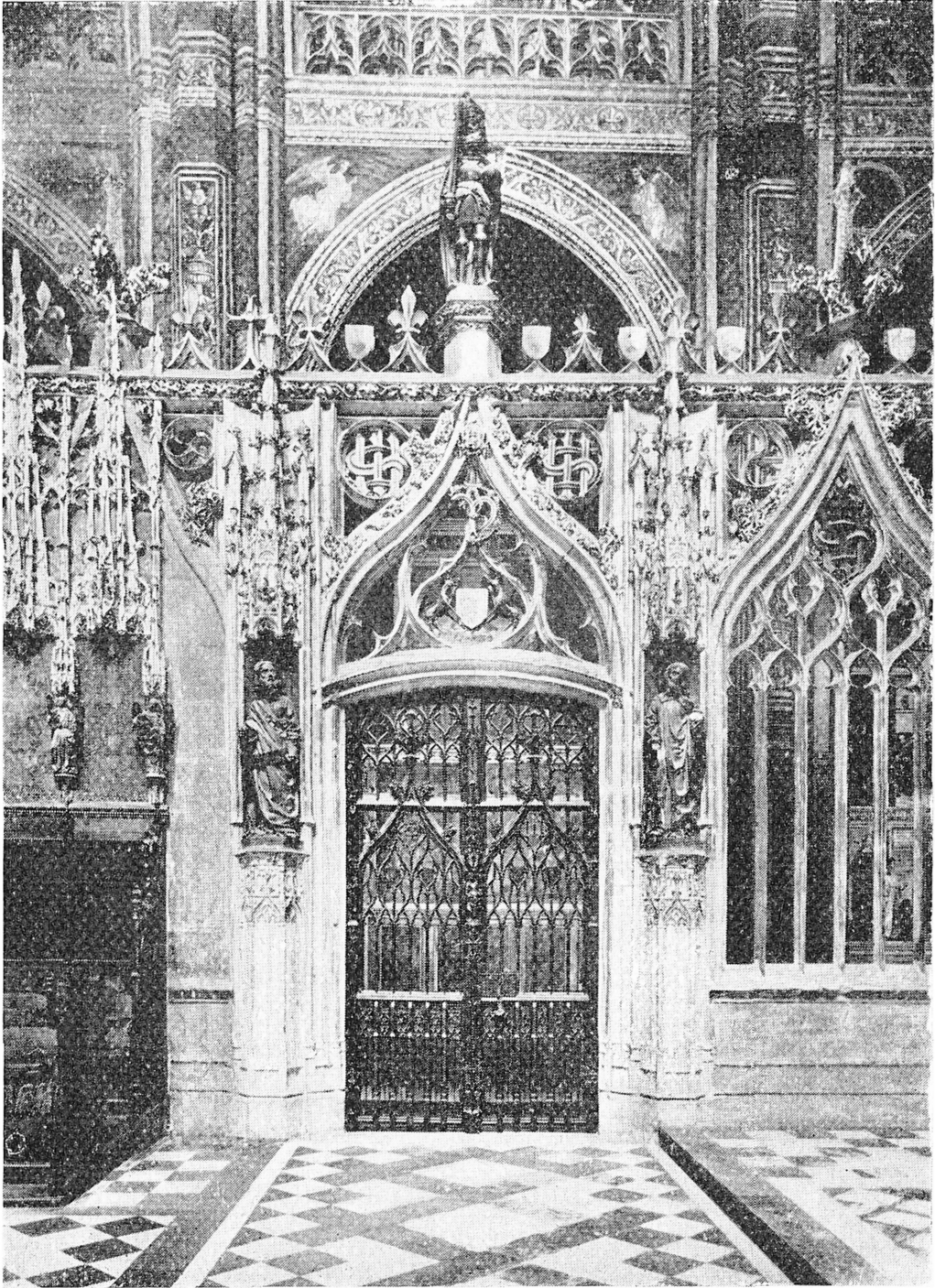
Dans cette ville que les Pastoureaux ravagèrent en 1320, s'épanouit encore l'église en partie romane de Saint-Salvi, que le prévôt Gaillard de Ravastin fit élever de 1227 à 1263 sur les ruines d'une église du ^v^e siècle dont quelques parties furent conservées.

Des maisons des ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, le palais de Justice, qui n'est autre qu'un ancien couvent de Carmes dont il reste encore le cloître du ^{xiv}^e, ainsi qu'un pont dont la construction primitive remonte à l'an 1040, donnent une note d'art à cette antique cité qui a jeté sur le Tarn au siècle dernier le viaduc qui la relie à Carmaux.

Dans la capricieuse plaine qui l'entoure, de curieux hameaux blottissent leurs habitations à l'ombre de ruines de formidables forteresses, et tandis que sur le Cérou, Carmaux déploie son activité industrielle, Tanus relie par un élégant viaduc les collines escarpées qui dominant les gorges de la rivière du Viaur.

En continuant ses évolutions rythmiques au milieu de la plaine albigeoise, le Tarn atteint la ville de Gaillac, qui groupe sur sa rive droite quelques maisons Renaissance, non loin des tours fortifiées que forment les clochers de ses églises Saint-Michel et Saint-Pierre bâties aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles dans le style romano-ogival.

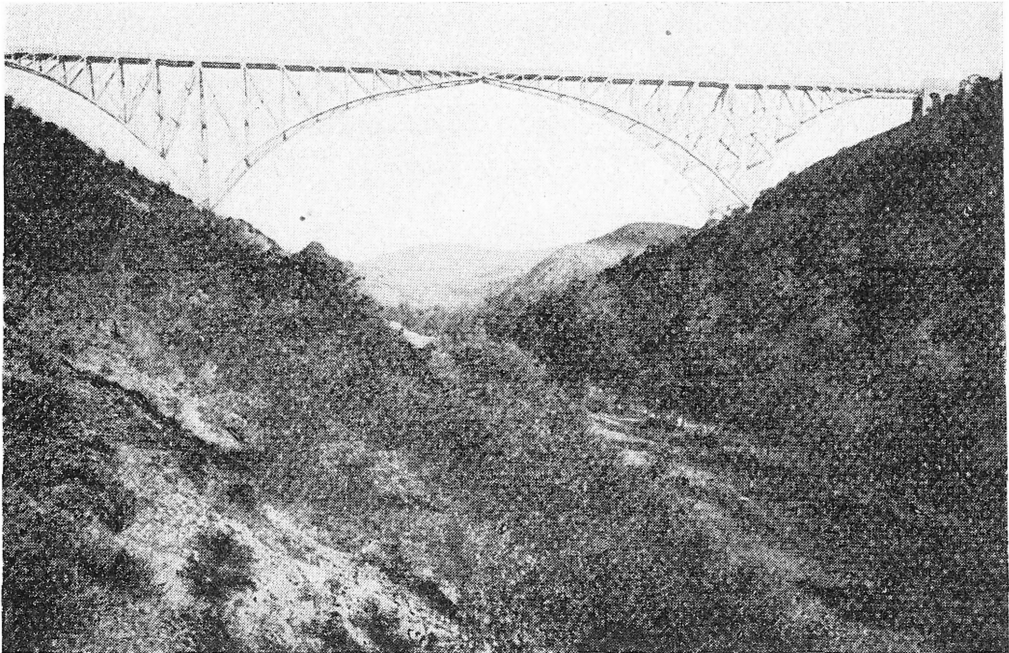
Fondée au ^x^e autour d'un monastère qui dépendait de celu



ALBI. — Intérieur de la cathédrale, porte d'entrée du chœur.

de la Chaise-Dieu, elle devint prospère grâce à son commerce, et au XII^e siècle, les seigneurs de Brens et de Montaigut s'en emparèrent.

Pendant les guerres albigeoises, elle passa successivement aux mains des comtes de Toulouse, Raymond VI et Raymond VII, puis en celles d'Alphonse de Poitiers pour devenir le chef-lieu



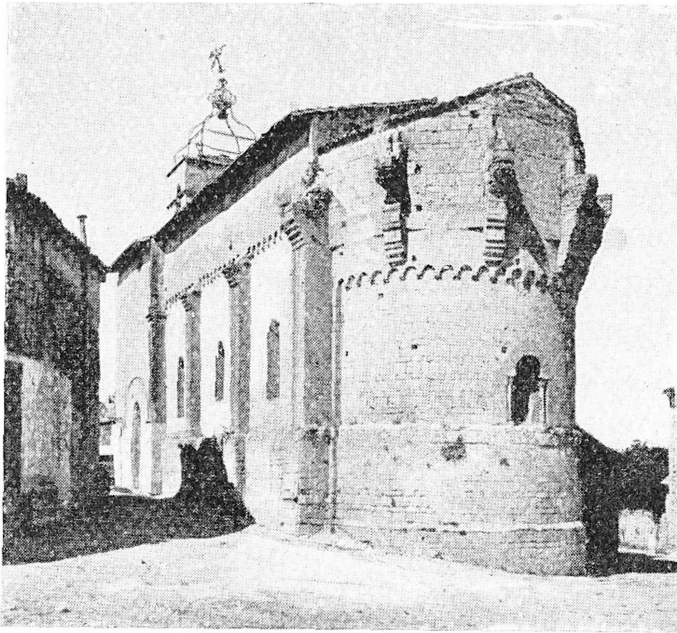
TANUS. — Viaduc reliant les collines qui dominant les gorges de la rivière du Viaur.

de l'une des jugeries de la sénéchaussée de Toulouse dite Jugerie d'Albigeois.

Bien qu'ayant été fortement éprouvée par les Pastoureaux, par les guerres anglaises, par les compagnies de routiers et par les guerres religieuses, cette ville possède encore quelques vestiges de son ancienne splendeur : c'est ainsi que les vantaux en bois sculpté de la maison Yversens sont un chef-d'œuvre d'élégance ; que la façade de la maison de Pierre de Brens est précédée d'une enceinte flanquée d'une tour et que d'autres demeures

sont d'un goût raffiné. La jolie fontaine du Griffon, chef-d'œuvre de grâce, dresse depuis le xv^e siècle au centre de l'une des places sa richesse d'ornementation.

Au nord de Gaillac, Castelnaud-de-Montmirail s'entoure d'une véritable ceinture de châteaux.



CASTELNAU-DE-MONTMIRAIL. — L'église.

FLORAC

Bâtie au pied du causse Méjean, Florac, qui fut le siège de l'une des huit baronnies du Gévaudan, et l'un des principaux centres de la révolte des Camisards, est aujourd'hui une morne petite ville dont les rues étroites bordées de vieilles demeures semblent rejeter le voyageur bien des siècles en arrière; un silence plane sur ses modestes habitations qui dorment à l'ombre du vieux château qui sert aujourd'hui de prison et dont chaque pierre évoque une page de son histoire.

Seul, dans l'harmonie de ses ruelles moyenâgeuses, apparaît le remarquable portail du couvent de la Présentation dont la tour carrée a été érigée en 1583, et tandis que sur l'esplanade coule à l'ombre de platanes une fontaine surmontée du buste de l'ingénieur Boyer, qui construisit le viaduc de Garabit et celui de la Cruetize, la source du Pêcher jaillit du rocher de Rochefort, au-dessus de la ville, pour s'échapper en cascades et traverser Florac sous trois ponts, avant d'aller se jeter dans le Tarnon.

Des gisements de minerai de plomb argentifère et des mines d'antimoine entourent ce chef-lieu d'arrondissement, et à l'est, le hameau de Montvert rappelle le meurtre de l'archiprêtre de Chayla en 1702 et le début de l'insurrection des Camisards.

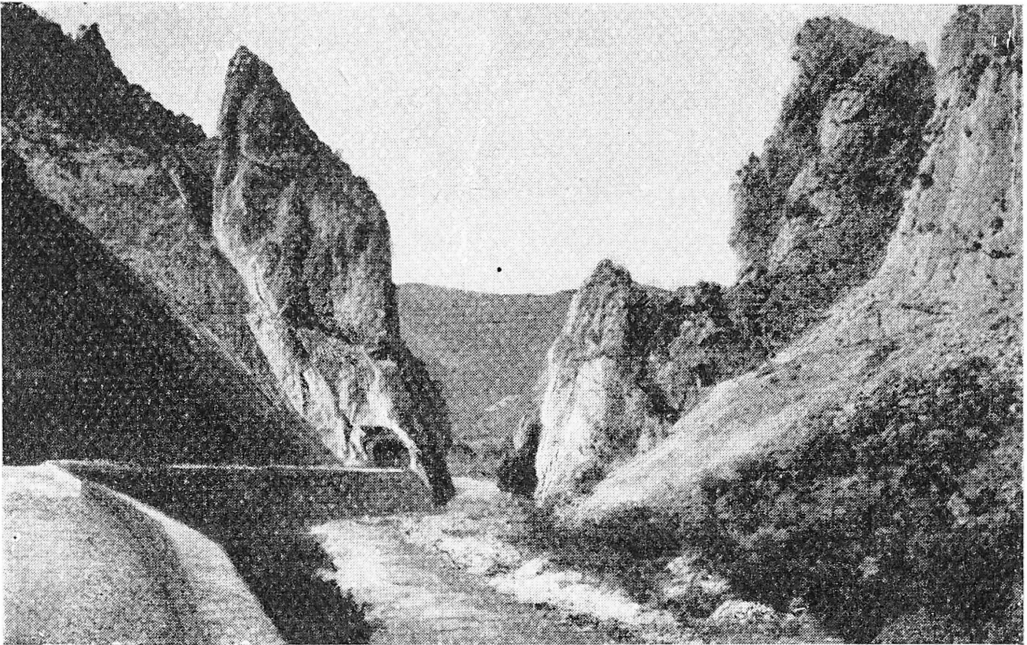
LES GORGES DU TARN SAINTE-ÉNIMIE - SAINT-CHÉLY

Florac est par-dessus tout un centre d'excursions pour les montagnes des Causses et pour les merveilleuses gorges du Tarn, qui, à elles seules, réunissent les contrastes les plus tragiques et les plus enchanteurs; à côté de la stérilité schisteuse et granitique des causses à laquelle se mêlent des basaltes d'origine volcanique, apparaissent dans les vallées étroites, des gorges profondes au sol vaillamment cultivé : en bas sont les mûriers étagés en terrasses; sur les pentes moutonnent la verdure des châtaigniers, et en haut les landes et les bruyères recouvrent parfois la nudité des rochers qu'animent pendant l'été les troupeaux de moutons du Bas-Languedoc qui escaladent des sentiers de montagnes, pour chercher une maigre pâture parmi quelques nappes d'herbages constellées de fleurs.

A ces merveilles visibles *du cañon du Tarn* que la nature a bouleversé en laissant parmi de formidables éboulements des gouffres, des grottes, des rivières souterraines et des arbres gigantesques, viennent s'ajouter encore les fantastiques dentelures qui zèbrent les murailles des falaises qui, sur les deux rives, sont découpées comme les remparts de quelques forteresses féodales et teintées d'un rouge sombre par les sels de fer qui s'y trouvent en abondance.

Long d'environ 60 kilomètres de l'amont à l'aval, d'Ispagnac au Rozier, ce *cañon* forme, dans ce splendide chaos, un merveilleux couloir d'une profondeur moyenne de 4 à 500 mètres, creusé entre le causse de Sauveterre et le causse Méjean.

Dès qu'elle a quitté Florac, la route passe sur la rive droite du Tarn, débouche dans la vallée du Tarn, traverse Faux, en passant devant les gigantesques falaises du causse Méjean, s'arrête dans le bourg d'Ispagnac, que des montagnes abruptes abritent des vents glacés et auquel une église romane, les bâtiments fortifiés d'un ancien prieuré de Bénédictins et le portail d'un vieux château donnent du charme et de la poésie.



Route côtoyant les gorges du Tarn.

Un peu plus loin, elle se détache de la route de Molines pour franchir le Tarn sur le pont de six arches que le pape Urbain V fit construire en 1335, et atteindre le village de Quézac, dont la vaste église romane fondée par Urbain V et le petit cimetière qui l'entoure racontent humblement sa vraie tradition en nous montrant son âme obscure et mystérieuse; puis, du hameau de Molines qui se trouve à l'extrémité de la grande boucle que le Tarn décrit autour de la presqu'île de Quézac, la route de Sainte-Énimie continue à suivre les sinuosités de la rive droite du Tarn en passant au pied du manoir fortifié de Rocheblave, adossé au

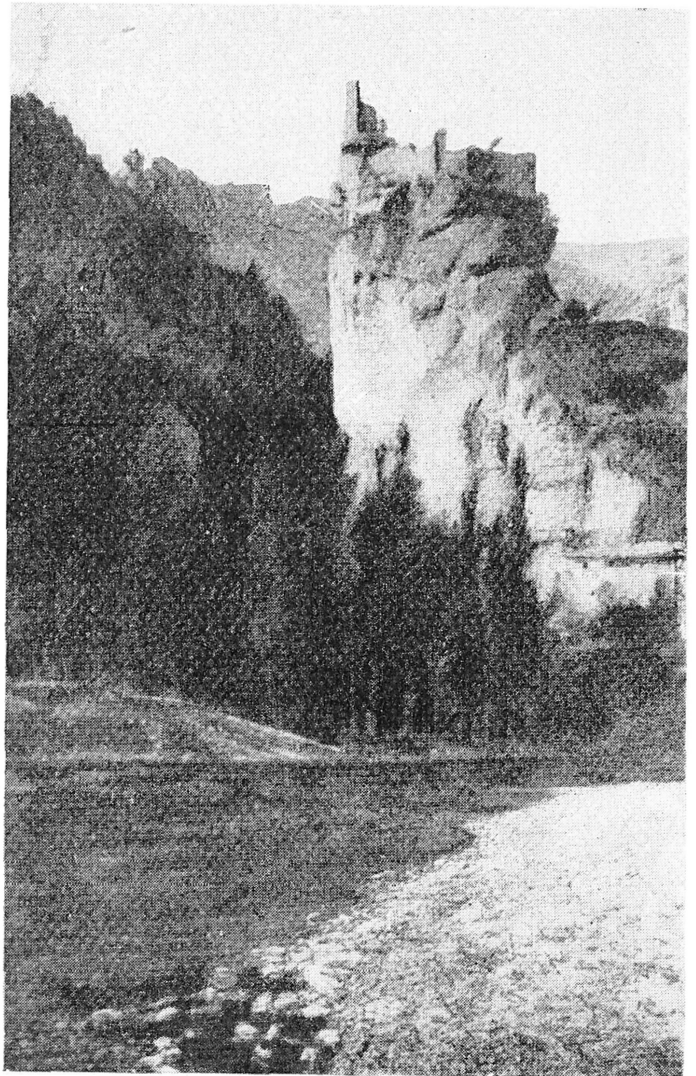
cause de Sauveterre que dominant les ruines d'un castel du XII^e siècle, et une quille dolomitique d'un sauvage caractère.

Après avoir traversé des falaises écroulées où poussent des fleurs sauvages, la route serpente au milieu d'un éperon rocheux, décrit un énorme coude et débouche en face du village de Montbrun, dont les vieilles maisons forment un amphithéâtre très pittoresque sur la rive gauche.

Au delà de l'éperon du cause de Sauveterre, la vue découvre le château de Charbonnière, et la route, en s'élevant au-dessus de la rive droite du Tarn, atteint le sommet du cause.

De cette éminence qui forme un magnifique belvédère, l'œil plonge au bas d'une effrayante roche verticale, de 60 mètres

de haut, pour contempler l'étrange village de Castelbouc, qui est bâti dans une vallée sauvage et dont la plupart des maisons ont pour mur de fond la base de la fantastique aiguille, que surmontent les ruines d'un château féodal qui fut démoli en 1588 par ordre des États du Gévaudan.



CASTELBOUC. — Ruines du château.

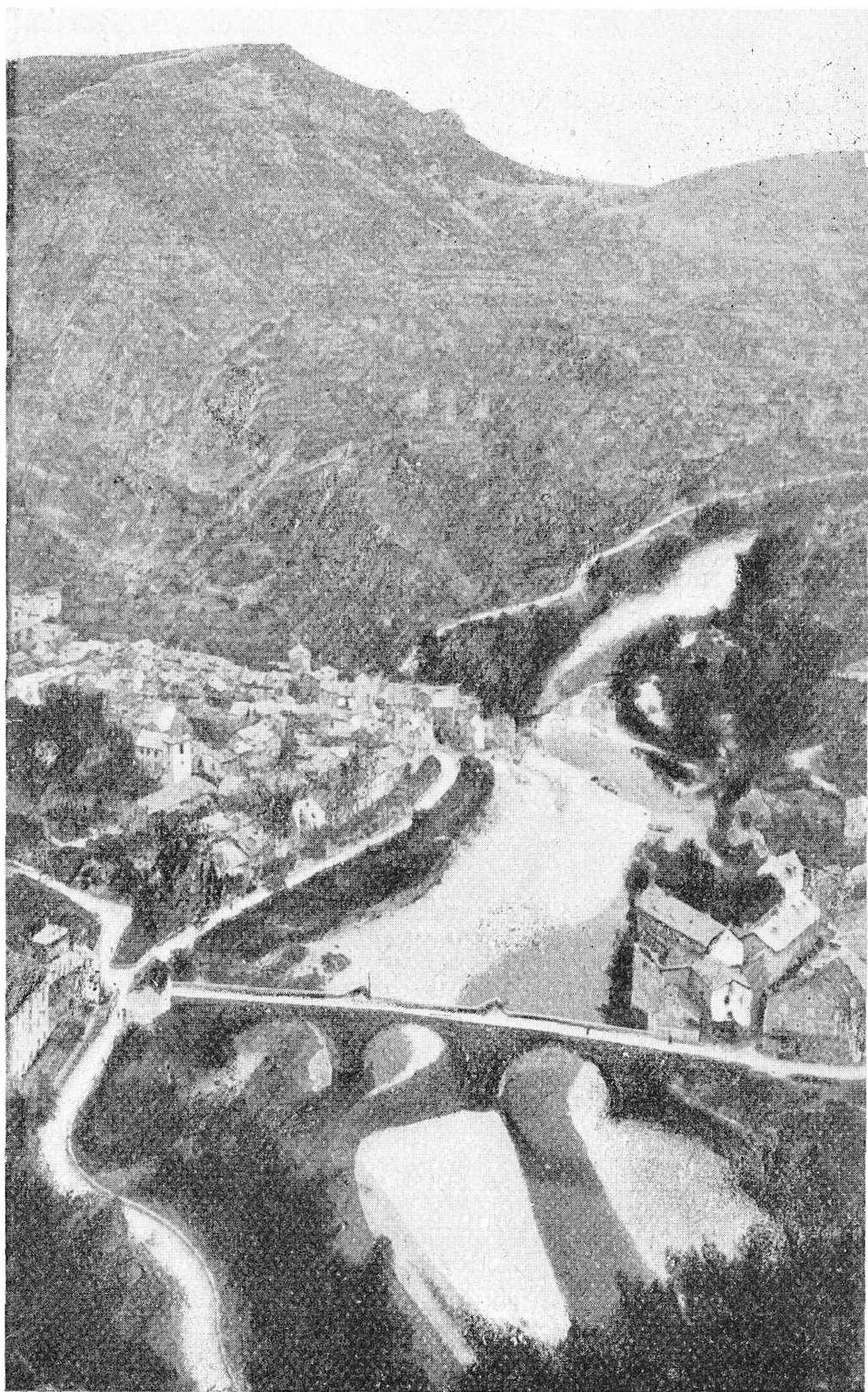
Dans cet imposant et fantastique hameau où la montagne éclate dans sa primitive rudesse, un torrent impétueux se précipite d'une caverne, une modeste église fait jaillir son clocher du logement du curé, de superbes arbres dressent dans l'azur du ciel leurs cimes verdoyantes qu'accompagnent des légendes dorées; dans ce roc mystérieux, dit l'une d'elles, il s'y trouve une caverne formant un four d'un circuit de trois à quatre lieues et le pain que l'on y met est déjà cuit avant qu'on en ait fait le tour...

En quittant ce hameau, la route va rejoindre Prades que domine l'ancien château qui dépendait de l'abbaye de Sainte-Énimie, puis, par une pente rapide, elle vient côtoyer le niveau du Tarn en perçant un éperon rocheux en tunnel, pour atteindre la très pittoresque bourgade de Sainte-Énimie qui se presse en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve, à l'angle d'un brusque coude et au débouché d'un immense ravin.

Dominé par les deux tours de l'ancien monastère fondé au ^{vi}^e siècle, par Énimie, fille de Clotaire II, qui se consacra au Seigneur après avoir été guérie de la lèpre par les eaux de la fontaine de Burle, ce village, qui est le point de départ des routes qui conduisent à Mende, à Ispagnac, à Meyrueis par le causse Méjean et de celle du Rozier par le *cañon du Tarn*, est sillonné par de curieuses et étroites ruelles qui grimpent ses pentes escarpées pour atteindre une modeste église paroissiale. Près de ce hameau, une chapelle construite dans une grotte abrite la source miraculeuse, et tout à côté se voit la cavité dans laquelle couchait la fille de Clotaire II.

En côtoyant ensuite la rive droite du Tarn, la route conduit dans le curieux village de Saint-Chély, qui s'étend autour d'une place ombragée par un orme et de beaux noyers dans l'encadrement bleuâtre de superbes montagnes, et dont l'église romane domine les méandres de la rivière.

Une grotte longue de 30 mètres, sur 5 de large, abrite une source dont l'écho se répercute en modulations infinies dans le village, et tandis que la route suit fidèlement les contours du



LES GORGES DU TARN.
Village de Sainte-Énimie, vu de l'Ermitage.

cañon du Tarn, celui-ci devient navigable pour offrir aux touristes qui parcourent en bac ses replis tortueux, de merveilleux spectacles dans lesquels la nature éclate dans sa primitive rudesse.

Après avoir contourné un grand promontoire, la rivière oblique brusquement pour pénétrer dans le cirque de Pougnaire, que dominant de hautes falaises qui s'élancent vers le ciel en laissant apercevoir de multiples cavernes habitées par des troglodytes modernes, et non loin de ce pittoresque hameau, le château de La Caze, élevé à la fin du xvi^e siècle par la nièce d'un abbé de Sainte-Énimie, surgit du Tarn.

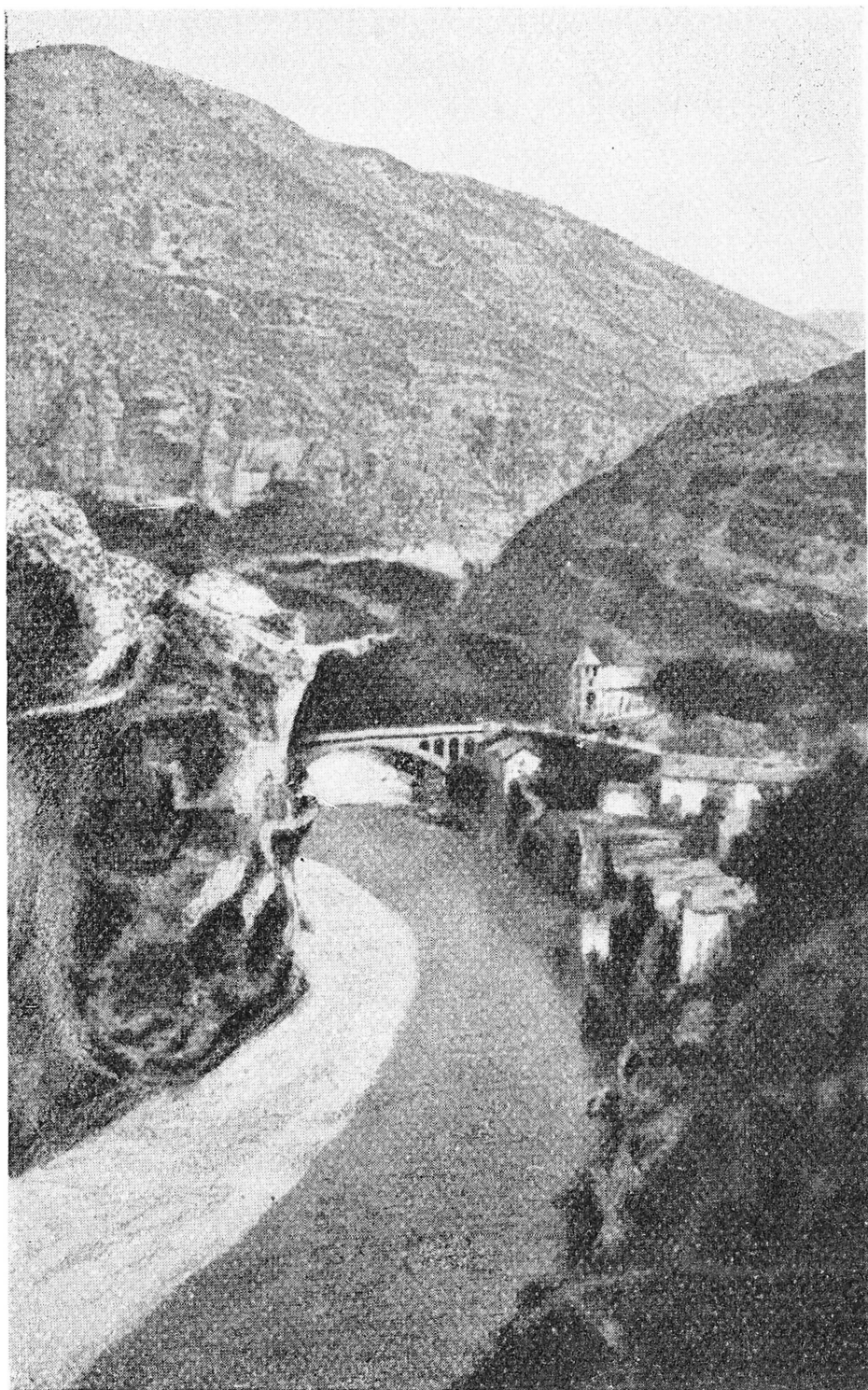
Bâti au pied des grandes falaises de la rive droite et dans un site romantique, ce puissant manoir devint la propriété d'un cadet de la maison de Mostuéjous qui, sous le nom de capitaine La Caze, se distingua dans les rangs de l'armée catholique pendant les guerres religieuses de la fin du xvi^e siècle et dont la fille épousa ensuite le sieur de Malian dont elle eut huit filles.

Composé d'un corps de logis avec tours d'angle et donjon, il présente sur le Tarn une façade principale terminée par deux tours carrées; un donjon de même forme occupe le centre de la façade opposée et domine tout le château.

A l'intérieur, une peinture du xvi^e siècle représentant les filles du sieur de Malian et une cheminée Renaissance, en bois sculpté, ornée de bas-reliefs figurant des jeux d'enfants, décore la salle à manger.

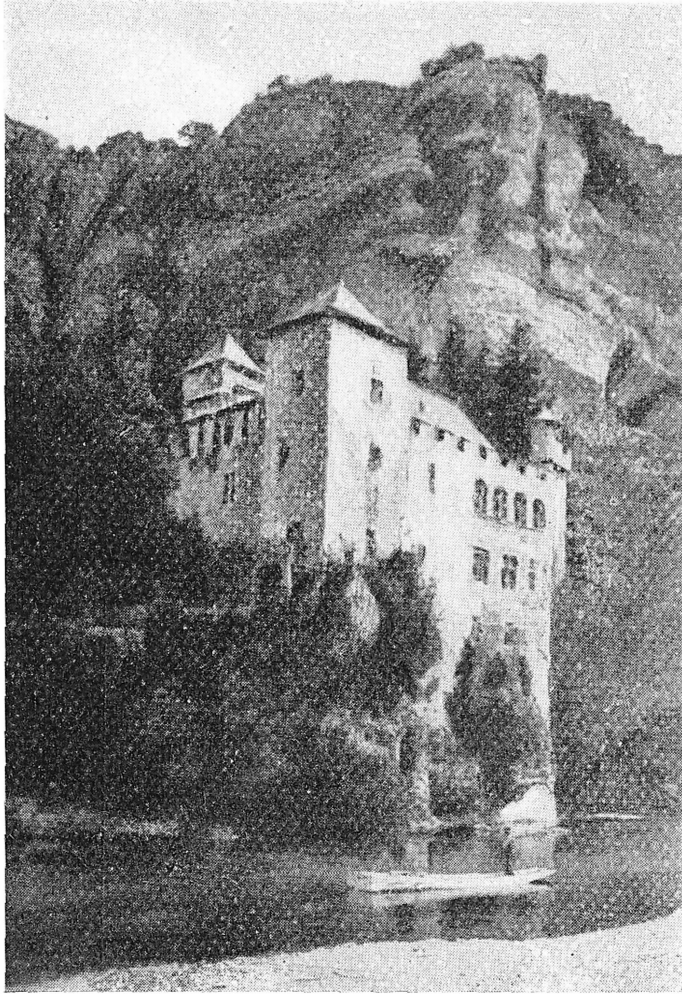
Non loin de là, les ruines du château d'Hauterive dominant le village de ce nom, et dans le lit même du Tarn bouillonne la fontaine des Ardennes; puis, au pied d'un rocher situé au débouché d'un ravin qui entaille la muraille du causse, apparaît l'église romane du village de la Malène, qui abrite les restes des 39 habitants de ce hameau qui furent massacrés en 1793; tandis que la route de Meyrueis se déroule en de nombreux lacets dans la majesté d'un vaste décor, celle des Vignes côtoie le cours du fleuve, et les barques continuent à descendre le *cañon du Tarn*.

Au premier tournant, le roc du Planiol avec les ruines farouches



LES GORGES DU TARN. — Village de Saint-Chély,

du château que le sire de Montesquieu défendit en 1627 contre le duc de Rohan, dresse ses hautes murailles qui semblent vouloir barrer la route; plus loin, le castel de Montesquieu et la



LES GORGES DU TARN. — Château de La Caze.

grotte des Proscrits rappellent le souvenir des prêtres qui furent massacrés en 1793, et dans le recueillement de ce mystérieux paysage, les falaises se rapprochent et le Tarn s'encaisse entre deux gigantesques murailles lisses et à pic, pour former la curieuse entrée du détroit qui précède cette merveille du *cañon* : le cirque des Baumes.

Dès la sortie du détroit, le défilé s'ouvre entre des falaises hérissées de dolomies curieusement sculptées, et les gorges, qui impressionnent par la bar-

barie même de leur splendeur, deviennent plus familières.

Voici d'abord, la Dame à l'Ombrelle, la Cour de Louis XIV, le Chapitre des Moines, et tandis qu'un torrent impétueux se brise au fond d'un gouffre en écumant contre d'énormes pierres qui s'élancent ou se replient dans une capricieuse fantaisie, d'autres blocs granitiques forment un arc de triomphe à l'entrée du cirque des Baumes.

Bordé par de hautes falaises, admirables de formes et de couleurs, celui-ci se développe sur un demi-cercle de 5 kilomètres à la lèvre du causse et de 3 kilomètres à la base.

A droite de l'entrée, le hameau des Baumes-Vieilles semble suspendu aux courbures du rocher, et à quelques mètres plus loin, celui des Baumes-Hautes occupe l'entrée d'une entaille verdoyante de laquelle part le pittoresque sentier en escalier

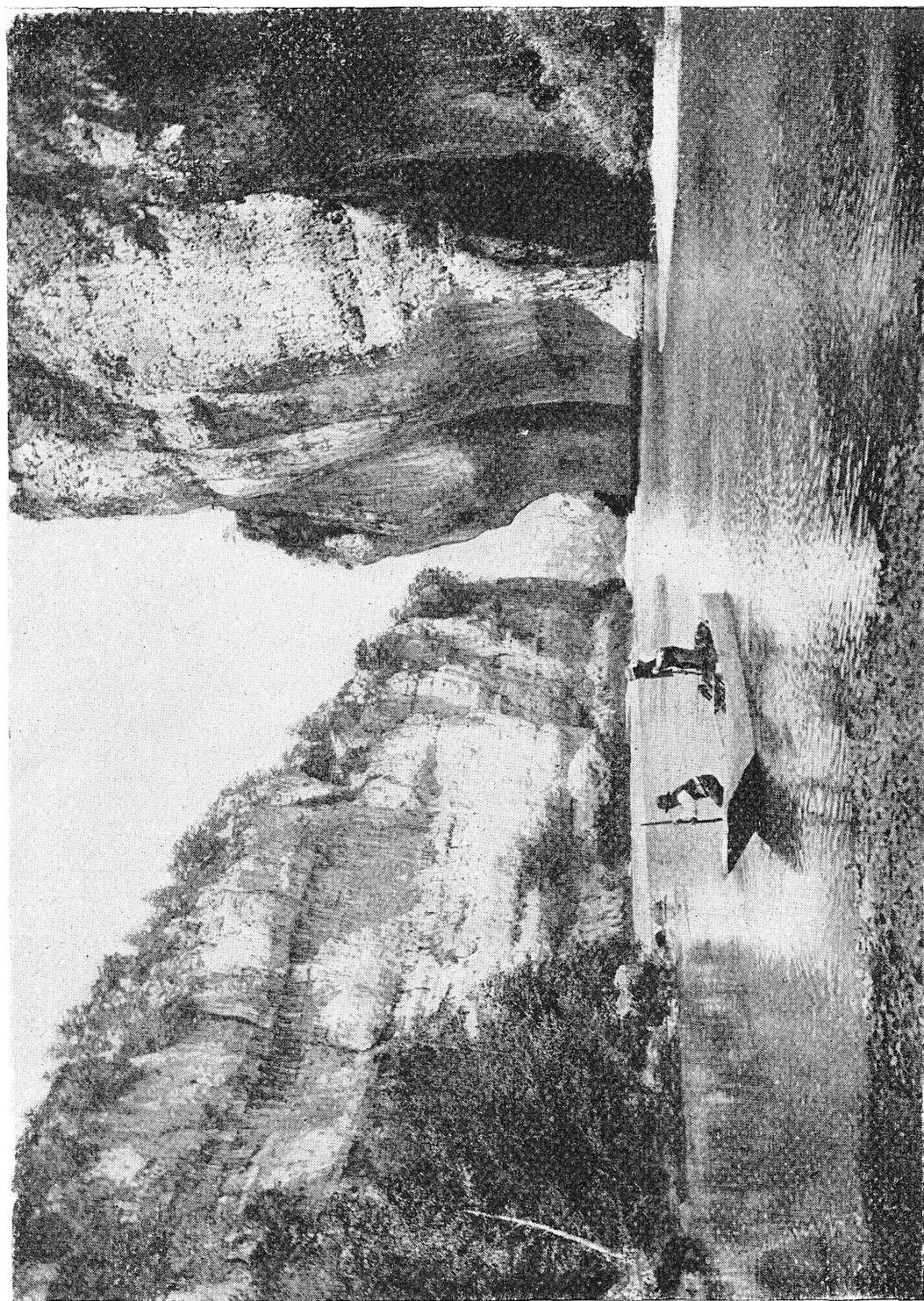


LES GORGES DU TARN. — Les lacets de la route de la Malène.

qui aboutit au Point Sublime, lequel est situé à 861 mètres d'altitude sur le rocher le plus élevé de tout le *cañon*.

De ce point culminant, la vue embrasse la région des Causses en laissant apercevoir dans l'ombre, à travers les broussailles du bord, près d'une grotte préhistorique, l'ermitage de Saint-Ilère, et la source à laquelle les pèlerins ont recours pour la guérison de l'ophtalmie; plus loin, la route lumineuse passe sous les nombreux tunnels qui bordent les rives du Tarn.

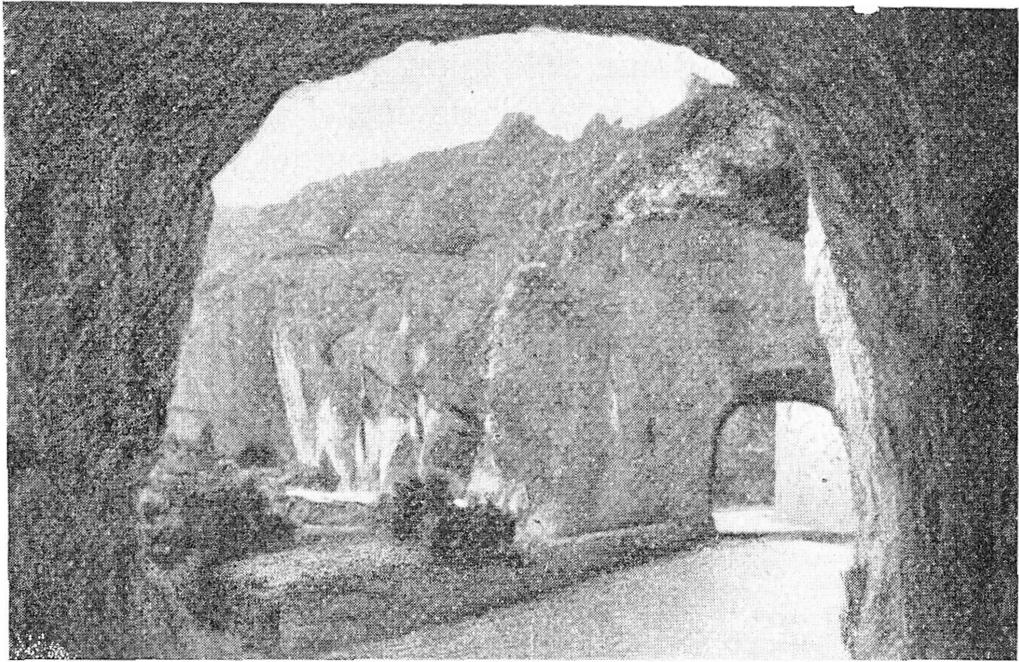
Près du Pas-du-Soucy deux monolithes, la Sourde et l'Aiguille, hauts de 80 mètres, dominant un amas de blocs calcaires, détachés



LES GORGES DU TARN. — Le détroit.

de la falaise, sur lesquels le Tarn se jette en un torrent impétueux pour former avec les sources Fontmaure, des Soucis et du Bouldoire un ensemble de cascades qui égrènent leurs perles dans un riant babil avant d'atteindre les grosses roches caparaçonnées de mousse, qui çà et là émergent de l'eau jusqu'au village des Vignes.

De nombreux rochers fantastiques aux formes les plus diverses



LES GORGES DU TARN. — Tunnel des Baumes.

et auxquels l'imagination populaire a donné le nom de la Reine Victoria, celui du Cheval qui mange son avoine, de la Japonaise, précèdent le hameau du Cambon et l'arche immense, haute de 8 mètres, large de 5, qui, sous le nom de Pas de l'Arc, élève son sommet à 280 mètres au-dessus du niveau du Tarn.

A un kilomètre de là, le gigantesque pont naturel dit le Baousse del Biel, large de 25 mètres, haut de 27, élève sa masse cyclopéenne près du causse Méjean et le hameau de la Sablière groupe ses maisons au pied du pic de Cinglegros.

Plus bas, le Tarn, en mugissant, déferle ses eaux sur des rochers

sauvages et le spectacle devient impressionnant; mais après avoir franchi ce rapide auquel on a donné le titre de *Roi*, la gorge s'élargit sur le cirque de Saint-Marcellin que couronne un ancien ermitage.

Le causse Méjean, le causse de Sauveterre et le causse Noir se réunissent ensuite pour former avec le hameau du Rozier et le Rozier-Peyreleau un centre touristique des plus réputés d'où l'on peut rayonner sur Montpellier-le-Vieux, Dargilan, Meyrueis, Bramabiau, etc.

Un pont jeté sur la Jonte relie le premier de ces deux villages à celui de Peyreleau, qui fait partie du département de l'Aveyron.

Très pittoresquement étagé sur un mamelon en avant des falaises du causse Noir, il est dominé par une église moderne et par la tour crénelée qui appartenait à une forteresse construite par les Romains.

Au nord, le sommet du rocher du Capluc permet de jouir d'un remarquable panorama qui englobe les gorges du Tarn, la vallée vers Millau, le causse Noir, le Rozier-Peyreleau, la vallée de la Jonte et les tâbles des causses.

MONTPELLIER-LE-VIEUX

En quittant Peyreleau pour Montpellier-le-Vieux, la route s'élève en lacets, aborde un vallon boisé, escalade les murailles du causse Noir pour atteindre le modeste hameau de Maubert; de là, d'étroits sentiers conduisent au sommet d'un plateau de cent vingt hectares qui réunit un chaos de blocs dolomitiques étrangement découpés.

Cet amas rocheux, auquel des bergers ont donné le nom de Montpellier-le-Vieux, porte en réalité celui de *Lou Clapas*, qui signifie le Clapier, c'est-à-dire : *amas de rochers*.

Le tourment de la nature y éclate dans une tragique bizarrerie, les rocs s'y heurtent et s'y déchirent; vues du pied de la montagne, leurs silhouettes ressemblent à quelque ville fantastique avec ses rues, ses portes, ses ruines gigantesques de remparts et de monuments, et leur étrange et imposant caractère furent pendant longtemps l'objet d'une terreur superstitieuse.

Sur les pentes du mont où règne une vigoureuse végétation qui se cramponne aux moindres cavités, l'escalade du rocher se fait d'abord par des détours infinis et sur des marches taillées dans le roc.

Du sommet du grand rempart la vue embrasse quatre cirques qui se creusent au bas de cette effrayante roche : à l'est, le cirque du Lac; à l'ouest, celui de la Millière qui abrite le Forum, la Tribune aux Harangues, la Basilique, l'Échiquier et la Salle de la Lune dont les parois ont cinquante mètres de haut; au sud, les Rouquettes dans la muraille duquel s'ouvre une brèche sur la vallée de la Dourbie; à l'est, les Amats avec son avenue

d'obélisques, sa porte de Mycènes, son sarcophage, sa tour du guet et son Château-Gaillard. La brèche de Roland sépare le grand rempart de la citadelle ou Grand Douminal.



LES GORGES DU TARN.
La route de Meyrueis et le tunnel naturel.

Dans cette impressionnante cité pétrifiée, la rue des Tombeaux traverse le cirque de la Millière que ferme, au sud, la Courtine en plongeant verticalement sur la vallée de la Dourbie.

De Montpellier-le-Vieux, un chemin conduit au charmant et pittoresque village de la Roque-Sainte-Marguerite que protège, du haut d'un rocher, un vieux château dont la chapelle sert aujourd'hui d'église paroissiale; puis la route de Meyrueis se glisse sur la rive droite pour suivre le cañon de la Jonte entre les

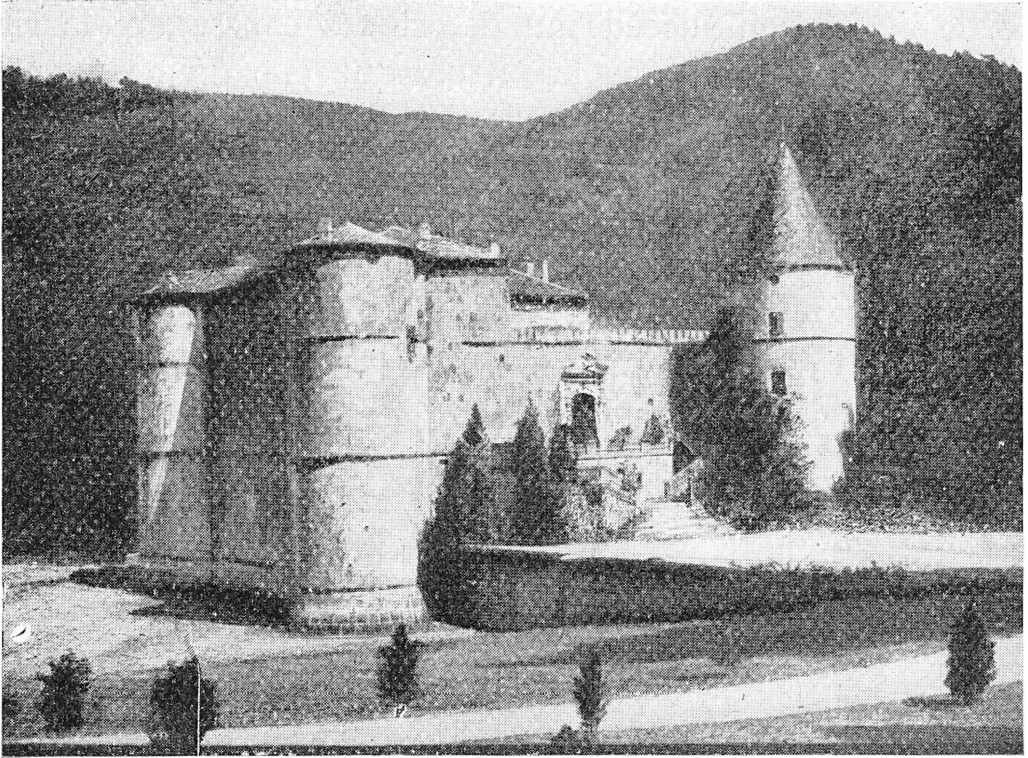
curieuses falaises du causse Noir et du causse Méjean.

En s'élevant de crête en crête au-dessus de la Jonte, elle passe non loin de la superbe dolomie qui a pour nom le Vase de Sèvres et des gigantesques rochers, Curvelié et Fabié, qui s'appuient au

cause Noir avant de se trouver ourlé d'un gracieux cordon de villages et d'atteindre la grotte du moulin de Sourbette qui précède celle de Dargilan.

Dans le silence des causses, cette dernière déploie la féerie de ses stalactites à 820 mètres d'altitude et à 245 mètres au-dessus de la rive gauche de la Jonte.

Dès l'entrée, le spectacle qui s'y déroule est imposant : une



LES GORGES DU TARN. — Le château de Roquedal du XI^e siècle.

salle elliptique, longue de 120 mètres, large de 60 et haute de 35, décorée de stalactites et de stalagmites, sert de vestibule aux trois galeries qu'abrite la grotte.

Voici d'abord celle du sud-est, dans laquelle des stalactites revêtent de somptueuses colorations en s'épanouissant en forme de panache, d'hélice, ou en formant une mosquée, un minaret, une statue de la Vierge, un baldaquin, des candélabres et un escalier de cristal ; puis celle de l'est, d'une longueur de 620 mètres, et dans

laquelle la pensée, en se magnifiant aux violents contrastes des rayons et des ombres, croit y reconnaître une église avec son transept, son abside, son maître-autel, sa chaire et ses grandes orgues.

Le décor dont est parée la galerie ouest la complète harmonieusement avec son clocher, formé d'innombrables colonnades, qui, semblable à une flèche de cathédrale, s'élance d'un seul jet à vingt mètres de haut.

En reprenant la route de Meyrueis, la vallée s'élargit, une superbe végétation succède au désert des causses, et la riante petite ville apparaît dans le pittoresque encadrement que lui font le rocher de Notre-Dame-de-Bon-Secours et les montagnes verdoyantes qui, à l'est, se rattachent à l'Aigoual.

Près de Meyrueis se blottit, dans la verte vallée de Betuzon, le vieux manoir de Roquedal, sévère et robuste édifice carré, de vingt-deux mètres sur chacun de ses côtés, cantonné de quatre tours rondes de cinq mètres de diamètre, et, non loin de ce château, coule la curieuse rivière souterraine de Bramabiau qu'alimente le ruisseau du Bonheur en s'engouffrant, en amont, dans les fissures du calcaire qui forme le plateau de Camprieu, et qui, après un parcours souterrain de 700 mètres, vient ressortir au pied de l'escarpement du causse sous la forme d'une bruyante cascade que l'on a nommée Bramabiau, *le bœuf qui brame*, pour sillonner ensuite la vallée de Saint-Sauveur-des-Pourcils avant d'aller se jeter dans l'un des affluents de la Durbie.

Un grand tunnel, long de soixante-quinze mètres, large de vingt et haut de douze, donne entrée aux sinueuses et étranges galeries souterraines dans lesquelles on perçoit le bruit de la rivière du Bonheur qui coule sous le sol avant de se répandre librement et de produire de nombreuses et superbes cascades.

De Meyrueis, en d'innombrables lacets, la route déploie son ruban sur la rive droite du Jonte, escalade des monts qui se ramassent et se contractent, atteint Gatuzières, sillonne de ses méandres le col de Peryuret et par de grands détours, dans un désert de pierres, parvient à Fraissinet-de-Fourques pour, de là, gagner les Vanels et suivre les bords du Tarnon jusqu'à Florac.

MENDE

Mende est une vieille ville épiscopale bâtie dans un site merveilleux, entre la rive gauche du Lot et la muraille du causse de Mende qui la domine à pic de près de 350 mètres.

L'une des plus pittoresques du Languedoc, elle comprime dans la ceinture de boulevards qui remplace ses anciens fossés d'étroites et sombres ruelles tortueuses, dont le caractère d'archaïsme s'harmonise avec sa cathédrale du XIII^e siècle.

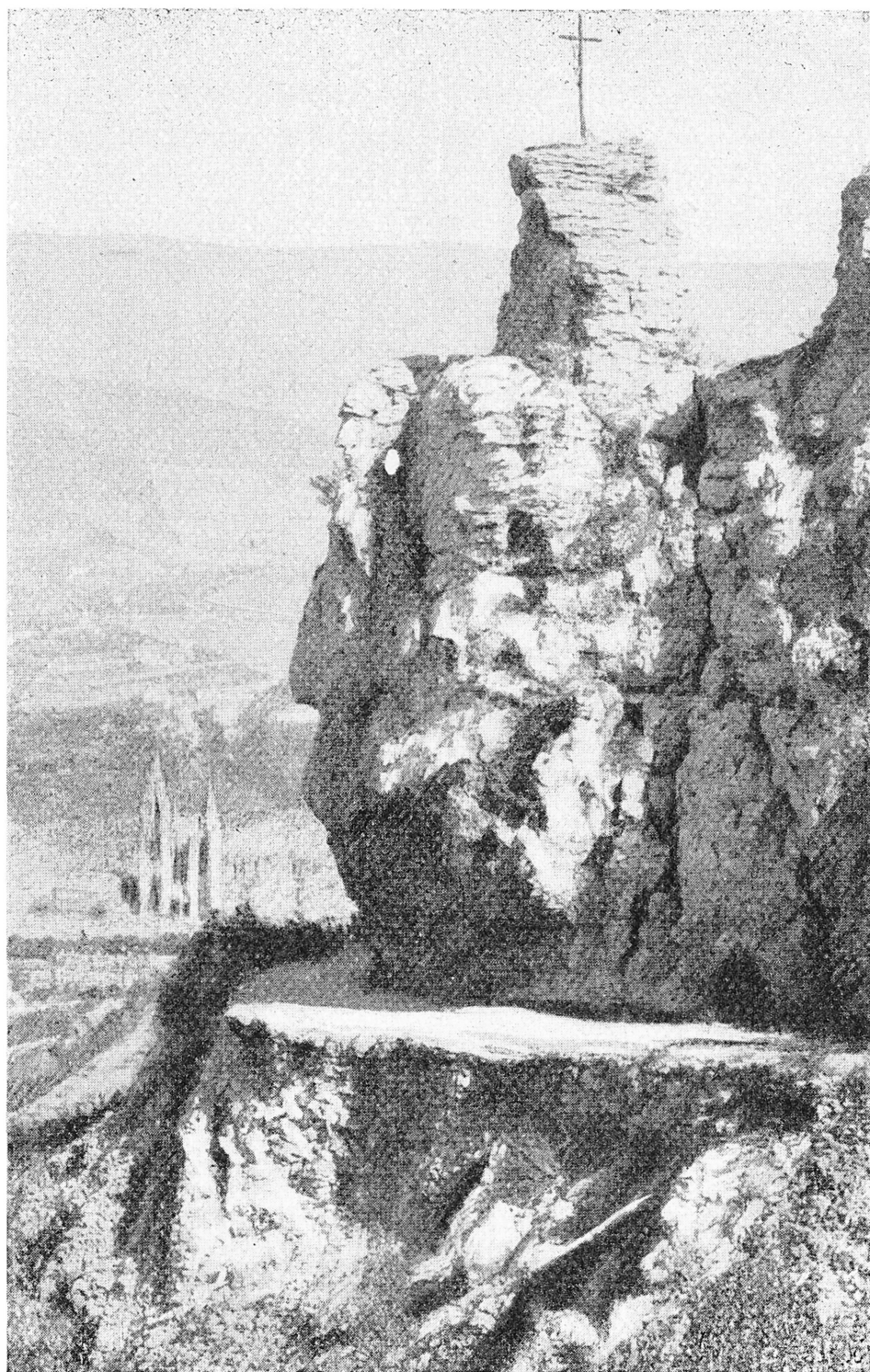
Le vieux pont de Notre-Dame-de-Peyrac, dont le style s'allie avec le caractère mystérieux de la cité, franchit le Lot et donne entrée dans cette curieuse ville qui a su conserver de précieux spécimens d'architecture militaire, civile et religieuse.

A chaque détour de ses rues apparaît un décor nouveau produit soit par les maisons dont les toits hauts et inclinés facilitent la fonte des neiges d'hiver, soit par les statuettes qui ornent leurs façades, soit encore par les curieux bâtiments gothiques et les vieux hôtels Renaissance qui, çà et là, déploient le faste de leurs portes armoriées.

Un grandiose paysage fait cortège à cette ville qui fut bâtie à l'ombre du tombeau de l'évêque Privas, que les Vandales massacrèrent en 485 au pied du mont Mimet, et qui fut choisie comme siège d'un diocèse en 998.

Le pape Urbain V, qui était originaire du Gévaudan, s'en réserva le gouvernement et employa les revenus de l'évêché à l'édification d'une cathédrale digne de perpétuer le souvenir de son pontificat.

Commencée en 1368, sous la surveillance des membres du col-

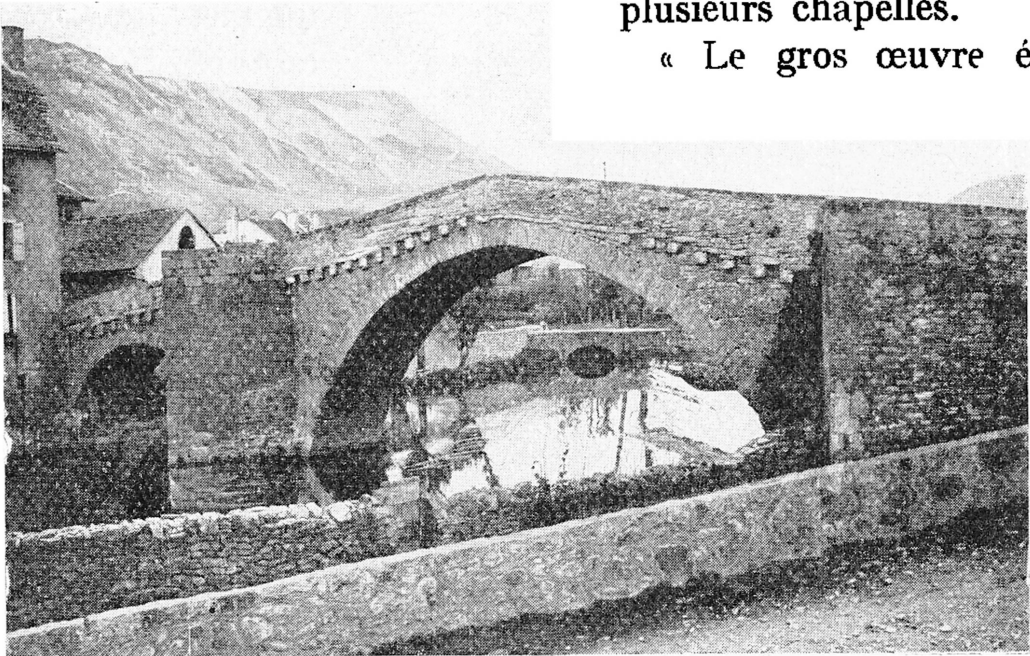


MENDE. — Vue prise sur le rocher du mont Minot.

lège des chanoines les *operari*, les travaux furent continués en 1372 par le maître d'œuvre Pierre Juglar.

Interrompus par les calamités publiques, ils ne furent repris qu'en 1452; le chapitre traita alors à forfait pour la construction du chevet avec les maîtres d'œuvre Pons Gaspar et Jean Durant, dit Jean d'Auvergne, qui devint l'auteur des piliers du chœur, du déambulatoire et de plusieurs chapelles.

« Le gros œuvre était



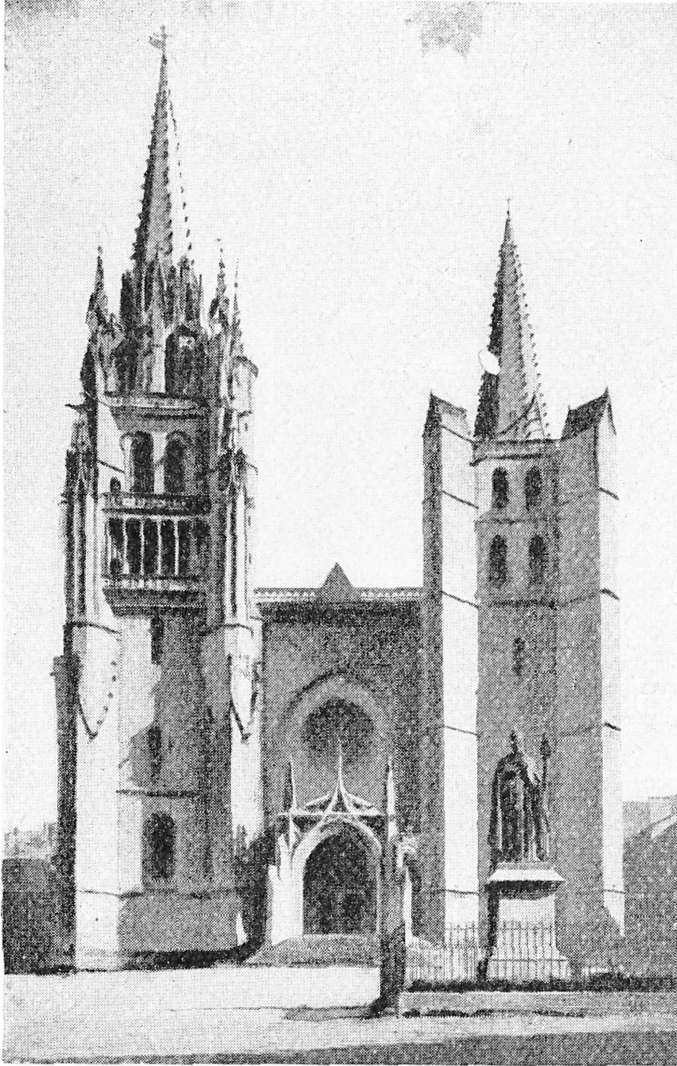
MENDE. — Pont de Notre-Dame-de-Peyrac.

achevé en 1466 et l'architecte de la cathédrale de Saint-Flour vint examiner l'édifice et donner son avis sur sa valeur technique (1). »

Au xvi^e siècle, ce superbe édifice eut à souffrir des excès commis par les Réformés. La ville étant tombée aux mains du capitaine Merle, celui-ci la fit démolir en partie, mais lorsque le calme fut revenu, l'évêque Adam de Heurteloup du Maine s'empressa d'y faire exécuter d'importantes restaurations.

(1) Henri STEIN, *Les Architectes des cathédrales gothiques*.

Extérieurement, une rose s'épanouit au centre de sa façade qui est flanquée des deux tours quadrangulaires que l'évêque François de la Roche fit élever de 1508 à 1521.



MENDE. — La cathédrale
et la statue du pape Urbain V

Celle de gauche, qui est la plus remarquable, peut être considérée comme l'une des plus élégantes des cathédrales gothiques : le pied-droit de sa base supporte des pinacles jusqu'à la naissance de sa flèche, laquelle jaillit ensuite au milieu de nombreux et de délicats clochetons pour atteindre quatre-vingt-quatre mètres de haut.

Beaucoup plus simple est celle de droite qui n'a que soixante-cinq mètres d'élévation et ne porte qu'une modeste pyramide à crochet.

L'intérieur du sanctuaire, qui appartient à la dernière période gothique, est décoré par de superbes boiseries de la Renaissance et par de belles tapisseries d'Aubusson, datées de 1706, représentant les mystères de la Vierge.

Un superbe ornement sacerdotal du xvii^e siècle, composé de

cinq pièces en soie brochée, enrichit le trésor, et dans l'église est déposé l'énorme battant de la cloche « Non Pareille » que le capitaine Merle détruisit en 1579.

Sur les flancs d'un rocher dénudé, qui se dresse près de la ville, s'élève l'oratoire de saint Ilpide, et dans ce décor aride se voit encore l'ermitage de saint Privas qui fut habité ensuite par saint Lupentius; plus haut, en couronnant le mont, une croix porte son signe rédempteur à 1.070 mètres d'altitude pour détacher sa silhouette dans la resplendissante lumière du ciel.

En sortant de Mende par le faubourg de Toulouse, la route qui conduit au village de Sainte-Enimie suit les méandres du Lot, que bordent les murailles arides du signal de Flagy et du causse de Changefège, atteint Balsièges et s'élève en formant d'innombrables lacets sur la muraille boisée du causse de Sauveterre que surmonte un piton de basalte.

Puis à la tristesse de ces rochers arides succède, peu à peu, un radieux et gai paysage bordé par des roches élancées, pour faire cortège au chemin qui se déploie de nouveau en de nombreux lacets afin d'atteindre, à 400 mètres plus bas, le *cañon du Tarn* tout en laissant apercevoir le village de Sainte-Énimie.

MARVEJOLS

Entre Saint-Sauveur-de-Peyre, que domine un roc dont le sommet atteint 1.181 mètres d'altitude, et le village du Monastier-en-Gévaudan, qui fut bâti autour d'un monastère dans lequel le pape Urbain V avait revêtu la robe de bure avant de monter sur le trône pontifical, s'élève, non loin de la vallée de l'Enfer, dans le magique décor que forme celle de la Colagne, la ville de Marvejols, qui fut détruite par les Ligueurs en 1586 et reconstruite par Henri IV.

Trois portes fortifiées de ses anciens remparts contribuent au caractère archaïque que lui donnent ses ruelles étroites et sombres; flanquée de deux formidables tours rondes, celle de Chanelle précède l'entrée de la rue droite qui traverse toute la ville, pour aboutir à la porte de Soubeyran; avec la troisième, dite du Thérout, qui s'ouvre à l'est sur le boulevard qui remplace son antique ceinture de murailles, elles représentent les anciens moyens de défense de cette redoutable place forte du Gévaudan, qui n'est plus aujourd'hui qu'un centre d'excursions dans des montagnes que les ravages légendaires d'une bête fantastique rendirent célèbre.

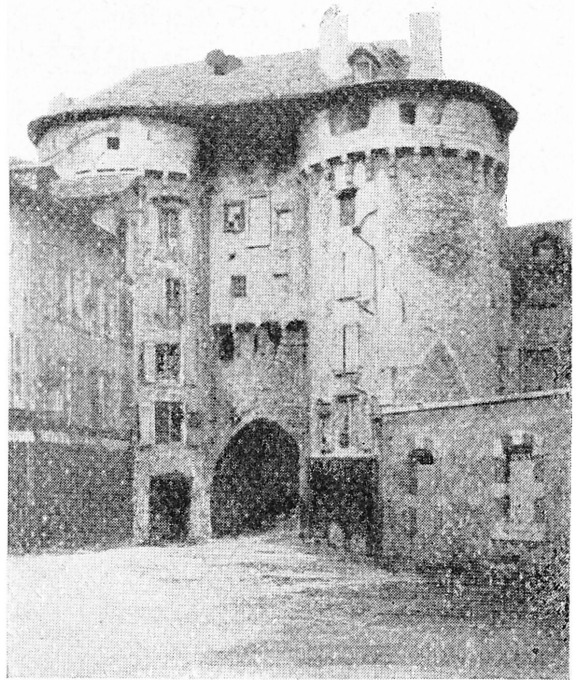
Les mémoires de l'an 1764 nous apprennent que le 24 janvier de cette année un loup monstrueux surgit de la forêt; que pendant plus de six mois il dévora les femmes et les enfants qui gardaient les troupeaux dans la montagne.

Ses carnages portaient au loin la terreur : les gens ne sortaient plus de chez eux qu'en troupes bien armées; le capitaine Duhamel, aide-major de Langogne, accompagné de douze cents paysans, organisa des battues qui ne donnèrent aucun résultat,

l'évêque de Mende ordonna des prières dans tout le diocèse, le roi promit une prime de 9.400 livres à qui tuerait cet animal apocalyptique, et envoya son premier porte-arquebuse, Antoine de Beauterne, avec ordre de lui rapporter la dépouille du monstre. Celui-ci tua un loup, le fit empailler et l'expédia à la Cour, mais la bête fabuleuse continua à faire de nouvelles victimes.

Des plaintes circulèrent dans tout le royaume pour déplorer ses terribles exploits, des pèlerinages eurent lieu, le Gévaudan implora du secours, des battues furent de nouveau organisées et au cours de l'une d'elles un brave paysan, Jean Chastel, parvint enfin à en débarrasser le pays.

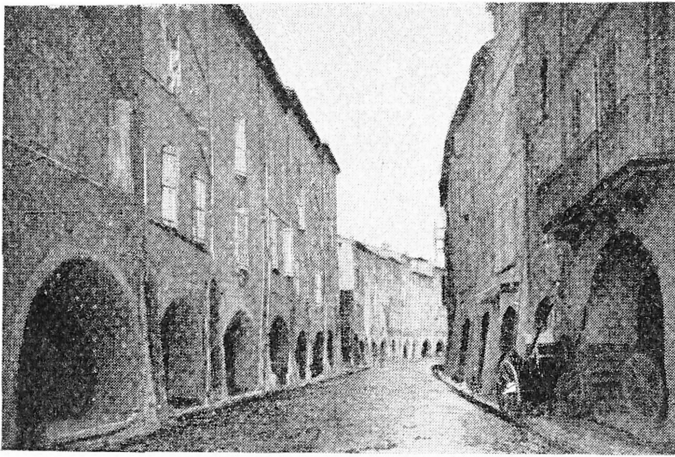
Dans l'éblouissant panorama que forment ces montagnes, de hardis viaducs dominant des gorges profondes en réunissant des collines derrière lesquelles s'abritent des hameaux qui semblent enfouis dans des bosquets de verdure, près de grottes qu'illuminent de nombreuses stalactites.



MARVEJOLS. — La porte de Chanelle.

ALAIS

De Florac, la route, en sillonnant la vallée du Gardon dans laquelle ce torrent s'étale sur un lit encombré de cailloux, dans un étrange corridor de montagnes schisteuses, atteint la bourgade de Sainte-Cécile-d'Andorge, côtoie les falaises écroulées de la



ALAIS. — La place du Marché
et les galeries couvertes.

montagne du Gouffre, pénètre dans la Grande-Combe que de riches houillères ont rendue florissante, puis traverse des bourgs dominés par des restes de donjons ou des ruines d'abbayes, pour aboutir enfin au pied des Cévennes dans la ville industrielle d'Alais, qui fut le siège d'un évêché de 1694 à 1720.

Construite sur un terrain limité par la boucle du Gardon, cette dernière offre de belles avenues bordées d'arbres, telles que la promenade de la Maréchale qui, du haut du tertre où s'élève le fort bâti par Vauban, domine un décor rocheux tapissé d'herbes sauvages, et le Jardin du Bosquet qui, en contre-bas, déroule ses pelouses verdoyantes et fleuries pour atteindre le monument élevé par la reconnaissance publique à la gloire de Pasteur, qui,

en venant à Alais étudier la maladie des vers à soie, est parvenu à sauver la sériciculture française.

De son antique origine, cette ville n'a conservé que l'église collégiale qui fut choisie comme cathédrale au xvii^e siècle.

Bien que construite au xii^e, l'édifice est en grande partie de l'époque Louis XV; des modifications successives l'ayant complètement dénaturé, il ne reste plus de sa première origine qu'un porche surmonté d'une grosse tour ogivale.

Des galeries couvertes entourent la vieille place du Marché et rompent ainsi la monotonie de ses rues nouvelles.

Autour de la ville règnent de superbes promenades, et plus loin des chemins s'agrippent à de curieuses montagnes jurassiques, pour parcourir de grands plateaux et déboucher sur de profonds ravins, dans lesquels coulent des torrents impétueux dominés par des tours d'églises et des ruines féodales.

LE VIGAN

Au centre d'un pittoresque amoncellement de montagnes schisteuses, recouvertes d'un manteau de sombre verdure, s'élève, sur la rive gauche de l'Arre, dans un bassin houiller, la petite ville du Vigan dans laquelle un véritable labyrinthe de petites rues étroites enveloppe et dissimule quelques vieilles demeures seigneuriales.

Une allée d'énormes platanes, datant de 1699, précède le portail et le clocher de son antique église dédiée à saint Pierre, et un pont gothique jeté sur l'Arre ajoute une note pittoresque à cette morne et triste ville qui donna le jour au chevalier d'Assas, en 1733, et au sergent Triaire qui se dévoua, en 1799, pour faire sauter le fort d'El-Arisch.

Des filatures et des fabriques de bonneterie de soie procurent un peu d'animation à cette cité qui groupe autour d'elle, parmi des sites merveilleux, le rocher de Bouscaillou, lequel permet d'embrasser tout le panorama du Vigan, de la fontaine d'Isis, qui alimente les eaux du torrent de Coudoulous en s'engouffrant dans les fissures du calcaire, près d'Alais, et le sinueux et étrange corridor de la Vis, qui réunit les beautés les plus impressionnantes.

Pour atteindre ce dernier, la route côtoie d'énormes blocs de granit et des villages bâtis en amphithéâtre, traverse les causses, passe à Montardier, que domine un imposant château féodal du début de la Renaissance, et se déroule ensuite à travers le désert blanchâtre et pierreux du causse de Blandas.

Un peu avant d'atteindre le site fantastique dans lequel se dresse le hameau de Navacelles, le tourment de la nature éclate

dans une tragique bizarrerie, et l'on se trouve suspendu au-dessus de la Vis qui décrit de superbes méandres au fond d'un cañon grandiose creusé à pic à 300 mètres de profondeur, et dont les flancs sont désolés comme des murailles nues qu'a crevassées la foudre.

Plus loin, le gouffre infernal change d'aspect, la source de la Foux se transforme en une superbe rivière, et à la stérilité schisteuse succède une luxuriante végétation qu'anime le joyeux babil des cascades.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE M. G. LENOTRE	1
PROVENCE.....	20
LA VALLÉE DU RHONE.....	23
AVIGNON — VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON — SORGUES — LA FONTAINE DE VAUCLUSE.....	31
CAVAILLON — GORGES DU RÉGALON — PERTUIS — LA TOUR D'AIGUES.....	36
BARBENTANE — MAILLANNE — TARASCON — BEAUCAIRE.....	42
ARLES — ABBAYE DE MONTMAJOUR.....	50
SAINT-REMY — LES BAUX — MARTIGUES.....	56
AIGUES-MORTES.....	62
LES SAINTES-MARIES-DE-LA-MER.....	66
ORANGE.....	70
VAISON.....	73
CARPENTRAS — VENASQUE — LE MONT VENTOUX.....	75
APT — LES GORGES D'OPPEDETTE — FORCALQUIER.....	77
SISTERON.....	80
DIGNE — BARCELONNETTE — SENEZ — CASTELLANE.....	84
MOUSTIERS-SAINTE-MARIE — LE GRAND CAGNON DE VERDON— RIEZ — MANOSQUE.....	87
AIX-EN-PROVENCE — ROQUEFAVOUR.....	93
SAINT-MAXIMIN — BRIGNOLES — LA LOUBE.....	97
MARSEILLE — LE CHATEAU D'IF.....	107
TOULON.....	112
HYÈRES — PORQUEROLLES.....	114
LA SAINTE-BAUME.....	117
LA CHAÎNE DES MAURES — SAINT-TROPEZ — SAINT-MAXIME — SAINT-AYGULFF.....	120
DRAGUIGNAN.....	122
GRASSE.....	124
L'ESTEREL — FRÉJUS — SAINT-RAPHAËL — BOULOURIS — AGAY.....	130
CANNES — ÎLE SAINTE-MARGUERITE.....	

GOLFE JUAN — JUAN-LES-PINS.....	135
ANTIBES — CAGNES — VENCE.....	136
NICE.....	139
TOUET-SUR-VAR — BEUIL — PUGET-THÉNIERS — ENTREVAUX.....	143
VILLEFRANCHE — BEAULIEU — MONACO — MONTE-CARLO.....	145
ROQUEBRUNE — MENTON.....	151
LANGUEDOC.....	155
TOURNON.....	167
PRIVAS.....	169
VIVIERS.....	171
LARGENTIÈRE.....	173
UZÈS.....	174
PONT DU GARD.....	176
NIMES.....	179
SAINT-GILLES.....	192
MONTPELLIER — SAINT-GUILHEM-LE-DÉSERT.....	196
LODÈVE.....	202
LAMALOU-LES-BAINS.....	204
SAINT-PONS.....	206
AGDE.....	208
BÉZIERS.....	211
NARBONNE.....	214
CARCASSONNE ET LA CITÉ — SAINT-PAPOUL — LIMOUX.....	218
SAINT-GAUDENS — SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES — BAGNÈRES-DE-LUCHON.....	228
TOULOUSE.....	234
VILLEFRANCHE — MURET.....	248
LAVAU.....	250
CASTRES.....	252
CORDES.....	253
ALBI — TANUS — GAILLAC.....	255
FLORAC.....	264
LES GORGES DU TARN — SAINTE-ÉNIMIE — SAINT-CHÉLY... ..	265
MONTPELLIER-LE-VIEUX.....	277
MENDE.....	281
MARVEJOLS.....	286
ALAIS.....	288
LE VIGAN.....	290

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FIGURES

AGAY. — Calende de la Baumette.....	127
AGDE. — Cathédrale du XI ^e siècle.....	209
AIGUES-MORTES. — Les remparts construits par Philippe le Hardi.....	57
AIX. — Portail de la cathédrale Saint-Sauveur.....	89
ALAIS. — La placé du Marché et les Galeries couvertes....	288
ALBI. — La cathédrale.....	258
ALBI. — Intérieur de la cathédrale, porte d'entrée du chœur.	261
ALBI. — Palais archiépiscopal.....	259
AMBIALET. — Vue générale.....	255
ARLES. — Arlésienne.....	42
ARLES. — Chapelle des Aliscamps.....	43
ARLES. — Allée des Aliscamps.....	45
ARLES. — Ruines du théâtre antique.....	46
ARLES. — Portail de la cathédrale érigée en 1221.....	47
AVIGNON. — Palais des papes.....	11
AVIGNON. — Vue de la ville à la descente du Rhône.....	21
AVIGNON. — Palais des papes, détail d'architecture.....	23
AVIGNON. — Les remparts édifiés sous Innocent VI et Grégoire XI. Entrée de la ville.....	24
BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Réserve des rochers.....	231
BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Cascade d'Oo.....	232
BEUCAIRE. — Le château.....	40
BEUCAIRE. — Ruines de la chapelle du château.....	41
BÉZIERS. — La cathédrale Saint-Nazaire et le vieux pont..	212
CASTELBOUC. — Ruines du château.....	267
CASTELNAU. — L'églisc.....	263
CITÉ DE CARCASSONNE. — Les hautes lices.....	221
CITÉ DE CARCASSONNE. — Ensemble de l'Ouest.....	223
CORDES. — La porte de l'Horloge.....	254
CORNICHE DE L'ÉSTEREL. — Vue prise de la Bocca.....	133
DIGNE. — La ville et la vallée des Eaux-Chaudes.....	81
DIGNE. — La Fontaine monumentale.....	82

DRAGUIGNAN. — La tour de l'Horloge.....	121
FRÉJUS. — Ruines de l'aqueduc romain.....	125
GORGES DU TARN. — Route cotoyant les gorges.....	266
GORGES DU TARN. — Village de Sainte-Enimie, vu de l'Ermitage.....	269
GORGES DU TARN. — Village de Saint-Chély.....	271
GORGES DU TARN. — Château de La Caze.....	272
GORGES DU TARN. — Les lacets de la route de la Malène.....	273
GORGES DU TARN. — Le détroit.....	274
GORGES DU TARN. — Tunnel des Baumes.....	275
GORGES DU TARN. — La route de Meyrueis et le tunnel naturel.....	278
GORGES DU TARN. — Le château de Roquedal du xi ^e siècle.....	279
GRASSE. — La cathédrale du xi ^e siècle.....	123
LES BAUX. — Vue d'ensemble de la ville.....	52
LES BAUX. — Hôtel de ville. — La porte Eyguière. — Vallon et rocher de Beaumanière.....	53
LES BAUX. — Pavillon de Jeanne de Quiquéran, sénéchale de Beaucaire.....	54
LESCURE. — Un coin du village.....	256
LES GORGES DE L'HÉRAULT. — Aux environs de Montpellier.....	200
Le rocher du Pigeonnier dans le défilé du Perthuis.....	128
L'Île d'Or aux environs d'Agay.....	124
MARSEILLE. — Église de l'abbaye Saint-Victor.....	99
MARSEILLE. — Le fort Saint-Jean.....	101
MARSEILLE. — Le palais de Longchamp.....	103
MARVEJOLS. — La porte de Chanelle.....	287
MENDE. — Vue prise sur le rocher du mont Minot.....	282
MENDE. — Pont de Notre-Dame-de-Peyrac.....	283
MENDE. — La cathédrale et la statue du pape Urbain V..	284
MONACO. — Vue d'ensemble de la Principauté.....	147
MONACO. — Le palais du Prince et le monument offert à Albert I ^{er}	149
MONTMAJOUR. — L'abbaye.....	48
MONTPELLIER. — L'Arc de Triomphe et l'église Sainte-Anne	197
MONTPELLIER. — Le Château d'Eau.....	199
MURET. — Vieilles maisons.....	248
NARBONNE. — Cathédrale de Saint-Just.....	214
NARBONNE. — La Maison des Trois Nourrices.....	217
NICE. — Le Palais de la Jetée.....	141
NIMES. — Les arènes.....	181
NIMES. — Intérieur des arènes.....	183
NIMES. — La Maison carrée.....	187

NIMES. — Le jardin de la Fontaine.....	189
ORANGE. — L'Arc de Triomphe.....	67
ORANGE. — Intérieur du théâtre.....	68
PONT DU GARD. — Aqueduc construit vers l'an 19 avant J.-C.....	177
PRIVAS. — Pont construit sous Louis XIII.....	170
ROQUEFAVOUR. — L'aqueduc construit par l'ingénieur Mon- tricher.....	91
SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES. — Stalles du chœur de la cathédrale.....	229
SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES. — Pilier des évangélistes dans le cloître.....	230
SAINT-GILLES. — Portail de la collégiale.....	193
SAINTE-MARIE-DE-LA-MER. — L'église du x ^e siècle.....	63
SAINT-REMY. — Arc de Triomphe et monument funéraire élevé par Sextius, Lucius et Marcus.....	51
SISTERON. — La rue Longue-Audronne.....	78
SISTERON. — La citadelle du xi ^e siècle et la Guérite du Diable.....	79
TANUS. — Viaduc reliant les collines qui dominent les gorges de la rivière du Viaur.....	262
TARASCON. — La Tarasque.....	38
TARASCON. — Le château du roi René vu du pont de Tarascon	39
TOULON. — Vue sur la rade.....	109
TOULOUSE. — Église Saint-Sernin, commencée vers le milieu du xi ^e siècle.....	239
TOULOUSE. — Le Capitole et le Donjon.....	245
TOULOUSE. — Hôtel d'Assézat, du xvi ^e siècle.....	246
TOULOUSE. — Hôtel du premier président Jean de Clary, xvii ^e siècle.....	247
TOUR-D'AIGUES. — Vue de la vieille ville et du château....	33
VAISON. — La haute ville.....	71
VAISON. — Le cloître attenant à la cathédrale.....	72
VAUCLUSE. — Ruines du château des évêques de Cavaillon.	29
VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON. — Tour de Philippe le Bel, érigée en 1302.....	25
VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON. — Vierge en ivoire polychrome du xiv ^e siècle.....	26
VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON. — Fontaine de Saint-Jean édiflée dans le cloître de la Chartreuse du Val des Bénédictins, au xvii ^e siècle.....	27
VIRÉ. — Vue prise du golfe de la Napoule.....	131

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). 69.3 28.
